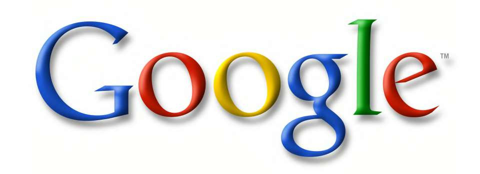
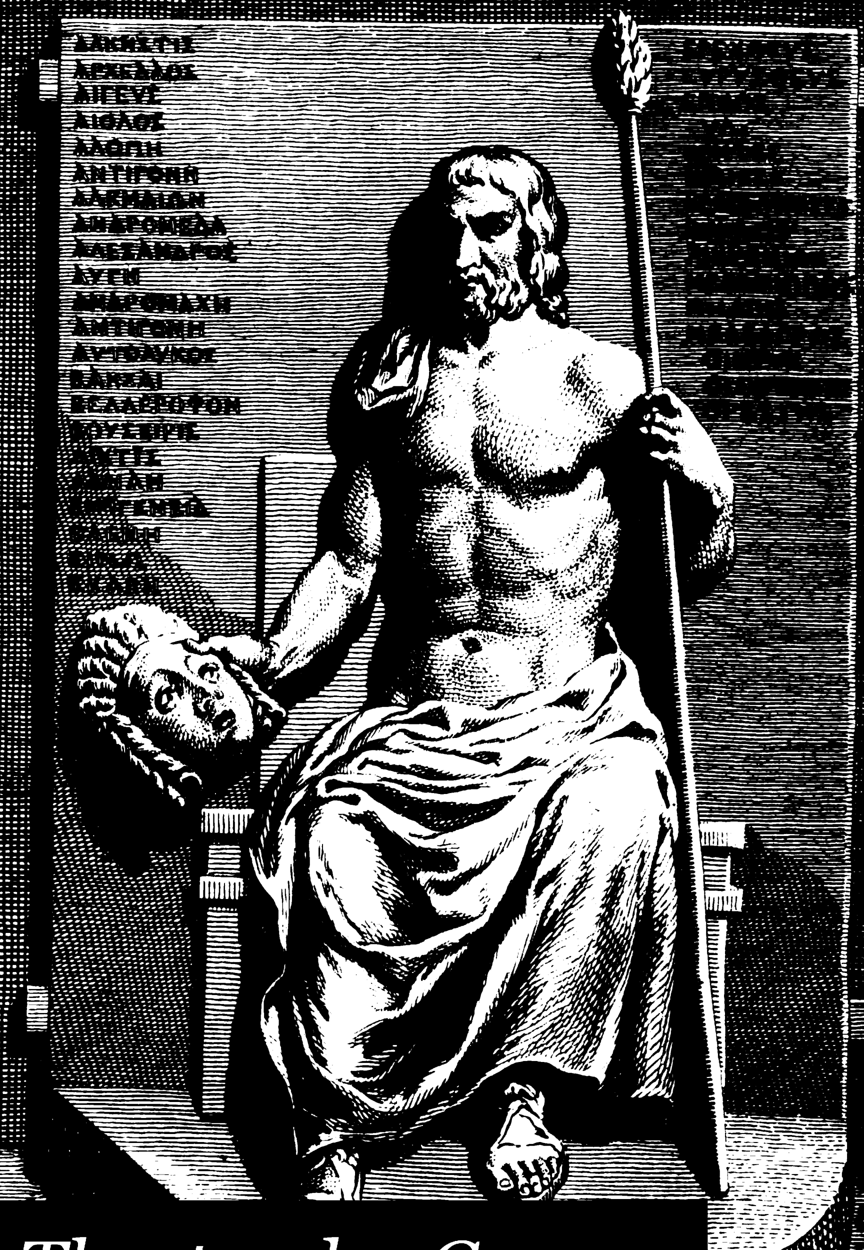
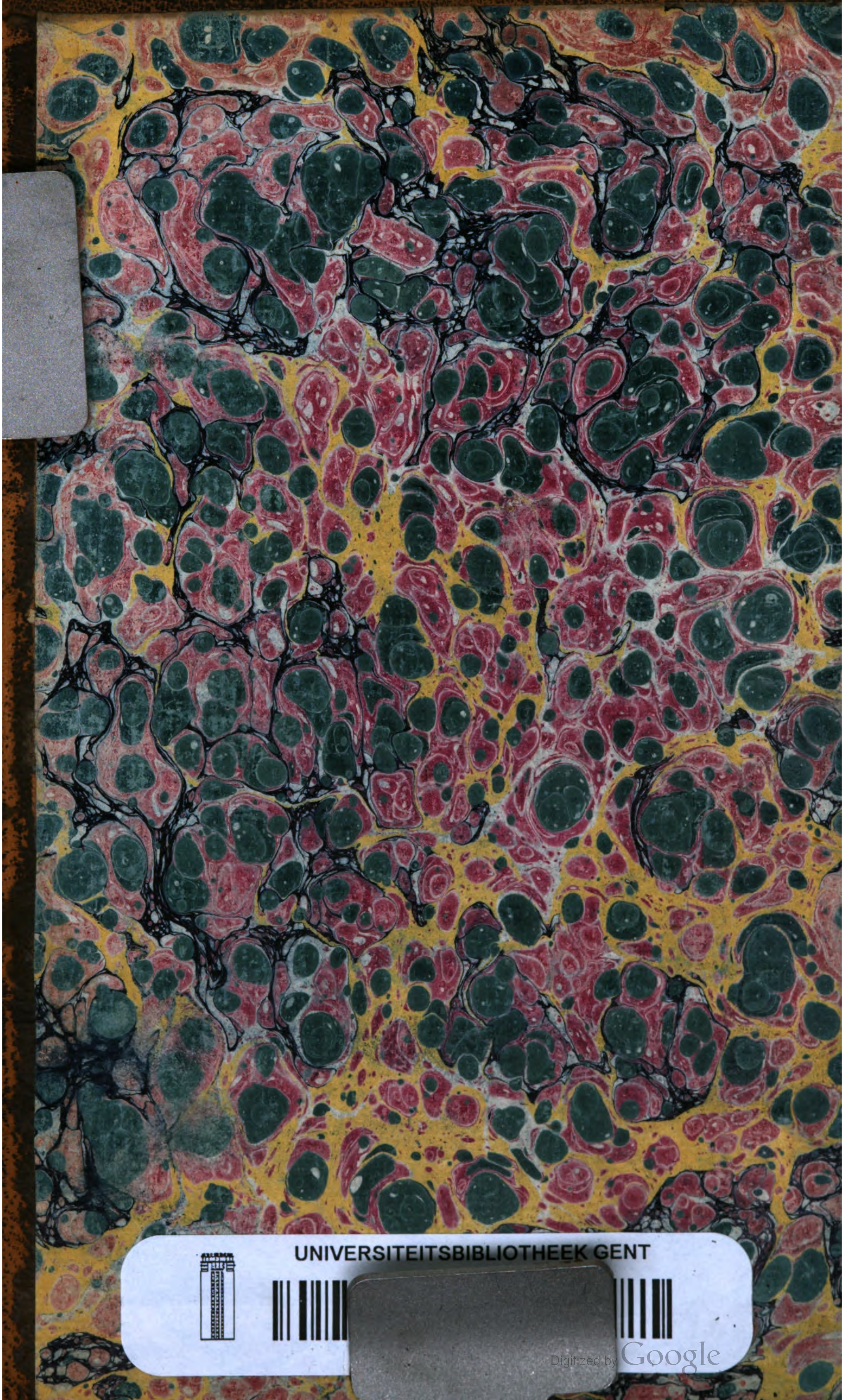


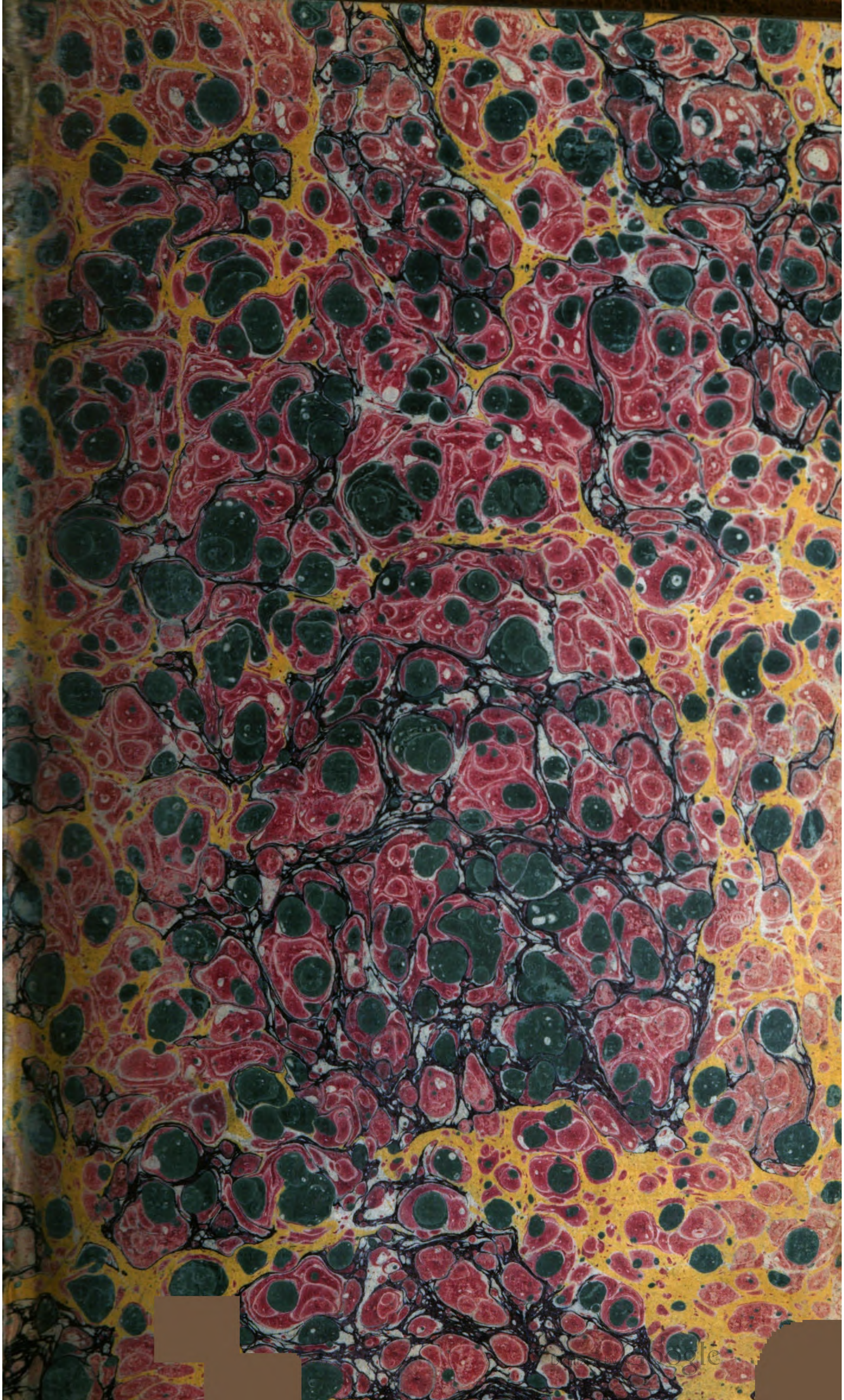


Theatre des Grecs

Pierre Brumoy, François Jean Gabriel de La Porte Du Theil,
Guillaume Dubois de Rochefort, André-Charles Brottier, Pierre Prevost



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
Digitized by Google



THÉATRE
DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME QUATRIÈME.

THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME QUATRIÈME.

THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS BELLES GRAVURES, & augmentée de la Traduction entière des Piéces Grecques dont il n'existe que des Extraits dans toutes les Editions précédentes; & de Comparaisons, d'Observations & de Remarques nouvelles, par M. *** & par M. PREVOST, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez CUSSAC, Libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

EXPLICATION DES FIGURES
DE CE VOLUME.

La première est la copie d'une petite statue antique, qui représente Euripide assis, ayant derrière lui les titres de ses tragédies rangés par ordre alphabétique jusqu'à la lettre O. Ces titres sont au nombre de trente-sept, & il y en auroit dix de plus, si une partie du monument n'avoit été endommagée. La tête de cette statue est la copie d'un autre buste antique d'Euripide. Les mains & le thyrse sont modernes; mais ces parties ont été rétablies d'après des indices & des conjectures vraisemblables. Winckelmann, monumenti antichi inediti. N°. 168.

La seconde représente le sacrifice de Polyxène. C'est la copie d'une pierre gravée antique. L'artiste paroît avoir eu présente à l'esprit la description d'Euripide : la jeune princesse a déjà déchiré sa robe, & Néoptolême est prêt à lever le fer. Polyxène, par

un mouvement involontaire, ſemble vouloir arrêter la main de Néoptolême, ſans témoigner d'ailleurs de la frayeur, ni faire aucune réſiſtance. La petite figure qui eſt au deſſus de la colonne repréſente l'ame d'Achille qui eſt deſcendue ſur le tombeau pour s'abreuver du ſang de la victime. L'ordre ionique de la colonne paroît un anachroniſme de l'artiſte, ſuivant l'obſervation de WINCKELMANN, MONUM. ANT. INED. N°. 144.

LES

LES TRACHINIENNES,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

RIEN n'eſt plus célébre dans la fable ancienne qu'Hercule & ſes douze travaux. Ce héros étoit fils de Jupiter & d'Alcmene, que ce dieu ſéduiſit ſous la forme d'Amphitrion, prince Thébain, époux de cette princeſſe. Junon conçut tant de dépit de cette infidélité de ſon mari qu'elle s'en vengea cruellement ſur Hercule. Elle le ſoumit à Euriſthée, roi de Mycenes, qui, lui faiſant des commandemens impoſſibles à exécuter pour tout autre qu'Hercule, donna lieu à ſes grands exploits ſi vantés dans l'antiquité. Il n'eſt pas ici queſtion de ſéparer l'hiſtoire de la fable, ni de diſtinguer les différens Hercules, dont les belles actions ont toutes été attribuées à l'Hercule de Grèce. Il ſuffit pour la tragédie préſente de ſuivre les idées reçues des Grecs.

L'expoſition de cette piéce dont le ſujet eſt la mort d'Hercule, développera peu à peu les principaux faits de ce héros, & ſeulement ceux qui ſeront néceſſaires pour l'intelligence de l'action du théâtre. Le reſte ſeroit un attirail d'érudition auſſi inutile, qu'aiſé à compiler ; il dé-

tourneroit la principale attention, qui ſera mieux employée à la ſubſtance de cette tragédie.

La ſcène eſt ſuppoſée à Trachine * ville de la Theſſalie ; &, comme le Chœur eſt une aſſemblée de filles du pays, la piéce en a tiré ſon nom. Les autres perſonnages ſont Déjanire fille d'Œneus, roi d'Etolie, femme d'Hercule, un vieillard, un envoyé, Lichas, écuyer d'Hercule, Hyllus, & Hercule lui même.

ACTE PREMIER.

Déjanire ſeule ouvre la Scène en ſe rappellant ſes malheurs, dont la ſource eſt l'amour inquiet qu'elle ſent pour ſon époux. C'eſt une femme jalouſe telle qu'Ovide † nous la peint dans ſes Héroïdes, où tout le ſujet de Sophocle eſt élégamment exprimé dans une ſimple lettre de cette princeſſe à ſon mari. Fille d'un grand roi, (c'étoit Œneus) elle a eu, dit elle, pour amant un fleuve, dieu à la vérité, mais terrible par les diverſes formes qu'il prenoit, tantôt bœuf, tantôt ſerpent, tantôt homme, mais homme tel que les peintres repréſentent les dieux fleuves, c'eſt à dire, avec des cornes, & une large barbe inondée d'eaux qui ſortoient à gros bouillons de ſa

* Trachine ou Trachin, ville de la Phthiotide dans la Theſſalie ; au pied du mont Œta. Elle fut depuis appellée Heraclée, à cauſe d'Hercule qui ſe brûla ſur le mont Œta.

† Ovid. HEROÏD. epiſt. 9.

bouche. Un amant de l'eſpece du fleuve Achéloüs * déplaiſoit à Déjanire ; & elle préféroit la mort à un pareil époux. Heureuſement pour elle, un rival puiſſant vint la délivrer des pourſuites du fleuve. Ce fut Hercule qui le vainquit, & lui enleva une de ſes cornes, comme on le lit dans les métamorphoſes †.

Il faut dévorer toutes ces myſtérieuſes fables, ſi l'on veut entendre l'antiquité. La vérité qu'elles cachent dédommageoit les anciens : mais cette vérité importe peu à la tragédie de Sophocle, puiſque la fable en fait au contraire l'ornement & l'ame. Déjanire devint donc la femme de ſon libérateur. Mais elle ſe plaint de n'en être pas plus heureuſe. Autres tems, autres ſoucis, & toujours cauſés par l'amour. Car Hercule eſt un héros qui parcourt toutes les contrées, qui vole de victoire en victoire, & qui a la terre entiere pour patrie. Déjanire & ſes enfans ſont ceux qu'il voit le moins. Il s'expoſe à mille dangers, & ne leur laiſſe de lui que mille allarmes. Ovide a eu en vûe cet endroit de Sophocle dans ces vers qui le rendent parfaitement :

¶ Non honor eſt, ſed onus; ſpecies læſura ferentem.
Si qua voles aptè nubere, nube pari.

* Achéloüs, fleuve dont la ſource eſt dans le Pinde, & qui ſépare l'Acarnanie de l'Etolie.

† Ovid. MÉTAM. lib. 9.

¶ Ovid. HEROÏD. epiſt. 9.

Vir mihi ſemper abeſt, & conjuge notior hoſpes ;
Monſtraque, terribiles perſequiturque feras.
Ipſa domo vacuâ votis operata pudicis
Torqueor, infeſto ne vir ab hoſte cadat.
Inter ſerpentes, aproſque, avidoſque leones
Jactor, & eſuros terna per ora canes.

« Un hymen inégal eſt pour une femme beau-
» coup moins un honneur qu'un fardeau, dont
» l'éclat ne diminue pas le poids. Hercule toujours
» abſent eſt pour moi plus étranger que mari.
» Occupé ſans ceſſe à pourſuivre des monſtres
» furieux, il me laiſſe en proye à des frayeurs
» dont ſa vie eſt l'unique objet. Je crois toujours
» me trouver avec lui au milieu des ſerpens, des
» ſangliers & des cerberes. » Enfin Déjanire fait connoître qu'elle ſe trouve reléguée loin de ſa patrie à Trachine avec ſes fils.

C'eſt que le grand Alcide, invité à manger chez ſon beau pere Œneus, avoit tué d'un leger coup, en badinant, & ſans le vouloir, un jeune enfant parent d'Œneus ; on ne lui imputa point cet accident, qui n'étoit que l'effet du malheur. Mais Hercule crut devoir obſerver la loi des Grecs à la rigueur, & s'exiler volontairement avec ſa famille pour une année. Il choiſit donc Trachine pour le lieu de ſon exil, & il y conduiſit Déjanire avec ſes enfans qu'il confia à Ceyx, roi de Trachine. C'eſt ſur cet exil qu'elle ſoupire. Il lui

devient d'autant plus dur, qu'elle ne ſçait depuis plus d'une année ce qu'eſt devenu Hercule. Un écrit qu'il lui a laiſſé en partant augmente encore ſon inquiétude.

Sur cela il paroit une de ſes femmes, qui, pour ſoulager ſa douleur, ſe hazarde à lui donner un conſeil, à ſçavoir d'envoyer Hyllus fils aîné d'Hercule chercher les traces de ſon pere, pour recueillir au moins quelques nouvelles de ſa deſtinée. *Hyllus* arrive à propos; & ſa mere lui ayant fait part du conſeil qu'elle vient de recevoir, le jeune prince lui dit qu'il a appris, mais ſeulement par de nouveaux bruits, qu'Alcide ſon pere a été long tems eſclave d'Omphale, reine de Lydie; qu'enſuite il s'eſt tiré de ce honteux eſclavage; & qu'il a projetté de porter la guerre dans l'Eubée contre Eurytus. « Mais ſçavez vous, mon fils, » reprend Déjanire, quels oracles votre pere m'a » laiſſés en partant touchant cette expédition? » les voici. Il y périra, ou enfin rendu à lui même, » il jouira déſormais d'un ſort plus tranquille & » plus doux. Vous voyez qu'elle eſt la ſituation » de ce héros dont dépendent nos deſtinées. Car » enfin c'eſt fait de nous s'il n'eſt plus; & tant » qu'il vivra, nous ſommes trop fortunés. Balance- » rez vous donc à lui porter du ſecours? J'y vole, » répond Hyllus, & croyez que, ſi j'avois eû la » moindre lumiere de cet oracle paternel, on

» me verroit depuis long tems courir ſur ſes pas.
» Mais enfin, quoique le bonheur qui accompagne
» ſes armes doive me raſſurer, & calmer votre
» inquiétude, je pars; & comptez que je mettrai
» tous mes ſoins à m'inſtruire de tout ce qui
» touche une ſi chere tête. Partez, mon fils, dit
» la mere : ne rougiſſons pas de pourſuivre un
» projet utile quoique tardif. Adieu ».

Une troupe de filles du pays ſe préſente à l'inſtant au veſtibule de la maiſon de Ceyx où ſe paſſe la ſcène. Elles cherchent Déjanire; &, inquiettes ſur le deſtin d'Hercule, elles prient le ſoleil d'apprendre à cette épouſe affligée le ſort de ſon époux. Ces filles, comme on a dit, forment le Chœur qui ſera déſormais témoin de toute l'action. Celle qui prend la parole pour les autres touchée de voir Déjanire privée depuis long-tems du ſommeil, & livrée à ſes craintes mortelles, entreprend de la conſoler. Ces conſolations ne ſont que des lieux communs qu'on trouve répandus chez tous les anciens, ſur l'inſtabilité de la fortune, ſur le mêlange des biens & des maux, & ſur les charmes de l'eſpérance. Mais tout cela eſt tourné d'une maniere inexprimable.

Senſible à la tendreſſe de ces jeunes filles, Déjanire répond qu'elles ignorent encore les chagrins inévitables que traîne après ſoi l'hyménée, chagrins dont leur âge les a mis à cou-

vert jufqu'ici : mais qu'enfin elles fçauront un jour par leur propre expérience, en quelles peines doivent jetter une tendre époufe, l'abfence d'un époux chéri, l'inquiétude fur des enfans qu'on aime, & mille autres foucis. Ce fentiment eft tout femblable à celui que Racine tout rempli de fon Sophocle a mis dans la bouche d'Andromaque, quand elle dit à Hermione. Andromaque. acte III. fcène IV.

.... Il me refte un fils, vous fçaurez quelque jour,
Madame, pour un fils jufqu'où va notre amour :
Mais vous ne fçaurez pas, au moins je le fouhaite,
En quel trouble mortel fon intérêt nous jette.
Lorfque de tant de biens qui pouvoient nous flatter ;
C'eft le feul qui nous refte, & qu'on veut nous l'ôter.

Déjanire fe détermine à révéler à fes confidentes, un fouci qui la tourmente particulierement. L'écrit que lui a laiffé Hercule à fon départ en eft le fujet. Véritablement c'eft le détail de fes dernieres volontés, & un teftament dans les formes. « Jadis il partoit, dit-elle, comme un héros qui » court à la victoire. Mais ici il parle en époux » expirant. Il regle mon héritage : il divife fes » Etats à fes fils : & il détermine un terme au-» delà duquel nous ne devons plus compter fur » fes jours ». Ce terme eft de quinze mois, & Déjanire fe voit au dernier jour. De plus l'oracle dont elle a parlé à fon fils & qu'elle répete au

Chœur, eſt un oracle donné à Hercule par des colombes de la forêt de Dodone. « Voilà ce » qui ne me permet pas d'abandonner mes yeux » au ſommeil, dans la crainte continuelle où je » ſuis d'être aſſez infortunée pour ſurvivre à ce » héros ». Ce ſont là certes des ſentimens héroïques & rares.

Le ſujet s'étant ainſi dévoilé inſenſiblement par des mouvemens inquiets, le chœur voit venir un homme couronné de branches d'arbre ; heureux préſage. En effet c'eſt un citoyen qui, ayant rencontré Lichas, officier d'Hercule, l'a prévenu pour annoncer à Déjanire que ſon époux revient comblé de gloire, & chargé de dépouilles remportées ſur ſes ennemis. « Vous le verrez bientôt lui même couronné de lauriers, à la tête » d'une armée victorieuſe ». Déjanire demande, qui empêche donc Lichas de venir lui même lui apporter cette nouvelle. On lui répond que le peuple curieux de ſçavoir en détail un ſi grand ſuccès, l'arrête malgré lui. Déjanire ſe livre à une joye d'autant plus vive & moins aiſée à exprimer, que ſa triſteſſe avoit été plus profonde. Elle invite le chœur à prendre part à ſon allégreſſe ; & cela ſert de matiere à un court intermede qui n'eſt qu'un chant de triomphe en l'honneur de Diane, d'Apollon & de Bacchus.

ACTE II.

Lichas arrivé acheve en détail, à la reine, le recit qu'un autre avoit ébauché en deux mots: Hercule a ſaccagé la ville d'Œchalie *, tué Eurytus, & emmené un grand nombre de captifs & de captives, qu'il envoye devant lui à ſon épouſe. On les voit en effet dans le fond du théâtre avec une jeune Princeſſe à leur tête.

Le ſujet de cette guerre, dit Lichas, étoit une juſte vengeance qu'Hercule vouloit tirer d'Eurytus, roi d'Œchalie, qui avoit violé, à ſon égard, les loix de l'hoſpitalité, juſqu'à l'offenſer par des paroles piquantes, & le bannir de ſon palais dans la débauche d'un feſtin : ce qui avoit été cauſe que ce héros irrité, rencontrant malheureuſement un certain Iphitus ſur le haut d'un rocher, l'en avoit précipité dans la colere, ſans lui donner le temps de ſe reconnoître & de ſe défendre. Il eſt étonnant que Sophocle ait imputé cette lâcheté à ſon héros, même dans un récit infidéle. Du moins Lichas ajoute, que ce fut la ſeule qui échappa à Hercule; & que Jupiter, qui lui auroit pardonné d'attaquer un ennemi à force ouverte, l'avoit puni de ce mouvement de colere en le rendant eſclave d'Omphale, reine

* Œchalie, ville ancienne de la Theſſalie. Eurytus en étoit roi.

de Lydie * durant un an entier: qu'enfin Alcide arrivé au promontoire de Cénée †, s'y occupe à faire des ſacrifices à Jupiter pour le remercier de ſa victoire : & que bientôt, quitte de ce devoir envers les dieux, il reviendra vers ſon épouſe, qu'il prie de recevoir par avance les fruits de ſes conquêtes. Tel eſt le récit de Lichas, récit qu'on verra dans la ſuite être peu fidéle.

Déjanire, malgré la joye que lui donne un ſuccès ſi ineſpéré, ſent une frayeur ſecrette qu'elle ne peut démêler, & qui répand l'amertume dans ſon cœur à la vue des captives que le ſort a remiſes entre ſes mains, loin de leur patrie déſolée. « O Jupiter, s'écrie-t elle, écartez ce triſte » préſage, & ne livrez pas mes enfans à l'infor-« tune où je vois ces captives déplorables ». Une d'entre elles ſurtout lui ſemble le plus à plaindre. Sa jeuneſſe, ſa beauté & ſa douleur modeſte touchent le cœur de la reine. Elle s'intéreſſe au ſort de cette aimable captive, & lui demande à pluſieurs repriſes qui elle eſt. Mais celle-ci s'obſtine à garder un profond ſilence. Ainſi en uſe Caſſandre à l'égard de Clytemneſ-

* Lydie, contrée de l'Aſie mineure, auſſi bien que la Phrygie. Les Grecs mépriſoient les Lydiens & les Phrygiens.

† Cénée, promontoire de l'iſle d'Eubée, à préſent cap de Litar, vis-à-vis le détroit de Mallie. De là, Jupiter Cénéen, temple érigé par Hercule.

tre dans l'AGAMEMNON d'Eſchyle. Si l'on veut lire avec quelque fruit les anciens, on n'a qu'à les comparer les uns aux autres; on trouvera la clef de leurs mœurs, & l'eſprit de leurs ſiécles. Lichas, interrogé à ſon tour, feint d'ignorer ce qu'on lui demande. Ainſi Déjanire prend le parti de la faire entrer dans le palais avec ſa ſuite pour y prendre un peu de repos.

Comme la reine ſe met en devoir de ſe retirer auſſi, après avoir renvoyé Lichas, un homme ſurvient, & la prie de s'arrêter un moment pour entendre un ſecret qui eſt de la derniere conſéquence pour elle. Tous s'écartent, hormis le chœur, que cet homme veut bien admettre dans la confidence. « Sçachez, dit-il, » Princeſſe, que Lichas vous trompe, ou qu'il » nous a trompés avant vous. Je lui ai oui dire » en préſence de pluſieurs témoins: Qu'Hercule » n'a fait cette expédition contre Eurytus qu'en » faveur de ſa chere captive. Oui, l'amour, & » non le prétendu eſclavage chez Omphale; ni » cette feinte mort d'Iphitus précipité: l'amour, » dis-je, eſt l'unique auteur de ſa bravoure & » de ſes triomphes. Hercule a déſeſpéré d'obte- » nir cette princeſſe de ſon pere Eurytus; & il » a pris le parti de lui ſuſciter une guerre cruelle » ſur un prétexte léger. Il s'eſt vengé des refus » du roi par ſa mort & par le ravage de ſes

» états. Vous voyez que sa captive prévient son » retour : ce n'est pas sans dessein. Ne croyez pas » qu'il la traite en captive. L'amour devenu le » tyran de son cœur ne le permettoit pas. Voilà, » madame, ce que j'ai entendu de Lichas, aussi » bien que plusieurs autres citoyens, qui sont » en état de le confondre. C'est un avis doulou- » reux pour vous ; j'en gémis : mais il n'est que » trop fondé ; & je me suis cru obligé de vous » en faire part ». La reine, frappée comme d'un coup de foudre, s'écrie : « Malheureuse ! où suis » je, & que dois-je faire ? Quel serpent ai je » reçu dans mon sein » ? Outrée de la perfidie de Lichas, elle demande conseil au chœur, qui est d'avis qu'elle presse Lichas de parler. Comme elle s'en retourne pour le surprendre, il revient de lui même à sa rencontre ; prêt à se mettre en voyage pour aller retrouver Hercule. « Ma- » dame, que voulez vous, dit-il, que je dise à » votre époux en votre nom » ?

La reine profite de cette conjoncture pour sonder ce courier avec toute la subtilité d'une femme, & toute la dignité d'une grande princesse. Elle ménage adroitement ses interrogations, & ne veut d'abord, ce semble, que se faire répéter ce que Lichas lui a déjà dit d'Hercule, chose assez intéressante pour se la faire redire. Mais tout à coup elle tombe sur la jeune captive, &

demande encore une fois qui elle est. Lichas répond comme auparavant, qu'il l'ignore. Déjanire alors l'intimide. « A qui, dit-elle, pensez » vous parler ?

LICHAS.

Hé, madame, d'où vient une pareille demande?

DÉJANIRE.

Réponds moi.

LICHAS.

C'est à *Déjanire*. C'est ma souveraine que je vois.

DÉJANIRE.

Voilà ce que je voulois sçavoir. Tu conviens que je suis ta souveraine ?

LICHAS.

Sans doute.

DÉJANIRE.

Et de quel supplice crois tu qu'on doive punir un esclave infidéle ?

LICHAS.

Comment infidéle ? quel piége veut on me dresser ?

DÉJANIRE.

C'est toi, misérable, qui me tends des piéges.

LICHAS.

Madame, souffrez que je me retire, tant je comprends peu ce discours.

DÉJANIRE.

Non, je ne te relâche pas que tu ne m'ayes répondu.

LICHAS.

Sur quoi?

DÉJANIRE.

Cette captive que tu m'as amenée, t'est elle connue ou non?

LICHAS.

Je vous ai répondu ce que j'en sçavois. Que voulez vous de plus?

Déjanire lui nomme Iole, & lui insinue qu'elle est instruite d'ailleurs. Lichas nie tout & se défend du même air dont je viens de donner un essai. La reine en lui découvrant peu à peu ce qu'il a dit dans la ville, le presse vainement. L'officier soutient son rôle, & veut se retirer. Mais incontinent Déjanire use d'un artifice très séduisant *. Elle feint d'être peu sensible aux amours d'Hercule. Elle se pique de connoître le génie des hommes, & de se mettre audessus des foiblesses & des jalousies de son sexe. A l'en croire, « Elle a foulé aux pieds une vaine délica- « tesse, & elle sçait quelle indulgence une femme

* Racine a donné à sa Roxane tout le génie & toute la jalouse souplesse de Déjanire. Mais il l'a rendue beaucoup plus coupable. Toutefois on ne prétend pas dans cet exposé, approuver le poëte Grec plus que le François, quoique Déjanire soit beaucoup plus excusable que Roxane.

» doit à ſon époux. Hercule, dit-elle, l'a accou-
» tumée depuis longtems à devenir traitable ſur cet
» article. La compaſſion d'ailleurs qu'elle s'eſt ſen-
» tie pour Iole montre aſſez, à l'entendre, com-
» bien peu elle eſt jalouſe d'une rivale ». Par cette pernicieuſe adreſſe, & par ce déſintéreſſement affecté, Déjanire délivre Lichas de ſes frayeurs. Puis, lui montrant combien le menſonge eſt odieux, chez les grands ſur tout, où l'on peut aiſément le confondre, elle le détermine à tout confeſſer : ce qu'il fait, en diſant que ce n'eſt point par l'ordre d'Hercule qu'il a célé cette galanterie, puiſqu'Hercule lui même n'en fait pas myſtere : mais par zele pour la reine qu'il craignoit d'affliger. « Car enfin, continue-il, ce
» héros dont la valeur n'a rien trouvé d'inſur-
» montable, eſt devenu l'eſclave de l'amour ». C'eſt ce qu'Ovide a rendu ainſi :

* Quem numquàm Juno ſerieſque immenſa laborum
Fregerit, huic Iolen impoſuiſſe jugum.

La reine n'en veut pas ſçavoir davantage : mais, diſſimulant toujours malgré ſa jalouſe fureur, elle promet de bien traiter ſa captive, & ordonne à Lichas de rentrer pour attendre le préſent qu'elle deſtine à ſon époux en revanche de celui qu'elle en vient de recevoir. Elle rentre elle même.

* Ovid. HÉROÏD. epiſt. 9.

Les filles du chœur finiſſent l'acte par des réflexions ſur le pouvoir de l'amour. Des dieux qu'il a domptés, elles paſſent aux mortels, & décrivent le combat d'Hercule & du fleuve Achéloüs, au ſujet de Déjanire. C'eſt une peinture vive & naturellement attachée au ſujet.

ACTE III.

Tandis que Lichas, prêt à partir, entretient les captives, Déjanire ſort pour confier au chœur ſes douleurs cruelles. « Ah, s'écrie-t-elle, ſemblable à un pilote abuſé, qui reçoit dans ſon vaiſſeau un fardeau capable de le faire périr, j'ai reçu entre mes bras ma rivale !... Les charmes naiſſent de ſes yeux & s'écartent des miens ». Voilà ce qui la déſeſpere. Mais elle aime Hercule, tout infidéle, tout inconſtant qu'il eſt; &, pour fixer ſon cœur, elle a employé un ſecret qu'elle croit immanquable. Pour l'entendre, il faut ſe reſſouvenir de l'aventure du Centaure Neſſus. Hercule emmenoit Déjanire à Trachine; il s'agiſſoit de paſſer un fleuve. Neſſus s'occupoit à tranſporter les paſſans, & Hercule lui confia ſon épouſe. Mais, comme le Centaure ſe mettoit en devoir de l'enlever, le fils d'Alcmene le perça de ſes fléches trempées dans le ſang empeſté de l'hydre de Lerne qu'il avoit tuée autrefois. Neſſus, prêt d'expirer dit à Déjanire que ſi elle

elle vouloit désormais ne plus craindre de rivale, elle devoit prendre de son sang, qui seroit pour Hercule un philtre capable de le rappeler. Déjanire, curieuse & jalouse, le crut. Elle emporta de ce sang, comme Sophocle & Ovide le racontent. Elle dit donc qu'elle s'est souvenue heureusement de ce philtre, & qu'elle en a teint une robe qu'elle envoye à Hercule. Cependant il lui prend un scrupule sur l'effet incertain de cette dangereuse épreuve qu'elle n'a pas encore faite. Le chœur même augmente sagement cette frayeur née du pressentiment. Mais la passion empêche Déjanire d'y réfléchir davantage, sur-tout à la vue de Lichas, qui vient recevoir d'elle ses derniers ordres. Elle étouffe alors ses craintes, franchit le pas, & demande le secret au chœur sur cette espéce de magie.

Ce scrupule, étouffé dès sa naissance, est très habilement ménagé par Sophocle, & on le sentira bientôt. La reine donne donc à Lichas la robe destinée à Hercule avec ordre de l'engager à s'en servir au plutôt, pour paroître plus décemment aux sacrifices. Car tel est le vœu qu'elle a formé au sujet du retour d'Hercule. Lichas prend la boîte toute cachetée du sceau de la reine, lui promet de s'acquitter fidelement de son devoir, & s'en va. Ovide exprime élégamment, en

deux mots, l'innocence de Déjanire & de Lichas.

> Ignaroque Lichæ quid tradat neſcia luctus
> Ipſa ſuos tradit *.

« Lichas ignore ce qu'il reçoit. Elle ignore » elle même ce quelle donne à Lichas, & ne » ſçait pas que ce dépôt deviendra la matiere de » ſon deuil ».

Cependant le Chœur fait des vœux en faveur d'Hercule, & conçoit d'heureuſes eſpérances ſur ſon retour.

ACTE IV.

Déjanire, ainſi qu'on l'a obſervé, étoit dans la ſituation où la malice du cœur humain luttant avec la droiture qui lui eſt naturelle, balance entre le plaiſir de ſe ſatisfaire & la crainte de faire mal: ſituation où d'ordinaire la paſſion l'emporte ſur le devoir. Car, dans le doute, quand le cœur entre en négociation; il eſt déja pluſqu'à demi vaincu. Auſſi Déjanire a-t-elle ſuivi ſon penchant, ſans ſe donner le loiſir d'examiner ſi elle faiſoit bien ou mal. La maniere même dont elle conſultoit le Chœur ſur ſes doutes n'étoit qu'une adreſſe de ſa paſſion, qui cherchoit un appui plutôt qu'un conſeil. Le remords en eſt le fruit. Rendue à elle même après le départ de Lichas, elle revient

* Ovid. MÉTAMORP. L. 9. V. 155.

faire part à ses confidentes de la frayeur qu'elle ressent, & cherche à se rassurer s'il est possible. Car Sophocle nous la peint vertueuse quoique jalouse. En effet sa jalousie n'est pas celle d'une Médée qui veuille perdre une rivale & son époux. Elle ne veut que ramener le cœur de l'un, & le détacher de l'autre.

Elle se rappelle donc l'opération magique qu'elle a faite, & quelques prodiges qui l'ont accompagnée. Nessus lui avoit dit de garder son sang dans un lieu ténébreux, d'en faire en secret & dans les ténébres l'usage qu'elle souhaiteroit, & d'empêcher sur-tout que le voile teint de ce sang ne vît le jour avant que d'être porté. Elle a pratiqué à la lettre toutes ces choses. Mais le floccon de laine dont elle s'est servie en guise d'éponge pour insinuer son philtre dans la robe s'est consumé de lui même étant exposé au jour. Cette merveille effraye Déjanire, & elle commence, mais trop tard, à se défier des présens du Centaure. « Quelle raison en effet un amant offensé » & mourant auroit-il eue de lui vouloir du bien ? » Sans doute c'étoit pour se venger de son ennemi » qu'il l'a flatté d'une feinte confidence ». La reine se rappelle de plus que les fléches dont le Centaure a été blessé étoient empoisonnées du venin de l'hydre. Elle ne doute plus qu'Hercule ne soit la victime de ce prétendu philtre. Elle est résolue,

ſi la choſe arrive, de ſe donner la mort, & de cacher ſa honte dans le tombeau.

Ce repentir d'un cœur vertueux mais ſéduit, eſt bien dans la nature; & je ne penſe pas qu'on puiſſe l'exprimer plus heureuſement que l'a fait Sophocle. Le chœur tâche envain de raſſurer la reine, & de l'engager du moins à mieux eſpérer d'un ſtratagême qu'elle a cru innocent. Déjanire ſent redoubler ſes inquiétudes; & ſon fils Hyllus, qui revient à l'improviſte, ne les confirme que trop par ce diſcours. « Ah! ma mere, puiſſiez » vous, ou n'être pas ma mere, ou ceſſer de vi- » vre, ou plutôt être moins criminelle! Vous avez » tué aujourd'hui mon pere & votre époux ».

Déjanire épouvantée l'interroge, & reçoit à chaque réponſe un nouveau coup de poignard. Hyllus vient d'être témoin du cruel état où la robe fatale à mis Hercule. Ce héros étoit à Cénée, où il élevoit un temple en l'honneur de Jupiter, & traçoit le deſſein du bois ſacré. C'eſt là que ſon fils Hyllus l'a vu, & que Lichas eſt venu le trouver avec la caſſette qu'il apportoit. Il y a ici une faute aſſez difficile à juſtifier. C'eſt la même que dans les CAPTIFS DE PLAUTE. En effet l'intervalle de Cénée à Trachine eſt un détroit trop conſidérable pour le paſſer dans un auſſi court eſpace de temps que Sophocle le ſuppoſe pour le voyage & le retour d'Hyllus & de Lichas. Com-

ment Hyllus a-t-il pu en quelques heures aller trouver son pere, le voir occupé à ses desseins d'architecture pour ériger un temple, assister à un sacrifice où se trouve encore Lichas au retour de Trachine, être en un mot témoin de tout ce qui s'est passé, & revenir avec son pere pendant la durée de deux actes. Cela paroît forcé, sur-tout dans une tragédie Grecque, où l'action n'est jamais interrompue. Mais Sophocle, si scrupuleux d'abord sur toutes les vraisemblances, comptoit sans doute sur l'éloignement de ces lieux par rapport à Athènes, où le grand nombre des spectateurs n'y regardoit pas de si près, & se prêtoit à la vraisemblance géographique, quand elle ne lui paroissoit que médiocrement blessée. Ainsi & plus encore le font aujourd'hui les spectateurs, quoique mieux instruits, en voyant plusieurs tragédies où les circonstances des lieux sont souvent beaucoup moins ménagées.

Reprenons le fil du récit d'Hyllus. « Alcide, en » considération de son épouse, s'est revêtu de la » robe qu'elle avoit envoyée. Il a paru dans cet » ornement à un pompeux sacrifice. Mais, à peine » le feu avoit-il commencé d'embrâser le bûcher » où étoient les victimes, que le venin dont la » robe étoit infectée a fait sentir son funeste effet. » Une sueur violente est sortie de tout le corps » d'Hercule. La fatale robe s'est attachée à sa chair

» sans pouvoir en être enlevée qu'avec la chair » même. Le poison se glissant dans les veines a » pénétré jusqu'à la moëlle des os. Hercule appelle » Lichas ; lui demande de quelle main il a reçu » cet horrible présent : & sur sa réponse que c'est » de Déjanire, saisi de courroux & pressé par l'excès » de la douleur, il prend le malheureux Lichas, & » le jette si rudement sur un rocher, que son corps » en est brisé ». * (C'est pour rendre ceci croyable que Sophocle a cité le trait d'Iphitus.) « Tout le » peuple est frappé de terreur, & nul n'ose appro- » cher d'Hercule furieux. Il se roule par terre : puis » il se leve tout-à-coup, & pousse des cris effroya- » bles qui font retentir tous les rivages. Enfin, » ajoute Hyllus, Hercule, en portant çà & là ses » regards que la violence du mal rendoit affreux, » m'apperçoit dans la foule où je fondois en lar- » mes. Il m'appelle : Approchez, ô mon fils ; ne » fuyez pas un pere déplorable : dussiez vous ex- » pirer avec moi, approchez ; &, s'il vous reste » quelque pitié pour un pere qui vous aime, tirez » moi au plutôt de cette terre étrangere, afin que » je termine ma destinée dans un lieu où je puisse » me dérober aux yeux des mortels. A ces mots, » nous l'embarquons sur le vaisseau. Nous l'em- » menons avec peine sur ces bords, & bientôt » vous le verrez ou mourant ou mort ». (C'est

* Voyez Ovide, MÉTAMORP. L. 9.

au chœur que ce discours s'adresse; puis Hyllus se tourne vers la reine sa mere.) « Madame, tel est » l'effet de vos noirs projets & de votre attentat. » Que ne m'est-il permis de lancer sur vous les » imprécations que méritent les parricides. Mais je » le puis, madame; & vos forfaits me rendent tout » permis. C'est bien la moindre vengeance qu'un » fils puisse tirer d'une mere qui a la noirceur de » faire périr son pere, & le plus grand des héros ».

Déjanire se retire sans pouvoir proférer une seule parole. Le chœur veut l'arrêter. « Madame, » pourquoi vous retirer ainsi sans rien répondre ? » Ignorez vous que le silence est l'aveu du crime » ? Hyllus répond : « Laissez la s'écarter. Puisse-t-elle » fuir bien loin de mes regards qui l'ont confon- » due. Lui sieroit-il de se couvrir du titre de mere, » elle qui l'a si indignement démenti ? Qu'elle fuie » donc; qu'elle jouisse de son crime; & puisse le » sort qu'elle a préparé à mon pere retomber tout » entier sur sa tête »! Ce silence de Déjanire est dans le même goût que celui d'Eurydice dans l'ANTIGONE * : & l'on verra dans peu qu'il vaut mieux que ce vers affecté d'Ovide, si souvent répété dans une lettre :

Impia, quid cessas Dejanira mori † ?

* Voyez ANTIGONE.

† Ovid. HÉROÏD. epist. 9.

« Impie Déjanire, que tardes tu à te donner la » mort ». On ne s'exhorte point à mourir, quand le dessein en est bien pris. Beaucoup moins le fait-on avec tant d'art. Le silence est plus éloquent & plus vif.

Le chœur, ensuite de ce qu'on vient d'entendre d'Hyllus, qui s'est retiré, se rappelle l'oracle ancien, à sçavoir qu'Hercule, après douze travaux, devoit jouir d'un repos que rien ne pourroit troubler. On en voit l'accomplissement. Le chœur retombe sur l'article de Déjanire, dont il plaint sa jalouse crédulité suivie d'un si triste retour. Il attribue enfin tous ces maux à Vénus.

ACTE V.

Aussitôt ces filles effrayées entendent dans le fond du palais un grand bruit qui présage quelque chose de funeste. L'on voit en effet la vieille confidente de Déjanire, qui vient toute en pleurs annoncer la mort de sa maîtresse. « Sa mort est » atroce, dit-elle, & vous en conviendrez. A » peine étoit-elle rentrée, qu'à l'aspect de son fils » Hyllus, qui retournoit vers son pere, elle dé- » tourne ses pas pour l'éviter, & seule au pied des » autels elle déplore sa viduité. Trouvoit elle sous » ses mains quelqu'une des choses nécessaires à » son usage, ses yeux se remplissoient de pleurs.

» Errante çà & là dans le palais, à la vue de » ſes officiers, elle verſoit des torrens de larmes: » elle imputoit aux dieux le renverſement de ſa » maiſon. Après ces premiers tranſports, je la vois » entrer bruſquement dans l'appartement de ſon » époux. Cachée dans l'obſcurité je l'obſerve en » ſilence. Elle pare le lit d'Hercule, le baigne de » ſes larmes; & s'y étant aſſiſe: ô couche nup- » tiale, dit-elle, tu me reçois pour la derniere » *fois*. A ces mots, elle découvre ſon ſein. Je vole » vers ſon fils: mais, *hélas*, à mon retour, je » trouve qu'elle s'eſt frappée d'un poignard. Cette » vue attendrit Hyllus. Il pleure une mere que ſes » reproches ont porté à cet excès de déſeſpoir. » Car il avoit appris, mais trop tard, la funeſte » erreur où le Centaure avoit fait tomber Déja- » nire. L'infortuné Hyllus, livré à ſon repentir, » s'approche d'une mere expirante: il l'embraſſe, » il l'arroſe de ſes pleurs, déſeſpéré de lui avoir » imputé un crime, & de ſe voir privé d'une » mere & d'un pere par une épouſe & par un fils. » Voilà la triſte deſtinée de cette maiſon malheu- » reuſe. Que l'on compte après cela ſur le bonheur » d'un ſeul jour. Trop avides du lendemain nous » ne ſongeons pas que l'heure préſente eſt peut » être la derniere pour nous ».

La mort d'Alceſte, chez Euripide, a beaucoup de rapport à celle ci; & il eſt évident que Vir-

gile a imité ces morceaux des poëtes Grecs, quand il nous peint Didon mourante :

* Incubuit que thoro, dixitque novissima verba.

« Elle s'assit sur sa couche nuptiale, & dit les » dernieres paroles ».

Les filles de Trachine, à la vue de ce double malheur d'Hercule & de Déjanire, ne sçavent où porter leurs regrets, tant elles sont accablées de tristesse. Elles voudroient être transportées dans un autre climat; & elles redoutent la présence d'Hercule furieux, qu'on apporte sur la scène, entouré d'une nombreuse cour de gens éplorés.

Le sommeil où il paroît plongé tient l'assemblée en suspens. Son fils Hyllus qui le croit mort, jette des cris lamentables. Mais un vieillard l'avertit qu'Hercule n'est qu'assoupi par l'excès du mal, & qu'il seroit dangereux de le réveiller. Il se réveille en effet, & s'écrie : « O Jupiter, en quelle région » arrivé je ? Dans quelles mains suis je tombé ? » Ah, je me sens dévoré; & mes cruelles dou- » leurs reprennent toute leur violence ». Et, après quelques interruptions; « O promontoire de Cé- » née, où j'ai élevé tant d'autels! ô dieux, étoit ce » là le prix que vous réserviez à ma piété » ?

Il donne ensuite les marques les plus vives & les plus naturelles d'une douleur insurmontable.

* Virgile, Ænéid. L. 4. v. 650.

La scène d'Hippolyte, chez Euripide, est dans ce goût. Hercule se plaint qu'on réveille ses maux en voulant le soulager. Il ne peut souffrir qu'on le touche. Il sent de plus terribles accès. « Où » êtes vous, s'écrie-t-il, brigands, dont j'ai purgé » les bords de la mer & les forêts? Le trépas en est » la récompense; &, pour surcroît de désespoir, » je ne vois personne qui s'arme pour couper la » trame de mes malheureux jours; personne qui, le » fer & la flamme en main, vienne briser les liens » d'une vie intolérable ». Le vieillard, le chœur & Hyllus se désesperent de ne pouvoir lui apporter quelque soulagement. Mais Hercule, rentrant dans un nouvel accès, conjure son fils de lui percer le sein. C'est le seul bien qu'il puisse attendre de lui. Il implore, il mendie la mort; mais inutilement. Enfin, il dit ce beau morceau rapporté dans les TUSCULANES *, & traduit de la main de Cicéron, ou, selon d'autres, de celle du poëte Attilius. « O entreprise inouie d'une femme! ô » Déjanire, faut-il que je sois ta victime! Non, » jamais l'implacable Junon, ni le barbare Euryf- » thée ne m'ont été si funestes que la fille d'Œ- » néus. C'est elle qui m'a enveloppé de cette fatale » robe, comme d'un filet tissu par les mains des » Furies; voile affreux, prison horrible! Il s'at- » tache à mon corps; il me dévore les entrailles;

* Cicér. L. 2. des TUSCULANES.

» il pénétre jusques dans mes veines : mon noir
» sang bouillonne & se consume : mon corps,
» brûlé par un feu invisible, n'est plus qu'un fan-
» tôme. Quoi ! ce que n'ont pu ni les armes, ni
» les géans, ni le Centaure, ni la Grèce, ni le
» reste de l'univers que j'ai délivré de cent mon-
» stres, une femme seule l'a tenté, l'a exécuté ;
» & c'est par ses mains que j'expire ! O mon fils,
» remplissez toute l'étendue de ce tendre nom.
» Qu'une vaine pitié pour une mere parricide ne
» l'emporte pas. Allez, traînez cette furie, livrez
» la moi, & soyez le spectateur de son supplice.
» Je veux éprouver en ce moment qui vous pré-
» férez d'elle ou de moi. Allez, dis-je, osez m'o-
» béir ; ayez pitié d'un pere digne d'être pleuré.
» Misérable, je verse des larmes, moi, que per-
» sonne n'entendit jamais pousser un gémissement
» dans l'horreur des plus affreux revers ! Ah, je
» rougis de ma foiblesse. Approche, mon fils ; sois
» témoin de l'excès de mes maux. Voici mes
» entrailles ; peuple, regardez ce corps si cruelle-
» ment déchiré. Ah, quelles convulsions ! quelles
» flammes ! quel renouvellement de supplices !
» Jupiter, précipite moi aux enfers ; lance tes
» foudres pour m'écraser. Mes plaies se rouvrent :
» je suis dévoré ; quel tourment ! O forces de mon
» bras, jadis si vantées, qu'êtes vous devenues !
» O mains, est-ce vous qui avez étouffé le lion

» de Némée * ? Oui, voici ce bras qui a coupé » les têtes renaiſſantes de l'hydre, ce bras qui a » dompté les Centaures, ce bras dont les coups » ont abattu le ſanglier d'Erimanthe †, ce bras » dont les efforts ont tiré Cerbere des enfers, ce » bras qui a mis en piéces le dragon dépoſitaire » des fruits d'or, ce bras enfin, qui s'eſt ſignalé par » des exploits innombrables; & que nul mortel n'a » pu déſarmer. Le reconnoiſſez vous? En quel triſte » état le voyez vous réduit! Briſé, déchiré, atté- » nué par un poiſon ſecret, il languit, il n'eſt plus » reconnoiſſable. Fils de Jupiter & d'Alcmène, » (quels noms!) je deviens la victime d'une per- » fide épouſe. Mais, quand je ſerois anéanti, je » ſçaurai en tirer vengeance. Qu'elle vienne donc » & qu'elle apprenne à l'univers qu'Hercule, tout » mort qu'il paroît, eſt encore le fléau des impies ».

Il faut que ce morceau ait bien été du goût de l'antiquité, puiſqu'Ovide § a cru ne pouvoir faire mieux que de l'imiter dans ſes MÉTAMORPHOSES. Il le rehauſſe en y ajoutant cette belle penſée :

Defeſſa jubendo eſt
Sæva Jovis conjux ; ego ſum indefeſſus agendo.

« La cruelle Junon eſt plus laſſe de commander » & d'exiger des exploits, que moi d'obéir & d'en

* Némée, forêt de l'Argolide.

† Erimanthe, montagne & forêt d'Arcadie.

§ Ovide, MÉTAMORPH. L. 9. V. 176.

» faite ». Il seroit bien à souhaiter qu'Ovide, plutôt que Séneque, nous eût laissé les tragédies Grecques remaniées à sa façon, comme il l'avoit fait à l'égard de quelques unes, qui n'ont pu passer jusqu'à nous, & qui nous font regretter les chefs d'œuvres du génie Tragique, dont on voit des vestiges dans ses MÉTAMORPHOSES.

Hyllus, détrompé sur l'article de sa mere, cherche à désabuser Hercule ; ce qui fait un grand jeu de théâtre. Car Hercule croit son fils touché d'une indigne pitié pour Déjanire, & il refuse long-temps de l'entendre. Enfin l'on vient à bout de lui apprendre l'innocence & la jalousie de Déjanire, sa mort, & l'aventure du Centaure. A ce nom, il ouvre les yeux. Il se ressouvient d'un oracle, & le déclare à son fils : c'est que Jupiter lui avoit prédit qu'un mort lui ôteroit la vie. Ce mort est le Centaure. Il rapproche de cet oracle antique un oracle plus récent dont on a parlé, à sçavoir qu'Hercule jouiroit désormais d'un long repos. Toutes ces circonstances ne lui laissent plus lieu de douter que sa fin ne soit prochaine. Ainsi il prie son fils de lui obéir en un point qu'il ne lui déclarera qu'après qu'il sera assuré de son obéissance.

Le reste de cette scène est toujours dans le goût du théâtre. Car il se fait une suspension merveilleuse. Le pere tire le serment de son fils, & lui

dit son secret & sa derniere volonté. Il s'agit de le porter sur le mont Œta, de le placer sur un bûcher, & d'y mettre le feu de ses mains, & cela sous peine d'imprécations éternelles. Ce dernier article fait frémir Hyllus. « Ah, que m'ordonnez » vous ? Que je devienne le bourreau de mon » pere » ! Hercule exige au moins qu'il fasse tout le reste; & Hyllus s'accorde à tout, hormis à ce dernier office. Mais le pere, non content de ce trait d'obéissance, en demande encore un autre de lui. C'est d'épouser *Iole* : autre sujet de répugnance de la part du fils. « Quoi ? épouser celle » qui m'a ravi un pere & une mere ! Non; il fau- » droit être agité des furies pour commettre un » pareil forfait. Je préfere la mort à cet hymen ». Je le veux, dit Hercule ; & il le menace de tout son courroux, s'il n'obéit. Hyllus résiste autant que le peut souffrir la soumission d'un fils. Mais, sur l'assurance que tel est l'ordre des dieux, il se rend en disant qu'il ne sçauroit être coupable envers les dieux, en obéissant à un pere.

Hercule satisfait, veut prévenir de nouveaux accès de fureur, & il ordonne qu'on l'enléve au plutôt pour le placer sur un bûcher. Il s'anime lui même à étouffer les cris de la nature. « Ame » endurcie aux travaux, cœur de bronze retiens » tes soupirs, & ne déshonore pas Hercule ». Son fils désolé aide à le transporter, prêt à lui

rendre, malgré lui, le trifte office que fon pere a exigé.

Telle eft à peu près la derniere fcène. Mais fa beauté & fon feu ne fçauroient paroître dans une fimple analyfe ; &, comme elle n'a rien qui choque nos mœurs, je puis fans rien craindre, la mettre ici dans fon entier. On en jugera mieux de ce qu'on perd, par l'impoffibilité où nous mettent nos mœurs (fans compter le refte) de traduire entierement les piéces des anciens. Il n'eft queftion que de joindre la fcène qu'on va lire au morceau que Cicéron a traduit, & que dit Hercule dans fa fureur.

Le chœur, touché de fes tourmens, s'écrie auffitôt : « Ah, malheureufe Grèce, quel fera ton deuil » fi tu perds ce héros » !

HYLLUS à fon pere.

Si vous me permettez de répondre un mot, je vous conjure, malgré l'état où vous êtes, de me prêter l'oreille jufqu'à la fin. Je ne demande rien que de jufte. Rendez vous pour un moment : calmez votre courroux, ou vous ignorerez éternellement quel eft l'objet de votre douleur, & quel peut être celui de votre joie.

HERCULE.

Parle, & finis. La douleur m'empêche d'être à moi & de pénétrer dans des obfcurités.

HYLLUS.

HYLLUS.

Je n'ai qu'un mot à vous dire ſur ma mere & votre épouſe. Son ſort & ſon innocence.

HERCULE.

Miſérable, oſes tu me parler d'une mere parricide ?

HYLLUS.

Le ſecret que j'ai à vous révéler, me force de rompre le ſilence. Elle n'étoit point coupable.

HERCULE.

Elle n'étoit point coupable !

HYLLUS.

Vous en conviendrez vous même.

HERCULE.

Parle donc ; mais crains, par une fauſſe pitié, de te rendre indigne d'un pere tel que moi.

HYLLUS.

Elle n'eſt plus. Un coup mortel....

HERCULE.

Quelle main l'a punie ?

HYLLUS.

Elle s'eſt donné la mort.

HERCULE.

La perfide ! C'étoit pour ſe dérober à ma juſte fureur. Que ne puis-je....

HYLLUS.

Vous parlerez autrement quand votre courroux ſera calmé.

HERCULE.

Pourſuis. Voyons le reſte de cette étrange aventure.

HYLLUS.

Son crime eſt une erreur. Ses vues étoient droites.

HERCULE.

Droites ! Et elle a tué ton pere !

HYLLUS.

C'eſt un philtre, non un poiſon qu'elle a cru vous préparer. Jalouſe d'Iole, elle prétendoit regagner votre cœur.

HERCULE.

Eſt-il dans ces lieux un magicien aſſez....

HYLLUS.

C'eſt du Centaure Neſſus qu'elle a reçu ce philtre.

HERCULE.

De Neſſus ! Ah, je ſuis perdu ! J'ouvre les yeux : je vois tous mes maux. Partez, mon fils, &, puiſque vous allez perdre un pere, appellez tous ceux de ma maiſon, ſur tout l'infortunée Alcméne, que Jupiter me donna vainement pour mere. Allez, je dois leur déclarer les oracles ſur mon ſort.

HYLLUS.

Hélas, Alcméne n'eſt point en ces lieux. Elle

eſt à Tyrinthe * avec quelques uns de vos enfans; les autres ſont à Thébes. Je ſuis ſeul, mais diſpoſé à vous obéir. Commandez.

HERCULE.

Ecoute donc les oracles, mon fils, & montre de qui tu as reçu le jour. Jadis, Jupiter mon pere, me prédit que nul homme vivant ne termineroit ma deſtinée; mais que ce ſeroit un habitant des enfers. Mes deſtins ſont accomplis: c'eſt le Centaure mort qui m'ôte le jour. Rapprochez de cet ancien oracle un autre plus récent. J'entrois dans la forêt ſacrée de Dodone; un chêne prophétique m'aſſigna cette journée de mon retour, comme le commencement d'un doux repos. Inſenſé, j'entendois une heureuſe vie, & je devois entendre le trépas, qui eſt le terme de tous les maux. Entrez donc dans mes deſſeins, ô mon fils: n'attendez pas que mes fureurs me reprennent. Rempliſſez la plus ſainte de toutes les loix. Obéiſſez à un pere.

HYLLUS.

Ciel! où doit aboutir ce diſcours!.... Mais je ne ſonde point vos projets. Ordonnez; j'obéis.

HERCULE.

Donnez moi cette main pour gage de votre foi.

* Tirynthe, ville voiſine d'Argos, ainſi nommée du fleuve TIRYNTHE. C'étoit la patrie d'Hercule, ſurnommé toutefois le Thébain, parce qu'Amphitrion étoit de Thébes.

HYLLUS.

Hé, d'où vient cette inquiétude, mon pere? Doutez vous de mon obéissance?

HERCULE.

Approchez, vous dis-je. Commencez par là d'obéir.

HYLLUS.

Vous le voulez; voici ma main.

HERCULE.

Jurez par Jupiter mon pere.....

HYLLUS.

Et que jurerai-je d'accomplir?

HERCULE.

Ce que je vous dirai après.

HYLLUS.

Je le ferai: j'en atteste Jupiter, témoin & garant des sermens.

HERCULE.

Liez vous par des peines, si vous manquez d'obéir.

HYLLUS.

Hélas, puis-je y manquer? Mais soit; je me lie par les peines les plus atroces.

HERCULE.

Vous connoissez le sommet du mont Œta consacré à votre ayeul, Jupiter.

HYLLUS.

Je le connois. Combien n'y ai-je pas fait de sacrifices?

HERCULE.

Il m'en faut un autre. Le voici : transportez-moi, vous & vos amis sur la croupe de ce mont. Faites un bûcher de chênes & d'oliviers sauvages. Osez m'y placer, & d'un courage affermi, le flambeau à la main, mettez y vous même le feu. Point de larmes ; point de gémissemens, pas même un soupir. C'est à cette marque que je te reconnoîtrai pour mon fils. Sinon, du fond des enfers, je serai ta furie & ton bourreau.

HYLLUS.

Ah, mon pere, qu'avez vous dit, & que m'ordonnez vous !

HERCULE.

Ce qu'il faut exécuter. Si ton cœur balance, je te renonce pour mon fils.

HYLLUS.

Hélas, encore une fois, que me commandez vous ? Faut-il pour être votre fils que je sois parricide ?

HERCULE.

Parricide ? Non ; mais mon libérateur.

HYLLUS.

Votre libérateur, en vous jettant au milieu des flammes !

HERCULE.

Si ce triste office te fait tant d'horreur, va,

je veux bien t'en dispenser. Fais au moins le reste.

HYLLUS.

Oui, ces bras vous porteront.

HERCULE.

Et tu construiras le bûcher?

HYLLUS.

J'y consens encore : tout me sera doux, pourvû que je ne sois pas votre bourreau.

HERCULE.

Couronne, je t'en conjure, tes services si tendres & si considérables par ce léger devoir que j'exige.

HYLLUS.

Fallût-il tenter plus, que ne ferois-je pas pour un pere?

HERCULE.

Hé bien, écoute. Tu connois la fille d'Eurytus?

HYLLUS.

Iole.

HERCULE.

Elle même. Si tu respectes les sermens faits à un pere, si tu conserves la tendresse d'un fils, écoute, je te l'ordonne; garde toi de désobéïr; il faut....

HYLLUS.

Quoi?

HERCULE.

L'épouſer *. Nul autre que toi n'eſt digne de l'amante d'Hercule. Ne réplique pas : obéis ; ta condeſcendance pour mes premieres volontés exige de toi ce dernier effort.

HYLLUS.

Ah, ciel..... Mais votre ſituation retient ma juſte douleur. Hé, quel cœur ne ſe révolteroit pas à cette étrange propoſition?

HERCULE.

Tu n'obéiras donc pas ?

HYLLUS.

Quoi ? épouſer celle qui m'a ravi une mere ! celle qui vous réduit à l'état où je vous vois ! la ſource unique de tous nos maux ! Ah ! il n'y a qu'un furieux qui puiſſe s'y réſoudre. J'aime mieux mourir.

* Le P. Porée m'a fait appercevoir que, dans ce trait, Racine s'eſt parfaitement rencontré avec Sophocle, ou l'a imité exprès en compoſant ſon MITHRIDATE. En effet Mithridate, prêt d'expirer, donne Monime à Xipharès comme Hercule mourant donne Iole à Hyllus.

Mais vous me tenez lieu d'empire, & de couronne ;
Vous ſeule me reſtez. Souffrez que je vous donne,
Madame ; & tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MITHR. ſcène derniere.

Il eſt vrai que la ſituation eſt bien différente, puiſque Xipharès étoit amant de Monime & rival de ſon pere, ce qui ne ſe trouve pas dans Hyllus. Mais Racine a ajuſté (comme on dit) la piéce au théâtre, & ſa tragédie au goût François. Du reſte, de part & d'autre,

HERCULE.

Je le vois trop : tu perds le respect à un pere mourant. Hé bien, sois assuré que ta désobéissance sera suivie des plus horribles malédictions.

HYLLUS.

Hélas, & qui m'assurera que ce n'est point le trouble qui vous dicte ces ordres cruels ?

HERCULE.

C'est ton indocilité seule qui réveille mes fureurs.

HYLLUS.

Malheureux, dans quelle irrésolution me vois-je en ce moment ?

HERCULE.

C'est la situation des fils parjures.

Iole & Monime sont la cause, l'une de la mort d'Hercule, l'autre de celle de Mithridate. Monime dit elle même :

Hélas, & plût aux dieux qu'à son sort inhumain
Moi même j'eusse pu ne point prêter la main ;
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable.

Plus on y regarde de près, plus on trouvera que les TRACHINIENNES ont pu être le germe de la tragédie de MITHRIDATE ; &, si mon ouvrage mérite une suite, j'entrerai plus profondément dans les imitations de Racine, pour faire voir comment il s'est nourri de l'esprit de l'antiquité Tragique, dans les piéces même où l'on soupçonneroit le moins quelque imitation. Cette comparaison ne sçauroit être qu'à l'avantage de Racine & du théâtre ancien.

HYLLUS.

Ah ! mon pere, je n'ai point appris de vous à être impie.

HERCULE.

Eſt-ce donc l'être que m'obéir ?

HYLLUS.

Ce que vous me preſcrivez eſt-il juſte ?

HERCULE.

Très juſte ; j'en atteſte les dieux.

HYLLUS.

Hé bien, j'obéirai. Vous atteſtez les dieux, & vous commandez. Me puniroient-ils d'avoir obéi à un pere ?

HERCULE.

Tu parles en fils digne d'Hercule. C'eſt la derniere grace que j'avois à te demander : tu me l'accordes ; je meurs content. Prévenons de nouveaux accès. Viens me placer ſur le bûcher. Approchez tous ; enlevez moi ; je ne ſonge plus qu'au terme de mes maux.

HYLLUS.

Allons, nulle loi ne me défend ce triſte & cruel office, puiſqu'un pere le veut, & m'y contraint.

HERCULE.

Cœur endurci aux travaux, fais toi un rempart d'airain ; n'attends pas les tranſports du mal, & ſuſpens tes cris. Rends moi agréable le ſort le

plus affreux *. Ça, levez moi, chers amis. Prenez pour l'infortuné Hercule des ſentimens que n'ont pas les dieux. Je ſuis leur ſang; ils me voyent ſouffrir des tourmens horribles, & ils m'abandonnent. Nul mortel ne prévoit ſon ſort. Le mien eſt déplorable pour moi, & honteux pour eux, mais plus ſupportable encore pour celui qui en eſt la victime. (On l'enléve.)

LE CHŒUR.

Iole, que faites vous? Ne ſortez pas de ce palais. Témoin du deſtin de ce Héros, vous avez vu, en peu d'heures, un renverſement de fortune dont Jupiter ſeul eſt l'auteur.

Il y a certainement beaucoup de feu & d'ame dans toute cette piece: mais ce qui la rend plus intéreſſante, c'eſt l'art incomparable avec lequel Sophocle a ſçu ménager ce feu, qui croît d'acte en acte, avec les événemens, juſqu'à la derniere ſcène, qui en jette les derniers & les plus beaux éclats.

Voilà ce qui a ſervi de matiere à pluſieurs brillans morceaux d'Ovide, à une tragédie Latine de Séneque, & à une autre Françoiſe de Rotrou. Mais tous, & même Ovide, ont dégénéré de la premiere ſimplicité. C'eſt que l'eſprit humain veut toujours enchérir, & qu'il ne ſe contente pas du parfait, quand il y eſt arrivé.

* Je mets ceci dans la bouche d'Hercule, quoique les éditions ordinaires le mettent dans celle d'Hyllus. C'eſt une mépriſe, à ce qu'il paroît.

LES TRACHINIENNES.

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

PERSONNAGES.

HERCULE.
DÉJANIRE, épouſe d'Hercule.
HYLLUS, fils d'Hercule & de Déjanire.
UN VIEILLARD Trachinien.
UN VIEUX OFFICIER d'Hercule.
LICHAS, ſerviteur d'Hercule.
LA NOURRICE de Déjanire.
UNE SUIVANTE de Déjanire.
LE CHŒUR. (Il eſt compoſé de jeunes Trachiniennes).

La ſcène eſt à Trachine, ville de la Theſſalie, dans le veſtibule du palais de Ceyx.

LES TRACHINIENNES,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

DÉJANIRE, UNE SUIVANTE.

DÉJANIRE.

On ne peut, dit-on comme on l'a toujours dit, prononcer ſur le bonheur ou le malheur attaché à nos jours, avant que de toucher à leur terme fatal. Quant à moi je puis aſſurer, par une expérience, hélas trop précoce! que je ſuis deſtinée à être malheureuſe & rongée de chagrins : j'en ai été aſſaillie dès ma tendre enfance : &, en effet, jamais femme Etolienne a-t-elle eu ſujet de redouter l'hymen autant que moi, lorſque je vivois à Pleuron [1], ſous les yeux de

[1] Ville d'Etolie. Il y en avoit une autre du même nom dans le Péloponnèſe. (Note de M. Dupuis).

mon pere Œnéus? J'avois pour amant un fleuve, (Acheloüs [1]) dieu à la vérité, mais terrible par trois formes qu'il prenoit; tantôt bœuf, tantôt ſerpent, tantôt homme, avec des cornes & une large barbe, inondée d'eau qui ſortoit à gros bouillons de ſa bouche. Au déſeſpoir d'être recherchée par un tel amant, je déſirois mourir mille fois plutôt que de combler ſes vœux. Heureuſement pour moi, un rival puiſſant (le vaillant fils de Jupiter & d'Alcméne) vint, quoiqu'un peu tard, me délivrer des pourſuites du fleuve, dont il fut victorieux dans un combat ſanglant qu'il lui livra. Qu'on ne m'en demande pas les détails & les circonſtances : c'eſt au ſpectateur indifférent à les raconter : je n'en ſçais aucun : tous mes ſens étoient interdits par la crainte d'une iſſue qui pouvoit me faire ſentir le funeſte avantage de la beauté : je ſçais ſeulement que, grace au dieu des combats, cette iſſue me fut heureuſe, ſi le bonheur peut s'allier avec les cruelles inquiétudes dans leſquelles j'ai vécu, depuis que, par la victoire d'Hercule, je ſuis devenue ſon épouſe. Nuit & jour je ſuis en proie à mille allarmes à ſon ſujet. Il parcourt toutes les contrées; il vole de victoire

1 Acheloüs, roi d'Etolie, fut, dit-on, noyé dans le Thoas, fleuve qui prend ſa ſource au Pinde, & diviſe l'Etolie de l'Acarnanie, auquel il donna ſon nom. On attribue à ce roi l'invention de mêler l'eau avec le vin; d'où vient que ſouvent chez les poëtes, toute eau potable porte le nom d'ACHELOÜS. (Note de M. Dupuis).

en victoire, & les tendres fruits de notre amour sont ce qu'il voit le moins: tel que le laboureur qui ne porte ses regards sur ses propriétés éloignées qu'au temps de la semence & de la récolte. Rien ne peut le fixer auprès de ses foyers : dès qu'il y a paru, il les quitte pour aller se dévouer au service de je ne sçais qui : &, maintenant même qu'il est sorti vainqueur de tous les combats qu'il a livrés, je n'en suis que plus allarmée : car, depuis que son bras a porté la mort dans le sein d'Iphitus, je vis ici à Trachine, reléguée loin de ma patrie, & j'ignore absolument où il a porté ses pas, n'en recevant de nouvelles par personne. Je ne puis m'empêcher de craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur. Dix mois se sont écoulés & cinq autres en outre, sans qu'il me soit parvenu le moindre détail sur son compte. Tout cela m'annonce quelque chose de funeste. D'ailleurs un écrit qu'il m'a laissé en partant, augmente encore mes inquiétudes; & plaise aux dieux, qu'il ne me soit point fatal!

LA SUIVANTE.

Madame, s'il est permis à une esclave de se hazarder à donner des conseils, je dois parler ici pour soulager la douleur où je vous vois plongée sur l'absence de votre époux. Choisissez un de vos enfans que vous chargerez d'aller chercher les traces de son pere : Hyllus, son fils aîné, y

mettra, comme j'en ſuis perſuadée, toute l'ardeur poſſible. Le voici qui arrive fort à propos; confiez lui ce ſoin, ſi vous daignez goûter mes idées.

SCÈNE II.

Les mêmes, HYLLUS.

DÉJANIRE.

MON fils, mon cher fils, juſques dans le rang le plus vil on trouve des gens pleins de ſentimens: tout à l'heure cette eſclave vient de me parler d'une maniere digne d'une éducation diſtinguée.

HYLLUS.

Puis-je ſçavoir, ma mere, ce qu'elle vous a dit?

DÉJANIRE.

Elle prétend qu'il eſt honteux pour vous de ne pas rechercher votre pere, depuis ſi long-temps abſent.

HYLLUS.

Mais, ſi l'on peut ajouter foi à des bruits, je ſçais où il eſt.

DÉJANIRE.

Et où eſt-il donc?

HYLLUS.

HYLLUS.

Il fut, l'année derniere, long-temps l'esclave d'une femme Lydienne [1].

DÉJANIRE.

S'il a été réduit à une telle extrémité, que n'entendra-t-on pas dire de lui!

HYLLUS.

On rapporte qu'il a rompu les liens de ce honteux esclavage.

DÉJANIRE.

Mais actuellement où dit-on qu'il soit, vif ou mort?

HYLLUS.

Il va porter, à ce qu'on prétend, s'il ne porte déja, la guerre dans l'Eubée contre Eurytus.

DÉJANIRE.

« Mais sçavez vous, mon fils, quels oracles
» votre pere ma laissés, en partant, touchant cette
» expédition »?

HYLLUS.

Daignez m'en instruire, ma mere; car je les ignore.

DÉJANIRE.

« Les voici: Il y périra, ou, enfin rendu à lui
» même, il jouira désormais d'un sort plus tran-
» quille & plus doux. Vous voyez quelle est la

[1] Omphale, reine de Lydie.

» situation inquiétante de ce héros dont dé-
» pendent nos destinées : car enfin c'est fait de
» nous s'il n'est plus ; & , tant qu'il vivra nous
» sommes trop fortunés. Balancerez vous donc à
» lui porter du secours » ?

HYLLUS.

« J'y vole, ma mere ; & croyez que, si j'avois
» eu la moindre lumiere de cet oracle paternel,
» on me verroit depuis long-temps courir sur
» ses pas. Mais enfin, quoique le bonheur qui
» accompagne ses armes doive me rassurer, &
» calmer votre inquiétude, je pars ; & comptez
» que je mettrai tous mes soins à m'instruire de
» tout ce qui touche une si chere tête ».

DÉJANIRE.

Partez, mon fils : il y a toujours de la gloire
à faire ce qu'on doit, quelque tard que l'on com-
mence. Adieu.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, LA SUIVANTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O TOI, qui, tous les jours, nous éclaire de tes rayons éclatans, & qui, tous les jours, laisse envelopper tes clartés par le voile obscur de la nuit, soleil, écoute nos prieres : indique nous, astre lumineux, le fils d'Alcméne, où nous pourrions le trouver, où il s'est retiré. Est-il dans quelqu'île ? habite-t-il l'un ou l'autre continent ? Apprends nous le, toi dont l'œil éblouissant n'a point d'égal.

ANTISTROPHE I.

Hélas ! nous entendons parler avec la plus vive affliction des peines auxquelles est en proie Déjanire, autrefois recherchée par deux amans : semblable à l'Alcyon, foible jouet des vagues, elle n'est pas un instant sans les plus affreuses inquiétudes, qui ne lui permettent point de sécher ses larmes. Nuit & jour, son tendre cœur occupe son esprit des moyens de découvrir un époux chéri

dont la longue absence lui fait redouter quelque fatal événement.

STROPHE II.

Quiconque aura vu sur le vaste océan les flots, poussés & repoussés par le souffle infatigable des vents du nord ou du midi, pourra se faire une idée de la vie d'Hercule, tous les jours de plus en plus agitée : c'est la mer de Crète. Mais quelque dieu propice, sans cesse précédant ses pas, le met à couvert des coups de la mort.

ANTISTROPHE II.

Permettez donc, princesse, que nous flattions vos espérances, & que nous blâmions les excès de votre douleur. Non, vous ne devez pas perdre tout espoir. Saturne, ce modérateur de l'univers, dispose tout ici bas, pour que les mortels n'ayent rien sans peines. Semblables aux révolutions régulieres de l'ourse au tour du pole, les biens & les maux se succédent continuellement dans l'homme. Ne voit-on pas constamment le jour succéder à la nuit, les faveurs aux rigueurs de la fortune ? La douleur & la joie assaillissent souvent l'homme en même temps. Pourquoi donc ne vous livrez vous pas aux douceurs de l'espérance ? Jupiter a-t-il jamais oublié de venir au secours de ses enfans ?

DÉJANIRE.

Je suis sensible à la tendresse que vous êtes vo-

nues me témoigner, comme je ne puis en douter. Plaiſe aux dieux que vous n'éprouviez jamais les cuiſans chagrins dont je ſuis déchirée. Les peines vous ſont à préſent inconnues : votre âge ne vous permet pas d'en connoître dans aucun genre : ni la chaleur, ni la pluie, ni le vent ne font aucune impreſſion ſur vous. Libre de ſoins, une jeune fille goûte d'innocens plaiſirs juſqu'au moment où elle devient épouſe ; alors viennent s'emparer d'elle mille inquiétudes, ſoit ſur un époux chéri, ſoit ſur des enfans qu'on aime. Que chacune de vous juge, d'après cela, en quel état doit me jetter ma tendreſſe. Je n'ai eu que trop ſouvent ſujet de m'attriſter : mais ma poſition actuelle eſt plus cruelle que jamais. Voici en effet le ſouci qui me tourmente. Hercule, à ſon départ, m'a laiſſé un écrit qui renferme ſes diſpoſitions. Jamais il n'avoit eu recours à une pareille précaution, en partant pour les autres expéditions qu'il avoit entrepriſes : il y alloit aſſuré de ſes ſuccès, & ſans crainte d'y ſuccomber. De cette fois ci au contraire, il parle en époux expirant : il regle mon héritage : il diviſe ſes états à ſes fils : il détermine un terme au delà duquel nous ne devons plus compter ſur ſes jours : ce terme eſt d'environ trois mois, après l'année révolue de ſon départ pour ſon expédition : il y périra, ajoute-t-il, ou enfin, rendu à lui même, il jouira déſormais

d'un ſort plus tranquille & plus doux. Tels ſont, continue-t-il, les arrêts du deſtin ſur les travaux d'Hercule. Cet oracle m'a été donné par des colombes de l'antique forêt de Dodone. Or, jeunes Trachiniennes, nous touchons au moment de voir accomplir ces prédictions : & « voilà ce qui ne » me permet pas d'abandonner mes yeux au » ſommeil, dans la crainte continuelle où je ſuis » d'être aſſez infortunée pour ſurvivre à ce héros ».

LE CHŒUR.

Calmez vous : nous voyons venir un homme couronné de branches d'arbres. Heureux préſage !

SCÈNE IV.

Les mêmes, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

J'ACCOURS, ô princeſſe, le premier, pour mettre fin à vos allarmes : ſçachez donc que le fils d'Alcméne revient comblé de gloire, & chargé de dépouilles qu'il ſe propoſe d'offrir aux dieux de cette contrée.

DÉJANIRE.

Aimable vieillard, que dites vous là ? que m'apprenez vous là ?

LE VIEILLARD.

Je vous dis que vous allez voir arriver tout à l'heure votre époux chéri, lui-même, couronné de lauriers, à la tête d'une armée victorieuse.

DÉJANIRE.

Tenez vous cette nouvelle de quelqu'un de ce pays, ou d'un étranger?

LE VIEILLARD.

De Lychas, le héraut, qui rapporte cette heureuse nouvelle: je la lui ai entendu dire dans la prairie voisine: je l'ai prévenu: j'ai voulu être le premier à vous l'annoncer pour mériter vos bontés, & en obtenir quelque grace.

DÉJANIRE.

Mais, qui empêche donc Lychas de se montrer, étant porteur d'une aussi bonne nouvelle!

LE VIEILLARD.

Il ne lui est pas facile de venir jusqu'à vous, princesse. Tout le peuple de Mélie [1] l'entoure, l'interroge, & il n'est pas libre. Chacun, curieux de sçavoir en détail un si grand succès, ne le laisse qu'après qu'il a satisfait à toutes ses questions. Leur vif empressement le retient malgré lui. Mais il ne peut plus tarder à paroître.

DÉJANIRE.

O Jupiter, qui fixez votre séjour sur le mont Œta, vous m'accorderez donc enfin, quoiqu'un

1 Ville de Thessalie, près de Trachine.

peu tard, d'éprouver la joie la plus vive. Que toutes les femmes, soit dans ce palais, soit au dehors, fassent éclater leur allégresse: car ce jour nous voit toutes comblées de satisfaction au delà de nos espérances.

INTERMÉDE.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

STROPHE.

Que tout retentisse des chants d'allégresse des jeunes gens & des vieillards; célébrez Apollon, ce chef des chœurs, distingué par son carquois, & entonnez des hymnes en son honneur.

ANTISTROPHE.

Et vous, jeunes filles, faites de votre côté retentir, & célébrez le nom de Diane sa sœur, cette déesse d'Ortygie, qui, armée de torches, est si ardente à presser le cerf. Que les nymphes, ses compagnes, ayent également part à vos louanges.

Le feu divin nous éléve l'ame: nous allons nous prêter aux doux sons de la flute, qui font sur nous la plus vive impression.

La présence de Bacchus jette un trouble heureux dans nos sens, & nous dispose à la danse. O Bacchus!.... ô Apollon!....

Vous voyez maintenant, aimable princesse, comme la joie succéde à vos allarmes.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, LICHAS, LE CHŒUR.

DÉJANIRE.

Je le vois; & mes yeux ne sont pas encore assez affoiblis, pour que je sois privée d'un tel spectacle. Ah! vous voilà donc enfin, Lichas, vous que j'attends avec tant d'impatience. M'apportez vous au moins de bonnes nouvelles?

LICHAS.

Princesse, elles ne peuvent être meilleures: je n'ai que des choses agréables à vous dire. Les grands succès ne doivent se rendre que d'une maniere flatteuse.

DÉJANIRE.

O le plus précieux des mortels. D'abord....

Dites moi d'abord ce que je veux sçavoir. Hercule revient-il plein de vie.

LICHAS.

Il étoit, quand je l'ai quitté, plein de force, plein de vigueur, dans tout son éclat, & atteint d'aucune espéce de mal.

DÉJANIRE.

Où l'avez vous laissé? Loin ou près d'ici? Parlez donc.

LICHAS.

Sur le promontoire de l'Eubée, où il étoit occupé à élever des autels [1], & à offrir des fruits en sacrifice à Jupiter Cénée.

DÉJANIRE.

Est-ce un vœu qu'il acquitte, ou les ordres des dieux qu'il exécute?

LICHAS.

C'est un vœu qu'il a fait, après avoir subjugué le pays des jeunes captives que vous voyez approcher. (On les voit en effet dans le fond du théâtre, avec une jeune princesse à leur tête).

DÉJANIRE.

Ah, dieux! les voilà. Leur origine? leur rang?

1 Τέλη ἔγκαρπα ne désignent autre chose, comme l'observe très bien M. Vauvilliers, que des autels faits par une certaine disposition d'arbres chargés de leurs branches, de leurs feuilles, & de leurs fruits: & c'est pour avoir voulu imiter cet effet naturel dans les faces des chapitaux Ioniques, que Vitruve donne le nom d'ENCARPA à cet ornement d'Architecture.

Qu'elles me paroissent à plaindre, si j'en juge d'après ma sensibilité !

LICHAS.

Après le sac de la ville où régnoit Eurytus, Hercule a choisi ces captives pour les dévouer au service des dieux & au sien.

DÉJANIRE.

Mais Hercule a-t-il donc mis à la prise de cette ville tout le temps & la quantité de jours qui se sont écoulés depuis son départ ?

LICHAS.

Non, madame ; car il convient lui même qu'il en a passé la majeure partie parmi les Lydiens, en qualité d'esclave : on ne peut lui en faire aucun reproche ; Jupiter l'avoit ainsi ordonné. Il a donc été acheté par la reine Omphale ; & il nous affirme avoir passé une année entiere dans les fonctions d'un vil esclavage. Mais, sensible à cet affront, il jura d'en faire essuyer un semblable à celui qui le lui avoit attiré, & de le réduire en servitude avec sa femme & ses enfans. Sa menace n'a point été vaine. En effet, à peine touchoit-il au terme de l'expiation prescrite pour le meurtre d'Iphitus, qu'apres avoir ramassé des troupes de toutes parts, il fondit sur la ville d'Eurytus, qu'il regardoit comme la cause de son infamie : car cet Eurytus avoit autrefois violé, à son égard, les loix de l'hospitalité, en l'offensant par des paroles pi-

quantes, en lui reprochant de devoir plus à la vertu de ses fleches qu'on ne pouvoit éviter, qu'à son adresse à s'en servir; lui reprochant de plus qu'il avoit souffert d'Eurysthée des traitemens indignes d'un homme libre. Enfin Eurytus eut l'audace de bannir Hercule de son palais dans la débauche d'un festin, ce qui avoit été cause que ce héros irrité rencontrant malheureusement sur un rocher près de Tirynthe, Iphitus occupé à chercher ses chevaux qui paissoient dans les pâturages, l'en avoit précipité, sans lui donner le temps de se reconnoître & de se défendre. Jupiter, ce souverain dieu de l'olympe, courroucé d'une telle action, a obligé son fils à se rendre esclave, pour avoir ôté par surprise, quoique la premiere fois, la vie à un homme. Il lui eut pardonné d'attaquer son ennemi à force ouverte; car les dieux eux mêmes souffrent difficilement les injures. Maintenant toutes ces langues effrénées qui ont osé tenter de ternir la gloire d'Hercule, sont dans l'empire de Pluton; leur ville est dans l'esclavage, & ces jeunes femmes, qui s'approchent voyent leurs jours de plaisir changés en jours de tristesse. C'est votre époux qui a ainsi disposé d'elles, & qui m'a chargé de ses ordres. Pour lui, bientôt quitte des sacrifices qu'il offre à Jupiter, pour le remercier de sa victoire, il reviendra aussitôt vers son épouse; c'est, j'ima-

gine ; de tout ce que je viens de vous dire, ce qui vous flatte le plus.

LE CHŒUR.

Voilà bien de quoi, ô princeſſe, vous livrer à la joie, dans ce que vous voyez & dans ce que vous venez d'entendre.

DÉJANIRE.

Et comment les heureux ſuccès de mon époux dans les entrepriſes les plus juſtes, pourroient-ils me trouver indifférente. Il eſt de toute néceſſité que ma joie concoure avec l'événement. Cependant on ne peut guère, en examinant de près tout ceci, ſe défendre d'une certaine frayeur ſecrette qu'on ne ſauroit trop demêler : on doit craindre que ce bonheur ne ſoit pas durable. Mon cœur eſt rempli d'amertume à la vue de ces infortunées captives, loin de leur patrie déſolée, de leurs poſſeſſions, de leurs habitations & de leurs parens. Que ſçait-on ? Nées peut-être de parens libres, étoient elles faites pour ſubir le joug d'un ignominieux eſclavage ? O Jupiter qui d'une main puiſſante ſçavez écarter les maux, ne livrez pas mes enfans à l'infortune où je vois ces captives déplorables, épargnez moi, au moins tant que je vivrai, ce triſte ſpectacle : car celui que j'ai ſous les yeux me touche juſqu'à me ſaiſir d'effroi. (à une des jeunes captives). Vous triſte victime, qui me ſemblez la plus à plaindre, qui êtes

vous ? Etes vous épouſe ? Etes vous mere ? Votre grande jeuneſſe m'annonce que vous n'êtes encore rien de tout cela ; mais vos manières honnêtes décèlent votre rang. Dites moi donc, Lichas, quelle eſt cette fille, qu'elle eſt ſa mere, quel eſt ſon pere ? l'âme grande & elevée [1] par où elle paroît ſe diſtinguer ſur toutes les autres, me touche infiniment.

LICHAS.

Qu'en ſçais je, moi, madame. Pourquoi me le demander ? Il ſe peut qu'elle ſorte d'un rang au deſſus du commun.

DÉJANIRE.

Ne ſeroit elle point iſſue du ſang d'Eurytus ?

LICHAS.

Je ne puis en rien ſçavoir : je ne me ſuis permis aucune information.

DÉJANIRE.

Aucune de ſes triſtes compagnes ne vous auront appris ſon nom ?

LICHAS.

Non : j'ai toujours obſervé le plus ſcrupuleux ſilence auprès d'elles.

1 φρονεῖν. M. Vauvilliers obſerve avec raiſon que ce mot grec ſignifie en cet endroit, avoir du courage, de la nobleſſe, de la grandeur d'ame. Déjanire pouvoit s'en appercevoir au geſte, à l'air & au maintien.

DÉJANIRE.

Parlez vous-même, jeune infortunée : c'eſt ajouter à vos malheurs que de me laiſſer ignorer qui vous êtes.

LICHAS.

Elle ne parlera pas plus qu'elle a fait juſqu'à préſent. Depuis qu'Hercule me l'a confiée, il ne lui eſt échappé aucune parole ſur quoi que ce ſoit : mais elle n'a ceſſé de déplorer ſon ſort & de verſer des larmes ſur ſon infortune. Le renverſement de ſa patrie la met en cet état : & elle a droit à toute ſorte d'indulgence.

DÉJANIRE.

C'eſt bon : je ne veux pas la gêner ; qu'elle entre dans mon palais ; qu'elle ne redoute point que j'ajoute à ſes peines : elle a bien aſſez de celles qu'elle éprouve : rentrons toutes. Vous, Lichas, allez où vos affaires vous appellent, je vais donner les ordres néceſſaires dans l'intérieur.

SCÈNE II.

UN VIEILLARD[1], DÉJANIRE, LE CHŒUR.

LE VIEILLARD.

J'OSE, madame, vous prier de vous arrêter un moment pour entendre, quand tout le monde se sera retiré, un secret de la derniere conséquence. Je veux vous instruire à fond de tout ce qui regarde les captives que vous admettez dans votre palais, sans les connoître.

DÉJANIRE.

Que voulez vous me dire? qu'est-ce que cela signifie?

LE VIEILLARD.

Un moment d'attention: ce que j'ai à vous dire, doit vous intéresser autant que les choses que vous venez d'entendre.

DÉJANIRE.

Est-il nécessaire que je fasse revenir tous ceux qui se sont retirés? Ou, pouvez vous vous expliquer avec moi en présence de ce chœur de filles?

1 On peut supposer que c'est le même qui a paru précédemment. Il ne porte ici & là que le titre général de ἄγγελος, NUNTIUS, porteur de nouvelles. (Note de M. Dupuis).

LE VIEILLARD.

Il ne nous faut pas d'autres témoins que ce que nous sommes: laissez aller les jeunes captives.

DÉJANIRE.

Elles se sont retirées. Parlez-donc maintenant.

LE VIEILLARD.

« Sachez, princesse, que Lichas vous trompe » dans tout ce qu'il vient de vous dire, ou qu'il » nous à trompés avant vous ».

DÉJANIRE.

Qu'entends-je ? Eclaircissez-moi ceci ? Je ne comprends pas où vous en voulez venir.

LE VIEILLARD.

« Je lui ai oui dire en présence de plusieurs té» moins, Qu'Hercule n'a fait cette expédition » contre Eurytus qu'en faveur de sa chere cap» tive. Oui, l'amour, & non le prétendu escla» vage chez Omphale, ni cette feinte mort d'I» phitus précipité, l'amour, dis-je, est l'unique » auteur de sa bravoure & de ses triomphes. Her» cule a désespéré d'obtenir cette princesse de son » pere Eurytus ; & il a pris le parti de lui susciter » une guerre cruelle sur un prétexte léger. Il s'est » vengé des refus du roi par sa mort & par le » ravage de ses états. Vous voyez que sa captive » prévient son retour: ce n'est pas sans dessein. Ne » croyez pas qu'il la traite en captive. L'Amour » devenu le tiran de son cœur, ne le permettroit

» pas. Voilà, madame, ce que j'ai entendu de » Lichas au milieu de la place publique de Tra- » chine, aussi bien que plusieurs autres citoyens » qui sont en état de le confondre. C'est un avis » douloureux pour vous; j'en gémis: mais il n'est » que trop fondé; & je me suis cru obligé de » vous en faire part.

DÉJANIRE.

» Malheureuse! Où suis-je, & que dois-je faire? » Quel serpent ai-je reçu dans mon sein »? Le perfide Lichas pouvoit-il bien assurer qu'il ne savoit pas son nom? N'annonce-t-elle pas assez ce qu'elle est? & l'éclat de son origine ne répond-t-il pas à celui de sa beauté [1]?

LE VIEILLARD.

Fille d'Eurytus, elle s'appelle IOLE. Lichas (ironiquement) ne disoit rien de sa famille, sous prétexte qu'il ne s'en étoit point informé.

[1] M. Vauvilliers juge avec raison qu'il faut lire :

Ἦ καὶ τὰ λαμπρὰ, καὶ κατ' ὄμμα καὶ φύσις.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Nous ne desirons pas la perte des méchans ; mais au moins celle de ceux qui ourdissent le mal par des trames secrettes.

DÉJANIRE.

Frappée, comme d'un coup de foudre, de ce que je viens d'entendre, je vous demande conseil, jeunes Trachiniennes, dans cette conjonċture.

LE CHŒUR.

Il faut aller surprendre Lichas. On lui arrachera la vérité, si on le presse un peu fort.

DÉJANIRE.

J'y vole ; car je suis de votre avis.

LE CHŒUR.

Que nous ordonnez vous ? Voulez vous que nous restions ici ?

DÉJANIRE.

Restez... Mais je le vois qui revient de lui même à ma rencontre.

SCÈNE IV.

Les mêmes, LICHAS.

LICHAS.

» MADAME, que voulez vous que je dise à » votre époux en votre nom, car je pars pour » l'aller retrouver ».

DÉJANIRE.

Après une si longue absence de Trachine, vous précipitez bien vîte votre départ sans me donner le temps de vous faire répéter ce que vous m'avez dit d'Hercule.

LICHAS.

Je suis prêt à vous satisfaire sur tout ce que vous exigerez.

DÉJANIRE.

Mais puis je compter que vous serez vrai ?

LICHAS.

Je prends les dieux à témoins que je ne vous dissimulerai rien de ce que je sçaurai.

DÉJANIRE.

Quelle est donc cette jeune captive que vous venez d'amener ici ?

LICHAS.

Elle est de l'Eubée ; & je n'en sçais pas davantage.

DÉJANIRE.

Prends garde à ce que tu dis : regarde moi bien. A qui penses tu parler ?

LICHAS.

» Hé, madame, d'où vient une pareille de-» mande » ?

DÉJANIRE.

Prends sur toi, si tu fais bien, de répondre clairement à mes questions.

LICHAS.

Si j'en crois l'éclat qui vous environne, mes discours s'adressent à la reine Déjanire, fille d'Œnéus, femme d'Hercule & ma souveraine.

DÉJANIRE.

Voilà précisement ce que je voulois entendre de ta bouche. Tu conviens donc que je suis ta souveraine ?

LICHAS.

« Sans doute ».

DÉJANIRE.

Eh bien, dis mois maintenant de quelle maniere crois tu qu'on te doive punir pour lui avoir manqué ?

LICHAS.

Quoi ! je vous ai manqué ? Quel piége voulez-vous me dresser.

DÉJANIRE.

« C'est toi, misérable, qui me tends des piéges,

LICHAS.

» Madame, souffrez que je me retire. (A part.) Quelle imprudence à moi de m'être prêté à cet entretien [1] !

DÉJANIRE.

» Non, je ne te relâche pas que tu ne m'ayes » répondu ».

LICHAS.

» Sur quoi » ? (à part.) Car je ne m'attends pas que vous vous taisiez avant que d'être satisfaite.

DÉJANIRE.

» Cette captive que tu m'as amenée, t'est-elle » connue ou non » ?

LICHAS.

Je ne la connois pas du tout [2] : & pourquoi cette question ?

1 Je crois devoir m'écarter également de la version du P. Brumoy & de celle de M. Dupuis. Celle ci me paroît un peu trop contraire au respect dû à la Reine, qui avoit intimidé Lichas, dès le commencement de cet entretien. Ce serviteur n'a pas dû dire avec M. Dupuis : « Je pars. J'ai tort de vous avoir écoutée si long-temps ». Les convenances sont mieux observées en faisant parler Lichas dans un A PARTE. Je me suis cependant un peu rapproché de la maniere plus adoucie du P Brumoy, parce qu'elle m'a paru plus conforme au sens que présente le scholiaste, où on lit : v. 419, Κλύων σέθεν] εἰχῇ ὁμιλήσης δηλονότι.

2 J'ai lu ici avec M. Vauvilliers οὔ φημί, & non pas φημί seulement, comme dans le texte. La réplique de Déjanire prouve évidemment qu'il faut lire avec une négation.

DÉJANIRE.

Mais n'as tu pas dit toi même, que cette jeune captive que tu parois ſi peu connoître, étoit Iole fille d'Eurytus ?

LICHAS.

En préſence de qui ? Où eſt l'homme qui pourroit me ſoutenir avoir entendu ce propos de ma bouche ?

DÉJANIRE.

Tu l'as tenu en préſence d'une foule de citoyens : quantité de gens t'ont oui le tenir au milieu de la place de Trachine.

LICHAS.

Oui, ils ont pu l'entendre ; mais je le rapportois comme un bruit qui couroit, & non comme un fait.

DÉJANIRE.

C'étoit un bruit ? .. mais n'as tu pas aſſuré d'une maniere poſitive qu'elle t'étoit confiée en qualité de femme d'Hercule ?

LICHAS.

La femme !... Je vous en conjure, madame, nommez celui qui vous a rapporté cela.

DÉJANIRE.

Il te ſuffit de ſçavoir qu'il étoit préſent lorſque tu as dit que ce n'étoit pas cette femme lydienne qui étoit là cauſe du ſac d'Oechalie, mais bien l'amour qu'Hercule portoit à Iole.

LICHAS.

Madame, que cet homme paroiſſe. Car, après tout, je fais une folie de diſcuter les propos de quelqu'un qui n'oſe ſe montrer [1].

DÉJANIRE.

Ne me cache rien, je te le demande au nom du dieu qui fait éclater ſon tonnerre ſur le Mont-Oeta. Tu parles à une femme incapable de noirs projets, qui ſe pique de connoître le cœur humain, & qui ſçait fort bien que les mêmes goûts n'y regnent pas toujours. Je reconnois que c'eſt une folie, de vouloir lutter contre l'amour : car ce dieu gouverne même les autres dieux à ſon gré. Et comment trouverois-je mauvais qu'un mortel reçût ſa loi, puiſqu'il regne ſur moi-même impérieuſement ? Il y auroit donc de l'extravagance de ma part à en faire un crime à mon époux ou à cette jeune captive, dont je n'ai à me plaindre en aucune maniere. Ainſi ne crains point de me dire la vérité. Tu ſuis là un mauvais conſeil, ſi c'eſt Hercule qui t'a engagé à m'en impoſer : ſi tu t'y es déterminé ſeul, tu t'expoſes à n'être pas cru, même lorſque tu diras la vérité. Parle donc ſans déguiſement. Et de plus, c'eſt un vilain vernis, pour un homme

1 Je lis ici avec MM. Vauvilliers & Dupuis:
ἄνθρωπος, ὦ δέσποιν', ἀποστήτω. τὸ γὰρ
νόσῳ' ἔντι δηρεῖν ἀνδρὸς οὐχὶ σώφρονος.

d'honneur, que de se faire donner le renom de menteur: d'ailleurs ne sçaurai-je toujours pas tôt ou tard la vérité? Elle me reviendra de tous côtés par ceux devant qui tu t'es expliqué en rendant les faits tels qu'ils sont. Seroit-ce la crainte de m'affecter qui te retiendroit? Mais elle seroit sans fondement; je souffre au contraire d'ignorer ce qu'il en est. Et quel inconvénient pour moi de le sçavoir? Ce ne seroit pas la premiere fois qu'Hercule auroit donné sa foi à plusieurs femmes; & nulle d'elles n'a jamais éprouvé de moi aucun procédé fâcheux: je n'en userai certainement pas différemment envers celle ci, quand je le sçaurois épris pour elle de la passion la plus violente. Je suis émue de la compassion la plus vive à son égard; je vois avec peine que sa beauté lui ait forgé des fers & ait entraîné l'entiere destruction de sa patrie.... Mais oublions tout ceci. Je reviens à ce qui te regarde, & te recommande d'user du mensonge avec qui tu voudras, mais jamais avec moi[1].

1 Rien n'égale l'art & la finesse de Déjanire pour découvrir la vérité. Ce qu'elle vient de dire à Lichas est plein de la plus ingénieuse adresse. La jalousie de Mithridate n'est guère moins artificieuse pour parvenir à faire connoître à ce prince si son fils Xipharès a la préférence sur lui dans le cœur de Monime. MITHRIDATE de Racine, acte III. scène v.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, & je me fais justice:
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,

LE CHŒUR.

Rendez vous aux ſages conſeils de la princeſſe. vous n'aurez qu'à vous louer de ſa reconnoiſſance & vous vous acquerrez des droits à la nôtre.

LICHAS.

Je vais, ô adorable princeſſe, vous parler ſans feinte & vous déclarer la vérité, puiſque vous montrez une auſſi belle ame, autant d'indul-

Que de vous préſenter, madame, avec ma foi,
Tout l'âge & le malheur que je traîne avec moi.
Juſqu'ici la fortune & la victoire même,
Cachoient mes cheveux blancs ſous trente diadêmes;
Mais ce temps là n'eſt plus. Je régnois; & je finis:
Mes ans ſe ſont accrus, mes honneurs ſont détruits;
Et mon front dépouillé d'un ſi noble avantage,
Du temps qui l'a flétri laiſſe voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille deſſeins partagent mes eſprits:
D'un camp, prêt à partir, vous entendez les cris.
Sortant de mes vaiſſeaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen, qu'une fuite ſi prompte,
Madame! & de quel front vous unir à mon ſort,
Quand je ne cherche plus que la guerre & la mort?
Ceſſez pourtant, ceſſez de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais juſtice, il faut qu'on ſe la faſſe:
Je ne ſouffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Poſſédant un amour qui me fut déniée,
Vous faſſe des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous eſt dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir;

gence & autant de connoiſſance des foibleſſes humaines. Les faits ſont tels qu'on vous les a rendus : il eſt vrai qu'Hercule brûlé d'une paſſion ardente pour Iole, ne s'eſt déterminé à la deſtruction d'Œchalie, que pour ſe rendre plus ſurement maître de cette jeune princeſſe. Mais Hercule, car je dois lui rendre cette juſtice, ne m'a point enjoint d'en faire un myſtere. J'ai pris

Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'eſt chere,
Un fils, le digne objet de l'amour de ſon pere,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, & m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharès! lui, ſeigneur?

MITHRIDATE.

Oui, lui même, madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre ame?
Contre un ſi juſte choix, qui peut vous révolter?
Eſt-ce quelque mépris qu'on ne puiſſe dompter?
Je le répéte encore : c'eſt un autre moi même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier & l'appui
D'un empire & d'un nom qui va renaître en lui;
Et, quoique votre amour ait oſé ſe permettre,
Ce n'eſt qu'entre ſes mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites vous? O ciel! pourriez vous approuver?...
Pourquoi, ſeigneur, pourquoi voulez vous m'éprouver?
Ceſſez de tourmenter une ame infortunée :
Je ſçais que c'eſt à vous que je ſuis deſtinée;

de moi même ce parti, par zèle pour vous, madame, que je craignois d'affliger par de semblables propos. La faute, s'il y en a une, doit toute retomber sur moi. Maintenant que vos desirs sont satisfaits, que vous sçavez tout, daignez marquer des bontés à Iole : votre interêt & celui de votre époux l'exigent : non, ne rendez pas vaine la bonne volonté que vous lui avez

Je sçais qu'en ce moment, pour ce nœud solemnel,
La victime, seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnois toujours vos injustes mépris;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise!

MITHRIDATE.

Hé bien, n'en parlons plus, madame;
Continuez. Brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux;
Vous cependant ici servez avec son frere,
Et vendez aux Romains le sang de votre pere.
Venez. Je ne sçaurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi même en ses serviles mains;
Et, sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.
Allons, madame, allons : je m'en vais vous unir.

témoignée. » Car enfin ce héros dont la valeur » n'a rien trouvé d'insurmontable, est devenu » l'esclave de l'amour [1] ».

DÉJANIRE.

Je suis toujours dans les mêmes dispositions à l'égard de cette infortunée captive. Je ne veux pas me préparer un surcroît de chagrins, en luttant contre un dieu aussi puissant que l'amour.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez vous me punir!

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, & j'entends votre feinte.

1 Ainsi Monime est amenée à faire l'aveu de son amour pour Xiphares. Racine. Ibid.

En quelle extrémité, seigneur, suis-je réduite?
Mais enfin je vous crois; & je ne puis penser
Qu'à feindre si long-temps vous puissiez vous forcer.
Les dieux me sont témoins, qu'à vous plaindre bornée,
Mon ame à tout son sort s'étoit abandonnée.
Mais si quelque foiblesse avoit pu m'allarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a du s'armer;
Ne croyez point, seigneur, qu'auteur de mes allarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome & cet autre vous même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime. . .

MITHRIDATE.

Vous l'aimez?

Mais rentrons, pour que je vous donne mes ordres avant votre départ, & que je vous charge des présens que je destine à mon époux en revanche de ceux que j'en viens de recevoir. Il ne convient pas que vous, qui êtes venu avec un si nombreux cortége, vous en alliez isolé & comme dépouillé de tout.

INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

STROPHE.

Toujours l'invincible amour peut se glorifier de ses triomphes. Passons sous silence ceux qu'il a remportés sur les dieux, omettons même les artifices qu'ils a employés pour amener sous ses loix ou Saturne, ou le noir Pluton, ou ce dieu [1] qui donne de si violentes secousses à la terre. Ne parlons que des combats affreux qu'il a engagés en faveur de Déjanire, entre deux vaillans héros.

ANTISTROPHE.

L'un étoit le fleuve Achéloüs sous la forme d'un taureau, armé de cornes redoutables. L'autre étoit Hercule, fils de Jupiter, chargé de ses fleches, de sa pique & de sa massue; il venoit de Thèbes,

[1] Neptune.

ville consacrée à Bacchus : tous deux enflammés d'amour, en vinrent aux mains. Vénus, qui préside à l'Hymenée, étoit seule, le rameau à la main, l'arbitre du combat.

Quel bruit épouvantable rendoit le choc des mains, des fleches & des cornes! Tous deux s'étreignoient fortement l'un contre l'autre, tous deux se heurtoient violemment la tête, & tous deux faisoient entendre leurs cris. Cependant la belle & tendre Déjanire, assise sur le bord du rivage, attendoit l'époux que la victoire lui donneroit. Pour nous, pénétrées des sentimens d'une mere, nous déplorons sa triste position. Semblable à une génisse abandonnée par sa mere, elle ne peut voir sans effroi deux taureaux qui se la disputent.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

DÉJANIRE,
(avec une boîte renfermant une tunique).

TANDIS que Lichas, prêt à partir entretient les captives dans le palais, je ſuis venue, jeunes Trachiniennes, à l'inſçu de tout le monde, vous faire part des projets que j'ai formé, & pleurer avec vous ſur mes juſtes ſujets de peine. Ce n'eſt pas une vierge, non ; mais c'eſt un épouſe à qui je viens de donner l'hoſpitalité. « Ah, ſemblable » à un pilote alarmé, qui reçoit dans ſon vaiſ- » ſeau un fardeau capable de le faire périr, j'ai » reçu entre mes bras ma rivale ». Nous voilà donc deux, maintenant, deſtinées à partager les faveurs d'un ſeul homme, dans la même couche ? C'eſt donc ainſi qu'Hercule prétend me récompenſer du ſoin que j'ai pris de garder ſa maiſon pendant ſa longue abſence ? Je ne veux cependant pas donner un libre cours à mon courroux

contre

contre lui, tout infidéle, tout inconstant qu'il est. Et pourtant quelle est l'épouse qui se déterminerait à vivre sous le même toît avec une femme qui lui enleveroit le cœur de son mari ? Le pourrois-je, moi, sur-tout qui vois les charmes naître des yeux d'Iole, & s'écarter des miens ? Tous les regards seront pleins de feu pour elle, tandis qu'ils s'éteindront insensiblement pour moi ; je suis donc dans la position la plus désespérante. Je crains de ne plus conserver que le nom d'épouse auprès de cette jeune captive, qui en recueillera tous les plus précieux avantages. Mais c'est assez se plaindre ; car, comme je l'ai déjà observé, il ne convient pas à une femme comme il faut, de se livrer à son ressentiment ; & voici le secret que je crois immanquable pour fixer le cœur d'Hercule. Je conserve depuis ma tendre jeunesse, dans un vase d'airain, une liqueur qui m'a été donnée par le vieux Nessus près d'expirer de sa fatale blessure. Ce centaure, dont la peau étoit velue commme celle d'une bête feroce, s'occupoit, moyennant un salaire fixé, de transporter les passans d'un bord à l'autre du fleuve Evenus : il n'employoit pour cela ni nacelle, ni rame agile, ni voiles de vaisseaux ; ses mains lui en tenoient lieu. Ma fuite, en suivant Hercule & quittant ma patrie, aboutit à ce passage : mon époux confia sa jeune épouse à ce centaure, qui

me prit sur son dos, & qui, dès qu'il fut au milieu du fleuve, osa porter sur moi une main lascive. Mes cris sur le champ arménent le fils de Jupiter : une fléche lancée avec force, vint, en sifflant dans l'air, percer le cœur du monstre, qui me parla en ces termes, avant de rendre le dernier soupir. « Fille du vieillard Œnéus, puisque vous » êtes la derniere que j'aurai ainsi transportée, » je veux vous être utile, daignez m'écouter. » Recueillez avec soin le sang figé qui a découlé » de ma plaie : il a teint la fléche empestée par » le sang de l'hydre de Lerne ; il vous sera un » philtre précieux pour vous gagner le cœur d'Her- » cule, & vous y faire régner en dépit de toutes » les rivales ». Je me suis rappellé tout cela, mes chéres confidentes ; je me suis servie de ce sang que je tenois précieusement renfermé chez moi : voici dans cette boîte une tunique qui en est teinte avec toutes les précautions prescrites par le centaure. J'ignore l'art des poisons ; je ne veux pas l'apprendre, & j'ai en horreur celles qui s'y adonnent : mais je ne me propose que d'user d'un philtre pour m'attacher Hercule, en le détachant de ma rivale. Je serai satisfaite si vous approuvez cet expédient ; autrement j'y renoncerai.

LE CHŒUR.

Nous ne pouvons que vous applaudir, si vous êtes assurée de l'effet.

DÉJANIRE.

Je le crois certain; au moins je le présume; je n'en ai jamais fait l'épreuve.

LE CHŒUR.

On ne doit cependant s'en rapporter qu'à l'expérience : & l'effet ne peut vous être bien connu sur une simple présomption.

DÉJANIRE.

Au reste nous allons sçavoir à quoi nous en tenir. Voici Lichas qui accourt ici. Soyez seulement discretes sur mon projet; parce qu'on n'est pas exposé à rougir des actions honteuses qu'on auroit commises, si on ne peut vous les imputer.

SCÈNE II.

Les mêmes, LICHAS.

LICHAS.

Fille d'Œnéus, je viens prendre vos ordres : je me reproche le long séjour que je fais ici.

DÉJANIRE.

Tandis que vous vous entreteniez avec les jeunes captives, je préparois une tunique tissue de mes mains, renfermée dans cette boîte : vous la remettrez de ma part à mon époux : en la lui

donnant, prevenez-le que je ſerois déſolée qu'un autre en fit uſage avant lui. Qu'il ne la deploie point pour la voir ; l'éclat du ſoleil, celui même des lumieres ſoit dans les temples, ſoit dans les maiſons, altéreroient la fraicheur des couleurs : qu'il la garde ſoigneuſement pour s'en parer au premier jour de ſolemnité où il devra ſacrifier un taureau. Car tel eſt le vœu que j'ai formé : j'ai promis qu'auſſi tôt que je verrois ou que j'apprendrois le retour de mon mari, je lui ferois préſent de cette tunique pour offrir aux dieux un nouveau ſacrifice. Il s'appercevra aiſément que cela vient de moi : j'y ai mis mon ſceau dans cette intention. Partez maintenant, & gardez vous ſur tout de paſſer vos ordres : renfermez vous dans les bornes de la commiſſion dont je vous charge : ce n'eſt que par là que vous pourrez gagner ma bienveillance & celle d'Hercule.

LICHAS.

Madame, accoutumé à faire journellement de ſemblables meſſages, je ne ferai que ce qui pourra vous être agréable, en remettant cette boîte telle qu'elle eſt, cachetée de votre ſceau, & accompagnant ce préſent des mêmes expreſſions dont vous déſirez que je me ſerve.

DÉJANIRE.

Ne différez donc plus de partir : vous ſçavez l'état des choſes ici, & comme tout s'y paſſe.

LICHAS.

J'ai eu le temps de m'en appercevoir; & je rapporterai que tout eſt dans l'état le plus déſirable.

DÉJANIRE.

Parlez auſſi à mon époux du tendre accueil que j'ai fait à la jeune captive.

LICHAS.

Je ne l'omettrai pas; car ce ſpectacle m'a ravi de joie & d'étonnement.

DÉJANIRE.

Ne lui parlez pas d'autres choſes, de peur qu'il ne découvre mon empreſſement à le voir, avant que je ſois aſſurée qu'il eſt dans les mêmes diſpoſitions à mon ſujet.

INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O VOUS qui habitez les bains chauds près de la mer, ou autour du mont Œta : vous auſſi, fixés ſur le détroit de Malée & ſur les rivages conſacrés à la déeſſe diſtinguée par ſon carquois d'or: vous enfin, qui demeurez aux Thermopyles, ſiége des Amphictyons, rejouiſſez vous.

ANTISTROPHE I.

Tous vos environs vont retentir des doux ſons de la lyre qui le diſputera aux tendres accords de la flute ; car le fils de Jupiter & d'Alcméne, revient dans ſa patrie chargé des riches dépouilles dont ſa valeur l'a rendu maître.

STROPHE II.

Nous ſommes reſtés, tandis qu'il erroit ſur les mers, pendant douze mois entiers, ſans entendre parler de lui : ſa tendre épouſe ne ceſſoit de ſe livrer à ſa vive douleur. Mais le dieu des combats, ayant pris vigoureuſement ſa défenſe, nous le rend pour calmer nos alarmes.

ANTISTROPHE. II.

Qu'il ſatisfaſſe notre impatience ; qu'il paroiſſe au plutôt; qu'il quitte l'Eubée, après avoir achevé le ſacrifice qu'il y fait ; & que ſon vaiſſeau pouſſé par l'effort réuni de pluſieurs rames, ne l'arrête que dans notre port; qu'on le voie arriver plein d'amour; & que le CHARME ait eu tout ſon effet ſur ſon cœur, comme le centaure l'a fait eſperer.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

DÉJANIRE.

Cheres confidentes, vous ne pourriez imaginer mes inquiétudes ſur le ſuccès de mon ſtratagème.

LE CHŒUR.

Mais pourquoi, digne fille d'Œnéus?

DÉJANIRE.

Je ne ſais : je ſuis agitée malgré moi, dans la crainte d'être, avec de bonnes vues, l'inſtrument de quelque forfait.

LE CHŒUR.

Voulez vous parler de ce que vous avez envoyé à votre époux ?

DÉJANIRE.

Hélas! oui.... Non, jamais je ne conſeillerai à qui que ce ſoit, de faire aucun eſſai dont les effets ſoient douteux.

LE CHŒUR.

Mais, ſi rien ne s'y oppoſe, dites nous ce que vous avez tant à craindre.

DÉJANIRE.

Je vais vous raconter dans la plus grande exactitude, tout ce qui s'eſt paſſé : vous ne vous y attendez pas ; vous en ſerez effrayées. Le flocon de laine blanche dont je me ſuis ſervie pour inſinuer le philtre dans la robe, s'eſt conſumé de lui même ; &, ſans que perſonne y ait touché, il a été réduit en cendres, ſur une pierre où je l'avois expoſé au jour ; &, pour que vous compreniez cette merveille, je vais entrer dans de plus grands détails. Je me ſuis conformée, à la lettre, à tout ce que m'avoit recommandé le centaure, après qu'il eut été atteint de la fléche meurtriere ; car j'ai encore préſent le ſouvenir de ſes préceptes, comme s'ils avoient été gravés ſur l'airain, en caracteres ineffaçables. Voici donc la manière dont il me parla. Il me dit de garder ſon ſang dans un lieu ténébreux, juſqu'au moment où je voudrois m'en ſervir : c'eſt ce que j'ai fait. Mais aujourd'hui que j'en avois beſoin, je me ſuis retirée, en ſecret & dans les ténébres : j'y ai, avec un flocon de laine [1], teint de ce ſang la tunique que j'ai envoyée à Hercule, comme

[1] Grec : Avec de la laine d'une brebis, deſtinée, dans le garde-manger, pour ma table.

vous le sçavez, après l'avoir pliée & renfermée dans une boîte, sans qu'elle ait vu le jour. De retour dans mes appartemens, je vois un prodige, & qu'on n'imagineroit pas. Il se trouve que ce floccon de laine, exposé aux rayons du soleil, avoit disparu, je ne sçais comment : il étoit réduit en poussière, toute semblable à celle que la scie fait tomber du bois : & j'ai observé de plus qu'il s'élevoit de dessus la pierre, où je l'avois placé, des bouillons d'écume, tels que ceux produits en automne, avec du vin versé de haut. D'après tout cela, je ne sçais que penser : je redoute de m'être rendue coupable de quelque crime affreux. Quelle raison en effet ce centaure furieux & mourant auroit-il eue de me vouloir du bien, à moi qui étois la cause de sa mort ? Non, il n'a pas prétendu m'en faire : mais il m'a flattée d'une feinte confidence pour se venger de son ennemi. Malheureusement je ne m'en apperçois que lorsqu'il n'est plus temps. O Hercule, si j'en crois un affreux pressentiment, tu ne périras donc que de ma main ! Ce sang que j'ai recueilli a été versé par cette même fléche qui a fait couler celui du juste Chiron [1] : elle donne la mort à tout ce qu'elle touche : & cons-

1 Hercule, dit-on, le blessa sans le vouloir, en combattant les centaures. Chiron blessé désiroit vainement de finir ses jours, parce qu'il étoit immortel ; & Jupiter, par pitié, fit un échange de l'immortalité de Chiron avec l'humanité de Prométhée. C'est ainsi que, suivant quelques mythologues, Chiron mourut. (Note de M. Dupuis).,

ment le ſang dont elle auroit été teinte ne communiqueroit-il pas ce mortel poiſon ! Auſſi prendrai-je le parti, ou plutôt il eſt déjà pris.... Oui, ſi Hercule eſt la victime de ce prétendu philtre, je ſuis réſolue à enſevelir ma honte & mon déſeſpoir dans le tombeau. L'honneur défend de languir dans l'infamie.

LE CHŒUR.

Il eſt néceſſaire de redouter les malheurs : mais il ne faut pas, avant l'événement, exclure toute eſpérance.

DÉJANIRE.

Peut-on en concevoir de flatteuſe, quand on a ſuivi des conſeils pervers ?

LE CHŒUR.

Au reſte on eſt aſſuré de l'indulgence, quand on s'eſt prêté ſans le ſçavoir, à un crime.

DÉJANIRE.

Tout cela ne tranquilliſe pas celui qui peut ſe reprocher d'y avoir trempé, & n'eſt bon que pour celui qui vit chez lui, ſans ſe mêler de rien.

LE CHŒUR.

Vous ferez bien de mettre fin à vos plaintes, & de ne pas en dire davantage, ſi vous ne voulez pas être entendue de votre fils, qui revient de rechercher ſon pere.

SCÈNE II.

Les mêmes, HYLLUS.

HYLLUS.

« Ah! ma mere, puissiez vous, ou n'être pas » ma mere, ou cesser de vivre, ou plutôt être » moins criminelle »!

DÉJANIRE.

Qu'est-ce qui a pu, mon fils, me rendre aussi exécrable à vos yeux?

HYLLUS.

» Vous avez tüé aujourd'hui mon pere & votre » époux ».

DÉJANIRE.

Qu'entends-je?

HYLLUS.

Un malheur trop avancé pour qu'on puisse l'empêcher de se consommer.

DÉJANIRE.

Que dites vous, mon fils? Quel mortel ose m'imputer un tel attentat?

HYLLUS.

C'est Hercule lui même: & j'ai vu de mes propres yeux le mal qui le consume.

DÉJANIRE.

Où vous êtes vous trouvé avec lui? Où l'avez vous rencontré?

HYLLUS.

Je vais vous satisfaire, puisqu'il le faut. Hercule, après sa glorieuse expédition contre Eurytus, revenoit triomphant & chargé de trophées: il s'arrête sur le cap Cénée, il y éléve des autels & un temple de feuillages à Jupiter son pere: c'est là; qu'à ma grande satisfaction, je le trouve après bien des recherches. Au moment où il se prépare à immoler plusieurs victimes, le hérault Lichas survient pour lui offrir de votre part un présent, cette fatale tunique! Il s'en est revêtu sur le champ en considération de son épouse; & déjà, sans ressentir aucune atteinte, il avoit immolé douze taureaux, prémices de ses dépouilles: car il trainoit à sa suite une centaine de victimes de diverses especes. L'infortuné adresse ses vœux au ciel, montre de la joie, & paroit se complaire dans son nouvel ornement. « Mais, à peine le feu avoit-» il commencé d'embrâser le bûcher où étoient les » victimes, que le venin dont la robe étoit in-» fectée a fait sentir son funeste effet. Une sueur » violente est sortie de tout le corps d'Hercule. » La fatale robe s'est attachée à sa chair, comme » si l'on avoit entrepris de l'y coller; » elle ne peut » en être enlevée qu'avec la chair même ». Un

poison meurtrier aussi actif que celui de la vipere, le ronge, pénétre jusqu'à la moëlle des os. Mon pere appelle alors le malheureux Lichas, nullement coupable de ce forfait; il lui demande de quelles mains il a reçu cet horrible présent. Lichas qui n'avoit aucune part à ce que vous aviez préparé, répond qu'il avoit apporté la boîte telle qu'il l'avoit reçue de vous seule. Sur cette réponse, pressé par la douleur du poison qui se glissoit dans ses veines, Hercule saisit Lichas par le pied, & le lance rudement contre un rocher au milieu de la mer : la tête de ce malheureux est brisée par ce choc épouvantable, & l'on voit sa cervelle, toute teinte de sang, découler de ses cheveux. Tout le peuple à l'instant fait éclater les cris que lui arrachent & l'état d'Alcide & la mort de Lichas. « Nul n'ose approcher d'Hercule fu-
» rieux. Il se roule par terre : puis il se léve tout
» à coup, & pousse des cris effroyables » qui font retentir les rochers d'alentour, les montagnes escarpées des Locriens, & les promontoires de l'Eubée. Succombant sous le poids de la douleur, souvent il s'étend sur la terre, souvent il fait entendre ses gémissemens & s'exhale en imprécations contre sa couche nuptiale, & contre son hymen avec la coupable fille d'Œnéus, qu'il n'a épousée, dit-il, que pour le malheur de ses jours. Enfin il leve ses yeux hagards & troublés, « & m'ap-

» perçoit dans la foule où je fondois en larmes.
» Il m'appelle: Approchez, ô mon fils; ne fuyez
» pas un pere déplorable: dussiez vous expirer
» avec moi, approchez; &, s'il vous reste quel-
» que pitié pour un pere qui vous aime, tirez moi
» au plutôt de cette terre étrangere, afin que je
» termine ma destinée dans un lieu où je puisse
» me dérober aux yeux des mortels. A ces mots,
» nous l'embarquons sur un vaisseau. Nous l'em-
» menons avec peine sur ces bords, & bientôt
» vous le verrez ou mourant ou mort. Tel est,
» Madame, l'effet de vos noirs projets & de votre
» attentat: » que les furies & la justice venge-
resse me permettent de lancer sur vous les impré-
cations les plus affreuses. « Mais je le puis: &
» vos forfaits me rendent tout permis. C'est bien
» la moindre vengeance qu'un fils puisse tirer
» d'une mere qui a la noirceur de faire périr son
» époux & le plus grand des héros ».

LE CHŒUR.

« Madame, pourquoi vous retirer ainsi sans
» rien répondre [1]? Ignorez vous que le silence est
» l'aveu du crime »?

1 M. Dupuis observe, avec raison, que Jocaste dans l'ŒDIPE, & Euridice dans l'ANTIGONE, se retirent de même en silence.

SCÈNE III.

HYLLUS, LE CHŒUR.

HYLLUS.

« LAISSEZ la s'écarter. Puisse-t-elle fuir bien » loin de mes regards. Lui siéroit-il de se couvrir » du titre de mere, elle qui l'a si indignement dé- » menti ? Qu'elle fuie donc; & puisse lui arriver » tout le bien qu'elle a préparé à mon pere.

INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

VOYEZ, chéres compagnes, avec quelle promptitude s'est accompli l'ancien oracle de Dodone, qui avoit prédit que le fils de Jupiter, après douze travaux, passeroit des jours calmes, sereins & exempts de toute peine : les faits, hélas ! par un accord merveilleux, ne répondent que trop à cette prédiction : car qui ne sçait que celui qui n'ouvre plus les yeux à la lumiere du jour, n'est plus exposé à de durs travaux ?

ANTISTROPHE I.

Et comment Hercule, triste victime des conseils meurtriers du centaure, pourroit-il continuer

à jouir de l'éclat du ſoleil, portant dans les entrailles un poiſon enfanté par la mort, & puiſé dans le ſang infect de l'Hydre monſtrueux ? D'ailleurs le ſang de l'artificieux & cruel Neſſus n'ajoute-t-il pas à l'activité de cet horrible poiſon ?

STROPHE II.

Sans doute que l'infortunée Déjanire, déplore, quelque part, ſon malheur ? Sans doute qu'elle verſe par tout où elle eſt, des torrens de larmes, ſur ſa jalouſe crédulité ſuivie d'un ſi funeſte retour ? Elle n'a pas réfléchi que la fléche s'étoit empeſtée dans le flanc de l'Hydre ; & qu'elle même ſe rendoit à un avis donné par un cœur ulcéré & animé à la vengeance. Le deſtin lui révéle dans ce moment ſon erreur & les grands maux qui en réſultent.

ANTISTROPHE II.

Donnons un libre cours à nos larmes : le mal a fait maintenant tous ſes progrès. O dieux ! Non, jamais Hercule n'a été mis par ſes plus cruels ennemis même, dans une ſituation plus propre à nous toucher. O armes funeſtes qui l'avez, par droit de conquête, ſi rapidement rendu maître d'Iole, fléau des vaincus & des vainqueurs [1] ! Tels ſont cependant, comme on ne peut s'y méprendre, les maux que l'on doit attribuer à l'amour.

1 Rien de plus froid, obſerve très bien M. Vauvilliers, que le mot θοὰν. Auſſi ai-je lu avec ce ſçavant éditeur, θωὰν, expreſſion très propre pour déſigner une jeune fille qui cauſe la perte de ſa patrie & du vainqueur.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHŒUR.

Nous ne nous trompons pas ? de nouveaux gémissemens frappent nos oreilles ? qu'est ce ?... oui certes des cris perçans & de désespoir nous annoncent quelque nouveau malheur. Mais voici la vieille nourrice qui va nous éclaircir tout ceci. Comme elle paroît affectée ! comme son front est resserré !

SCÈNE II.

LE CHŒUR, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Ah ! jeunes Tachiniennes, ce ne sont vraiment pas de légers malheurs qu'occasionne ce fatal présent envoyé à Hercule.

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

LA NOURRICE.

Hélas! Déjanire vient, ſans aucunement changer de place, de faire le dernier de tous les voyages.

LE CHŒUR.

Quoi! ſeroit-elle morte?

LA NOURRICE.

Vous ne dites que trop vrai.

LE CHŒUR.

L'infortunée n'exiſte plus?

LA NOURRICE.

Je vous le répéterois inutilement.

LE CHŒUR.

Elle n'eſt plus! Et comment a-t-elle fini ſa carriere?

LA NOURRICE.

De la maniere la plus déplorable!

LE CHŒUR.

Dites nous donc, nourrice, quelle a été ſa fin?

LA NOURRICE.

Elle même s'eſt donné la mort?

LE CHŒUR.

Quelle fureur, ou quel accès de douleur l'a réduite à cette extrémité?

LA NOURRICE.

C'eſt l'excès du déſeſpoir.

LE CHŒUR.

Mais! quel moyen a-t-elle oſé ſeule employer pour ajouter homicide ſur homicide?

LA NOURRICE.

Un poignard.....

LE CHŒUR.

Ces horreurs se sont-elles passées sous vos yeux?

LA NOURRICE.

J'ai tout vu : j'étois auprès d'elle.

LE CHŒUR.

Eh bien ! comment cela s'est-il passé? Dites nous le donc.

LA NOURRICE.

Elle n'a eu recours qu'à son propre bras.

LE CHŒUR.

Qu'entends-je?

LA NOURRICE.

Le fait.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! que cette jeune amante d'Hercule, qui ne traîne que le deuil après elle, cause ici de désastres!

LA NOURRICE.

Trop, sans doute! Ah! combien plus, si vous aviez été présentes à la fin tragique de Déjanire, oui, combien plus n'eussiez vous pas été affectées!

LE CHŒUR.

Le bras d'une femme a eu assez de fermeté pour un pareil attentat sur elle même?

LA NOURRICE.

Cela fait frémir. Vous en conviendrez, vous

mêmes avec moi. A peine étoit elle rentrée seule, qu'à l'aspect de son fils qui préparoit une litiere pour aller au devant d'Hercule, elle s'est retirée à l'écart & hors des regards de tout le monde : c'est alors que, furieuse & prosternée aux pieds des autels, elle déploroit le malheur affreux qui la réduisoit à un pareil veuvage. « Trouvoit-elle » sous ses mains quelqu'une des choses nécessaires » à son usage, ses yeux se remplissoient de pleurs. » Errante çà & là dans le palais, à la vue de » ses officiers, elle versoit des torrens de larmes : » elle imputoit aux dieux le renversement de sa » maison. Après ces premiers transports, je la vois » entrer brusquement dans l'appartement de son » époux. Cachée dans l'obscurité je l'observe en » silence. Elle pare le lit d'Hercule, le baigne de » ses larmes ; & s'y étant assise : O couche nup- » tiale, dit-elle, tu me reçois pour la derniere » fois » ! A ces mots, elle détache avec précipitation l'agraffe d'or qui fixoit le haut de son manteau sur son sein, elle se découvre entierement tout le côté gauche. Je vole aussitôt vers son fils. Mais le temps que j'ai passé à aller & venir, lui a suffi pour se frapper d'un poignard. « Cette » vue attendrit Hyllus. Il pleure une mere que ses » reproches ont portée à cet excès de désespoir. » Car il avoit appris, mais trop tard, la funeste » erreur où le centaure avoit fait tomber Déja-

» nire. L'infortuné Hyllus », livré à la plus vive douleur, s'approche d'une mere expirante : il ne se permet pas de l'embrasser; mais il la serre entre ses bras, « l'arrose de ses pleurs, désespéré de lui » avoir imputé un crime, & de se voir en même » temps privé d'une mere & d'un pere chéris. » Voilà la triste destinée de cette maison malheu- » reuse »! Quelle folie après cela de compter sur deux ou plusieurs jours de vie: on ne doit s'occuper du lendemain qu'autant que l'on est assuré du présent.

SCÈNE III.

LE CHŒUR *seul*.

DANS ce double malheur, où porter nos regrets? il nous seroit difficile de décider lequel est le plus affreux. Nous pouvons jetter nos regards sur l'un; & tout à l'heure nous allons avoir l'autre sous nos yeux. Quel choix peut on faire entre un malheur présent & un malheur assuré?

STROPHE.

Puissions nous être assez heureux pour quitter ces lieux, & être transportées dans un autre climat par un vent favorable : le spectacle du fils intrépide de Jupiter, en proie à des maux incu-

rables, va nous donner la mort. On dit qu'il eſt bientôt aux portes du palais. Quel affreux ſpectacle !

ANTISTROPHE.

Oui ſans doute il eſt près d'ici, & ne doit pas être éloigné. Déja les gémiſſemens, tels que ceux de la plaintive tourterelle, ſe font entendre... Mais ceux qui le portent, ſe ſont ſéparés de la foule : le bruit de leur marche, nous annonce qu'ils ſont à nos côtés ! Où veulent-ils le dépoſer ? Ah ! voyez donc tout le ſoin qu'on prend autour de lui pour avancer dans le plus morne ſilence !.. Hélas ! hélas ! on ne l'entend pas lui même ! que peut on conjecturer ? eſt il mort, ou dort-il ?

SCÈNE IV.

HERCULE, porté par des étrangers, HYLLUS, UN VIEUX OFFICIER, LE CHŒUR.

HYLLUS.

Ah ! quelle cruelle poſition pour un fils ! Ah ! quel affreux abyme ! Que ferai-je ? Que deviendrai-je ? Infortuné !

LE VIEUX OFFICIER.

Reprimez vos cris, de peur de rappeller les douleurs horribles d'un pere livré à tout l'excès de

la fureur. Il respire, quoique vous le voyiez couché sur son visage : ne vous permettez donc pas même d'ouvrir la bouche.

HYLLUS.

Quoi ! Répetez ! Mon pere respire ?

LE VIEUX OFFICIER.

Ah ! Ne le tirez pas de son assoupissement. N'allez pas provoquer & irriter un mal dont la violence le rend dangereux.

HYLLUS.

Hélas ! accablé par un déluge de maux ma sensibilité a éclaté malgré moi [1].

HERCULE.

» O Jupiter, en quelle région arrivé-je ? Dans » quelles mains suis-je tombé ? Ah ! Je me sens dé- » voré. Mes cruelles douleurs reprennent toute » leur violence. Ah !...

LE VIEUX OFFICIER, à HYLLUS.

Ignoriez vous donc de quel avantage il étoit de se taire, & de respecter un sommeil si précieux ?

HYLLUS.

Le spectacle que j'ai sous les yeux, ne m'a pas permis d'en imposer à ma douleur.

HERCULE.

» O promontoire de Cénée, où j'ai élevé tant

1 J'ai suivi la leçon & l'interprétation de M. Vauvilliers, qui lit :

Ἐπί μοι μελέῳ
Βάρος ἄπλετον. Ἐμμέμονε φρήν.

» d'autels ! O dieux ! Etoit-ce là le prix que vous » réſerviez à ma piété » ? O Jupiter ! Quel... Quel fléau [1] ! Que ne m'a-t-il été donné de ne jamais rien éprouver de ſemblable, de ne jamais reſſentir la rage incurable d'un pareil mal ! Que peuvent contre lui, ſans le ſecours de Jupiter, l'empiriſme avec toutes ſes merveilles, la médecine avec toutes ſes reſſources ? On n'a point encore vu de prodige dans ce genre. Ah ! Ah ! Ne troublez donc pas mon ſommeil, laiſſez moi donc dormir. Pourquoi me touchez-vous ? Pourquoi me retournez vous ? Cruels ! Cruels ! Vous aiguillonnez mes douleurs aſſoupies. L'ardeur du mal me dévore. Je ſens venir un terrible accès. « Où êtes vous, » brigands, dont j'ai purgé les bords de la mer » & les forêts ? Le trépas en eſt la récompenſe ; » &, pour ſurcroît de déſeſpoir, je ne vois per- » ſonne qui s'arme pour couper la trame de mes » malheureux jours, perſonne qui, le fer & la » flamme en main, vienne briſer les liens d'une » vie intolérable. Ah ! Ah » !

LE VIEUX OFFICIER.

O fils d'Alcide, le mal eſt trop grand pour que je puiſſe procurer le moindre ſoulagement. Voyez donc vous même ; vous y porterez toujours un intérêt plus direct qu'un étranger.

1 Je lis ici, avec M. Vauvilliers, d'après le ſçavant Héath : οἷαν. . . . . οἷαν ;

HYLLUS.

Les dieux ont tellement mis le comble à ses maux, que ni moi ni d'autres ne pourrions parvenir à suspendre assez ses tourmens pour les lui faire oublier un instant.

HERCULE.

O mon fils, mon fils, où êtes vous donc? Aidez moi, aidez moi à me soulever jusques là. Ah! Ah! O sort cruel! Je sens de nouveau, oui, je sens l'affreux poison, ce feu inextinguible qui me consume. O Pallas! Me voici de nouveau aux prises avec la douleur. O mon fils, que votre tendresse pour moi vous arme d'un poignard: plongez le moi dans le sein: on ne pourra vous reprocher cette action: vous n'aurez pas d'autre moyen de soulager des maux que je dois à la cruelle perversité de votre mere. Je ne puis lui souhaiter rien de pire que de la voir dans l'état où elle m'a mis. O secourable Pluton, frere de Jupiter, suspendez, suspendez par une prompte mort mes affreux tourmens.

LE CHŒUR.

O, cheres compagnes, que de maux! Et qui ne seroit saisi d'horreur à la vue de ceux qui accablent notre roi, le meilleur des princes!

HERCULE.

O malheureux Alcide, on auroit de la peine à rendre les dures épreuves auxquelles t'ont

exposé la force de ton bras, & la vigueur de ton corps; & cependant, « non, jamais l'implacable Junon, ni le barbare Eurysthée ne m'ont » été si funestes que la fille d'Œnéus. C'est elle » qui m'a enveloppé de cette fatale robe, comme » d'un filet tissu par les mains des Furies; voile » affreux, prison horrible! Il s'attache à mon » corps; il me dévore les entrailles; il pénétre » jusques dans mes veines: mon noir sang bouil- » lonne & se consume: mon corps, brûlé par » un feu invisible, n'est plus qu'un fantôme. Quoi! » Ce que n'ont pu ni les armes, ni les géans, ni » le centaure, ni la Grèce ni le reste de l'uni- » vers que j'ai délivré de cent monstres », une femme seule, malgré la foiblesse de son sexe, une femme, en un mot, l'a exécuté. « O mon fils, » remplissez toute l'étendue de ce tendre nom. » Qu'une vaine pitié pour une mere parricide ne » l'emporte pas. Allez, traînez cette furie, livrez » la moi. Je veux éprouver en ce moment », si, témoin de son supplice, & touché de sa fatale beauté [1], vous lui accorderez des larmes plutôt qu'à moi. « Allez, dis je, osez m'obéir; ayez pitié » d'un pere digne d'être pleuré. Misérable! Je verse » des larmes; moi, que personne n'entendit ja- » mais pousser un gémissement dans l'horreur des

1 Αμβητὸν εἶδος, doit se rendre ainsi en François, suivant l'observation très juste de M. Vauvilliers.

» plus affreux revers ! Ah, je rougis de ma foi-» blesse. Approche, mon fils ; sois témoin de l'excès » de mes maux ». Jette un coup d'œil sur mon corps nud. « Peuple, regardez ce corps si cruelle-» ment déchiré ». Ah ! Ah ! Malheureux que je suis ! Hélas ! Hélas !... Ah, quelles convulsions ! » Quelles flammes ! Quel renouvellement de sup-» plices » ! Je n'aurai donc aucun relâche. O Pluton, ouvre-moi tes enfers. Foudre de Jupiter, frappe. O Jupiter, ô roi des cieux, lance donc tes foudres pour me précipiter. Ma douleur se ranime : « je suis dévoré ; quel tourment » ! O vigueur de mon corps ! O courage ! O mains, est-ce vous qui avez étouffé ce lion redoutable de Némée, ce fléau des bergers, dont personne n'osoit approcher ? Est-ce là ce bras qui a coupé les têtes renaissantes de l'hydre, qui a dompté les centaures, monstres affreux, qui, fiers de leurs forces, secouoient tout joug, & molestoient tous les humains ? Ce bras qui a abattu le sanglier d'Erimanthe ? Est-ce bien là ce bras dont les efforts ont tiré des enfers ce chien à trois têtes, monstre invincible, sorti des flancs d'un cruel serpent [1] ? « Ce » bras qui a mis en piéces le dragon dépositaire » des fruits d'or, ce bras enfin, qui s'est signalé par » des exploits innombrables ; & que nul mortel n'a

1 Echidna, monstre ayant la moitié du corps d'une belle nymphe, l'autre moitié d'un serpent affreux & terrible.

» pu désarmer. Le reconnoissez vous? A quel triste » état le voyez vous réduit ! Brisé, déchiré, atté- » nué par un poison secret, il languit, il n'est plus » reconnoissable. Fils de Jupiter & d'Alcmène » (quels noms !) je deviens la victime d'une per- » fide épouse. Mais, quand je serois anéanti, je » sçaurai en tirer vengeance. Qu'elle vienne donc » & qu'elle apprenne à l'univers qu'Hercule, tout » mort qu'il paroît, est encore le fléau des impies ».

LE CHŒUR.

O quel deuil pour toute la Grèce, si ce héros succombe !

HYLLUS.

Mon pere, malgré vos douleurs aiguës, daignez prêter un peu d'attention aux observations que j'aurois à vous faire : je ne vous demande rien que de très juste ; livrez vous à moi, & n'écoutez pas aveuglément votre ressentiment : sans cela vous ignorerez & ce que vous désirez, & la vraie source de vos maux.

HERCULE.

Voyons, où veux tu en venir? Car, avec mes douleurs, je ne puis te suivre dans tes discours énigmatiques.

HYLLUS.

Je veux vous parler de ma mere, de son sort actuel & du malheur qu'elle a eu de tremper innocemment dans un crime.

HERCULE.

O perfide ! Tu as l'audace de prononcer le nom d'une mere, la meurtriere de ton pere. Tu veux que je l'entende nommer.

HYLLUS.

Les chofes en font à un tel point, que ce feroit un crime de me taire.

HERCULE.

Quoi ! Tu voudrois l'excufer, après ce qu'elle m'a fait ?

HYLLUS.

Oui : vous même m'y contraindrez.

HERCULE.

Allons, parle donc : mais prends garde à ce que tu diras.

HYLLUS.

Le fil de fes jours eft tranché, & depuis très peu de temps.

HERCULE.

Par qui l'a-t-il été ? Quelle nouvelle !

HYLLUS.

Par elle feule.

HERCULE.

Hélas ! elle n'eût jamais du périr que de ma main.

HYLLUS.

Eh bien, quand vous fçaurez tous les détails de cette mort, votre reffentiment n'y tiendra plus.

HERCULE.

Et comment cela seroit-il possible ? Quel étonnant propos !

HYLLUS.

« Son crime est une erreur. Ses vues étoient » droites.

HERCULE.

« Droites ! Et elle a tué ton pere !

HYLLUS.

« C'est un philtre & non un poison qu'elle » a cru vous préparer. Jalouse d'Iole, elle pré- » tendoit regagner votre cœur.

HERCULE.

Est-il à Trachine un magicien assez habile ?

HYLLUS.

C'est le centaure Nessus qui lui avoit remis ce philtre, qui devoit, disoit-il, rappeller toute l'ardeur de vos feux pour elle.

HERCULE.

Hélas ! hélas ! Infortuné que je suis ! C'en est fait de moi ! Je suis perdu, je suis perdu ! Je ne pourrai survire à mes maux. Ah ! J'ouvre les yeux, & je vois maintenant à quelle extrémité je suis réduit. « Partez, mon fils ; &, puisque vous allez » perdre un pere, appellez tous ceux de ma mai- » son, sur tout l'infortunée Alcméne, que Ju- » piter me donna vainement pour mere. Allez, » je dois leur déclarer les oracles sur mon sort.

HYLLUS.

» Hélas, Alcméne n'eſt point en ces lieux. Elle » eſt à Tyrinthe avec quelques uns de vos enfans. » D'autres ſont à Thébes ». Pluſieurs reſtent cependant encore ici, & nous ſommes tous prêts à faire tout ce que nous ſçaurons pouvoir vous être agréable.

HERCULE.

Ecoute donc les oracles ; & montre toi comme doit être celui qui peut ſe dire mon fils. « Jupiter » me prédit que nul homme vivant ne termi- » neroit ma deſtinée ; mais que ce ſeroit un ha- » bitant des enfers. Mes deſtins ſont accomplis : » c'eſt le centaure mort qui m'ôte le jour ». Rapprochons de cet ancien oracle un autre plus récent, mais parfaitement d'accord avec ce premier. Je l'écrivis ſoigneuſement. J'entrois dans la forêt de ces fameux Selles [1], habitans des montagnes, & qui ne ſe repoſent jamais ſous aucun toit, lorſqu'un de ces chênes conſacrés à mon pere, & qui rendent leurs oracles en toutes ſortes de langues, me rendit celui ci : il m'annonça que, quand je ſerois parvenu ſain & ſauf à l'époque préſente, je commencerois à jouir d'un doux repos. « Inſenſé, j'entendois une heureuſe vie ; &

1 Peuples voiſins du temple de Dodone. Voyez Plin. HIST. NATUR. IV. 1. édit. in-12. donnée par M. l'abbé Brotier, de l'acad. des Inſcript. & Belles-Lettres.

» je devois entendre le trépas, qui est le terme » de tous les maux ». L'événement ne vérifie que trop ces prédictions : mon fils, entre maintenant dans mes desseins, & n'exige pas que je fasse de violens efforts pour t'engager à m'obéir. « Rem- » plis la plus sainte de toutes les loix. Obéis à » un pere.

HYLLUS.

» Ciel ! où doit aboutir ce discours !.... » Cependant je me rends à tout ce que vous exigerez. Parlez.

HERCULE, montrant la main droite d'Hyllus.

« Donne moi cette main pour gage de ta foi ».

HYLLUS.

D'où vient que vous prenez tant de précautions pour vous en assurer ?

HERCULE.

Tu ne te dépêcheras pas ? Tu ne m'obéiras pas ?

HYLLUS.

La voilà. Je n'ai rien à vous refuser.

HERCULE.

Jure par, Jupiter mon pere.

HYLLUS.

Quoi ? Et je jurerai.

HERCULE.

Que tu exécuteras tout ce que je t'ordonnerai.

HYLLUS.

Je le jure ; & j'en prends Jupiter à témoin.

HERCULE.

HERCULE.

Lie toi par des peines, si tu manques à ta parole.

HYLLUS.

Je n'y manquerai pas : je serai fidele à remplir vos intentions : mais je me lie, malgré cela, par les peines les plus atroces.

HERCULE.

» Tu connois le sommet du mont Œta consacré
» à ton ayeul, Jupiter.

HYLLUS.

» Je le connois. Combien n'y ai-je pas fait de
» sacrifices » ?

HERCULE.

Transporte moi, toi même, aidé de quelques uns de tes amis, sur la croupe de ce mont. Fais un énorme bûcher de chênes & d'oliviers [1]. « Ose
» m'y placer ; &, d'un courage affermi, le flambeau
» à la main, mets y toi même le feu. Point de
» larmes ; point de gémissemens ; pas même un
» soupir. C'est à cette marque que je te reconnoî-
» trai pour mon fils ; sinon, du fond des enfers,
» je serai ta furie & ton bourreau.

HYLLUS.

» Ah, mon pere, qu'avez vous dit, & que
» m'ordonnez vous !

1 Grec : D'oliviers sauvages mâles.

HERCULE.

» Ce qu'il faut exécuter. Si ton cœur balance, » je te renonce pour mon fils.

HYLLUS.

» Hélas, encore une fois, que me commandez » vous! Faut-il pour être votre fils que je sois » parricide ?

HERCULE.

» Parricide ? Non; mais mon libérateur.

HYLLUS.

» Votre libérateur! En vous jettant au milieu » des flammes ?

HERCULE.

» Si ce triste office te fait tant d'horreur, va, je » veux bien t'en dispenser. Fais au moins le reste.

HYLLUS.

» Ah, volontiers, ces bras vous porteront.

HERCULE.

» Et tu construiras le bûcher ?

HYLLUS.

» J'y consens encore : je me prêterai à tout, » pourvû que vous n'exigiez pas que je sois votre » bourreau ».

HERCULE.

Voilà qui suffira. Mais couronne tous ces services essentiels par un léger devoir que j'ai fort à cœur.

HYLLUS.

Quelque chose que vous exigiez, je le ferai.

HERCULE.

« Hé bien, écoute. Tu connois la fille d'Eu-» rytus » ?

HYLLUS.

Iole ? C'est ainsi, je crois, qu'on l'appelle ?

HERCULE.

« Elle même. Si tu respectes les sermens faits » à un pere, si tu conserves la tendresse d'un fils ; » écoute, je te l'ordonne ; garde toi de désobéïr, » il faut l'épouser. Nul autre que toi n'est digne » de l'amante d'Hercule ». En sortant de mes bras, elle ne doit passer que dans les tiens. Mon cher fils, tu es seul fait pout être admis à sa couche. « Ne réplique pas : obéis ». Tu perds tout le mérite que tu t'es acquis par ta soumission dans des circonstances importantes, si tu me refuse une aussi légere faveur.

HYLLUS.

Oh, ciel..... Ce seroit affreux à moi de m'emporter contre quelqu'un accablé sous le poids du mal ! Mais comment ne se révolteroit-on pas à cette étrange proposition !

HERCULE.

« Tu n'obéiras donc pas ?

HYLLUS.

» Quoi ! épouser celle qui m'a ravi une mere !

» celle qui vous réduit à l'état où je vous vois!
» Ah! il n'y a qu'un furieux qui puisse s'y résoudre.
» J'aime mieux mourir que de me réunir à celle
» qui est la source de tous nos maux.

HERCULE.

» Je le vois trop: tu perds le respect à un pere
» mourant. Hé bien, sois assuré que ta désobéis-
» sance sera suivie des plus horribles malédic-
» tions ».

HYLLUS.

Hélas, & qui m'assurera que ce n'est point la force du mal qui vous met des menaces aussi rigoureuses à la bouche?

HERCULE.

« C'est ton indocilité seule qui réveille mes
» fureurs.

HYLLUS.

» Malheureux! dans quelle irrésolution me vois-
» je en ce moment!

HERCULE.

» C'est la situation des fils parjures ».

HYLLUS.

Quoi! vous, mon pere, me recommanderiez une action infâme!

HERCULE.

Il n'y a pas d'infamie à m'obéir.

HYLLUS.

« Ce que vous me prescrivez est-il juste?

HERCULE.

» Très juſte ; j'en atteſte les dieux.

HYLLUS.

» J'obéirai donc. Vous atteſtez les dieux,& vous » commandez. Me puniroient-ils d'avoir obéi à » un pere ?

HERCULE.

» Tu parles en fils digne d'Hercule ». Ajoute à cette derniere faveur un peu d'activité, pour prévenir de nouveaux accès de fureur, en te hâtant de me placer ſur le bûcher. Allons, approchez tous, enlevez moi. Le trépas eſt le ſeul terme que je doive eſpérer à mes maux.

HYLLUS.

« Allons, nulle loi ne me défend ce triſte & » cruel office, puiſqu'un pere le veut & m'y con» traint ».

HERCULE.

Hé bien, fais, dépêche, avant qu'un nouvel accès de fureur me ſaiſiſſe. Courage [1], Hercule,

1 J'ai ſuivi ici, mot à mot, la verſion de l'ancien éditeur. Il veut qu'on mette, dans le grec, un point après le dernier mot de cette phraſe :

Α῎γε νῦν, πρὶν τήνδ' ἀνακινῆσαι
Νόσον.

Il ſuppoſe enſuite qu'Hercule s'apoſtrophe lui même par ces mots : COURAGE, &c. Ce ſont encore les expreſſions de l'ancien éditeur, parce qu'elles rendent parfaitement le texte, & donnent le ſens raiſonnable & ſuivi de ce morceau.

ô toi, qui fus toujours ſupérieur à la douleur, montre ta fermeté; &, ſemblable à un vaſe d'airain exactement fermé & ſcellé (dont rien ne tranſpire) renferme ta peine au dedans de toi même.

HYLLUS.

Ça, mes amis, il faut l'enlever; ſecondez mes efforts. Prenons pour l'infortuné Hercule des ſentimens que n'ont pas les dieux. Il eſt de leur ſang; ils le voyent ſouffrir des tourmens horribles, & ils l'abandonnent. Nul mortel ne prévoit ſon ſort. Mais l'état actuel du malheureux Alcide eſt déplorable pour nous, honteux pour eux, & plus affligeant encore pour celui qui en eſt la victime. *Au chœur.* Et vous, jeunes Trachiniennes, quittez ces lieux [1]. Venez être témoins d'un nouveau genre de mort, & de nouveaux ſupplices. Tout eſt ici l'ouvrage de Jupiter.

1 J'ai ſuivi en cet endroit, d'après M. Dupuis, l'édition d'Alde, où on lit:

Λείπυ μηδὲ σὺ παρθέν' ἐπ' οἴκων.

Ce ſavant académicien critique auſſi fort à propos le P. Brumoy, qui a cru que les paroles dont il s'agit, s'adreſſoient à Iole. « Il ſuppoſe » par conſéquent qu'Iole ſe montre ſur la ſcène, & que le chœur la » renvoie. Suppoſition ſans fondement: l'apparition de cette princeſſe » ſeroit très déplacée ».

FIN.

HERCULE AU MONT ŒTA,

TRAGÉDIE DE SÉNEQUE.

L'UN des Séneques, ou plutôt celui qui a pris leur nom, & qui n'entendoit pas mieux le Théâtre, en traitant le même sujet que nous venons de voir, n'a pas suivi tout-à-fait la même conduite, non plus que dans toutes celles qu'il a remaniées d'après les tragiques Grecs. Beaucoup moins encore a-t-il suivi leur inimitable & noble simplicité.

Les acteurs de Séneque sont Hercule, Déjanire, Alcméne, Hyllus, Iole, une confidente, un Chœur de femmes d'Ætolie, un autre d'Œchaliennes, Philoctete & Lichas, personnages dont quelques-uns ne sont amenés que pour orner la scène & l'action.

ACTE PREMIER.

Hercule se montre d'abord sans dire où, ni comment, ni pourquoi. Mais ce n'est pas Hercule : c'est le capitan des VISIONNAIRES *. C'est pis

* Desmarets de Saint Sorlin.

encore. On en va juger. « Pere des dieux, (dit » l'Alcide latin), tu peux à présent régner en » sûreté. Ce bras t'a procuré la paix. Il n'est plus » besoin de lancer la foudre sur la terre. Rois » perfides, tyrans cruels, j'ai exterminé tout ce » qui méritoit le tonnerre; & toutefois on me » refuse le Ciel! mon obéissance m'a montré tel » que je suis, digne fils de Jupiter. Junon même, » cette implacable marâtre, m'a reconnu pour ton » fils. Que tardes tu donc à me récompenser? » Craint-on qu'Atlas ne succombe sous le faix en » portant Hercule avec le ciel? Pourquoi différer » le prix qui m'est dû? La mort & l'enfer m'ont » rendu à toi [1]. » Il entre ici dans le détail de ses travaux, non pas comme l'Hercule de Sophocle;

1 La traduction du P. Brumoy rend encore passable ce début de Séneque; car le style de cette piéce est en cet endroit, comme en mille autres, si rempli d'enflure, de bouffissure & de pensées gigantesques, que l'HERCULE AU MONT ŒTA, si ce ton se soutenoit d'un bout à l'autre, pourroit être regardé comme une vraie parodie des TRACHINIENNES. Au reste, voici le texte du poëte Latin:

Sator deorum, cujus excussum manu
Utræque phœbi sentiunt fulmen domus,
Securè regna: protuli pacem tibi,
Quâcumque Nereus porrigi terras vetat.
Non est tonandum. Perfidi reges jacent,
Sævi tyranni. Fregimus quidquid fuit
Tibi fulminandum. Sed mihi cœlum, parens,
Adhuc negatur? Parui certè Jove
Ubique dignus: teque testata est meum

mais toujours en rodomont. Puis il poursuit de cette sorte: « Je ne vous demande point, ô mon » pere, que vous m'appreniez le chemin du ciel. » Je sçaurai le trouver. Craignez-vous que la » terre ne reproduise des monstres? Qu'elle se » hâte donc de les enfanter tandis qu'elle jouit » d'Hercule »! A l'entendre, nul autre ne pourra marcher sur ses traces; le soleil n'a pû suivre ses courses; la nature s'est trouvée à bout, & la terre a manqué à ses pas. Il a forcé la nuit éternelle, & il est ressorti du chaos d'où nul mortel ne revient. Il a soutenu toute la fureur des mers, & l'Océan n'a pû briser les vaisseaux où il s'est trouvé. Enfin il ne lui reste plus rien à faire sur la terre, parce qu'elle n'oseroit produire de nou-

Patrem noverca. Quid tamen nectis moras?
Numquid timemur? Numquid impositum sibi
Non poterit Atlas ferre cum cœlo Herculem?
Quid astra, genitor, quid negas? Mors me tibi
Certè remisit. . . . .

Pere des dieux, dont le bras, agitant la foudre, fait frémir l'un & l'autre hémisphere, regne sans inquiétudes. Je t'ai procuré la paix, partout où l'océan permet d'étendre ses pas. Dépose ton tonerre : les rois perfides, les tyrans sont dans la poussiere. J'ai terrassé tout ce qui méritoit d'être frappé de tes foudres : & toutefois, malgré mon obéissance, on me refuse le ciel! Je me suis cependant montré par-tout digne de Jupiter : & ma marâtre de mere n'a pas craint d'affirmer que tu étois mon pere. Pourquoi donc tant de délais? Serois-je redouté dans l'empirée? Seroit-ce qu'Atlas succomberoit sous le poids du ciel & d'Hercule réunis sur lui? Pourquoi, mon pere, pourquoi me refuser le ciel? Ce n'est que pour en jouir que Pluton m'a rendu la liberté.

veaux monſtres. Le plaiſant eſt qu'il fait réflexion que, par haine pour lui, Junon a transféré les monſtres au ciel. Devineroit-on comment? C'eſt qu'il y a dans le ciel des ſignes & des conſtellations qu'il a plû aux hommes d'appeller le lion, le ſerpent, &c. Enſuite, par une autre réflexion encore plus extravagante, il dit que ce ſont ſes travaux qui l'ont précédé au ciel, & qu'il y voit ſes exploits écrits : mais que Junon a voulu ſans doute lui rendre formidable le ſéjour céleſte en le rempliſſant de ces monſtres [1]. Quelle puérilité ! ce n'eſt pas tout. Junon a beau faire ; ſi elle lui refuſe une place dans les cieux, il va renverſer & refondre toute la terre, joindre l'Eſpagne à la Sicile, chaſſer bien loin la mer, frayer de nouvelles routes aux fleuves, & bouleverſer tout.

1 V. 74. & ſeq.

Aſtra portentis priùs
Feriſque Juno tribuit, ut cœlum mihi
Faciat timendum. Sparſeris mundum licet,
Cœlumque terris pejus, ac pejus ſtyge
Irata faciat; dabitur Alcidæ locus.

En vérité de pareilles rodomontades ne peuvent ſe ſoutenir que dans une farce. Elles font rire lorſqu'on les entend ſortir de la bouche d'AMPHIGOURI (dans un opéra comique de Panard) : il eſt furieux de voir que la Foire, ſon amante, le rebute & s'enfuie avec un autre.

D'une beauté ſi blanche attendre un trait ſi noir.

. . . .

» Jupiter, ajoute-t-il, confiez les Dieux à ma » garde ; vous pouvez vous repoſer ſur moi de » la région céleſte quand j'y ſerai. Zone glaciale, » ou torride, il n'importe, croyez que les dieux » ſeront en ſûreté d'un pole à l'autre. » Il ſe compare enfin à d'autres hommes diviniſés, comme Apollon, Bacchus & Perſée. « Qu'ont-ils fait, » après tout, pour mériter les honneurs divins ? » l'un a tué le ſerpent Python. Mais combien de » Pythons dans la ſeule Hydre de Lerne ! l'autre » a conquis les Indes. Qu'eſt-ce en comparaiſon » du monde ſubjugué ! un autre a coupé la tête » de Meduſe. Ce n'étoit qu'un monſtre unique. » Après ce beau début, il envoye Lichas à Déjanire, & ordonne à d'autres de conduire des victimes au temple de Cénée. On commence à entrevoir

Mes fureurs me rendront pire qu'un maniaque :
Puiſque je ſuis trahi, malheur au zodiaque.
. . . .
Le taureau déconfit, le lion mugiſſant,
Sous l'effort de mes coups, mourront en frémiſſant.
Plus de corne au bélier, la bouteille briſée,
La balance aux poiſſons ſervira de riſée,
Les cris de l'écreviſſe iront juſques à Meaux,
Je mettrai la pucelle entre les deux jumeaux.
L'heure preſſe, il eſt temps de commencer l'ouvrage ;
Haîne, dépit, courroux, ſignalez votre rage :
Portons dans tous les cœurs les fureurs, les horreurs,
Les langueurs, les malheurs, les pleurs & les douleurs.

ici qu'Hercule n'eſt donc pas encore à Trachine : ce qui ſe confirme par la ſuite. Il y a donc une duplicité de lieu. Car Déjanire qui paroîtra bientôt eſt ſuppoſée à Trachine, comme chez Sophocle.

Ce n'eſt pas ainſi, comme on a pû le voir, que le ſage Sophocle a expoſé ſon ſujet ; il nous a fait, non des déclamations, mais des peintures. Il a introduit Déjanire qui ſe plaint de l'abſence de ſon mari, & qui tremble pour ſes jours, enſuite Hyllus qu'elle envoye pour chercher les traces d'un pere abſent ; puis viennent les heureuſes nouvelles qui annoncent la victoire d'Hercule. De ce début ſi ſimple & ſi naturel, naiſſent peu à peu les merveilles que le Poëte a étalées dans la ſuite. C'eſt qu'il ſongeoit, comme depuis le preſcrivit Horace, « à tirer la lumiere du ſein des ombres, » & non pas à répandre des nuages de fumée après » de vains éclats ».

Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat *. . . . .

En écoutant au contraire, dans Séneque, Hercule qui ouvre la ſcène, l'on peut bien dire encore après Horace : « Où aboutira ce prometteur em- » poullé » ?

Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu † ?

Mais, avant que d'aller plus loin, on ſera peut

*. Horace, ART. POÉT. V. 143.
†. Ibid. V. 138.

être curieux de voir la ſcène latine d'Hercule adoucie en françois de la façon de Rotrou dans ſon HERCULE MOURANT. On y reconnoîtra de plus en plus que c'eſt après tout Séneque, qui a (pour ainſi dire) monté le tragique François au ton qu'il a pris depuis dans ſon plus beau ſiécle.

Puiſſant moteur des dieux, ferme appui de la terre,
Seul être ſouverain, ſeul maître du tonnerre,
Goûte enfin, roi des cieux, le doux fruit de mes faits,
Qui par tout l'univers ont établi la paix.
J'ai d'entre les ſujets la trahiſon bannie.
J'ai des rois arrogans puni la tyrannie,
Et rendu ton renom ſi puiſſant & ſi beau
Que la foudre en tes mains n'eſt plus qu'un vain fardeau.
Des objets de ton bras, le mien eſt l'homicide,
Et tu n'as rien à faire après les faits d'Alcide.
Tu n'as plus à tonner : & le ciel toutefois
M'eſt encore interdit après tous ces exploits.

Ces vers, tout magnifiques qu'ils ſont, ne laiſſent pas d'être un vrai gaſconiſme. Cependant Rotrou y a bien abaiſſé le ton, & plus encore dans ce qui ſuit :

Parois je encore un fils indigne de mon pere ?
Junon n'a-t-elle pas aſſouvi ſa colere ?
N'a-t-elle pas aſſez, par ſon averſion,
Fait paroître ma force & mon extraction ?
N'ai je pas ſous mes loix aſſervi les deux poles ?
Et celui dont le ciel charge tant les épaules.
Et ſur qui ce fardeau repoſe pour jamais,
Ne me peut-il porter avec ce rude faix ?

Ainſi que mes exploits, rends ma gloire parfaite :
La parque t'a remis le ſoin de ma défaite ;
Et, de quelques efforts qu'elle attaque mes jours,
L'impuiſſante qu'elle eſt n'en peut borner le cours.
L'air, la terre, la mer, les infernales rives
Laiſſent enfin ma vie & mes forces oiſives.
Et, voyant ſans effet leurs monſtres abattus,
Ces foibles ennemis n'en reproduiſent plus.
Pere de la clarté, grand aſtre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma courſe vagabonde ?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés,
Où ces bras triomphans ne ſe ſoient ſignalés ?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carriere,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté la lumiere.
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas ;
Et j'ai vu la nature au delà de mes pas.
Neptune & les Tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaiſſeaux ſur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde, au ſeul bruit de mon nom,
Et n'oſe plus ſervir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le ſéjour où nous ſommes ?
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.
Ces monſtres, dont ma main a délivré cent lieux,
Profitent de leur mort, & s'emparent des cieux.
Le ſoleil voit par eux ſes maiſons occupées :
Sans en être chaſſés, ils les ont uſurpées.
Ces vaincus, qui m'ont fait ſi célébre aux neveux,
Ont au ciel devant moi la place que j'y veux.
Junon, dont le courroux ne peut encor s'éteindre.
En a peuplé le ciel pour me le faire craindre.
Mais qu'il en ſoit rempli de l'un à l'autre bout,
Leurs efforts ſeront vains ; ce bras forcera tout.

Rotrou, comme il eſt viſible, a paſſé bien des rodomontades pareilles à celles qu'il a miſes. S'il eût voulu, par exemple, exprimer la menace que fait Hercule de tout bouleverſer, il auroit pû lui mettre dans la bouche ce que dit l'Artabaze des VISIONNAIRES * dans le vrai goût de Séneque.

Quoi donc, je ſuis oiſif, & je ſerois ſi lâche,
Que mon bras pût avoir tant ſoit peu de relâche ?
O dieux ! faites ſortir d'un antre ténébreux
Quelque horrible géant, ou quelque monſtre affreux :
S'il faut que ma valeur manque un jour de matiere,
Je vais faire du monde un vaſte cimetiere.

C'eſt en effet ce que dit Hercule à la lettre.

La ſeconde ſcène de la tragédie latine n'eſt pas beaucoup plus ſenſée que la premiere ; mais du moins on y voit ce qu'il eût fallu d'abord faire entendre, à ſçavoir qu'Hercule revient à Trachine chargé des dépouilles de l'Œchalie, & ſuivi d'une troupe de captives, parmi leſquelles on voit Iole fille du roi vaincu.

Iole & les captives plaignent leur deſtinée, mais d'une maniere très peu capable de tirer les larmes des ſpectateurs. Elles pleurent par ſentences, & par antitheſes. Il y en a d'aſſez belles, comme celle-ci :

Nunquàm eſt ille miſer cui facile eſt mori [1].

* Perſonnage des VISIONNAIRES.

1 V. 111.

. . . .

Felices sequeris, mors, miseros fugit [1].

» L'on ne doit pas nommer malheureux qui-
» conque a la liberté de mourir.... O mort, tu
» ne poursuis que les heureux; tu fuis les misé-
» rables! »

Le triomphe d'Alcide est rehaussé par les malheurs qu'il a causés. On le peint impénétrable au fer & plus dur que l'acier. Les armes se brisent sur son corps, & quelles armes! On entre dans le détail de celles des Scythes, des Sarmates, des Partes. « Son poids seul a renversé l'Œchalie. »

Muros Œchaliæ corpore produlit [2].

» Ce qu'il projette de dompter est déja dompté.
» Ses projets sont autant d'exploits. ».

Vincere quod parat
Iam victum est [3].

« Ses regards seuls ont plus fait que la mort. »

Pro fato potuit vultus iniquior [4].

» Enfin les captives trouvent un grand avantage
» dans leur infortune, c'est qu'elle est extrême.
» Il ne leur reste plus rien à appréhender; elles
» ont vû Hercule en courroux. »

Commoda cladibus
Magnis magna patent. Nihil superest mali,
Iratum miseræ vidimus Herculem [5].

1 V. 122.
2 V 162.
3 V. 163, 164.
4 V. 165.
5 V. 170. & seq.

Conclusion:

Conclusion :

Mais, comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler *,

Le Chœur console Iole, & se console aussi par la grandeur même de leurs maux qui ne peuvent plus croître désormais. Dans cette idée toutes les captives s'en vont vers Déjanire.

ACTE II.

La vieille confidente de Déjanire vient annoncer les dépits cruels de cette princesse à la vûe d'Iole, sa rivale. Mais, qui a dit à Déjanire qu'Iole étoit sa rivale ? Rien ne marque qu'elle en ait été instruite. Sophocle y fait bien plus de façons : il ne développe ce mystère que peu à peu. La curiosité de Déjanire commence, & le zèle indiscret d'un courtisan acheve ce triste éclaircissement. Séneque suppose tout cela fait. Au moins devoit-il en avertir. Mais comment la confidente prépare-t-elle les esprits à voir une épouse en fureur ? C'est par des expressions presqu'aussi gigantesques que celles de la scène d'Hercule. Elle compare Déjanire à une tygresse & à une ménade. Elle a raison. La peinture qu'elle en fait, dit encore plus. « Toute la douleur de la reine passe sur son front ; » il n'en reste presque plus dans son cœur. Fu-

* La Fontaine.

» rieuse elle court çà & là. A peine le palais entier » suffit-il à ses courses ». Rotrou qui a traduit exactement cette piéce, rend littéralement les pensées de cette scène :

Elle court sans dessein ; & sa course rapide
Cent fois a fait trembler tout le palais d'Alcide.
Elle renverse tout, rompt tout ; &, sous ses pas,
La maison est étroite, & ne lui suffit pas.
Sa pâleur fait juger du mal qui la posséde ;
La rougeur tôt après à la pâleur succéde :
Elle verse des pleurs ; &, dans le même instant,
Du feu sort de ses yeux, qui les séche en sortant [1].

Quelles idées ! En voici de bien plus fortes. Déjanire se montre. Mais ce n'est plus cette princesse vertueusement jalouse, s'il est permis de parler ainsi, & telle que Sophocle l'a représentée. « C'est une furie qui veut égaler sa vengeance aux » travaux d'Hercule & devenir pour lui pire que » Junon même ». Chez le poëte grec, elle ne veut que rappeller le cœur de son époux ; ici elle ne

[1] V. 245. & seq.

Tùm per Herculeos lares
Lymphata rapitur ; tota vix satis est domus :
Incurrit, errat, sistit. In vultus dolor
Processit omnis : pectori penè intimo
Nihil est relictum. Fletus insequitur genas.
Nec unus habitus durat, aut uno furit
Contenta vultu. Nunc inardescunt genæ ;
Pallor ruborem pellit, & formas dolor
Errat per omnes. Queritur, implorat, gemit ;

songe d'abord qu'à s'en venger cruellement. Que Séneque lui donne un autre caractere de jalousie que Sophocle, qu'elle soit même furieuse ; passons, si l'on veut, cette faute, qui renverse toute la piéce. L'on sçait jusqu'où va la fureur d'une femme.

Notumque furens quid fæmina possit *.

Mais que Déjanire s'exprime en energumène ; voilà ce qui semble intolérable. Qui peut l'entendre, quand « elle s'anime à faire sortir de son » sein plus de monstres qu'Alcide n'en a terrassés » ? quand elle dit « que son cœur en effet contient » tous ces monstres », & lorsqu'elle s'arrête à étaler fort au long des pensées brillantes qui sont plus le langage de l'esprit que du cœur ? Il est vrai qu'il y en a de belles : par exemple celle ci:

LA CONFIDENTE.

Vous mourrez.

DÉJANIRE.

Je mourrai, mais femme d'Hercule, & avant qu'il se soit déshonoré par un indigne amour [1]... Ou qu'il périsse ou qu'il m'immole : qu'il joigne son épouse aux monstres qu'il a domptés ; qu'il mette ma défaite au nombre de ses triomphes. Du moins, en mourant, j'embrasserai le lit d'Alcide [2].

* Virgile, ÆNÉID. l. 5. v. 6.

1 V. 332.

2 V. 340. & seq.

De même, quand la confidente, pour la consoler, lui dit qu'Alcide n'a aimé dans Iole qu'une conquête difficile, & qu'il cessera de l'aimer depuis sa victoire sur Eurytus. « Non, répond Déjanire, » il aime jusqu'aux malheurs d'Iole [1]. » Enfin Déjanire, déterminée à mourir, après avoir immolé son époux & sa rivale, dit ce beau vers :

Felix jacet quicunque, quos odit, premit [2],

Que Rotrou, son fidéle traducteur, a rendu ainsi.

Et qui tue en mourant doit mourir satisfait.

Il y a plusieurs autres pensées de cette espéce [3], mais elles sont gâtées d'ordinaire par les autres vers où elles se trouvent comme noyées. Ce sont de vraies pierreries qui sont confondues parmi un grand nombre de faux diamans. Que la fureur de Déjanire paroît froide au milieu de tant de feux ! En effet tout ce grand courroux qui ne menaçoit que de fer & de flammes, n'aboutit qu'à tenter le secours de la magie pour faire un philtre. Elle ordonne à sa confidente de répandre du sang de Nessus sur une robe qu'elle veut envoyer à son

1 V. 361.

2 V. 350.

3 Telle que celle ci encore, par exemple, v. 575.

Merita vincunt & malos.

Les méchans mêmes sont sensibles aux bienfaits.

infidéle. Cependant elle prie l'Amour de seconder ses desseins. L'opération se fait en un instant: & Lichas, qui se présente à propos sans être appellé & sans dire un mot, est chargé de porter la robe à Hercule.

Le chœur, différent de celui du premier acte, & composé de filles Etoliennes attachées à Déjanire, fait l'intermède sur cette parole de la reine, PLEUREZ MES MALHEURS. Elles se disposent à obéir. Mais leur ode, loin d'être plaintive, n'est qu'un tissu de morale sçavante & raffinée sur ce texte, « il est rare qu'on soit fidéle aux malheu- » reux [1]. » Le commentaire est fort long, & roule sur le contraste du malheur des têtes couronnées, & du bonheur des simples particuliers [2]. Cela ne

1 V. 602.

Nam rara fides, ubi jàm melior
Fortuna ruit.

2 On y trouve une peinture des courtisans, qui mérite en partie d'avoir place ici; v. 616. & seq.

Pauci, reges, non regna colunt;
Plures fulgor convocat aulæ.
Cupit hic regi proximus ipsi
Clarus claras ire per urbes:
Urit miserum gloria pectus.
Cupit hic gazis implere famem:
Nec tamen omnis plaga gemmiferi
Sufficit Istri; nec tota sitim

vient gueres au sujet. On seroit dédommagé, si du moins on y reconnoissoit un peu de ces traits charmans que Virgile a répandus sur le même sujet à l'occasion des amateurs de la campagne & de la vie privée.

O fortunatos nimiùm, sua si bona nôrint,
Agricolas !

« Trop heureux ceux qui jouissent des charmes de la campagne, s'ils sçavent connoître leur bonheur » !

Lydia vincit : nec quæ zephyro
Subdita tellus stupet aurato
Flumine clarùm radiare Tagum;
Nec si totus serviat Hebrus;
Ruraque dives cingat Hydaspes;
Intraque suos currere fines
Spectet toto flùmine Gangem.
AVIDIS, AVIDIS NATURA PARUM EST.
Colit hic regem, regumque lares,
Non ut presso vomere semper
Numquam cesset curvus arator,
Vel mille secent arva coloni :
Solas optat, quas donet, opes.
Colit hic reges, calcet ut omnes,
Perdatque aliquos, nullumque levet.
Tantum ut noceat cupit esse potens.

On en voit peu s'attacher à la personne des rois. La plupart ne courent qu'après l'éclat & les richesses dont le trône est environné. Celui ci, la tête remplie d'une sotte vanité, veut paroître à côté de son roi dans les occasions de pompe & d'appareil. Celui là ne

ACTE III.

Déjanire vient frémir par machine, s'il est permis de parler ainsi, pour exprimer ce qui est en effet. La cause de ses frémissemens, c'est qu'à peine l'opération magique a été faite, & la robe envoyée, que le reste du sang dont on s'est servi pour teindre la robe, étant exposé au jour s'est liquéfié & enflammé. Pour peindre cela, il a fallu que Séneque ait eu recours à la géographie, & cherché des monts où les neiges se fondent, & des côtes maritimes, où l'eau brisée se change en écume. « Tandis que j'admire ce prodige (continue Déjanire) la cause de ma surprise disparoît. La terre même bouillonne comme les flots, » & tout ce que le venin touche est ébranlé [1]. » Ce n'est pas là du Sophocle; ou plutôt c'est le

cherche qu'à remplir ses trésors : mais il est insatiable. Non, tout l'or que roule le Danube, que renferme la Lydie, qui brille dans le cours enchanteur du Tage, sur les bords de l'Hébre, dans les riches campagnes de l'Inde, arrosées par l'Hydaspe & le Gange; non, dis-je, tout cet or ne lui suffiroit pas. Le monde, oui, le monde entier est trop pauvre pour un avare. L'un fait assiduement sa cour : il n'y vient pas demander des terres incultes & stériles, qu'il se propose de rendre à l'agriculture, en y rappellant la fécondité par ses soins, ses peines & ses veilles : il ne veut que des biens qu'il puisse prodiguer avec ostentation. L'autre ne se courbe auprès du trône que pour abaisser tout le monde par son crédit, en perdre quelques uns, & ne prêter une main secourable à aucun : c'est pour nuire qu'il veut avoir le pouvoir en main.

1 V. 736. & seqq.

poëte grec sophistiqué en latin. Voici le même assaisonnement de la façon de Rotrou:

Une obscure fumée, au milieu de la porte,
M'a fait baisser la vue; & j'ai vu sur le seuil,
(O prodige, ô spectacle épouvantable à l'œil)
Sous deux goutes de sang, par hazard répandues,
Du bois se consumer, & des pierres fondues;
L'air en étoit obscur, la terre en écumoit;
Le fer en étoit chaud, & le bois en fumoit.

Si la traduction est niaise, c'est qu'il falloit bien qu'elle fût conforme au Texte.

Hyllus revient tout à coup du promontoire de Cénée, où il a vû Hercule revêtu de la robe fatale & faisant des sacrifices à Jupiter. Il débute ainsi: » Partez, ma mere, fuyez, cherchez un asyle au » delà des terres de l'Océan, des astres & des » enfers: fuyez en un mot, au delà des travaux » d'Alcide..... Allez aux temples de Junon; ils » vous seront ouverts: tous les autres vous sont » fermés [1]. » C'est que Junon étoit l'ennemie d'Hercule. Il faut qu'Hyllus y ait long-temps songé pour exprimer son courroux d'une façon si singuliere. Rotrou l'a fait parler un peu plus sensément en ces termes:

Allez, courez, fuyez. Hé quoi, Madame! O dieux!
Après cet accident vous êtes dans ces lieux!

1 V. 741. & seq.

Hélas, ſi quelque route en ce danger extrême,
Va plus loin que la terre, & que l'Erebe même,
Et dont Hercule encor n'ait aucun ſouvenir,
Courez ; c'eſt le chemin que vous devez tenir.

Il dit enfin que le poiſon de Neſſus fait mourir ſon pere ; mais d'où ſçait-il qu'on a fait l'opération magique ? Déjanire ſe déſeſpere à cette nouvelle : puis Hyllus fait dans les formes le récit de tout le détail. Ce récit entier, eſt ſi peu cenſé, qu'il ſuffira d'en donner un léger crayon, pour faire juger du reſte. « Hercule [1], au milieu de ſa » priere à Jupiter, laiſſe échapper tout à coup » un gémiſſement involontaire. Ce gémiſſement, » parce qu'il eſt d'Hercule, retentit comme un » cri horrible, comme le mugiſſement d'un tau- » reau frappé, comme un bruit de tonnerre qui » menace l'univers. Ce gémiſſement frappe les » aſtres & la mer. Les Cyclades mêmes, & les » côtes plus éloignées en deviennent les échos. » On voit pleurer Hercule. On croit que c'eſt un » nouvel accès de fureur. Tout fuit, tout tremble. » Mais ce héros, jettant çà & là des regards en- » flammés, cherche le ſeul Lichas. Ce malheureux » embraſſe les autels. La frayeur qui le glace, » laiſſe à peine lieu à ſon ſupplice. Alcide lui prend » la main. Voilà donc, dit-il, le bras qui paſſera » pour m'avoir abbatu. Lichas fait périr Hercule.

1 V. 796. & ſeq.

» &, pour surcroît de honte, Hercule va faire périr
» Lichas. Je fouille mes grands destins, & la mort
» de ce misérable sera le dernier de mes travaux.
» Incontinent Lichas est jetté en l'air, & il arrose
» les nuées de son sang. Tel un trait lancé par
» un Gete ou par un Cydonien * s'éleve dans
» les airs, hormis qu'il s'éleve moins haut, &c».
Le reste est à peu près de même tournure, c'est-à-dire, entre-mêlé de faux sublime, & d'assez beaux vers. Rotrou, tout fidéle qu'il s'est montré à Séneque, n'a osé traduire la plûpart de ces pensées.

Après ce récit, le même tintement d'antitheses forme la réponse de Déjanire. A la lire sérieusement & à tête reposée, on seroit tenté de croire qu'elle n'a pas le sens commun; tant elle cherche à dire des choses spirituelles, & qui roulent toujours sur la pointe d'une aiguille. Car l'enthousiasme des tragiques de ce siécle a cela : il croît, il enchérit toujours sur le même ton, semblable à ces piéces de musique frelattées, qui sur la même note se multiplient à l'infini. Au reste toute la tirade de Déjanire ne veut signifier autre chose, sinon qu'elle est au désespoir, & qu'elle veut se donner la mort. Elle se taît chez Sophocle & s'en va. C'est un trait de maître, qu'un génie corrompu par le faux goût, n'étoit pas capable de sentir.

* Cydon, ville de Crete.

Mais le prétendu sublime qu'on a voulu substituer à ce silence éloquent le vaut-il ?

Cette tirade est suivie, comme à l'ordinaire, d'un cliquetis de vers & de demi-vers entre Déjanire & sa confidente. Ce n'est pas la méthode qui est blâmable ; car elle est bonne & usitée au théâtre. Quand elle est naturelle, rien n'est plus vif, ni plus capable d'augmenter l'impression déja faite dans les cœurs. Mais aussi rien de plus insupportable, quand l'art s'y trouve tout pur sans la nature & sans autre feu que celui d'un déclamateur, qui n'est qu'un feu emprunté. Les plus ingénieuses pensées sont alors dégoûtantes & fades. Un exemple suffira.

La confidente blâme Déjanire de ce qu'elle ne s'est pas justifiée auprès d'Hyllus, puisque l'effet du philtre est l'effet de l'erreur, & non pas du crime. Oui, chez Sophocle, mais non chez Séneque. Supposons toutefois que la femme d'Hercule soit innocente, comme le poëte latin le suppose assez gratuitement, après ce qu'elle a fait au second acte : voici, dans ce cas, une partie des plus supportables de la conversation entre la reine & la confidente.

NUTRIX.

Nocens videri qui cupit, mortem cupit [1].

DEJANIRA.

Mors innocentes sola deceptos facit.

[1] V. 890. & seq.

NUTRIX.

Titana fugies ?

DEJANIRA.

Ipſe me Titan fugit.

NUTRIX.

Vitam relinques miſera ?

DEJANIRA.

At Alciden ſequar.

NUTRIX.

Supereſt, & auras ille cœleſtes trahit.

DEJANIRA.

Vinci Hercules cum potuit, hinc cæpit mori, &c.

LA CONFIDENTE.

Souhaiter la mort, c'eſt vouloir paroître coupable.

DÉJANIRE.

La mort ſeule juſtifie les crimes de ſurpriſe.

LA CONFIDENTE.

Vous fuirez la lumiere du jour ?

DÉJANIRE.

C'eſt elle qui me déteſte & me fuit.

LA CONFIDENTE.

Vous quitterez la vie ?

DÉJANIRE.

Ce ſera pour ſuivre Alcide.

LA CONFIDENTE.

Il vit ; il reſpire encore.

DÉJANIRE.

Être vaincu, c'est pour Hercule commencer de mourir.

Peut être pourroit-on faire grace à ce morceau, s'il étoit seul : mais il est poussé trop loin, & environné de faux brillans qui le dégradent. La confidente porte le zéle jusqu'à vouloir persuader à sa maîtresse qu'Alcide ne mourra point du venin de l'Hydre mêlé à celui de Nessus ; parce que ce héros a tué l'Hydre & le Centaure, sans que leur venin lui ait été nuisible. Ces remontrances étant inutiles, elle a recours aux larmes & aux prieres. Mais Déjanire a pris son parti. Elle ne veut être justifiée qu'aux enfers. Elle demande à grands cris les supplices de Sisyphe, d'Ixion, de Tantale & des Danaïdes. Elle parcourt le grand nombre des épouses cruelles, pour engager les dieux à l'associer à leurs peines, & lui fermer pour jamais l'entrée des champs Elysiens. Un retour sur son innocence la console un moment. « Grand Alcide, dit-elle, mon cœur fut innocent ; » ma main seule est coupable ».

Invicte conjux, innocens animus mihi,
Scelesta manus est [1].

Elle est prête de différer sa mort, & de l'attendre de la main d'Hercule, si cela peut le satisfaire. Elle souhaite qu'il brise son corps, comme

[1] V. 964.

il a fait celui de Lichas, & qu'il la jette jusques dans des villes écartées, jusqu'à un monde qui lui soit inconnu. Voilà une pensée burlesque qui gâte ce morceau, où il y a de belles choses. Rotrou a imité en partie cette impertinence; & il a laissé le reste, qui valoit mieux:

Que de cette montagne, à tant d'autres fatale*,
Ce corps précipité jusqu'aux enfers dévale!
Que mon sang sur ce mont fasse mille ruisseaux,
Qu'à ces pierres mon corps laisse autant de morceaux;
Qu'en un endroit du roc ma main reste pendue,
Et ma peau déchirée en d'autres étendue!
Une mort est trop douce; il faut la prolonger;
Et mourir d'un seul coup, c'est trop peu se venger.

Quoique ces vers, comme beaucoup d'autres, sentent le poëme de la Pucelle, il est bon de les présenter aux lecteurs, pour rendre plus sensibles les divers changemens de la poësie, & l'histoire du goût que nous parcourons dans cet ouvrage.

Hyllus, que *Séneque* suppose témoin du désespoir de sa mere, n'a encore rien dit jusqu'ici. C'étoit long-tems se taire en pareille conjoncture. Mais enfin le voilà désabusé. Il veut donc engager Déjanire à épargner ses jours. Mais celle ci le presse au contraire de les avancer, & de la tuer de sa main. « Qui t'arrête, mon fils? Ce crime, » sera un effet de ta piété.... Tu balances, &

* Rotrou, HERCULE MOURANT, act. III. sc. IV.

» je t'ai enlevé Hercule.....Si les forfaits te sont » inconnus, apprends d'une mere à les commet-» tre [1], &c. » Après quelques autres traits qui reviennent à ceux ci, Déjanire devient furieuse. Elle croit voir Mégère qui la poursuit avec une torche ardente, les enfers qui s'ouvrent, le palais qui s'écroule, tout l'univers qui s'arme contr'elle. Ce sont de belles images : mais tout ce fracas que fait publiquement une femme échevelée, est justement le moyen qui l'empêche de se donner la mort. Déjanire fait moins de bruit chez Sophocle, & c'est pour cela qu'elle exécute son dessein sans opposition. Ici elle avertit toute la terre de son projet, & personne ne s'y oppose. Cela n'est pas naturel.

Il est vrai qu'Hyllus délibere s'il n'ira pas sauver sa mere. Mais il lui prend un scrupule, une crainte d'être coupable en cela même envers son pere mourant. A la vérité, il étouffe bientôt cette vaine crainte par une réflexion plus sensée ; &

1 V. 990. & seq.

Si tibi ignotum est nefas,
A matre disce. Seu tibi jugulo placet
Mersisse ferrum, sive maternum libet
Invadere uterum : mater intrepidum tibi
Præbebit animum. Non erit totum scelus
A te peractum. Dextrâ sternar tuâ,
Sed mente nostrâ. Natus Alcide times ?

il court après Déjanire. Mais il n'eſt plus tems. Il n'a déliberé, ce ſemble, que pour lui donner le loiſir de ſe frapper. Car il falloit que Déjanire mourût, comme chez Sophocle. Les tragiques grecs, en ſuivant la nature & le bon ſens qu'ils préféroient à une ſcène brillante, ne tomboient pas dans ces ſortes d'inconvéniens où « un poëte » imitateur ſe voit réduit comme à l'étroit, ainſi » que le dit Horace, lorſqu'il a commencé à ſuivre » un modéle dont il ne lui eſt pas permis de » s'écarter »:

Nec deſilies imitator in arctum
Undè pedem referre pudor vetet, aut operis lex *.

L'interméde que fait le chœur ne vient à rien du tout. En voici la matiere. « Hercule meurt, » tant eſt vrai l'oracle d'Orphée, que rien n'eſt » éternel ici bas. » Cet oracle qui n'a rien de rare aſſurément, donne lieu aux Etoliennes de raconter toute l'hiſtoire d'Orphée. Etoit-ce là ſa place? On ne pardonneroit pas cette faute à un poëte novice.

ACTE IV.

On améne Hercule qui fait d'abord connoître combien il eſt furieux. Ce qu'il a dit de folies dans ſon bon ſens, n'eſt rien au prix de ce qu'il exhale dans ſa fureur. Ce qui eſt étonnant, c'eſt

* Horat. ART. POÉT. V. 134.

qu'un

qu'un aussi bel esprit que Rotrou ait respecté le nom vrai ou supposé de Séneque, jusqu'à traduire tout cela presque mot pour mot :

Fais d'un rapide cours, prince de la lumiere,
A tes chevaux ardens rebrousser leur carriere ;
Qu'une ombre générale obscurcisse les airs,
Et ne fais point de jour alors que je le perds *.

Converte, Titan clare, anhelantes equos.
Emitte noctem. Pereat hic mundo dies
Quo moriar [1]....

Alcide meurt, sans qu'en cette aventure,
Le cahos de retour confonde la nature !
La terre en cet effort est ferme sous mes pas :
Les astres font leur cours, le ciel ne se rompt pas !
Juge combien ma mort ébranle ta couronne.

C'est à Jupiter en personne que ce discours s'adresse :

Préviens avec honneur ce honteux accident,
Romps ce qu'on t'ôteroit, perds tout en me perdant.

Nunc pater cæcum cahos
Reddi decebat. Hînc & hînc compagibus
Ruptis, uterque debuit frangi polus.
Quid parcis astris ? Herculem amittis pater !

Le beau de l'affaire, c'est que cet enthousiasme va toujours en croissant, & à quel excès ! J'en ai

* Rotrou, HERCULE MOURANT, act. III. sc. II.

1 V. 1131. & seq.

peut-être déjà trop cité. Le chœur y entre aussi comme par contagion, de maniere que c'est une vraie conversation d'insensés ou de furies. Mais, de même que dans une horrible tempête on voit briller des éclairs, ainsi entrevoit-on dans cette scène d'éclatantes idées, comme quand Alcide se plaint de n'avoir pas été la victime des monstres qu'il a domptés, & d'être réservé à mourir par les mains d'une femme: « Est il possible, ajoûte-» t-il, que j'aye perdu tant de fois une belle » mort »!

Perdidi mortem, hei mihi,
Toties honestam [1]!

Le magnifique endroit de Sophocle traduit par Ciceron ou Attilius, est en partie bien imité. En voici une ébauche de Rotrou tirée du poëte latin:

Est ce donc là ce bras dont les faits sont si rares*,
Ce vainqueur des tyrans, cet effroi des barbares,
Ce fléau de révolte & de rébellions,
Ce meurtrier de serpens, ce dompteur de lions? &c.

Ce bel endroit est toutefois défiguré par de faux brillans dont il y en a un remarquable. Hercule ne sçachant quelle est la cause du mal qui le dévore dit, en se déchirant les entrailles: « Que le » mal a trouvé un asyle au delà. O mal semblable » à Hercule! » C'est pour faire entendre que ce

1 V. 1206.
* Rotrou, ibid.

mal eſt invincible comme lui. La penſée qui ſuit ſeroit belle, ſi elle ne dégénéroit pas en impiété :

D'un regard de pitié daigne percer la nue *,
Et ſur ton fils mourant arrête un peu la vue.
Vois, Jupin, que je meurs ; mais vois de quelle mort ;
Et donne du ſecours ou des pleurs à mon ſort.
J'ai toujours dû ma vie à ma ſeule défenſe ;
Et je n'ai point encore imploré ta puiſſance.
Quand les têtes de l'hydre ont fait entre mes bras
Cent replis tortueux, je ne te priois pas.
Quand j'ai dans les enfers affronté la mort même ;
Je n'ai point reclamé ta puiſſance ſuprême ;
J'ai des monſtres divers purgé chaque élément,
Sans jetter vers le ciel un regard ſeulement.
Mon bras fut mon recours ; & jamais le tonnerre,
N'a, quand j'ai combattu, grondé contre la terre :
Je n'ai rien imploré de ton affection !
Et je commence, hélas, cette lâche action !
Aux prieres enfin ce feu me fait réſoudre ;
Et, pour toute faveur, j'implore un coup de foudre.

Le latin eſt plus ſerré & plus énergique :

Tot feras vici horridas,
Reges, tyrannos ; non tamen vultus meos
In aſtra torſi. Semper hæc nobis manus
Votum ſpopondit [1].

Cette derniere penſée eſt ſublime : « Mon bras » m'a tenu lieu de vœux ».

Nulla propter me ſacro
Micuere cœlo fulmina. Hic aliquid dies

* Ibid.
1 V. 1295. & ſeq.

Optare juffit. Primus audierit preces,
Idemque fummus. Unicum fulmen peto.

Certes, fi les fçavans qui, fur la fimple critique du ftyle, ôtent cette piéce à l'Auteur de Médée, n'avoient égard qu'à ce morceau & à quelques autres, ils devroient la lui rendre fans balancer. Il paroît que Racine a imité le tour dont je viens de parler, dans la feconde fcène de l'acte IV. de Phedre, où Thefée parle ainfi au dieu de la mer en le priant de le venger d'Hippolyte.

Et toi, Neptune, & toi, fi jadis mon courage
D'infâmes affaffins nettoya ton rivage,
Souviens toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prifon cruelle,
Je n'ai point imploré ta puiffance immortelle.
Avare du fecours que j'attends de tes foins,
Mes vœux t'ont réfervé pour de plus grands befoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux pere;
J'abandonne ce traître à toute ta colere;
Etouffe dans fon fang fes défirs effrontés:
Théfée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

Ce parallele fait voir combien une main habile & délicate fçait employer d'art dans une heureufe imitation. C'eft là non feulement tirer des pierreries du fumier d'Ennius:

Ennî de ftercore gemmas,

mais encore fçavoir les tailler & les embellir; ce que Rotrou n'a fait qu'imparfaitement.

Hercule, après avoir prié Jupiter de le foudroyer, s'adresse à Junon. « Que demandez vous de plus » fiere Déesse ? Vous voyez Alcide suppliant ». Il implore les peuples, les villes & l'univers entier pour obtenir la mort comme une récompense dûe à ses travaux. Cela est moins ampoullé que le reste. Rotrou dit noblement :

Pour prix de tant d'exploits je ne veux que la mort.

Alcméne survient avec Philoctéte, d'où & comment, on ne le dit pas. Ce qui a donné lieu à Séneque d'introduire Alcméne, c'est que Sophocle fait dire à Hercule prêt à accomplir sa déstinée, qu'on lui fasse venir sa mere & toute sa maison. Mais Hyllus le rappelle de son égarement, & lui fait souvenir qu'Alcméne & tous ses freres sont ailleurs.

Hercule chez Séneque raconte en peu de mots ses tourmens : & Alcméne en est au désespoir. Pour Philoctéte, c'est un personnage muet : de sorte que toute cette scène n'est qu'une continuation des plaintes d'Alcide. Il y dit entr'autres choses extraordinaires : « Qu'il faut le jetter dans » la mer, afin d'éteindre le feu qui le dévore. Car » les fleuves ne suffiroient pas. Ils seroient des- » séchés [1]. » Et même il craint que l'Océan ne puisse suffire à étouffer ces flammes. Rotrou ajoûte

[1] V. 1364.

à cela qu'Alcide, plongé dans le Penée * « a fait » bouillir les ondes; que ce feu véhement con-» vertiroit en soi le liquide élément ». Et il avoit dit plus haut :

O cruelle douleur ! O tourment ! O martyre !
Ce lieu brûle déja de l'air que je respire :
La place, autour de moi, fume de toutes parts,
Et ces humides fleurs séchent à mes regards.

Le feu de Séneque est encore plus actif & plus contagieux, que celui qui brûle Hercule. On le sent par ces vers de Rotrou, & par quelques-uns du grand Corneille.

Autre idée bizarre. Hercule dit que « quand » il seroit attaché au mont Caucase pour être la » proye des vautours, quand plusieurs monta-» gnes (que nomme le poëte) se réuniroient » pour l'écraser comme les tytans, quand le monde » entier tomberoit embrasé sur lui, rien ne seroit » capable de tirer un soupir de son sein, parce » qu'il ne craint rien de tout ce qu'il peut voir » & repousser [1]. » On peut défier toutes les imaginations du monde, de rien imaginer de plus fort. Il n'est pas surprenant qu'après quelques autres idées pareilles Hercule se pâme.

Alcméne dans cet intervale, fait des vœux ar-

* Penée, fleuve de Thessalie, dont la source est au Pinde, & qui coule entre les monts Ossa & Olympe, & arrose la vallée de Tempé.

1 V. 1377. & seq.

dens pour ſa guériſon ; & Hyllus paroît. Il s'écrie que Déjanire eſt morte ; non pas ſi ſimplement que je le dis, ce qui auroit ſuffi : mais avec les ornemens ordinaires, qui coutent ſi peu au poëte latin. Hyllus auroit dû au moins ajouter qu'il a fait tout ſon poſſible pour empêcher ſa mere de ſe percer, puiſqu'il avoit volé ſur ſes pas. Mais non : il ſemble qu'il n'ait couru que pour être le témoin de ſa mort. Rotrou s'eſt bien apperçu de cette faute de Séneque, & il l'a évitée habilement. Alcméne, qui apparemment n'a pas entendu les paroles d'Hyllus, le prie de ne pas réveiller Hercule. Mais il n'eſt plus tems. Ce héros reprend ſes eſprits, & ſe croit tranſporté au ciel. C'eſt un effet de ſa fureur tranquilliſée, qui eſt très bien ménagé. Rotrou l'a ſenti & en a profité :

Quel favorable ſort a fini mes déſaſtres*,
Et m'a fait obtenir un rang parmi le aſtres ;
O divin changement ! O miracles divers !
Mon pere, à ma venue, accourt les bras ouverts, &c.

Mais ce ſpectacle céleſte s'évanouit avec ſa rêverie. Hercule ſe retrouve à Trachine, & reconnoît Hyllus qui lui annonce la mort de Déjanire, & la juſtifie. Dès qu'Hercule apprend que c'eſt le ſang du centaure Neſſus qui cauſe ſes tourmens, il reprend la tranquillité ; &, ſemblable à

* Rotrou, Hercule mourant, act. IV. ſc. II.

un malade revenu d'un long délire (chez Sophocle ce n'est qu'un sommeil) il dit :

Mes travaux ont leur fin *.
Ce que vous m'apprenez explique mon destin.

C'est qu'il se ressouvient de l'oracle dont nous avons parlé dans la tragédie de Sophocle:

Appui des dieux & des humains † ;
Victorieux Alcide,
Un qui sera mort de tes mains
Sera ton homicide.

Il fait donc les apprêts de sa mort & donne ses ordres. Il veut qu'on éleve un bûcher au mont Œta. Il ordonne à Philoctéte d'y mettre le feu & à Hyllus d'épouser Iole. Hyllus ne s'en défend pas. C'est que la belle scène de Sophocle a paru trop simple au poëte latin. Enfin Alcide console Alcméne, en lui remettant devant les yeux la gloire qu'elle a eue, d'avoir mis au monde un Hercule. Soit qu'il soit fils de Jupiter ou non, il pense mériter tout au moins qu'on le croye fils de ce dieu, & faire honneur à Jupiter même, quand il ne le seroit pas. Il n'est pas nécessaire de faire des réflexions sur cette impertinence. Si le fleuve Acheloüs son rival s'étoit trouvé là, il auroit pû lui répondre, comme il fait chez Ovide:

Jupiter aut falsus pater est, aut crimine verus §,
Matris adulterio patrem petis.

* Ibid. † Ibid. § Ovid. MÉTAM. L. 9. v. 24.

» Jupiter n'est pas véritablement votre pere, » ou il ne l'est que par un crime. Vous achetez un » tel pere au prix de l'honneur d'une mere. »

Tous les acteurs partent; & le chœur prie le soleil d'annoncer aux quatre parties du monde le trépas d'Alcide, afin que toutes les nations pleurent leur libérateur. Il prédit encore l'apothéose de ce nouveau demi-dieu, & en lui demandant quel lieu du ciel il voudra bien habiter, l'on souhaite qu'il soit placé loin du Lion & de l'Ecrevisse, de peur que ses regards ne troublent le cours des astres, & n'épouvantent le soleil; flatterie qui surprendroit, si un long usage ne l'eût mise à la mode, par rapport aux empereurs, dans la bouche de Virgile le plus sensé des poëtes, d'Horace, d'Ovide & sur tout de Lucain qui enchérit encore sur la pensée de notre chœur. Il dit nettement à Neron que, quelque endroit du ciel qu'il veuille occuper, les dieux se feront un honneur de lui céder le pas, & que toute la nature lui laissera la liberté du choix. Il prie seulement ce prince de ne pas choisir l'un des deux poles, de peur de priver Rome de ses regards sereins; mais de se placer justement au milieu de la voute céleste, qui sans cela courroit risque d'être surchargée d'un tel faix.

Tibi numine ab omni
Cedetur, jurisque tui natura relinquet

Sed neque in Arctoo sedem tibi legeris orbe,
Nec polus adversi calidus quà vergitur austri,
Unde tuam videas obliquo sidere Romam.
Ætheris immensi partem si presseris unam
Sentiet axis onus. Librati pondera cœli
Orbe tene medio *.

Le chœur des étoliennes finit son interméde en priant Jupiter de ne permettre plus qu'il naisse aucun monstre sur la terre, puisqu'il n'y a plus d'Alcide, ou bien de lui donner un successeur. Vaine priere ! Lucrece fait voir ingénieusement combien l'héroïsme de ces prétendus grands hommes étoit inutile à la terre. « On se trompe, » dit-il, si l'on donne un grand prix dans son » estime aux exploits d'Hercule. Quel mal pour- » roient nous faire après tout & le lion de Ne- » mée, & le sanglier d'Arcadie » ? Il parcourt ainsi les autres expéditions d'Hercule, qu'il ramasse en très peu de vers. « Si tous ces monstres revi- » voient, reprend-t-il, en quoi feroient-ils si nui- » sibles ? La terre en reproduit tous les jours sur » les montagnes & dans les forêts. Il ne tient » qu'à nous de les éviter. Mais si nous n'exter- » minons de notre cœur des monstres beaucoup » plus dangereux, à quels périls ne sommes nous » pas exposés » ?

Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus †
Ille Leonis obesset, & horrens Arcadius sus...

* Lucan. PHARSAL. l. 1. v. 50. † LUCRET. de rerum nat. l. 5. v. 42.

Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?
Nil, ut opinor; ita ad satiatem terra ferarum
Nunc etiam sentit....
At, nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis. &c.

Revenons à Séneque. On entend un bruit de tonnerre qui annonce la mort d'Hercule.

ACTE V.

Philoctéte vient la raconter, & une confidente se présente pour l'entendre. Cela n'est gueres théatral. Il ne s'agit pas de satisfaire la curiosité d'une suivante. Il faut qu'un récit de cette importance se fasse à une personne intéressée dans l'action. Il eut mieux valu encore imiter les Grecs, & adresser la parole au chœur qui représente le peuple. Ce sont là de ces fautes que les plus simples sentent sans les connoître ou les définir, parce qu'en effet le récit fait alors moins d'impression sur eux. Aussi ce sont celles qu'on doit éviter avec le plus d'attention, & sur lesquelles le poëte devroit consulter sa servante, comme faisoit Malherbe.

La narration du Philoctéte est aussi monstrueuse que le reste. C'est tout dire. A force de vouloir rendre Hercule grand, le poëte en fait un géant qui dégénere en nain. C'est l'effet de toute pensée outrée & folle. Elle devient puérile à force d'être SURHUMAINE, s'il est permis d'user de ce terme.

Rotrou a donné, tête baiſſée, dans le même défaut. Je dis tête baiſſée; car il a copié ſon modéle, & ne s'en eſt écarté que dans quelques endroits dont le ridicule lui a paru trop original. La ſcène commence ainſi dans Séneque.

NUTRIX.

Effare caſus, juvenis, Herculeos, precor,[1]
Vultuque quonam tulerit Alcides necem.

PHILOCTETES.

Quo nemo vitam.

NUTRIX.

Lætus adeone ultimos
Invaſit ignes;

PHILOCTETES.

Eſſe jam flammas nihil
Oſtendit ille, &c.

Et dans Rotrou. *

LUSCINDE.

Toi, qui ſçais de quel œil il vit borner ſes jours,
Fais moi de ce trépas le tragique diſcours:
Quelle fut ſa vertu?

PHILOCTÉTE.

La mort lui parut telle
Que la vie à nos yeux ne fut jamais ſi belle.

LUSCINDE.

Dieux! Et quel lui parut ce brâſier dévorant?

PHILOCTÉTE.

Ce que te paroîtroit un brâſier odorant, &c.

1 V. 1613. & ſeq.

* HERCULE MOURANT, act. V. ſc. 1.

Le poëte latin dit plus : car il veut qu'Alcide ait vaincu le feu, & qu'il ait mis cet élément au nombre de ſes trophées. Mais c'eſt bien une autre choſe quand on vient au détail. Toute la forêt d'Œta eſt renverſée. On s'arrête à peindre quel étoit chaque arbre, comment chacun tombe ſous les coups, comment ſur-tout un chêne réſiſte à la hache, parce qu'il eſt fatidique, comment,

Les arbres dépouillés de leurs feuillages verds *
Se virent bien plus nuds qu'au milieu des hivers.

Et comment,

Le plus petit oiſeau ne peut où ſe percher,
Et toute la forêt ne devient qu'un bûcher.

Saint Amand ne fit pas pis quand il mit les poiſſons aux fenêtres † dans le paſſage des Iſraëlites par la mer rouge.

On fait donc de toute cette forêt un bûcher trop étroit pour Hercule. Il y monte, mais de quel air ! « Il ſemble monter au ciel, non ſur un » bûcher ».

Vultus petentis aſtra, non ignes, erant [1].

» Il briſe de ſon poids toutes ces énormes » poûtres ».

Omnes fregit impoſitus trabes [2].

Il donne ſes fléches à Philoctéte, & le prie de

* Ibid.
† Deſpréaux.

1 V. 1645.
2 V. 1647.

mettre le feu au bûcher, ſur lequel il étend la peau du lion de Nemée avec ſa maſſue. Cette maſſuë eſt la ſeule arme qu'il ne donne pas à ſon ami, parce qu'elle lui ſeroit inutile. Nul autre qu'Alcide ne pourroit s'en ſervir ni même la porter. Alcméne qui aſſurément eſt de trop ici au jugement du ſage Sophocle y fait l'échevelée. Il faut que ſon fils la harangue pour la conſoler, & l'empêcher

D'ôter à cette mort la qualité de belle *.

Mais, après ce dernier devoir envers une mere, le héros prend un air de vainqueur. Jamais guerrier ne fut plus fier ſur un char de triomphe, qu'il affecte de le paroître ſur un bûcher. Il communique même à ſa mere & à l'aſſemblée la ſécurité & la nobleſſe de ſon courage. Les larmes ceſſent de couler, on croit voir Jupiter lui même. Il leve au ciel des yeux ſereins, & il fait une priere funebre. Car, à l'entendre, Jupiter ne peut ſe diſpenſer de le faire dieu. Tant d'exploits l'y forceroient malgré qu'il en eût, particulierement le dernier, qui eſt une victoire éclatante ſur le plus terrible des élémens, ſur le feu. A l'inſtant Alcide anime Philoctéte à approcher ſa torche. Il hâte même ſa lenteur. Cet ami obéit en tremblant & en detournant ſes regards. « Le bûcher » s'embrâſe : mais on diroit que les flammes reſ-

* HERCULE MOURANT, act. V. ſc. I.

» pectent le héros. Il faut qu'il aille les chercher » & le feu gémit en l'approchant » :

Tantùm ingemiſcit ignis ad durum jecur.

On ne ſçauroit nier, quoiqu'en diſent quelques critiques, que cette piéce ne ſoit de la même main que le THYESTE, où le feu gémit de la même façon ſans aucune différence.

Stridet in verubus jecur * ;
Nec facilè dicam, corpora an flammæ magis
Gemuere. Piceus ignis in fumos abit,
Et ipſe fumus triſtis, ac nebulâ gravis
Non rectus exit, &c.

Ce trait même eſt porté plus loin que dans l'HERCULE AU MONT ŒTA : car « outre que le baſſin » où Atrée a mis les membres épars du fils de » Thyeſte, gémit ; outre que le feu ſe plaint ; » la fumée même eſt attriſtée, & ne s'éleve point » directement ». Il ne ſeroit peut-être pas fort difficile après pluſieurs comparaiſons pareilles de faire voir que les dix tragédies attribuées à Séneque ſont véritablement de la même main. Mais cette critique nous méneroit trop loin, & ſeroit d'ailleurs inutile pour notre but. Il ſuffit donc d'obſerver que le reſte de la narration de Philoctéte eſt dans ce goût, qui eſt véritablement plus outré que dans MÉDÉE, HIPPOLYTE, ŒDIPE & LA

* Séneque, THYESTES, act. IV.

TROADE, qu'on ne ſait pas difficulté d'attribuer à Séneque le philoſophe ou à ſon parent.

Hercule tout brûlant dédaigne de ſe tourner, ſi ce n'eſt pour ranimer le courage de ſa mere & des ſpectateurs. « A peine peut-on s'imaginer » qu'il eſt dévoré par les flammes. Il ne précipite » point ſa mort, il goûte les tourmens, & s'en » raſſaſie à traits lents. Il plonge le viſage dans » la flamme, & cela ſans fermer les yeux. »

Alcméne vient interrompre ou plutôt achever ce récit par ſes pleurs. Elle tient en main une urne où ſont les cendres de ſon fils. Cet objet lui réveille de nouvelles idées encore plus monſtrueuſes que celles qu'on a vûes. On peut en juger par ce commencement : « O dieux, redoutez la » mort à la vûe de cette urne : voilà Hercule entier, » tout grand qu'il étoit. » Cette ſcène eſt fort longue & très peu touchante, quoique deſtinée au deuil. C'eſt que le précepte d'Horace n'y eſt pas rempli : « Si vous avez deſſein de me tirer » des larmes, il faut que vous pleuriez d'abord » vous même » ;

Si vis me flere, dolendum eſt
Primùm ipſe tibi.

A la vérité Alcméne prétend pleurer, ou plutôt le poëte veut qu'elle pleure. Mais ces larmes, loin de reſſembler aux pleurs de l'aurore ſont, pour ainſi dire, de l'ambre diſtillé. On a vû aſſez de ces ſortes

ſortes de penſées alambiquées. Le reſte deviendroit ennuyeux comme la piéce même. Pour la finir, Hercule déifié paroît dans les airs. Il défend qu'on profane déſormais ſa deſtinée par d'indignes larmes. Alcmène en peut à peine croire ſes yeux. Enfin elle & le chœur concluent à reſpecter l'apothéoſe. On s'eſt étendu ſur cette Piéce, parce qu'il a paru important de faire bien connoître le génie du ſiécle où les Séneque & leurs échos dominoient. Par ce contraſte des Latins & des Grecs on ſent mieux le fort & le foible du ſiécle des uns & de celui des autres : l'on voit de plus ce que notre théâtre a emprunté de tous les deux.

HERCULE MOURANT,

TRAGÉDIE DE ROTROU.

L'ON peut dire de cette piéce qu'elle eſt, par rapport à celle de Séneque, une ſeconde édition revûe, corrigée & augmentée. Rotrou qui aimoit & entendoit les Grecs a eu ici le malheur de ſe laiſſer ſéduire par la pompe apparente de Séneque, & de le préférer à Sophocle, dans le choix d'un modéle. C'eſt qu'il ne diſtinguoit pas, non plus que le grand Corneille, anciens & anciens, ni ce qu'il y a de marqué au coin du goût univerſel dans ceux des anciens que la poſterité a conſacrés.

ACTE PREMIER.

On a vû comment il ouvre la ſcène. C'eſt en introduiſant Hercule qui ſe loue à outrance comme dans le poëte qu'il lui a plû de traduire. Pour l'unité de lieu, il n'en faut pas chercher une bien exacte dans Rotrou. Cependant il ſuppoſe Hercule à Trachine ; & une bonne partie de l'action ſe paſſe dans le palais.

Déjanire, ſoupçonnant les amours de ſon époux & d'Iole, vient s'en éclaircir avec lui. Il a beau

vouloir cacher ce qui en eſt : elle eſt trop éclairée pour être duppe. Elle s'en tient à ſes ſoupçons, & médite ſa vengeance avec autant de jalouſie, mais beaucoup moins de fureur que dans le poete latin. C'eſt que le poëte françois a jugé à propos de couper les longues ſcènes de Séneque, pour les ſemer par morceaux dans ſa tragédie dont il enfle les actes par ce moyen. Je prie le lecteur de bien peſer tous ces termes. C'eſt l'unique artifice de beaucoup de poëtes. La queſtion eſt de ſçavoir ſi cela eſt dans la nature, qui ſeule eſt la régle de toute compoſition.

Déjanire écartée, on voit reparoître Hercule avec ſon Iole, qui travaille en tapiſſerie, dans un autre appartement que celui de la précédente. Celle ci eſt une ſcène de galanterie qui ne donne pas grande idée d'Hercule, & qui fait beaucoup attendre d'Iole. Mais le ſpectateur eſt trompé dans l'un & l'autre cas. En effet cet Hercule livré à un amour qui déshonore, & qu'il eût mieux valu mettre en récit qu'en ſpectacle, redevient dans la ſuite le véritable Alcide, au lieu que cette Iole ſi ſage & ſi généreuſe, qui reproche à Hercule d'avoir ſacrifié l'Œchalie à une indigne paſſion, ne joue pas dans la ſuite un grand rôle. Ce n'eſt qu'un perſonnage ſubalterne & ſans action, introduit ſeulement pour autoriſer la jalouſie de Déjanire. Auſſi Sophocle & même Séneque ne

le montrent ils qu'autant qu'il faut pour produire cet effet.

La reine ſurvient & ſurprend Mars avec Vénus, comme elle dit elle même. Hercule ne peut s'en défendre : ſon amour eſt découvert. Il a donc recours à de méchantes excuſes, qui achevent de le confondre, & il joue un auſſi mauvais perſonnage en préſence de ſa femme que devant ſa maîtreſſe. Alcide, ainſi maltraité d'une & d'autre part, inſulte à la douleur de Déjanire, & menace Iole de faire mourir Arcas jeune prince qu'elle aime, & qui lui étoit deſtiné avant ſes malheurs. Voilà le premier acte, où il eſt aiſé de diſcerner l'allongement que Rotrou a fait à Séneque, pour ajuſter ſa piéce à la françoiſe.

ACTE II.

Luſcinde, confidente de Déjanire, commence le ſecond acte ainſi que dans le latin, c'eſt à dire, en préparant le ſpectateur à voir cette princeſſe dans toute ſa fureur. En effet Déjanire paroît telle qu'on l'a annoncée, & que l'a peinte Séneque, avec toutes les horreurs de la plus jalouſe rage, qui n'aboutit pourtant qu'à teindre une robe du ſang de Neſſus : traduction très littérale de la ſcène latine avec tous ſes défauts. Cependant le grand fracas de Déjanire ſembloit menacer de quelque choſe de plus que d'un ſimple philtre.

C'eſt à en faire un, qu'aboutit ſon déſeſpoir affecté: encore eſt-ce par hazard qu'elle s'en ſouvient, après avoir refuſé de prêter l'oreille à un magicien. Elle s'étoit défiée des charmes:

Hé! quel charme aſſez fort
Pourroit ſur ſon eſprit faire un utile effort!

Elle avoit même dit beaucoup plus. Comment donc ſe raviſe-t-elle tout à coup de recourir à un philtre qu'elle avoit dédaigné, qu'elle n'avoit pas éprouvé, & d'en attendre un heureux ſuccès.

Iole vient ſe préſenter à elle aſſez mal à propos. Auſſi lui demande-t-elle la mort pour éviter les pourſuites d'Hercule:

Vous même portez lui ce cœur qu'il me demande.

Déjanire croit que ce diſcours n'eſt qu'un voile artificieux pour cacher l'infidélité d'Alcide & ſon intelligence avec Iole. C'eſt pourquoi elle maltraite ſa captive, & ne lui épargne pas même les termes, d'INFAME, d'IMPRUDENTE & d'EFFRONTÉE: injures à la mode dans le ſiécle paſſé, & que la politeſſe du nôtre a bannies en ſubſtituant celles de BARBARE, CRUELLE, PERFIDE, LACHE, &c. Que diroit donc Homere, s'il revenoit dans les divers tems de notre langue? *

* Sans avoir recours à l'autorité des anciens, & au bon ſens, les modes diverſes de notre langue ne nous montrent que trop, qu'en tout ſiécle les injures ne ſignifioient que ce que les nôtres ſignifient. Il ne faut donc pas faire aux anciens leur procès ſur cet article.

Iole ainsi persécutée de toutes parts se désespere. Elle craint plus pour Arcas, que pour elle même. La mort lui couteroit peu. Arcas paroît aussi-tôt à la fenêtre de sa prison, où Hercule l'a relégué; & il dit à Iole :

Quelle heureuse nouvelle
Recevrai-je aujourd'hui d'une bouche si belle ?
Que vient-elle annoncer au malheureux Arcas ?

IOLE.

La mort.

ARCAS.

Et qui sera l'auteur de mon trépas ?

IOLE.

Moi même.

Iole explique cette énigme, & apprend à son amant qu'Hercule veut les perdre, ou les séparer pour toujours. Mais, en même tems, elle lui jure une fidélité si constante que tous deux béniront, dit-elle, leur mort & leur bourreau.

ACTE III.

Dans cet acte, au lieu de la prison d'Arcas on voit un temple où Hercule fait un sacrifice avec Philoctéte, pour rendre grace à Jupiter de la conquête de l'Œchalie & d'Iole. Toute sa suite se met à genoux ; & le héros fait à son pere une

priere très noble pour le bonheur & le repos de l'univers. Elle finit ainſi:

Qu'une éternelle paix regne entre les mortels !
Qu'on ne verſe du ſang que deſſus les autels !
Que la mer ſoit ſans flots ! Que jamais vent n'excite
Contre l'art des nochers le courroux d'Amphitrite !
Et que la foudre enfin demeure, après mes faits,
Dans les mains de mon pere un inutile faix !

Alcide dans cette pompe ſacrée eſt revêtu d'un ornement extraordinaire; & c'eſt ſur ce vêtement que Déjanire a répandu le venin du centaure. L'effet en eſt ſi prompt qu'Hercule ſe levant tout à coup s'écrie :

Mais quelle prompte flamme en mes veines s'allume ?
Quelle ſoudaine ardeur juſqu'aux os me conſume ?
Quel poiſon communique à ce linge fatal
La vertu qui me brûle ? O tourment ſans égal !
Ouvre, enfer, à mes cris tes cavernes profondes,
Prête contre ce feu le ſecours de tes ondes.
Souffre Alcide là bas, non pas comme autrefois
Pour déſarmer la parque, & ruiner ſes loix ;
Mais Alcide ſouffrant d'inſupportables peines,
Et qui porte déja les enfers dans ſes veines.

Lichas interrogé de qui il a reçu ce voile ; répond que c'eſt de la reine. Sur quoi Hercule prend ſa maſſuë, & pourſuivant ce malheureux domeſtique, il l'aſſomme derriere le théâtre.

Voilà le commencement des fureurs d'Alcide dont tout le reſte de la piéce eſt compoſé. Séneque

a fourni aſſez à Rotrou pour en parſemer trois actes entiers.

Hercule revient, & fait une ſcène véritablement belle par la nobleſſe que lui a donnée le poëte en corrigeant l'enflure du latin, dont il a ſeulement conſervé le fonds. Elle finit par la vengeance qu'Alcide veut tirer de ſon épouſe. Mais, tandis qu'il va la chercher, elle paroît d'un autre côté pour faire part de ſes frayeurs à ſa confidente au ſujet du prodige qu'elle vient de voir & dont nous avons parlé. C'eſt qu'elle s'eſt apperçue que le ſang du centaure expoſé au jour devenoit un feu dévorant. Agis, un des confidens d'Hercule, la rencontre, & lui tient le même diſcours qu'Hyllus à ſa mere chez Séneque. Il lui conſeille une prompte fuite, & lui apprend l'accident d'Hercule, comme nous l'avons vû dans le poëte latin, hormis qu'Agis tient toujours la place d'Hyllus. Car Rotrou a voulu éviter l'embarras de mettre un fils en compromis avec ſa mere dans une pareille ſituation. Déjanire quoiqu'innocente eſt déchirée de remords, & veut ſe tuer. Elle ſe trouble, & croit que tout l'univers s'arme pour ſon trépas:

Ah! je découvre enfin l'appareil de ma perte;
D'affreuſes légions la campagne eſt couverte;
Le juſte bras du ciel ſur ma tête deſcend;
Les enfers vont s'ouvrir, & la terre ſe fend.

Toute cette ſcéne eſt pleine de feu & de vers bien frappés.

ACTE IV.

Hercule n'a pû trouver Déjanire pour s'en venger. Cela étoit pourtant aifé. Mais il falloit que cette princeffe fe frappât elle même, & qu'Hercule, privé de fa vengeance, achevât d'exhaler fur le théâtre les fentimens que lui prête Séneque. Rotrou n'a rien gâté à ces traits : il les a même adoucis. Mais Philoctéte qui l'accompagne toujours eft un perfonnage auffi inutile qu'Agis. Ils ne font le rôle que de fpectateurs & de confidens. Le héros, dans cette fcène dont on a déja vû des morceaux, fe rappelle fes exploits, fa force paffée, & fes douleurs préfentes. Ce ne font qu'exclamations pompeufes & que gémiffemens enflammés, dont le génie de Sophocle eft le premier auteur.

Le poëte françois introduit Alcméne, ainfi que Séneque. Cette princeffe également oifive dans l'un & dans l'autre, n'eft là que pour augmenter par fa préfence les cris de fon fils Hercule, & pour lui fournir de nouvelles penfées, en l'interrompant. Les tranfports & l'évanouiffement d'Alcide font employés de la même maniere que dans la tragédie latine. Il ne fe retire que pour fe plonger une feconde fois dans le fleuve : & cependant Agis raconte à Alcméne la mort de Déjanire, qui s'eft tuée. C'eft avec habileté que

Rotrou a écarté son héros durant ce récit : car, dès qu'il l'entendra, il sera éclairci de sa destinée.

Il revient sans avoir pû trouver de soulagement dans les eaux du Pénée, ni rencontrer Déjanire. Il croit qu'elle s'est dérobée à sa fureur en se cachant dans quelque asyle inconnu. Le spectateur se prête sans y penser à tous ces prétextes ; & il faut avouer que l'enchantement de l'action tragique sert souvent à sauver ces sortes de défauts introduits dans le théâtre françois. C'est ici qu'on apprend à Alcide que Déjanire a terminé son sort ; qu'elle a péché non par fureur, mais par pure imprudence, & qu'enfin le voile dont il s'est revêtu étoit empoisonné du sang du centaure. Ce seul mot ouvre les yeux d'Hercule qui se souvient de l'oracle, comme dans Sophocle & Séneque ; de maniere que le cinquiéme acte n'est plus que la mort & l'apothéose du héros. Il n'y a qu'une seule différence de Rotrou avec Séneque. Le François a senti combien le dernier acte latin étoit vuide & dénué d'action. Pour animer davantage le sien, il fait dire à Hercule en finissant le quatriéme acte :

> Toi, fidéle témoin des conquêtes d'Alcide,
> Gloire de la valeur & du sang Péantide, (C'est Philoctéte à qui il donne ses fléches :)
> Reçois ce dernier gage ; & te sers à ton tour
> De ces traits teints du sang qui me prive du jour.

Mais (& ressouviens toi d'accomplir ma priere)
Fais sur le sein d'Arcas leur épreuve premiere.
Il posséde le cœur d'une jeune beauté
Dont trop indignement le mien fut rebuté.
Que ta main de ces traits sur ma tombe l'immole,
Et qu'il y rende l'ame aux yeux même d'Iole.

La vengeance qu'il veut tirer d'Arcas est une pierre d'attente pour remplir le vuide des scènes suivantes. Mais on verra que c'est un fondement fragile d'un mauvais édifice. Et d'abord cette vengeance n'est elle pas indigne du grand Alcide prêt à devenir un dieu ? N'étoit ce pas assez que, dans un premier emportement d'amour dédaigné, il eût menacé Iole de ce sacrifice ? Mais, s'il eût dû en venir à l'effet, falloit il attendre si tard, & remettre à un autre le soin de venger après sa mort un vain amour dont il n'étoit plus question ? C'est un dernier trait fort peu héroïque.

ACTE V.

Philoctéte se met en frais, comme chez Séneque, pour raconter pompeusement la mort d'Hercule à une suivante. Ce héros sur son bûcher a, dit-il, réitéré l'arrêt qu'il avoit prononcé contre Arcas.

Alcméne arrive avec une urne qu'elle tire d'un tombeau, & dit :

En ce vase chétif tout Hercule est enclos
Je puis en une main enfermer ce héros :

Ceci fut la terreur de la terre & de l'onde,
Et je porte celui qui soutint tout le monde.

Mais, au lieu de s'abandonner à des lamentations quintessenciées qui ne finissent point chez Séneque, elle prend ici des sentimens de vengeance, & veut que Philoctéte accomplisse à l'égard d'Arcas les dernieres volontés d'Hercule. Philoctéte sent si bien l'indignité de cette vengeance qu'il a beaucoup de peine à obéir. Il s'en défend tant qu'il lui est possible; il justifie Arcas, il a pitié d'Iole. Mais Alcméne est inexorable; & Philoctéte consent malgré lui à faire l'office de bourreau. On lie Arcas au tombeau d'Hercule, vers le fond du théâtre. Mais Iole se met au devant des traits de Philoctéte, & demande grace pour son amant, ou la mort pour elle. Philoctéte est touché. Mais il se voit contraint de servir les fureurs d'Alcméne que ce délai aigrit de plus en plus. Il se met donc en devoir de percer Arcas: & Iole se jettant sur lui s'écrie:

Traître, j'attens le coup que ta main lui prépare:
En ce sein innocent pousse ton trait vainqueur;
Tu frapperas Arcas, puisqu'il est dans mon cœur.

Elle demande si elle est abordée à un climat barbare, où l'on vive de sang & de carnage. Qu'étoit-il besoin qu'Alcide cherchât aux enfers ce qu'il trouvoit chez lui?

Quel monſtre plus ſanglant, quel plus cruel Cerbere
Que ſes propres parens, avoit-il à défaire ?
Que voit-on en ces lieux, que des objets d'horreur ?
Et qu'y reſpire-t-on, que meurtre & que fureur ?

Elle a raiſon ; & l'on ne conçoit pas trop comment Alcméne eſt aſſez cruelle pour s'obſtiner à répandre un ſang innocent ſur le tombeau de ſon fils. Iole quoiqu'inutile dans le reſte de la piéce fait là un beau rôle. Mais c'eſt aux dépens d'Alcméne & d'Hercule. La jeune captive ne pouvant ni fléchir ſes juges, ni ſauver Arcas, tire de ſa robe un poignard & menace de s'en frapper, ſi l'on perce Arcas. On la déſarme ; & déja la victime étoit prête à tomber, lorſqu'un bruit de tonnerre arrête le bras de Philoctéte. Le ciel s'ouvre : on voit Hercule ſur un nuage. Il donne la vie & Iole, à Arcas. Il défend qu'on pleure Alcide devenu dieu, & il ordonne qu'on lui dreſſe des autels. Cette machine ne vaut pas mieux que dans Séneque ; & l'epiſode d'Arcas la rend plus défectueuſe. C'eſt dans un ſens contraire à celui d'Horace : DIGNUS VINDICE NODUS *.

* Horat. de ART. POËT.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ANTIGONE est un ſujet tellement lié avec la THÉBAÏDE, que l'un ne peut être intelligible ſans l'autre. Etéocle & Polynice, fils d'Œdipe, étoient convenus de partager le ſceptre, de maniere que chacun d'eux régneroit alternativement une année. Etéocle, premier poſſeſſeur, ayant goûté les appas de la couronne, ne ſe trouva pas d'humeur à garder le traité. Il ſe maintint ſur le trône ; & Polynice, à la tête d'une armée d'Argiens, vint fondre ſur Thébes. Après un combat aſſez long, les deux freres convinrent de vuider leur différend ſeul à ſeul, & s'entre tuerent. Créon, leur oncle, prit en main le gouvernement. Mais le premier eſſai qu'il fit du pouvoir ſuprême, fut de porter une défenſe expreſſe de donner la ſépulture à Polynice, qu'il déclara digne de cet effroyable opprobre, pour avoir porté la guerre dans ſa patrie. Quiconque oſeroit tenter de lui rendre les derniers devoirs, devoit être enterré tout vivant.

Antigone, ſœur de Polynice, crut devoir plus écouter la pitié que la crainte, & contrevint à la

loi. Elle en fut la victime. Ce dernier trait est la matiere de l'ANTIGONE de Sophocle. Nous en verrons quelques morceaux dans celle de Rotrou qui l'a traduite en partie du grec. Voici les personnages. Antigone, & sa sœur Isméne : un chœur de vieillards Thébains : Créon, roi de Thébes : un garde : Hémon, fils de Créon : Tiréſias devin : un officier : un esclave : Euridice, femme de Créon. La scène est à Thébes, dans le vestibule du palais ; & le tems où commence l'action, est la nuit finissante. Ces deux points sont exactement marqués dès la premiere scène, suivant la pratique de Sophocle.

ACTE PREMIER.

Pour exposer le sujet naturellement, Antigone attire sa sœur Isméne dans le vestibule du palais, comme pour lui communiquer un secret qu'elle ne veut confier qu'à une sœur. C'est une finesse d'art qui fait sentir à quel point Sophocle avoit médité sur la vraisemblance théatrale. Antigone commence. « Chère Isméne, est-il encore quel-» ques maux destinés à la maison d'Œdipe, que » Jupiter n'ait pas répandus sur nos têtes ? Non » sans doute ; le crime, la douleur & l'igno-» minie ont concouru à former nos communs » malheurs. Sçavez vous l'édit cruel que vient, » dit-on, de porter le nouveau roi ? Isméne ré-

pond : « Nos deux freres se sont donné mutuel- » lement la mort. L'armée des Argiens vient d'être » défaite : voilà tout ce que je sçais. Hé bien, » dit Antigone, je sçai plus ; & c'est pour vous » faire unique dépositaire de mon secret, que » je vous améne hors du palais ». Elle apprend à sa sœur que Créon a donné un ordre de faire une pompe funébre pour Etéocle : mais qu'à l'égard de Polynice, il a défendu aux Thébains de l'inhumer & de le pleurer, sous peine de mort : qu'il va même paroître pour réitérer publiquement ce barbare édit, & qu'elle entrevoit ses noirs projets. Car elle ajoute ces paroles que je tire de Rotrou, en demandant quelque indulgence pour le vieux style du maître de Corneille :

L'ordonnance avec soi porte sa fin expresse *.
C'est à nous qu'elle parle, à nous qu'elle s'adresse.
La racine arrachée & les arbres détruits,
Le cruel veut encore exterminer les fruits.
Or il est temps, ma sœur, de montrer qui nous sommes,
Et qui peut plus sur nous ou des dieux, ou des hommes.

Voilà au moins le sens & le tour de Sophocle. Peut être sera-t-on bien aise de voir une partie de la scène, qui est, ou peu s'en faut, une traduction du grec.

* ANTIGONE de Rotrou, act. III. sc. V.

ISMÉNE.

ISMÉNE.

Dieux, que proposez vous? Et que pouvons nous faire
Qui ne soit inutile au repos de mon frere?

ANTIGONE.

Acquittons nous au moins selon notre pouvoir.

ISMÉNE.

Mais, ma sœur, l'impuissance excuse le devoir.

ANTIGONE.

Quoi, vous vous défendez d'un si pieux ouvrage!

ISMÉNE.

L'espérance me manque, & non pas le courage...

Rotrou pousse trop cette pensée, qu'il fait dégénérer en jeux de mots. Reprenons le fil de Sophocle.

ANTIGONE.

Mais Polynice est votre frere & le mien.

ISMÉNE.

Mais Créon, notre roi, a porté une défense précise.

ANTIGONE.

Hé, est il le maître de m'écarter d'un frere?

ISMÉNE.

Songez, ma sœur, qu'Œdipe notre malheureux pere, après s'être privé de la lumiere, a terminé sa course dans la tristesse & l'ignominie. Sa mere, son épouse, double titre de maux, a fini elle même sa destinée par un lien fatal. Nos deux freres, victimes l'un de l'autre, ont péri en un

même jour. Reſtes déplorables de ce ſang infortùné, ſongez combien nous péririons plus miſérablement, ſi nous offenſons notre tyran.

Nous ne pouvons rien *.
Un peu d'abaiſſement aujourd'hui nous ſied bien.
Ce n'eſt pas qu'en effet notre ſoin ſe refuſe.
Le ſang convie aſſez, mais la foibleſſe excuſe;
Et déja mon devoir s'en ſeroit acquitté,
S'il ne falloit céder à la néceſſité.

ANTIGONE.

Allez, je ne vous preſſe plus, & vos lâches frayeurs me rendroient votre ſecours inutile. Prudente à votre gré, cédez au tems. Il ſuffira de moi pour rendre ce devoir. Il me ſera beau de mourir après l'avoir rendu. Pieuſe envers un frere, & victime de ma piété, je partagerai ſon tombeau. Déshonorez les dieux & les morts, puiſqu'il vous plaît ainſi. Aſſûrée d'être éternellement avec eux; j'aime mieux leur plaire qu'aux tyrans.

ISMÉNE.

Ah, que vous me cauſez une frayeur extrême †!

ANTIGONE.

Ne m'épouvantez pas, & tremblez ſur vous même.

ISMÉNE.

Soyez ſecrette au moins, comme je vous promets
Que, par moi, ce deſſein ne ſe ſçaura jamais.

* Rotrou, ibid.

† Ibid.

ANTIGONE.

Si rien eſt à cacher, cachez votre foibleſſe ;
Je fais gloire, pour moi, que ma vertu paroiſſe.

ISMÉNE.

Comme dans les dangers vous vous précipitez !

ANTIGONE.

Avec autant d'ardeur que vous les évitez.

ISMÉNE.

Je vous l'ai dit cent fois, cette œuvre ſera vaine.

ANTIGONE.

Bien, mon pouvoir ceſſant fera ceſſer ma peine.

ISMÉNE.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'entreprendre ardemment :
L'honneur de l'entrepriſe eſt en l'événement.

ANTIGONE.

Vos raiſons, comme vous, ſont de ſi peu de force,
Que, loin de m'arrêter, cet obſtacle m'amorce.
Laiſſez indifférent mon bon ou mauvais ſort ;
Voyez, ſi je péris, mon naufrage du port.
Pour moi, je tiens plus chere & plus digne d'envie
Une honorable mort qu'une honteuſe vie :
Et de mes ans enfin voir terminer le cours
Ne ſera qu'arriver où je vais tous les jours.

ISMÉNE.

Allez donc : que le ciel, pour vous & pour mon frere,
Conduiſe ce deſſein mieux que je ne l'eſpere !
Mais vos ſoins, ſi mon cœur ne m'abuſe aujourd'hui,
Préparent un cercueil plus pour vous que pour lui.

Quoique ces vers ſoient un peu ſurannés, leur tour eſt naturel, & exprime aſſez celui du poëte Grec, dont toutefois les penſées, plus fidélement

rendues, plairoient peut-être davantage. Cette ſcène eſt dans le goût de celle qu'on a vue entre Electre & Chryſothémis, * dont le contraſte eſt précisément le même que celui d'Antigone & d'Iſméne.

Le chœur (ce ſont des anciens du pays qui s'aſſemblent par ordre de Créon) bénit en entrant l'heureux jour où Thébes ſauvée a triomphé des Argiens : il repaſſe les événemens funeſtes dont il vient d'être témoin, & célébre la victoire des Thébains. Un traducteur latin † a fait de ce morceau une très belle ode latine, où la comparaiſon de Thébes avec un dragon, & de l'armée ennémie avec une aigle eſt vivement exprimée, auſſi bien que la protection viſible de Jupiter en faveur des Thébains, le meurtre des deux freres, & la victoire complette remportée ſur l'armée ennemie. Cette ode finit par un mot qui marque encore que c'eſt le tems de la nuit. » Allons remplir tous les temples de nos chants nocturnes ». Sur cela arrive Créon qui a ordonné aux vieillards de s'aſſembler.

Créon leur tient un diſcours, où, après avoir loué leur fidélité pour leurs rois, & allégué une ſentence citée depuis par Démoſthène, à ſçavoir qu'UN ROI N'EST BIEN CONNU QUE QUAND IL REGNE,

* ÉLECTRE de Sophocle, tom. III. act. III. ſcène unique, p. 57.

† George Ratallen.

il étale un grand zéle pour la patrie ; &, afin de commencer d'en donner une preuve, il publie la défense qu'il a faite d'enterrer Polynice, comme ennemi de Thébes ; & il décerne au contraire de grands honneurs à Etéocle, pour avoir vaillamment défendu l'etat. Il égale le supplice à l'honneur, & prétend que la peine soit aussi affreuse que la récompense est belle & honorable.

Les vieillards, sans considérer les suites & les projets politiques de Créon, se rendent aveuglément aux volontés du roi; flatterie que Sophocle a mise exprès, pour faire sentir aux Athéniens le bonheur de leur indépendance. Cette loi, ainsi publiée & non contredite, passe dans tout le cours de la piéce pour une loi de l'état entier. Créon laisse toutefois entrevoir, quoique le chœur lui réponde de l'obéissance des Thébains, qu'il craint de trouver quelque réfractaire à la loi. Rotrou a encore imité cette scène ; & même il a enchéri sur Sophocle : car il suppose une délibération où l'on voit deux courtisans, dont l'un souscrit à la loi & l'autorise, tandis que l'autre ose la blâmer en ces termes :

C'est trop, Cléodamas, exagérer son crime *, (de Polynice)
Que sa prétention fût juste ou légitime,
Encor ce traitement paroît-il inhumain ;
Il fut homme, il fut noble, il fut prince & Thébain.

* Rotrou, Antigone, act. IV. sc. I.

Je veux qu'il soit coupable, il laisse en son offense
Une matiere au roi d'exercer sa clémence.
D'un régne commençant la premiere action
Fait dessus les esprits beaucoup d'impression;
Et la douceur y trace une secrette voie
Par où le joug passant se reçoit avec joie.
La rigueur au contraire en ces événemens
Jette au pouvoir des rois de mauvais fondemens.
A peine il s'établit qu'on souhaite qu'il cesse,
Et tout joug nous déplaît, quand d'abord il nous blesse.
Sire, outre ces raisons, que votre piété
Lie aujourd'hui les mains à votre autorité;
Donnez à votre regne un favorable augure,
Accordez la justice avecque la nature;
Régnez sur les esprits, premier que sur les corps;
Faites honneur aux dieux, en faisant grace aux morts.

Ce morceau, autrefois brillant, & maintenant passé à cause du caprice des modes dans l'expression, fait du moins connoître le goût & la maniere de penser d'un poete qu'on ne lit presque plus. Revenons à Sophocle.

Un garde vient tout effrayé, & fait une suspension qui marque combien Créon étoit déja craint dans Thebes, & qu'apparemment les rois y étoient ponctuellement obéis. Tout son récit est plein de naïveté. Il dit: « Qu'il tremble de » prononcer ce qu'il va dire, & que, dans le che- » min, il se disoit souvent à lui même: Où vas tu, » misérable? tu cours à une perte assurée. Mais, » si tu demeures, on te desservira auprès de Créon,

» & tu n'en seras que plus à plaindre. Tristes » réflexions, ajoûte-t-il, qui rendent toujours le » chemin long, quelque court qu'il puisse être ». Ce sont là de ces morceaux antiques dont la naïve délicatesse ne paroissoit pas aux Grecs indigne de la tragédie. Hé, pourquoi le seroient-ils ? seroit-ce parce que, parmi les Latins, Térence a été le premier à les faire entrer dans ses comédies, & que Séneque n'a point eû le goût de les enchasser dans le tragique ?

Le garde, pressé de parler, & rassuré par le roi qui lui promet de le renvoyer sans danger déclare enfin qu'on a rendu quelques honneurs au corps de Polynice, c'est à dire qu'on a répandu du sable à l'entour, & qu'on l'a arrosé de libations mortuaires. Il proteste qu'aucun des gardes ne s'en est apperçu, & qu'on n'a trouvé nul vestige qui pût faire connoître l'auteur, de sorte qu'ils ont pris d'abord cela pour un prodige ; que cependant ils s'accusoient les uns les autres jusqu'à en venir presque aux mains : « Que tous du reste » étoient prêts de s'exposer à manier le fer brû- » lant, & à soutenir l'épreuve du feu en marchant » à travers les flammes pour montrer leur inno- » cence ». Ce sont les termes de Sophocle ; qu'enfin un d'eux les avoit déterminés par son autorité à tirer au sort pour décider qui iroit porter cette nouvelle au roi.

Le chœur ajoûte qu'il penche à croire que c'eſt là un ouvrage des dieux. Mais Créon, en roi irrité, le reprend aigrement de cette penſée. « Quoi, les dieux honoreroient eux mêmes du » tombeau, un perfide qui venoit, la torche à la » main, embrâſer leurs temples, & braver leurs » loix ! » Il attribue donc cet attentat à quelques mutins, qui, à prix d'argent, auront acheté des miniſtres de leur rébelle pitié pour contrevenir à la loi. Il ſoupçonne les gardes, & il jure de les perdre tous, s'ils ne trouvent le coupable. Le garde ſe retire, heureux d'en être quitte, & jurant de ſon côté de ne revenir plus.

L'intermède du chœur eſt une morale ſur l'adreſſe extrême de l'homme, qui tourne ou au bien ou au mal, le génie inventif qu'il a reçu des dieux, mais qui ne ſçait point l'art de ſe dérober à la mort. Cette morale tombe ſur le prétendu coupable, qui a eu l'adreſſe de rendre les derniers devoirs à Polynice, malgré l'attention des gardes, ſans pouvoir toutefois éviter le ſupplice qui l'attend. En effet le chœur voit auſſi-tôt arriver Antigone qu'on a ſurpriſe auprès du cadavre.

ACTE II.

Le même garde qui a paru dans le premier acte, revient malgré ſes ſermens, dont il ſe croit dégagé par la foi publique, & il améne lui même

Antigone pour se justifier aux yeux du roi. La princesse, sans redouter le pouvoir du tyran, convient de tout ce que dit le garde qui l'a trouvée inhumant Polynice. Elle ose même en faire gloire. Rotrou rend bien la pensée de Sophocle en deux vers,

CRÉON.

Vous faisiez donc vertu de transgresser mes loix *?

ANTIGONE.

Oui, pour servir les dieux qui sont plus que les rois.

« Ce n'est point Jupiter, dit elle, ni la justice » qui ont dicté votre arrêt : & je n'ai pas cru » qu'une loi humaine eût assez de force pour engager les hommes à violer les divines loix, ces » loix qui, sans être écrites, sont immuables, & » d'une origine si reculée qu'on l'ignore ». Le reste de son discours sur la piété fraternelle & sur le mépris de la mort, est de la même force. Ce qui étonne, c'est que le chœur, dont le devoir, comme dit Horace, est de relever la vertu, n'ose approuver la fermeté d'Antigone, sans doute de peur de déplaire à Créon. Ce roi, enflammé de courroux, jure qu'il la fera mourir elle & sa sœur, qu'il soupçonne d'avoir part au crime. Il ne peut sur-tout pardonner à Antigone cet air de grandeur & de fierté noble qui lui fait braver la tyrannie. A entendre Créon elle est la seule qui

* Rotrou, ANTIGONE, act. IV. sc. III.

trouve son action belle & honorable. Mais elle répond en montrant les vieillards, que c'est la crainte seule qui enchaîne leur langue, & qui leur fait cacher leurs vrais sentimens.

Sur ces entrefaites, Isméne éplorée vient prendre part au malheur de sa sœur. Créon lui demande avec hauteur si elle s'avoue coupable comme Antigone. « Oui, répond Isméne, je me » déclare complice ; l'action est trop belle pour » la désavouer. » Cette scène est un beau combat de générosité. Isméne oublie ses frayeurs pour se feindre criminelle, & s'exposer à la mort. Antigone de son côté ne veut pas lui céder la gloire du crime & du supplice. « Vous ne l'avez pas » même voulu, dit elle. Ah, répond l'autre, je » ne rougis point de votre malheur, & je veux » m'associer à vos dangers ».

ANTIGONE.

Les dieux sçavent qui de nous a fait le crime, & je ne reconnois point pour amis ceux qui n'aiment que de paroles.

ISMÉNE.

Ah, ma sœur, ne me faites pas l'affront de m'empêcher de mourir avec vous ; souffrez que j'appaise du moins par mon sang les mânes d'un frere négligé.

ANTIGONE.

Non : laissez moi le crime & le châtiment.

ISMÉNE.

Hé, que deviendrai-je ſans vous ?

ANTIGONE.

Demandez le à Créon, puiſque vous avez la foibleſſe de dépendre de lui.

ISMÉNE.

Ah, ma ſœur, vous m'accablez.

ANTIGONE.

Je vous plains ; mais votre lâcheté mérite bien cette peine.

ISMÉNE.

Hé, que puis-je faire de plus, que de m'offrir à mourir avec vous ?

ANTIGONE.

Vivez ! je ne vous envie point ce bonheur.

ISMÉNE.

Malheureuſe, je vivrois, & vous mourez !

ANTIGONE.

C'eſt le partage que nous avons choiſi l'une & l'autre ; vous la vie, moi la mort.

ISMÉNE.

Je vous l'avois prédit.

ANTIGONE.

Votre prudence doit plaire en cette cour ; & ma fermeté cherche aux enfers des approbateurs.

ISMÉNE.

Le crime nous eſt commun.

ANTIGONE.

Non, encore une fois, vivez. Pour moi, depuis long-temps j'ai consacré ma vie à la gloire d'honorer ce que j'ai de plus cher.

Cette générosité mutuelle va dans Antigone jusqu'à la fierté; dans Ismène, c'est compassion, c'est tendresse pour sa sœur, qu'elle ne peut se résoudre d'abandonner. « Quoi, dit-elle au tyran, » ferez vous mourir l'épouse destinée à votre fils »? C'est qu'en effet Hémon aimoit Antigone. Créon sacrifie ce tendre intérêt à sa politique & à sa fureur; & voilà le seul bien que regrette Antigone. Il lui échappe un soupir vers Hémon, ou plutôt elle se plaint d'avoir un pere si dénaturé. Le tyran outré, paroît déterminé à faire mourir Antigone, & fait garder à vue l'une & l'autre sœur. Rotrou a présenté le même combat d'amitié entr'elles; & de plus il en fait naître un autre tout semblable entre Antigone & la femme de Polynice: car il suppose que ce prince avoit amené avec lui son épouse dans l'espérance de s'emparer de Thébes & d'y régner.

Les vieillards tirent de tout ceci une moralité générale sur les miseres attachées à la condition humaine, & particulierement sur les infortunes qui accablent la maison d'Œdipe. Il y a entre autres une belle strophe sur le suprême pouvoir de Jupiter que rien ne peut arrêter, pas même

l'éternité, & sur ses lumieres qui s'étendent à l'avenir comme au passé. Dans un autre, on voit l'application d'un mot dit par un sage; à sçavoir que le mal même se revêt de l'apparence du bien aux yeux de celui que le destin pousse à sa perte: c'est du prétendu crime d'Antigone que le chœur veut parler.

ACTE III.

Hémon, la douleur peinte sur le visage, vient trouver le roi, son pere, au sujet de la triste nouvelle qu'il a apprise: il lui parle d'abord avec tout le respect possible, & toute la modération d'un fils, jusqu'à paroître négliger les intérêts de l'amant; car il proteste qu'il est prêt de redresser ses inclinations sur celles d'un pere, s'il juge ses vues plus droites, & qu'il n'est point d'amour si cher qu'il ne lui sacrifie. C'est ici que Créon l'arrête en lui répondant qu'il ne peut faire mieux que de soumettre ses plus tendres sentimens aux volontés paternelles: &, pour lui faire goûter une maxime si dure, il exagere le crime d'Antigone comme une désobéissance pernicieuse à un état; & il releve la nécessité où se trouve un roi de donner des exemples de sévérité qui contiennent le peuple dans le devoir.

Mais, dans toutes ses maximes, si belles en apparence, il paroît que l'homme parle plus que

le roi. Il ne peut dévorer l'affront d'avoir été bravé par une jeune princesse. La scène de Diégo & de Rodrigue dans le Cid, a beaucoup de rapport à celle-ci. Diégo dit, comme Créon :

Nous n'avons qu'un honneur : il est tant de maîtresses, &c.

Rotrou termine le discours de Créon par une sentence qui n'est pas tout à fait celle de Sophocle, mais qui en suit naturellement :

Sur les desseins des rois, comme sur ceux des dieux,
De fidéles sujets doivent fermer les yeux ;
Et, soumettant leur sens au pouvoir des couronnes,
Quelles que soient les loix, croire qu'elles sont bonnes.

Le chœur approuve le discours de Créon. C'est encore une flatterie. Aussi appuiera-t-il, quoique timidement, la réponse d'Hémon, dont voici la substance. « Mon pere, la prudence est un don » des dieux, le plus grand, sans doute, qu'ils » ayent départi aux hommes. Il ne m'appartient » pas de contredire les décisions d'un pere, & » il se trouvera assez de courtisans pour les ap» prouver en sa présence. Mais il est du devoir » d'un fils de vous déclarer les sentimens intimes » du peuple. Le respect les déguise, & la flatterie » seule est le langage qu'on ose parler à votre » cour. Toutefois j'entends les bruits secrets, & » je ne puis vous céler que tout Thébes pleure An» tigone, comme digne d'un tout autre sort que » celui où elle se voit condamnée. Quoi, disent

» les Thébains, une princesse qui a porté la piété
» jusqu'à exposer sa vie pour procurer à un frere
» le seul bien qu'il pût attendre des mortels,
» ne méritoit elle pas plutôt une couronne qu'un
» supplice ? O mon pere ! Rien ne m'est plus cher
» que votre conservation & celle de l'état ; &
» qu'y a-t-il de plus désirable pour des fils, que
» la gloire d'un pere, & pour un pere, que celle
» de ses fils ? Au nom de cet amour mutuel,
» daignez ne pas donner dans le préjugé trop
» ordinaire, qu'un roi soit à couvert de l'erreur. »
Cette morale est poussée assez loin à la maniere des Grecs. Il finit en priant son pere de laisser fléchir son cœur & de donner lieu à de plus doux sentimens. Tout ce discours est noblement traduit dans Rotrou. En voici quelques vers :

Jamais la vérité, cette fille timide,
Pour entrer chez les rois ne trouve qui la guide ;
Au lieu que le mensonge a mille partisans,
Et vous est présenté par tous vos courtisans.

Le roi, irrité de voir un fils assez hardi pour reprendre son pere & son roi, le traite en esclave plutôt qu'en sujet & en fils. La contestation se ranime par plusieurs vers serrés & dialogués d'une façon digne de Sophocle, & que je donnerois de la maniere de Rotrou, si elle n'étoit un peu trop passée. La modération du fils se tourne en fermeté, & le courroux du pere, en fureur. Celui

ci ordonne qu'on améne Antigone pour la faire expirer aux yeux d'Hémon. Hémon se retire, tout hors de lui même, après ces beaux vers que j'emprunte du poëte françois, imitateur de Sophocle :

Ce ne sera jamais, au moins en ma présence,
Que l'on accomplira cette injuste sentence ;
Faites à vos flatteurs autoriser vos loix,
Et voyez votre fils pour la derniere fois.

Créon, pour ôter à son fils toute occasion de remuer, veut hâter sa vengeance. Il excepte Ismène du supplice ; mais il condamne Antigone à être enfermée toute vive dans une grotte, avec un morceau de pain, pour empêcher, dit-il, que la peine de sa mort ne retombe sur Thébes. Telle étoit la superstition payenne, qui trouvoit le secret de se venger sans crime. Car c'étoit une impiété de faire mourir quelqu'un par la faim ; & pour sauver le reproche que son ombre auroit pû faire à sa terre natale de l'avoir englouti pour se dispenser de le nourrir, on donnoit une légère nourriture à ceux qu'on enfermoit vivans dans le sein de la terre. Créon termine la scène par une dérision très impie. « Antigone, dit-il, ob-
» tiendra de Pluton, le seul des dieux qu'elle ho-
» nore, le privilége de ne pas mourir : ou bien
» elle apprendra combien il lui sert de peu d'ho-
» norer les divinités infernales. »

Pour

Pour contraster à ces mouvemens de théâtre, les deux scènes suivantes sont pleines de tendresse. Les vieillards font d'abord leurs réflexions sur la force de l'amour, au sujet de celui d'Hémon. Ils commencent ainsi : « Amour, dieu invincible, » tu renverses les plus brillantes fortunes, quoique » tu ne résides que sur les joues d'une fragile » beauté. Ton empire s'étend sur les mers, » dans les bois, sur les mortels & sur les dieux. » Nul d'eux ne peut éviter tes traits ; mais ils » portent la fureur dans les cœurs. Tu précipites » même les justes dans le crime : & c'est toi qui » viens d'exciter une nouvelle tempête dans la » maison d'Œdipe ». Le chœur ne sçauroit toutefois refuser des larmes au destin d'Antigone, dont le lit nuptial va être, dit-il, un tombeau.

Antigone fait avec le chœur la seconde scène. Ce sont ses dernieres plaintes qu'elle vient faire à la maniere des anciens, & que les latins appelloient NOVISSIMA VERBA. On en a vû de pareilles dans l'IPHIGÉNIE EN AULIDE. * Rien de plus touchant que ces morceaux chez tous les poëtes de la Gréce, où ces plaintes étoient essentiellement en usage.

ANTIGONE.

Citoyens de Thébes, jettez les yeux sur une princesse déplorable qui suit la derniere route où

* IPHIGÉNIE EN AULIDE, act. V.

aboutiſſent les mortels, & qui voit le ſoleil pour ne le plus revoir. La nuit éternelle qui entraîne tout, me conduit toute vive aux bords de l'Achéron. C'eſt là l'hymen qui m'eſt préparé. Car, hélas, ſon flambeau ne s'eſt point allumé pour moi, & les temples n'ont pont retenti du chant nuptial.

Elle ſe compare à Niobe qui fut changée en rocher de marbre. Le chœur la loue plus qu'il ne la conſole: & c'eſt ſur cela qu'elle atteſte ainſi le peuple. « O Thébes, ô citoyens, ô ſources de » Dircé, & vous, forêts voiſines, ſoyez témoins » de la loi barbare qui me précipite, dirai-je dans » une priſon ou dans un tombeau, parmi les morts » ou les vivans, ou plutôt hors du commerce des » uns & des autres, ſans être pleurée par ceux qui » me ſont le plus chers ».

Sur une parole du chœur qui lui rappelle le ſouvenir d'Œdipe, dont les malheurs retombent ſur elle, Antigone s'écrie encore. « Quelle plaie aigriſſez vous, cruels, en me remettant ſous les » yeux le deſtin des Labdacides. O furies, ſpectatrices de l'hymen de ma mere! O affreux » hymen! De quel ſang ſuis-je iſſue, & à quel » ſort étois-je réſervée! Frere malheureux, devenu » époux ſous d'horribles hoſpices, c'eſt vous, qui, » tout mort que vous êtes, m'entraînez toute » vivante au tombeau ».

Voilà une légere idée des derniers adieux d'Antigone, assez semblables, comme on peut conjecturer, aux pleurs que versa la fille de Jephté *, quand elle alla sur les montagnes pleurer sa virginité avant que d'être sacrifiée, soit que ce sacrifice fût réel ou mystérieux. Il ne faut donc pas faire un crime à Sophocle, comme s'il démentoit en ceci le caractere de fermeté qu'il a donné à Antigone. Car courir à la mort sans avoir la moindre impression de sensibilité, c'est plutôt brutalité qu'héroïsme. On voit souvent des misérables qui se rient du supplice, non qu'ils surmontent l'horreur naturelle de la mort; mais parce qu'en effet leur esprit très borné, & leur cœur enivré du crime, les ont rendus incapables de sentir ou d'appercevoir le prix de la vie, sur tout dans la chaleur du combat. Mais s'exposer de sang froid à mourir, & sentir toutefois le prix de son sacrifice, voilà l'héroïsme. Les plaintes que fait Antigone, après cet effort, sont les derniers soupirs de la nature, qui, loin d'étouffer la générosité, lui donnent au contraire un nouveau relief.

Créon finit ce spectacle si touchant par un trait inoui de tyrannie. Il trouve mauvais que la princesse prolonge plus long-temps ses plaintes; & il donne ordre qu'on la conduise à l'antre, en pro-

* Au LIVRE DES JUGES, chap. 11. ỷ. 34. & suivans.

teſtant que ni lui ni les Thébains ne ſeront ſouillés par ce nouveau genre de mort.

« O ſépulcre, s'écrie Antigone, ô caverne, ô » lit nuptial, tu ſeras donc ma demeure éternelle! » Je vais retrouver les miens aux enfers. Proſer» pine les a preſque tous enlevés.

» De ce ſang déplorable *
» Je mourrai la derniere & la plus miſérable ».

C'eſt, mot pour mot, le ſens de Sophocle qui a paſſé dans ce vers de Racine, ſans que peut-être Racine s'en ſoit apperçu; tant la penſée eſt naturelle, & tant il avoit l'eſprit nourri des tours de Sophocle & d'Euripide. Antigone continue: « Obligée de périr à la fleur de l'âge, je me con» ſole dans l'eſpoir que ma préſence ſera pré» cieuſe à Œdipe, à Jocaſte & ſur tout à mon » frere. Chers morts, c'eſt à ces mains que vous » devez les honneurs funébres que vous avez re» çus. Et toi, Polynice, tu ſçais que mon trépas » eſt le prix de ma tendreſſe pour toi. Mais enfin » mon cœur eſt ſatisfait, & mon crime m'eſt glo» rieux. Les cœurs généreux me rendront cette » juſtice. Si j'euſſe été mere, & qu'il m'eût fallu » rendre les derniers devoirs à un époux au prix » de ma vie, je n'aurois pas bravé une loi pu» blique ». C'eſt que la tendreſſe pour ſes enfans auroit dû l'emporter ſur les honneurs dûs à un

* PHÈDRE de Racine, act. I. ſc. III.

époux mort. Auffi apporte-t-elle pour raifon de cette différence entre un mari & un frere, qu'elle auroit pu trouver un autre mari ; mais qu'Œdipe & Jocafte étant morts, elle n'a plus d'autre frere à efpérer. J'ai appréhendé que ce fentiment, tout épuré qu'il eft, ne parût rifible en notre langue, & contraire à la véritable idée de Sophocle ; car ce poëte prétend rendre Antigone plus aimable en la rendant innocente, & en la lavant du foupçon d'avoir voulu couvrir du voile de la piété, un attentat fur les loix. « C'eft donc pour un de» voir fi jufte, continue-t-elle, que Créon me » condamne à périr abandonnée de ceux mêmes » qui me devroient du moins le tribut de leurs » larmes. Grands dieux ! Quelle de vos loix ai-je » donc violée ? Mais pourquoi tourner mes regards » vers les dieux ? Quel fecours puis-je en attendre ? » C'eft ma piété même qui m'attire le fupplice def» tiné aux impies. Que dis-je ? Si ma mort eft un » arrêt du ciel, j'y foufcris ; fi j'ai péché, je par» donne, & je me foumets à la peine. Mais, fi la » loi eft injufte, puiffent ceux qui l'ont portée, » éprouver tous les maux dont ils m'accablent au» jourd'hui ».

Créon preffe les gardes ; & cette fcène fe tourne infenfiblement en intermède. Car Antigone part en proteftant contre l'injuftice, & en reprochant aux Thébains leur dureté à la vue d'une princeffe

si indignement traitée. Les vieillards ne répondent qu'en alléguant quelques exemples de pareilles infortunes, tel que celui de Danaé & d'Orphée, qui périrent malheureusement, quoique issus d'un sang illustre, tant le destin est insurmontable : c'est par la crainte du tyran, qu'ils rejettent sur le destin une mort qu'ils sçavent être l'effet de la tyrannie. Mais il falloit bien peindre au naturel les cours des rois, pour frapper les Athéniens par le retour délicat qu'ils faisoient sur leur liberté.

ACTE IV.

Tirésias arrive conduit par un domestique, & la scène est exactement telle que l'a rendue le vieux poëte que j'ai déja cité. J'en mettrai ici le commencement, sans appréhender que la naïveté de ses expressions ne dégrade la simplicité du dialogue grec :

TIRÉSIAS.

La lumiere d'un seul sert à deux que nous sommes :
C'est aux hommes aussi de conduire les hommes.

CRÉON.

Que nous apprendrez vous, bon vieillard, qui sans yeux
Lisez si clairement dans les secrets des dieux ?

TIRÉSIAS.

Un avis qui regarde, & vous & votre empire :
Mais pesez mûrement ce que je vais vous dire.

CRÉON.

J'ai toujours obéi ; vous, toujours ordonné.

TIRÉSIAS.

C'eſt l'unique ſecret qui vous a couronné.

CRÉON.

Auſſi vous conſulté-je en tout ce qui me touche,
Aſſuré que les dieux parlent par votre bouche.

TIRÉSIAS.

Sur-tout, pour votre bien, croyez moi déſormais;
Car le beſoin en preſſe, ou ne preſſa jamais.

CRÉON.

O dieux, quelle frayeur m'excite ce langage!

TIRÉSIAS.

Bien moindre que ne doit ce funeſte préſage.

Ici Tiréſias raconte ce qui eſt arrivé; à ſçavoir un combat ſanglant d'oiſeaux, le peu de ſuccès des ſacrifices, & choſes pareilles de funeſte augure. Il conclut que Thébes eſt menacée de nouveaux malheurs à cauſe de l'opiniâtreté & de la barbarie de Créon envers Antigone & Polynice.

Créon s'enflamme de colère, & taxe nettement le devin d'avoir rendu ſa voix vénale. Tiréſias de ſon côté ſe venge de cette inſulte par cet oracle terrible. « Sçachez, dit-il à Créon, qu'a-
» vant le tour du ſoleil, la mort d'un de vos fils
» vengera Polynice & Antigone, l'une cruelle-
» ment enfermée dans un tombeau, & l'autre
» injuſtement privé de l'honneur du ſépulcre.
» Triſte effet de votre violence, & d'une impiété
» que les dieux déteſtent! Déja les Furies venge-
» reſſes des devoirs violés, ſont prêtes à vous

» tourmenter, & à vous précipiter dans les mêmes » maux. Jugez à présent si c'est l'intérêt qui me » délie la langue. Je prévois plus encore. Votre » cour retentira bientôt de cris & de hurlemens. » Vous verrez s'élever contre vous toutes les » villes où les cendres des morts auront été vio- » lées. Voilà les traits inévitables que mon in- » dignation vous lance. Allons, enfant, conduis » moi hors de ce palais.

Il se retire : le chœur est effrayé de ses menaces, & Créon encore plus. Mais il lui paroît dur d'être contraint à se relâcher. Il demande conseil : la crainte l'emportant alors sur la flatterie, on lui conseille de ne pas balancer de délivrer promptement Antigone, & d'inhumer Polynice. Il se rend, quoiqu'avec peine : il donne même ses ordres, & se retire pour les faire exécuter.

L'intermède du chœur consiste dans une hymne à Bacchus, dieu tutélaire de Thébes, pour l'appaiser & l'engager à écarter les maux prédits par Tirésias.

ACTE V.

Un officier du palais commence le dénouement par la maniere effrayante dont il annonce au chœur que la brillante fortune de Créon s'est éclipsée. Il s'explique à mesure que les Vieillards l'interrogent, & il dit enfin, sans détour, qu'Hé-

mon s'est tué sur le corps d'Antigone, qui avoit fini son destin. L'oracle ne s'est trouvé que trop véritable. C'est la réflexion du chœur : mais l'effet de cet oracle n'est-il point un peu trop prompt ? Tirésias peut il avoir le mérite d'une prédiction qui s'accomplissoit, ou du moins qui devoit s'accomplir presque dans le tems qu'il la prononçoit ? Créon de son côté a-t-il été prudent de n'avoir pas prévû ce malheur, ni donné des gardes à son fils, comme il en avoit donné aux deux princesses ? Quoi qu'il en soit, Euridice, femme de Créon, consternée des bruits qu'elle a entendus en sortant pour aller au temple, veut sçavoir des Thébains ce qui en est.

L'officier commence son récit en disant à la reine qu'il ne flattera point ses douleurs, & qu'il va l'accabler. Puis il raconte comment Créon, pressé d'un repentir tardif, s'occupoit à rendre les derniers devoirs aux tristes restes du corps de Polynice, & se hâtoit ensuite d'aller vers la grotte, qu'on avoit ouverte pour en retirer Antigone, lorsqu'il a entendu une voix dont les cris devenus plus sensibles à mesure qu'il approchoit, lui ont fait reconnoître son fils. « Ah, s'est-il » écrié, c'est mon fils que j'entends. Courez, » volez, entrez dans la grotte : rassurez moi sur » ce funeste doute. Nous pénétrons dans l'antre. » Mais quel affreux spectacle au fonds de ce

» tombeau ! Nous voyons Antigone attachée à un
» nœud fatal qu'elle avoit formé de ses voiles.
» Hémon la tenoit embrassée, & poussoit des cris
» lamentables sur la mort de son amante, sur la
» barbarie de son pere, & sur un si cruel hyme-
» née. Le roi arrive, le voit & lui crie : mal-
» heureux, que vas tu faire ? Quel est ton dessein ?
» Quelle fatalité t'entraîne à ta perte ? Sors, mon
» fils, sors de ce tombeau ? C'est ton pere qui t'en
» conjure. Mais Hémon, lui jettant un regard ter-
» rible, dédaigne ses prieres ; pour toute réponse,
» il tire son épée, & s'avance. Le roi fuit ; Hé-
» mon tourne tout son courroux sur lui même,
» se perce ; &, embrassant Antigone, il rend entre
» ses bras un torrent de sang avec la vie. Ainsi
» l'amant & l'amante ont-ils été réunis sous les
» auspices de Pluton ; exemple terrible des suites
» funestes que traîne après soi l'injuste courroux
» des rois ».

Après ce récit Euridice, mere d'Hémon, s'en va sans rien répondre. C'est une adresse de l'avoir fait ainsi disparoître par une scène muette. Une douleur plus éloquente dans une mere l'auroit été moins, & n'eût pas assez préparé l'événement qu'on verra. Le chœur & l'officier soupçonnent d'abord quelque chose du dessein de la reine. Ils craignent pour ses jours ; puis il se rassurent : enfin ils se déterminent à la suivre, sans lui don-

ner presque le tems de se renfermer. Mais les vieillards rencontrent Créon, dont la vûe & le désespoir les arrêtent. Ce malheureux pere tient le cadavre de son fils, & s'écrie en paroissant. « Insensé, qu'ai-je fait ? Impitoyable sévérité où » m'as tu réduit ? O Thébains, vous voyez mon » fils égorgé.. Arrêt babare ! O mon fils, c'est » moi qui t'ai sacrifié avec ton épouse ». Il reconnoît qu'il s'est repenti trop tard, repentir inutile qui le déchire. Il fait encore quelques plaintes semblables, lorsqu'un esclave l'interrompt pour lui donner un autre sujet de larmes.

CRÉON.

Hé, que puis-je voir de plus affreux !

L'ESCLAVE.

La mort de la reine ! Elle vient de se percer!

CRÉON.

O Pluton, ô Enfers, quel charme goûtez vous à tourmenter un malheureux ? Que viens tu m'apprendre ? Ah ! viens tu accabler un mort ? Je le suis. Parle. Que m'annonces tu ? Quoi ? Qu'Euridice s'est immolée ?

L'ESCLAVE.

Vous pouvez le voir de vos yeux. La voici : (il la montre dans le fonds du théâtre.)

CRÉON.

Ah, falloit-il me réserver cet horrible spectacle ? Quel sort m'attend encore ? Je tiens le corps d'un

fils, & je vois celui de sa mere! O mon fils! O chère épouse!

L'ESCLAVE.

C'est vers cet autel qu'elle vient de se frapper, après avoir pleuré son premier époux Mégarée, & le triste hymen de son fils Hémon. Pour vous, elle vous accable d'imprécations comme un parricide.

CRÉON.

Tout mon sang se glace. Amis, que ne me percez vous? (Il n'a point d'épée : les Grecs n'en portoient pas chez eux). Quel déluge de maux a fondu sur moi!

L'ESCLAVE.

A en croire la reine, vous êtes seul la source de tous ces maux.

CRÉON.

Comment a-t-elle péri?

L'ESCLAVE.

Par le poignard qu'elle a plongé dans son sein, dès qu'elle a sçu la mort de son fils.

CRÉON.

Ah, barbare, j'en suis la cause unique. C'est moi, chère Euridice; oui, c'est moi qui t'ai immolée. Je me ferai justice. Allons, amis, exterminez moi, conduisez moi à la mort. Je ne suis qu'une ombre & qu'un fantôme.

Ensuite de quelques autres sentimens, qui expriment son désespoir, il se retire : & le chœur finit par une sentence, à sçavoir que la modération & le respect rendu aux dieux sont les principaux appuis de la félicité des rois, & qu'un repentir tardif, fruit des grands crimes, est le dernier supplice dont le ciel punit leur orgueil. C'est en effet le but de cette tragédie. Créon, enivré du pouvoir suprême qu'il avoit repris pour la seconde fois, après la mort des deux fils d'Œdipe, en abuse dès les premiers jours jusqu'à manquer de respect aux divinités infernales, & d'humanité pour ses proches. Le châtiment qu'il en reçoit l'instruit & le rend sage : mais inutilement & trop tard.

L'on ne sçauroit nier que cette piéce ne soit tout à fait bien conduite & que, malgré sa grande simplicité, la terreur & la pitié n'y soient portées à leur comble. Les incidens naissent les uns des autres, & tout marche au but sans paroître gêné. Il peut y avoir seulement quelque défaut dans la trop grande sécurité de Créon, qui reçoit les derniers adieux de son fils sans songer à le faire arrêter. Il faut toutefois considérer que Créon est tellement enflammé de colère, qu'il est assez naturel qu'en cet état il ne soupçonne pas son fils de porter l'amour jusqu'au désespoir. D'ailleurs ce vieux politique, semblable à l'Acomat de

Racine, dans BAJAZET, connoît peu & sent peu l'amour. Il pouvoit donc dire, à peu près comme Acomat après l'événement :

> Ah, de tant de conseils événement sinistre !
> Prince aveugle, ou plutôt trop aveugle ministre ;
> Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
> Chargé d'ans & d'honneurs, confié tes desseins,
> Et laissé d'un visir la fortune flottante,
> Suivre de ces amans la conduite imprudente.

Après tout, cette faute de Créon, si l'on veut que ç'en soit une, produit un dénouement magnifique, en nous faisant voir d'un côté Hémon expirant près d'Antigone, & de l'autre une mere qui ne peut survivre un moment à son fils ; sans parler de la situation où ces rudes châtimens du ciel, redoublés coup sur coup, mettent l'infortuné Créon, qui, malgré son crime, devient un objet de compassion, quand on le voit puni comme époux, comme pere & comme roi.

Il ne seroit pas juste de passer sous silence l'ANTIGONE de Rotrou, dont on a déja vu quelques morceaux. Il n'a pas fait comme les Italiens, de simples traductions des piéces anciennes qu'il a touchées. Mais il les a tournées à sa façon, en ne perdant rien des scènes essentielles. Le malheur est que, de son temps, on ignoroit l'art des régles, ou, ce qui est la même chose, les délicatesses de la

vraisemblance. En maniant ce sujet, par exemple, il appréhenda de manquer de matiere. Dans cette crainte, au lieu de commencer son action au point où la commence Sophocle, c'est à dire après la Thébaïde, ou la mort mutuelle d'Etéocle & de Polynice, il crut devoir fondre deux tragédies ensemble, ce qui péche contre l'unité du sujet.

Il n'a pas moins péché contre l'unité de lieu & de tems, chose où l'on ne prenoit pas garde de si près au siécle passé: mais cela même lui a donné lieu d'établir de très belles scènes. Sa premiere partie, ou sa THÉBAÏDE, s'étend depuis le commencement jusqu'à la troisieme scène de l'acte III. Nous en parlerons dans son lieu au sujet des tragédies d'Euripide, de Séneque & de Racine sur le même fonds. Disons seulement un mot de la seconde partie dont il s'agit ici. C'est proprement l'Antigone d'après Sophocle. Mais tout ce que Sophocle met en récit par la nécessité du lieu, Rotrou le met en spectacle. Ainsi toute la narration grecque sur la mort d'Antigone, d'Hémon & d'Euridice, se tourne en action chez le poëte françois. Mais aussi il faut passer d'un plein saut du palais dans le rocher. Alors on y voit agir Hémon & le roi son pere; ce qui fait des scènes plus animées, plus vives & plus brillantes. L'amour, la rage & le désespoir, tout y parle éloquemment & avec beaucoup de dignité. Chaque acteur

y ſoutient ſon caractère, excepté Iſméne qui finit très mal la piéce par ces deux vers:

Lâche, ne puis-je donc faire un dernier effort!
Mourrai-je mille fois par la peur d'une mort?

Rotrou, après Sophocle, n'avoit repréſenté Iſméne que prudente & généreuſe ſur-tout, puiſquelle avoit voulu partager le crime & le ſupplice de ſa ſœur. Pourquoi la dégrader tout-à-coup par un ſeul trait à la fin de la tragédie? Qu'avoit affaire ici cette princeſſe? Sophocle s'eſt bien gardé de l'y introduire. Créon l'avoit fait arrêter, l'avoit dérobée à la rigueur de la loi: cela ſuffiſoit. En ceci, & dans les autres imitations de Rotrou, l'on ne ſçauroit trop s'étonner que ce poëte qui conſtamment étoit un génie, & qui connoiſſoit les anciens juſqu'à les entendre & les rendre à la lettre, n'ait pas voulu faire attention au plus eſſentiel, je veux dire, au bon ſens exquis de ces mêmes anciens, qui portoient l'amour de la vraiſemblance au point de lui ſacrifier tout ce que leur génie auroit pû leur dicter de beau hors de ſa place.

Rotrou redoutoit ſur tout, comme on le fait encore de nos jours, cette extrême ſimplicité qui ſe contentoit de peu de matiere. En faut il donc davantage pour le tragique que pour l'épique, qui en demande peu, ſuivant l'excellente re-

marque

marque de Deſpreaux* ? La raiſon eſt égale de part & d'autre ; c'eſt que la vraiſemblance eſt alors mieux gardée ; que l'eſprit du ſpectateur eſt moins partagé ; que les ſentimens tendent plus directement & de ſuite au même but ; que les paſſions ſont conduites d'un plus grand air ſans interruption ; & qu'enfin tout ce qu'on peut ajoûter au delà, loin d'embellir l'action ne fait que la charger & la confondre. En effet que dire de l'ANTIGONE de Rotrou, & à proportion de toutes les piéces épiſodiques, ſinon que c'eſt une grande & vaſte hiſtoire de pluſieurs faits qui paſſent ſucceſſivement ſous les yeux, ſans qu'aucun d'eux y faſſe une impreſſion durable, à cauſe de leur multiplicité & de leur peu de liaiſon ? A la vérité c'eſt un choix de belles ſcènes : mais ces ſcènes, avec toute leur beauté, ne forment point un tout qui ſoit beau ou touchant, à force d'être trop l'un & l'autre, s'il eſt permis de parler ainſi. La tragédie de Sophocle, toute ſimple qu'elle eſt, laiſſa une profonde impreſſion dans les cœurs ſur le théâtre d'Athénes. Elle fut repréſentée trente deux fois † ; & l'eſtime qu'on en fit valut à ſon auteur la préfecture de Samos.

* Préface du LUTRIN.

† Ariſtophane le grammairien.

PERSONNAGES.

ANTIGONE & sa sœur ISMÉNE.
LE CHŒUR, composé de vieillards Thébains.
CRÉON, roi de Thébes, & frere de Jocaste.
UN GARDE.
HÉMON, fils de Créon.
TIRÉSIAS, devin.
UN OFFICIER.
UN ESCLAVE.
EURYDICE, femme de Créon.

La scène est à Thébes, dans le vestibule du palais.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ANTIGONE, ISMÉNE.

ANTIGONE.

« CHERE Isméne, ô ma tendre sœur, est-il encore » quelques maux destinés à la maison d'Œdipe, » que Jupiter n'ait pas répandus sur nos têtes ? » Non, sans doute : le crime, la douleur & l'igno- » minie ont concouru à former nos communs mal- » heurs ». Mais on parle partout d'un nouvel édit que le nouveau roi vient de faire publier.... En avez vous connoissance ?.. Sçauriez vous ce que c'est ?.. Ou ignorez vous les maux que nos ennemis nous préparent ?

ISMÉNE.

Je n'ai absolument rien appris, ma chere Anti-

gone, de triste ou d'agréable, depuis que nos deux freres nous ont été enlevés en se donnant mutuellement la mort. Je sçais seulement que, dans cette nuit même [1], l'armée des Argiens a été mise en fuite : j'ignore d'ailleurs si nos maux s'aggravent ou diminuent.

ANTIGONE.

« Hé bien ! je sçais plus ; & c'est pour vous faire » unique dépositaire de mon secret que je vous » amene hors du palais ».

ISMÉNE.

Quoi donc ! Votre ame me paroît livrée aux plus affreuses inquiétudes.

ANTIGONE.

Hélas ! Créon vient de faire accorder l'honneur de la sépulture à l'un de nos freres, & de livrer l'autre à l'opprobre. En effet il a, dit-on, ordonné de faire une pompe funébre pour Étéocle, conformément à l'équité & à nos usages ; mais à l'égard de Polynice, il a défendu aux Thébains de l'inhumer & de le pleurer. Il veut qu'on ne lui donne aucune marque de deuil, aucune sépulture, & qu'il devienne une proie précieuse pour les oiseaux avides de se repaître. Tels sont les ordres émanés de la bonté de Créon : ils vous regardent ainsi que moi ; car il m'a particuliérement en vue.

1 Le P. Brumoy conclut, avec raison, de cet endroit, que le temps où commence l'action est la nuit finissante.

Il va même paroître ici pour nous déclarer publiquement ses intentions, qu'il a l'air de supposer ne nous être pas connues, & pour nous apprendre qu'il met la plus grande importance à cette affaire : il y va de la vie de quiconque transgressera ses ordres. Voilà ce que j'avois à vous apprendre. Voici maintenant, ma sœur, l'occasion de montrer si vous avez de l'ame, & si vous êtes digne de vos nobles parens.

ISMÉNE.

O malheureuse que je suis ! Puisque les choses en sont à ce point, quelle utilité pour moi de les sçavoir ou de les ignorer [1] ?

ANTIGONE.

Voyez cependant jusqu'où vous pouvez vous prêter à mes vues, & si vous pouvez m'être de quelque secours ?

1 Le texte porte :

. . . . ἐγὼ
Λύουσ' ἂν ἢ θάπτουσα προσθείμην πλέον.

Où aboutiroient mes efforts, si j'entreprenois de violer la loi ou d'ensevelir mon frere ?

Mais cette leçon ne peut avoir lieu, comme l'observe très bien M. Vauvilliers. En effet la suite du dialogue prouve évidemment qu'Isméne ni Antigoné même n'entendent parler ici de la sépulture de leur frere. Il faut donc liré avec le savant académicien :

χλύουσ' ἂν ἢ τ' ἅπτουσα.

Et c'est cette leçon que nous avons suivie dans notre traduction.

ISMÉNE.

Quel projet audacieux méditez vous? Quelle est votre idée?

ANTIGONE.

Pouvez vous m'aider à enlever le corps de Polynice?

ISMÉNE.

Prétendez vous donc l'ensevelir, malgré la défense formelle qui en est faite à tous le monde?

ANTIGONE.

Oui, je donnerai, quoique vous vous y refusiez, la sepulture à mon frere & au vôtre. On ne me reprochera jamais d'avoir manqué à ce devoir.

ISMÉNE.

« Mais Créon, notre roi, a porté une défense » précise.

ANTIGONE.

» Hé, est-il le maître de m'écarter d'un frere?

ISMÉNE.

» Songez, ma sœur, qu'Œdipe, notre malheu- » reux pere, après s'être privé de la lumiere, a » terminé sa course dans la tristesse & l'ignominie. » Sa mere, son épouse, double titre de maux, a » fini elle même sa destinée par un lien fatal. Nos » deux freres, victimes l'un de l'autre, ont péri » en un même jour. Restes déplorables de ce sang » infortuné, songez combien nous péririons plus » misérablement, si nous voulons nous aheurter

contre la volonté & le pouvoir des tyrans. Vous devez, en un mot, considérer que la foiblesse de notre sexe nous met hors d'état de lutter contre des hommes : & de plus, notre triste condition, qui nous confond au rang des sujets, nous oblige de souffrir ces maux, & peut être encore de plus fâcheux. Je ne me refuserai donc pas à l'autorité, en priant toutefois les mânes de m'excuser si je céde à la nécessité : car il y a de la folie à entreprendre au dessus de ses forces.

ANTIGONE.

« Allez, je ne vous presse plus, & vos lâches » frayeurs me rendroient votre secours inutile. » Prudente à votre gré, cédez au temps : il suffira » de moi pour rendre ce devoir ». Il me sera beau de mourir après l'avoir rendu. Je partagerai le tombeau d'un frere qui m'étoit cher, & qui m'étoit tendrement attaché. Je lui serai éternellement unie. « Pour vous, déshonorez les dieux & les » morts puisqu'il vous plaît ainsi : assurée d'être » éternellement avec eux, j'aime mieux leur plaire » qu'aux tyrans[1] ».

ISMÉNE.

Je rougirois de fouler aux pieds la religion :

1 C'est là l'idée que Cicéron rend très bien dans son épitre à Atticus, XII. 19. Longumque illud tempus, cùm non ero magis me movet, quàm hoc exiguum, quod mihi tamen nimiùm longum videtur.

Mais puis-je tenter une chose, défendue par les loix de tout un pays ?

ANTIGONE.

Soit : c'est là votre excuse. Pour moi je pars m'acquitter d'un devoir sacré envers le frere le plus chéri.

ISMÉNE.

Ah, vous me causez une frayeur extrême.

ANTIGONE.

Ne craignez rien pour moi, & tremblez pour vous même.

ISMÉNE.

Du moins soyez discrete sur votre démarche. Je vous promets que ce dessein ne se sçaura jamais par moi.

ANTIGONE.

Pourquoi donc ne pas publier hautement mon courage. Le silence ne peut que m'être infiniment odieux.

ISMÉNE.

Voilà bien de la chaleur pour un objet privé de tout sentiment [1].

[1] Le grec porte : Voilà bien de la chaleur pour un mort, ou pour une chose qui n'en est plus susceptible. On diroit, observe M. Dupuis, que le poëte a voulu faire ici une petite antithèse, relative au sujet. Car, comme il s'agissoit d'un homme MORT, il fait dire à Isméne : Pour des objets froids, vous avez le cœur bien chaud. Si telle a été son idée, l'allusion est froide.

ANTIGONE.

Je ſuis aſſurée qu'elle me rend agréable à ceux dont je dois ſur tout rechercher l'approbation.

ISMÉNE.

Je ſouhaite que vous y réuſſiſſiez : mais vous entreprenez une choſe au deſſus de vos forces.

ANTIGONE.

Eh bien, j'irai auſſi loin qu'elles me permettront d'aller.

ISMÉNE.

Mais tout l'honneur d'une entrepriſe eſt dans l'événement ?

ANTIGONE.

Je ne pourrai m'empêcher de vous avoir en exécration, ſi vous continuez de pareils diſcours ; & vous paſſerez, avec raiſon, pour la plus cruelle perſécutrice d'un triſte cadavre..... Laiſſez moi m'abandonner à ma témérité & m'expoſer au péril : une honorable mort eſt plus digne d'envie à mes yeux, que des jours coulés dans la honte.

ISMÉNE.

Allez donc, puiſque vous le voulez. Je conviens que vos ſoins ſont l'éloge de votre cœur, s'il ne ſont pas honneur à votre prudence.

SCÈNE II.

LE CHŒUR en arrivant sur la scène.

STROPHE.

O JOUR! Jour le plus beau qui ait brillé sur cette Thébes fameuse par ses sept portes. O soleil, l'œil d'un si beau jour, tu viens enfin dorer les bords de Dircée. C'en est donc fait; ce guerrier sorti d'Argos, revêtu d'un bouclier d'une blancheur éclatante, & suivi d'un appareil formidable, a donc été foudroyé, & n'a eu de ressource que dans une fuite précipitée!

La discorde animant Polynice contre nos foyers, il a fondu sur nos campagnes en poussant des cris aigus. Semblable à l'aigle que l'on voit sillonner l'immensité des airs, il a la vitesse de son vol; il est armé pour le combat, & un panache touffu flotte sur sa tête.

ANTISTROPHE.

On l'a vu ceindre notre ville, & s'efforcer de faire tomber nos sept portes sous les coups redoublés des haches. Mais il a été contraint de se retirer sans assouvir sa fureur dans notre sang, sans même pouvoir livrer nos toîts aux flammes. Nous l'avons chargé avec tant d'acharnement,

que nous pouvons nous glorifier que notre dragon a la ſupériorité ſur cet aigle [1].

C'eſt ainſi que Jupiter témoigne toute ſon indignation contre les projets téméraires des eſprits orgueilleux. Il les a vu ſe précipiter avec impétuoſité, & ſe targuer inſolemment de leur riche appareil : mais il les a foudroyé au moment où ils ſe

1 Le poëte ſuit ici ſon allégorie : il a comparé Polynice à l'AIGLE, & il compare les Thébains au SERPENT, ſon ennemi ; d'autant mieux que, ſelon la fable, ce peuple étoit né des dents d'un ſerpent. (Note de M. Dupuis).

J'ai voulu conſerver, dans la traduction, l'allégorie telle qu'elle ſe trouve dans le texte. Ces ſortes de figures ſont très fréquentes dans les poëtes grecs : elle ont, comme on ſçait, l'avantage de préſenter à l'eſprit un tableau à double face : en nous mettant ſous les yeux des objets qui nous ſont familiers, elles nous ménent à la connoiſſance d'autres objets qui ſont cachés ſous les emblêmes qu'on nous préſente. C'eſt ainſi qu'un poëte latin moderne fait un heureux uſage de l'allégorie, pour nous retracer les brillans exploits de la campagne de 1667, où LOUIS LE GRAND terraſſa le lion Belgique, en ſoumettant les Hollandois.

Belgicus hos animos, & inexſuperabile robur
Nequicquàm infrendens ſenſit leo : quique priores
Luſerat antè minas, veſtriſque interritus armis
Obluctari ultrò gaudebat, & obvius ire ;
Ille, ducum ſeriem egregiam, collectaque cernens
Agmina, immenſam Lodoici in pectore gentem,
Horret ad aſpectum, nec jàm auſus ſiſtere contrà,
Indociles iras & collà ferocia ſubdit.

Car. Ruæi panegyric. LUDOVICO MAGNO.

P. Corneille a conſervé l'allégorie dans ſa traduction :

C'eſt par cette valeur qu'il tient de votre ſang,
(Du ſang des Bourbons).
Que le lion Belgique a vu percer ſon flanc :

préparoient avec transport à planter leur étendart sur nos murs.

STROPHE II.

Oui, le fier Capanée [1] qui ne respiroit que feu, que rage & que désastres contre Thèbes, maintenant frappé de la foudre, est confondu dans la poussiere. Tandis que les choses se passoient ainsi d'un côté, de l'autre les bataillons ennemis étoient rompus par le choc intrépide de nos légions.

Leurs sept chefs n'ont pu tenir contre autant de héros que nous leur avons opposés à chacune de nos portes. Ils ont abandonné leurs armes qui seront offertes à Jupiter vainqueur. Deux infortunés, héritiers du même nom & sortis du même sein, se sont percés mutuellement de traits meurtriers, & sont les seuls qui soient restés sur le champ de bataille.

Il en frémit de rage ; &, devenu timide,
Il met bas cet orgueil contre vous intrépide ;
Comme si sa fierté, qui vous sceut résister,
Attendoit ce héros pour se laisser dompter ;
Aussi cette fierté, par le nombre alarmée,
Voit en un chef si grand encore plus d'une armée ;
Dont, par le seul aspect, ce vieil orgueil brisé,
Court au devant du joug, si long-temps refusé.

1 Un des sept chefs devant Thèbes : il fut frappé de la foudre ; & fut brûlé sur un bûcher séparé, parce qu'il étoit regardé comme un impie, qui, par ses blasphèmes, s'étoit attiré le courroux du ciel.

ANTISTROPHE.

Enfin une victoire éclatante vient d'ajouter à la gloire de Thébes, célébre par ses chars. Oublions donc les horreurs de la guerre : allons, pendant toute la nuit, faire retentir tous les temples, de nos chants d'allegresse : que Bacchus, animant tout le monde à la joie, préside à nos jeux.

Mais voici le nouveau roi de Thebes, Créon le fils de Ménécée : assuré de la protection des dieux, il vient, occupé de quelque projet ; c'est sans doute pour nous le communiquer, qu'il a voulu que tous les Thébains les plus âgés se trouvassent ici.

SCÈNE III.

CRÉON, LE CHŒUR.

CRÉON.

RESPECTABLES vieillards, vous voyez enfin le calme le plus parfait succéder à l'orage qui a presque anéanti notre ville. J'ai donné les ordres pour que vous fussiez les seuls à vous trouver ici, parce que j'ai connu votre zèle constant pour la maison de Laïus ; vous avez toujours donné des marques de votre fidélité à Œdipe & à sa posté-

rité. La mort cruelle de ſes deux fils, enlevés dans le même jour par les coups qu'ils ſe ſont portés mutuellement, me laiſſe maître de leur empire; je ſuis le ſeul qui, par droit du ſang, puiſſe y prétendre. Je dois en convenir: il eſt très difficile de connoître le caractere, le cœur & les vrais ſentimens d'un homme qu'on n'a pas vu à la tête du gouvernement, & qui n'eſt pas familiariſé avec les loix. Mais, quant à moi, j'ai toujours regardé comme un homme pernicieux celui qui, tenant le timon des affaires, ne ſçait pas ſuivre des conſeils ſages & prudens, & qui, par la crainte qu'il inſpire, ferme la bouche à tout ce qui l'entoure: & je ne fais abſolument aucun cas de celui qui préfére des intérêts particuliers à ceux de la patrie. C'eſt d'après ces ſentimens que j'oſe aſſurer, en préſence des dieux, qu'on ne me verra jamais prendre le parti du ſilence, lorſqu'il s'agira de prévenir mes citoyens ſur leurs vrais avantages. Je ſerai le premier délateur d'un ami qui deviendroit traitre à ma patrie: parceque c'eſt à la patrie que nous devons tout, & on ſe fait de véritables amis, lorſqu'on lui eſt utile. C'eſt par de tels principes que je prétends concourir à la gloire de Thébes, & voici d'après cela mes ordres que j'ai manifeſtés aux citoyens au ſujet des fils d'Œdipe. Je veux qu'Etéocle, qui a ſuccombé en combattant vaillament pour nos

foyers, reçoivent tous les honneurs qu'on décerne en pareil cas, aux grands hommes : mais, quant à ſon frere (je veux parler de Polynice) lui qui, chaſſé de ſon pays, eſt revenu pour mettre en cendre ſa patrie & ſes dieux Pénates, qui a voulu s'abreuver du ſang de ſes plus proches, & réduire tous les Thébains dans l'eſclavage, quant à lui, dis-je, je défends à tout citoyen de lui donner la ſépulture & même de le pleurer; que ſon corps reſte ſans être inhumé, & qu'il devienne la proie des chiens & des oiſeaux : telle eſt ma volonté. Jamais les méchans ne m'arracheront les diſtinctions dues aux gens vertueux. Mais quiconque ſe montrera bon citoyen, recevra toujours de moi les honneurs qu'il mérite.

LE CHŒUR.

Fils de Ménécée, nous ne pouvons que ſouſcrire à vos ordres relatifs à l'ennemi de Thébes, & à celui qui s'eſt rendu digne de votre amitié. C'eſt à vous à regler le ſort de chacun de nous, tant pendant le cours de notre vie qu'après notre mort.

CRÉON.

Veillez donc à ce que l'on ſe conforme à mes nouvelles loix.

LE CHŒUR.

C'eſt un emploi qu'il faut confier à quelques jeunes gens.

CRÉON.

J'en ai déjà placé auprès du corps du rebelle.

LE CHŒUR.

Pourquoi donc en charger d'autres ?

CRÉON.

C'eſt pour ſurveiller ceux qui pourroient négliger mes ordres.

LE CHŒUR.

Et qui ſeroit aſſez fou pour s'expoſer à perdre la vie ?

CRÉON.

Il eſt certain qu'on ne pourra prétendre à aucune grace. Mais ſouvent le moindre ſalaire à été un appas funeſte aux hommes.

SCÈNE IV.

Les mêmes, UN GARDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, je ne vous dirai pas que je ſuis tout eſſoufflé, que je reſpire à peine, tant j'ai preſſé mes pas, & que je ne puis m'expliquer. Au contraire en venant vous trouver, j'étois agité de mille penſées, & je délibérois à chaque inſtant ſi je ne retournerois point ſur mes pas. Dans le chemin je me diſois ſouvent à moi même : « Où » vas

» vas tu miſérable? Tu cours à une perte aſſurée, » mais ſi tu demeures, on te deſſervira auprès » de Créon, & tu n'en ſeras que plus à plaindre. » Triſtes réfléxions qui ont rallenti mes pas, & » qui rendent toujours le chemin long, quelque » court qu'il puiſſe être ». Enfin cependant je me ſuis décidé à paroître devant vous, diſpoſé à vous parler, quoique je n'aie rien d'agréable à vous apprendre. Hélas! Quelque parti que j'euſſe pris, je n'ignorois pas qu'il me ſeroit funeſte.

CRÉON.

Pourquoi ſe troubler ainſi?

LE GARDE.

Pour moi, je n'ai aucune part au forfait: je ne ſuis pas le coupable: aucune choſe même ne s'eſt paſſée ſous mes yeux: on ne peut me trouver criminel en rien.

CRÉON.

Certes vous prenez bien des précautions, & vous craignez fort d'être ſoupçonné. Vous allez ſans doute nous révéler de grands myſteres?

LE GARDE.

On n'en vient pas à des révélations de cette importance ſans y bien réfléchir.

CRÉON.

Allons, mettez fin à ces tergiverſations, pour que vous puiſſiez vous retirer en paix.

LE GARDE.

Eh bien, voici la chose. On a rendu quelques honneurs à ce cadavre, ... on a répandu du sable à l'entour, & on l'a arrosé de libations mortuaires.

CRÉON.

Que dites vous là? Qui a été assez osé pour cela?

LE GARDE.

C'est ce que je ne sais pas: on n'a trouvé nul vestige qui pût faire connoître l'auteur, nulle trace de hache ou de houe: la terre n'est ouverte nulle part, ni sillonnée par aucune roue. Nous avons d'abord pris cela pour un prodige inconcevable: car le corps n'est pas inhumé: il a seulement été recouvert d'un peu de poussiere, de peur de mettre trop de temps à une action criminelle. Il ne porte d'ailleurs aucune marque de la dent de quelque chien ou de quelque animal vorace. Nous étions tous étonnés de cet événement: nous nous accusions les uns & les autres jusqu'à en venir presque aux mains; car il n'y avoit personne pour nous en imposer. Chacun jugeoit son camarade coupable, (on n'avoit cependant aucune preuve), & chacun s'en défendoit à merveille. « Du reste nous étions tous » prets de nous exposer à manier le fer brûlant, » & à soutenir l'épreuve du feu en marchant à » travers les flammes, pour montrer notre inno-

» cence, » & prouver que nous n'étions ni coupables, ni complices du coupable. Enfin, toutes nos recherches n'aboutiſſant à rien, un de nous a ouvert un avis : nous nous y ſommes tous rendus ſoit par crainte, ſoit par impoſſibilité de le détruire, ou d'en aſſigner quelques ſuites fâcheuſes : ſon avis étoit de vous communiquer le tout, & de ne vous rien céler. C'eſt ſur moi que le ſort a fait tomber le choix de celui qui devoit être le porteur de cette belle nouvelle. Voilà comme, bien malgré moi, ma préſence ne peut que vous être déſagréable : car, hélas ! qui ſe plairoit à écouter un porteur de mauvaiſes nouvelles ?

LE CHŒUR.

Prince, après y avoir un peu réfléchi, nous pencherions volontiers à croire que c'eſt là un ouvrage des dieux.

CRÉON.

Ceſſez par de pareils propos d'ajoûter à ma fureur, & de vous donner en ſpectacle comme des gens qui réuniroient la folie à l'âge qui en devroit être le plus éloigné. N'eſt-il pas inſoutenable de vous entendre dire que les dieux prennent ſoin de ce cadavre ? « Quoi, ils honoreroient eux mêmes du tombeau, un perfide » qui venoit, la torche à la main, embrâſer leurs » temples & braver leurs loix » ! Voyez vous les

dieux ſe montrer favorables aux méchans? Non certes. Mais je me ſuis apperçu que mes ordres déplaiſoient à quelques citoyens, & qu'ils en donnoient des ſignes peu équivoques. Ils s'étoient ſoumis de trop mauvaiſe grace à mon joug, pour acquieſcer à mes volontés. Ce ſont ces mutins qui, à prix d'argent, auront acheté des miniſtres de leur rebelle pitié. Car nulle peſte plus funeſte aux mortels que l'or: c'eſt lui qui boulleverſe les états, dépeuple les cités, ſéduit l'innocence, la porte au crime & guide l'homme dans les ſentiers tortueux du vice & de tous les genres de perverſité. Au reſte tous ceux qui, par l'appas du gain, ſeront contrevenus à la loi, en éprouveront toute la rigueur. (au garde) Sçache donc, & je te l'aſſure par ſerment, oui, ſçache que ſi vous ne me repréſentez le coupable, je ne me contenterai pas de vous arracher la vie, je tirerai auparavant une longue vengeance de cet attentat. Ce ſera pour vous un moyen d'apprendre quels ſont les gains légitimes, & combien l'on doit, en quantité de cas, ſe mettre en garde contre l'amour du gain. Car, parmi ceux qui ſuivent leur penchant déréglé ſur cet objet, très peu évitent les ſupplices qui leur ſont dûs.

LE GARDE.

Avez vous beſoin de quelques autres éclairciſſemens ou me retirerai-je?

CRÉON.

Mais ne t'apperçois tu pas que tes propos me blessent.

LE GARDE.

L'esprit ou les oreilles ?

CRÉON.

Je crois que tu veux sçavoir de quelle maniere je suis affecté ?

LE GARDE.

J'imagine bien que votre esprit travaille sur ce que je viens de vous dire, tandis que j'ai encore les oreilles chiffonnées de ce que je viens d'entendre.

CRÉON.

Quel mortel parleur ?

LE GARDE.

Je ne suis toujours pas le coupable.

CRÉON.

Tu t'y seras prêté pour de l'argent.

LE GARDE.

Il est fâcheux d'être soupçonné, & sur-tout de l'être à faux.

CRÉON.

Debite de belles maximes : tu pourras encore, si vous ne me trouvez les coupables, faire usage de celle ci : LES PLUS GRANDS MAUX SONT LE FRUIT DES GAINS INJUSTES.

LE GARDE.

J'ai certainement fort à cœur qu'on les découvre. Mais, qu'ils le ſoient ou non, (comme il plaira au ſort,) je proteſte qu'on ne me reverra plus ici. Je me retire, rendant graces aux dieux d'en être quitte contre tout eſpoir.

INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Ce monde offre de toutes parts des exemples de l'adreſſe la plus étonnante : mais rien n'égale celle de l'homme. Il parcourt les mers à l'aide du ſouffle violent des vents qui ſifflent dans les voiles, & blanchiſſent les vagues à force de les agiter. Tous les ans, avec des charues, attelées de chevaux, il ſillone le ſein de la terre, cette mere éternelle des dieux, & toujours bienfaiſante.

ANTISTROPHE I.

Il ſçait attirer dans ſes piéges les légers habitans des airs & les bêtes féroces, & envelopper dans ſes filets les poiſſons eux mêmes. Il y a mieux, il apprivoiſe les animaux les plus farouches, accoutume au frein le fier courſier, au joug le taureau ſauvage.

STROPHE II.

Il possède au suprême dégré l'art de la parole avec lequel il se rend maître des esprits, & met le plus bel ordre dans les cités. Ingénieux en tout, il sçait se mettre à l'abri des incommodités des saisons; il va jusqu'à se précautionner pour l'avenir. La mort seule rend vains tous ses efforts; quoique les maladies les plus affreuses cédent à son art.

ANTISTROPHE II.

Il a poussé les arts méchaniques au delà de toute attente. Hélas, avec tous ces avantages, on le voit partisan tantôt du bien, tantôt du mal. Rigide observateur des loix de sa patrie, il mérite les premieres distinctions dans les villes: il faut au contraire l'en expulser lorsqu'il a l'audace de prévariquer. Puissions nous n'avoir jamais rien à démêler avec un pareil monstre!

Tandis que nous nous occupons de ces merveilles, n'appercevons nous pas Antigone? Oui, nous ne pouvons nous le dissimuler. O infortunée fille du trop malheureux Œdipe! Seroit-ce donc vous qui auriez contrevenu aux ordres du souverain, & qu'on auroit surprise à exécuter un projet téméraire & fou?

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHŒUR, LE GARDE, ANTIGONE, conduite par le garde.

LE GARDE.

VOICI la coupable. C'eſt elle même. Oui, c'eſt elle même : nous l'avons ſurpriſe enſeveliſſant ſon frere. Mais où eſt Créon ?

LE CHŒUR.

Voilà qu'il ſort du palais, & qu'il revient fort à propos.

SCÈNE II.

Les mêmes, CRÉON.

CRÉON.

Qu'y a-t-il? Suis-je donc déjà contraint d'user de la rigueur de mes loix ?

LE GARDE.

Grand roi, l'homme ne dipose de rien d'une maniere stable. Une premiere résolution disparoît devant une autre qui lui succéde. Je m'étois bien promis de ne plus reparoître ici, tant j'avois été effrayé du ton courroucé que vous m'avez montré. Mais !... (Hélas ! J'en ressens une joie que je ne pouvois ni ne devois espérer, & qui me procure une satisfaction au dessus de toute autre,) Je reviens fidéle à vos ordres, & malgré mes sermens. Je vous améne cette jeune princesse que l'on a surprise disposant tout pour la sépulture. De cette fois ci il n'a pas été nécessaire de consulter le sort. Ce message m'appartenoit & non à d'autres, quelque chose qui en dût résulter. Je vous la remets, seigneur; jugez la maintenant; sévissez contre elle à votre gré : pour moi, je

mérite bien qu'on me déclare innocent de la désobéissance à votre loi [1].

CRÉON.

Pourquoi, & où vous êtes vous emparé d'elle?

LE GARDE.

Elle même a honoré le cadavre. C'est tout vous dire.

CRÉON.

Mais comprenez vous ce que vous dites? En êtes vous bien assuré?

LE GARDE.

Je l'ai trouvée, vous dis-je, inhumant le cadavre qui devoit être privé de la sépulture. Pouvez vous en douter, & le comprenez vous maintenant?

CRÉON.

Comment l'avez vous vue & prise sur le fait?

1 On a vu combien ce garde avoit eu de peine à déclarer à Créon l'infraction de la loi portée au sujet de la sépulture de Polynice. C'étoit un homme saisi de crainte & de frayeur, & qui, désespéré d'être chargé d'annoncer un mauvaise nouvelle, n'osoit même la laisser pressentir, & se la faisoit arracher par lambeaux. Act. I. sc. IV. Ici ce même garde est animé d'un tout autre sentiment : c'est la joie d'avoir trouvé le coupable, de ne pouvoir être accusé d'aucune complicité. Cette joie le transporte, lui fait oublier qu'il avoit juré de ne jamais paroître devant Créon : aussi, dit-il assez trivialement, l'homme ne doit jurer de rien : en un mot sa joie se manifeste & s'épanouit avant qu'il puisse en expliquer le sujet : « Mais!... (Hélas! J'en » ressens une joie, &c.) »

Ce rapprochement m'a paru nécessaire pour faire comprendre l'art des grands maîtres, qui n'ont pas besoin de charger leur action prin-

LE GARDE.

Voici comment. Effrayés de vos menaces, nous nous sommes tous rendus auprès du cadavre, qui déjà répandoit une odeur infecte; nous avons écarté toute la poussiere qui le couvroit, puis nous nous sommes éloignés & placés sur une élévation, à l'abri du vent, de maniere que nous ne fussions point incommodés de l'odeur : là, chacun s'est vu contraint, par les plus vives menaces, à donner toute son attention à ce qui se passeroit. Nous ne nous sommes pas apperçus de la moindre chose jusqu'au moment où le disque rayonnant du soleil paroît au milieu de sa course. Alors un vent violent éleve tout à coup un tourbillon de poussiere, le fléau des airs : il se répand sur toute la campagne; il agite violemment la parure des arbres : tout le ciel s'obscurcit, & nous sommes obligés de nous tenir les

cipale d'incidens multipliés, parce qu'ils se bornent à bien saisir toutes les circonstances d'un fait, & à les rendre avec les nuances variées & agréables que la nature offre partout où on veut l'observer. C'est ce que Rotrou n'a pas compris. Il ne fait paroître le garde sur la scène que pour annoncer qu'Antigone a été surprise auprès du corps de Polynice, act. IV. sc. II. L'on perd ainsi les détails les plus intéressans, les plus vrais & les plus naturels : 1° Le développement bien gradué du caractere dur & vindicatif de Créon : 2° La crainte qu'on avoit de manquer aux ordres d'un pareil tyran : 3° La joie qu'inspiroit le bonheur de pouvoir se montrer innocent de toute désobéissance à son égard. Détails précieux, qui doivent nécessairement avoir place dans une tragédie où on se propose de faire lutter la piété & la tendresse, contre l'impiété & la tyrannie.

yeux fermés pendant cet ouragan, qui nous paroissoit un effet de la vengeance céleste : il se dissipe enfin. Après un long calme, on apperçoit la jeune princesse ; on entend ses cris aigus, tels que ceux d'un oiseau qui fait gémir les airs de la douleur qu'il a de trouver ses petits enlevés de leur nid. C'est ainsi qu'à la vue du cadavre nud, elle donne explosion à sa douleur, & lance les plus affreuses imprécations contre les auteurs de ce prétendu forfait : & aussitôt avec ses mains elle le recouvre de poussiere, & avec un vase artistement travaillé, fait trois fois des libations sur le mort. Il ne nous en falloit pas davantage ; nous accourons, & nous nous saisissons d'elle sans qu'elle en paroisse aucunement troublée. Nous l'interrogeons sur ce qui s'étoit passé & sur ce qui venoit de se faire, & elle n'insiste point du tout sur sa défense. Telle est la nouvelle agréable pour moi, & d'ailleurs fort triste, que j'ai à vous apprendre ; car je suis heureux d'échapper par là aux supplices, &, d'un autre côté, je souffre d'y livrer ce qui doit nous être cher. Mais je ne suis pas fait pour préférer au mien, le bonheur des autres.

CRÉON.

Vous maintenant, vous, à qui la confusion tient les yeux baissés vers la terre, niez vous ces faits, ou en convenez vous ?

ANTIGONE.

Oui, j'en conviens, & je ſuis bien éloignée de les nier.

CRÉON au garde.

Retirez vous à préſent où vous voudrez; vous êtes déchargé de toute inculpation. *à Antigone.* Pour vous, répondez moi ſans détours & en peu de mots: aviez vous connoiſſance de mes ordres?

ANTIGONE.

Je les connoiſſois: je n'en pouvois douter; aucun ne les ignore [1].

CRÉON.

Et vous avez oſé les tranſgeſſer?

1 Rotrou, act. IV. sc. III.

Je n'en pouvois douter, puiſqu'aucun ne l'ignore.

La traduction de Rotrou paroîtroit, tout d'abord, plus conciſe & plus conforme au vœu de Créon. Mais, outre qu'elle ne rend pas ces mots, JE LES CONNOISSOIS, elle n'a pas la concision propre à la circonſtance qui ne demande qu'une réponſe ſéche, & renfermée dans les termes abſolument néceſſaires: la conjonction dont il ſe ſert pour lier les deux membres de ſa phraſe, fait languir la réponſe d'Antigone: car, comme l'obſerve très bien Plutarque, « Que les Dialec- » ticiens ayent plus beſoin de conjonctions que nuls autres hommes » de lettres, pour la liaiſon & tiſſure de leurs propoſitions, ou les » disjonctions d'icelles, ni plus ni moins que les cochers ont beſoin » d'attelages pour atteler de front leurs chevaux, ou, comme Ulyſſe, » avoir beſoin d'oſier, en la caverne du cyclops, pour lier ſes mou- » tons, cela n'argue ni ne prouve pas que la conjonction ſoit autre- » ment partie d'oraiſon, mais bien un outil propre à conjoindre, » ſelon qu'elle en porte nom, & à contenir & aſſembler, non pas » toutes choſes, ains ſeulement celles qui ne ſont pas ſimplement » dites ». XIe. Queſtion platonique, dans les ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE, nouvel. édit. t. XIX. chez M. Cuſſac.

ANTIGONE.

« Ce n'eſt point Jupiter ni la juſtice qui ont » dicté votre arrêt : & je n'ai pas cru qu'une » loi humaine eût aſſez de force pour engager les » hommes à violer les divines loix, ces loix qui, » ſans être écrites, ſont immuables, & d'une ori- » gine ſi reculée qu'on l'ignore ». Je n'ai pas cru devoir redouter vos menaces plus que la vengeance des dieux. Avant que vos défenſes me l'euſſent appris, je ſçavois que je devois périr : & je regarde comme un précieux avantage que d'en avancer le moment. La mort n'auroit-elle pas des charmes pour quiconque aura, comme moi, vécu dans les plus dures épreuves ? Je me réſous ſans peine à ſubir ſes loix ; mais je ne la verrois qu'avec déſeſpoir couper le fil de mes jours, ſi le cadavre de mon frere reſtoit ſans ſépulture : heureuſement je n'ai rien à me reprocher à ce ſujet ; & j'oſe le dire, ſi vous imputez à folie une pareille démarche, je ne ſerai folle qu'aux yeux d'un fou [1].

1 Rotrou n'a pas moins de force en imitant cette réponſe. Ibid.

Je mets le plus haut thrône au-deſſous des autels,
Et révere les dieux, ſans égard des mortels ;
Ils ſont maiſtres des roys ; ils ſont pieux, auguſtes,
Tous leurs arreſts ſont ſaincts, toutes leurs loix ſont juſtes ;
Ces eſprits dépoüillés de toutes paſſions,
Ne meſlent rien d'impur en leurs intentions ;
Au lieu que l'intéreſt, la colere & la haine,
Préſide bien ſouvent à la juſtice humaine ;

LE CHŒUR.

Qui ne reconnoîtroit la dureté du pere dans ce caractere inflexible ? Rien ne la détermine à se rendre aux coups de la fortune.

CRÉON.

Mais apprenez que les esprits trop impatients du joug sont ceux qu'on abaisse le plus aisément. Ne voyez vous pas tous les jours briser & moudre le corps le plus dur, le fer échauffé par le feu ? Avec un léger frein on arrête la fougue des plus impétueux coursiers. L'orgueil est mal assorti avec le mauvais sort. Or cette jeune princesse s'est rendue

Et, n'observant amour, devoir, ni piété,
N'y laissent qu'injustice & qu'inhumanité :
Quoi, vous osez aux morts nier la sépulture ?
Et cette loy nasquit avecques la nature :
Votre regne commence, & destruit à la fois,
Par sa premiere loy, la premiere des loix :
Ici la faute est juste, & la loy criminelle ;
Le prince pêche icy bien plus que le rébelle :
J'offense justement un injuste pouvoir,
Et ne crains point la mort qui punit le devoir :
La plus cruelle mort me sera trop humaine,
Je me resous sans peine à la fin de ma peine ;
Elle m'affranchira de votre authorité,
Et une punition sera ma liberté.

On s'appercevra aisément que j'ai conservé l'ortographe de Rotrou. C'est ainsi que, d'un seul coup-d'œil, on peut voir les révolutions qu'éprouvent journellement l'art précieux de peindre à l'esprit. Dans un auteur qui marque on doit tout respecter.

coupable d'un outrage horrible à mon égard, en osant transgresser mes ordres. A ce premier outrage elle en joint un second : elle tire vanité de son audace, elle y sourit. Si j'étois insensible à un pareil affront, je semblerois son sujet, & elle sembleroit ma reine. Mais, quoiqu'elle me tienne par ma sœur, & me tint-elle encore par des liens plus étroits, par Jupiter Héréus, elle ne se soustraira pas à la mort honteuse que je lui prépare & à Isméne, qui n'est pas plus innocente que celle ci au sujet de la sépulture. Qu'on la fasse venir. Il y a peu de temps que je l'ai apperçue dans le palais avec un air égaré & peu mesuré. L'esprit se trouble promptement quand le cœur est corrompu. Mais on ne doit rien détester comme un coupable qui pare ses forfaits avec de beaux discours [1].

ANTIGONE.

Ne vous suffira-t-il donc pas de me faire périr ?

[1] Rotrou a imité ainsi cet endroit :

On abbaisse aisément le cœur d'une subjette
Sous le propre fardeau du joug qu'elle rejette :
L'orgueil s'assortit mal avec le mauvais sort,
Et tous deux insolens font un mauvais accord.
Quoi ! La rébellion deviendra légitime ?
Et, pour me mépriser, on prisera le crime ?
A son premier outrage elle en joint un second,
En faisant vanité de m'avoir fait affront ;
Plus son mespris me touche, & plus elle en est vaine
Je semble son sujet ; elle semble ma reine ;

CRÉON.

CRÉON.

Je n'en demande pas davantage ; & c'est pour moi le comble de mes vœux.

ANTIGONE.

Qu'attendez vous donc ? Vous imaginez bien que je ne prends pas de plaisir à vous entendre ; & plaise aux dieux que je n'en prenne jamais : mes discours d'ailleurs ne sont pas de nature à vous être agréables. Eh, pourtant pourrois-je faire quelque chose plus digne de louange, que de donner la sépulture à un frere ? Chacun ici applaudiroit à ce sentiment, si la crainte ne réduisoit au silence. Aussi je mets au rang des jouissances d'un tyran, la liberté de dire & faire ce qu'il lui plaît.

CRÉON.

De tous les Thébains vous êtes donc la seule à me juger ?

ANTIGONE.

Tous vous jugent ; mais la crainte leur ferme la bouche.

Peut-estre que le rang qu'elle tint autrefois,
Et les titres de sœur, niepce & fille de rois,
Font, à ce cœur altier, douter de la menace,
Et, contre sa frayeur, soutiennent son audace ?
Mais son extraction provint-elle des cieux,
Et se dit-elle sœur, niepce & fille des dieux,
La justice aujourd'hui satisfera ma haine,
Et qui l'a secondée aura part en sa peine.

CRÉON.

Et vous ne rougiſſez pas d'avoir oſé plus qu'eux ?

ANTIGONE.

On n'a pas à rougir d'honorer ſon frere [1].

CRÉON.

Mais Étéocle n'étoit-il pas votre frere ?

ANTIGONE.

Nous ſommes iſſus du même hyménée.

CRÉON.

Pourquoi cependant paroiſſez vous donner la préférence à cet impie ?

ANTIGONE.

Étéocle ne me fera jamais un pareil reproche.

CRÉON.

Mais au moins pourquoi traiter un impie auſſi bien que lui ?

ANTIGONE.

Polynice eſt ſon frère & non ſon ſujet.

CRÉON.

Oui ; l'un eſt mort en combattant pour ſa patrie, l'autre en la ravageant.

1 Rottou. Ibid.

CRÉON.

Au moins dois tu rougir d'avoir oſé plus qu'eux ?

ANTIGONE.

Qui fait honneur aux morts ne fait rien de honteux.

ANTIGONE.

Pluton n'en exige pas moins la ſépulture.

CRÉON.

Mais les mêmes honneurs ne doivent pas être accordés à l'homme de bien & au méchant.

ANTIGONE.

Qui vous aſſure que ce ſont là les maximes des enfers ?

CRÉON.

Ils y auront porté leur inimitié.

ANTIGONE.

Je n'épouſe les haines de qui que ce ſoit. Mon cœur n'eſt fait que pour aimer.

CRÉON.

Puiſque vous êtes dans de ſi heureuſes diſpoſitions, allez donc aux enfers leur prodiguer des témoignages d'amour [1] : pour moi je ne me laiſſerai pas gouverner par une femme.

LE CHŒUR.

Nous appercevons Iſméne à la porte du palais. Touchée du ſort de ſa ſœur, elle arroſe la terre de ſes larmes. Ses paupieres ſemblent gonflées par des torrens ; l'éclat de ſes traits en eſt terni.

1 Rotrou. Ibid.
Eh bien, ſuis les conſeils que cet amour t'inſpire ;
Aime le (Polynice) chez les morts, mais non ſous mon empire.

SCENE III.

Les mêmes, ISMÉNE.

CRÉON.

Venez donc aussi me déclarer, vous, Isméne, si vous avez pris part à cette sépulture, ou si vous vous y êtes refusée. Oui, c'est à vous que je le demande, vous, qui avez été élevée chez moi, qui aviez tout ce que vous pouviez désirer, & qui, semblable à la vipere, déchirez le sein qui vous nourrissoit ? Et pouvois-je imaginer que j'avois chez moi deux furies, & les deux plus grands ennemis du trône ?

ISMÉNE.

Je suis coupable. J'en conviens, pourvû que ma sœur le permette; & je dois partager la punition comme complice.

ANTIGONE.

Quand je le voudrois, l'équité exige que je m'y oppose. Vous n'avez pas voulu vous prêter au crime, & vous n'avez rien à y revendiquer.

ISMÉNE.

» Ah, je ne rougis point de votre malheur, & » je veux m'associer à vos dangers ».

ANTIGONE.

» Les dieux sçavent qui de nous a fait le crime, » & je ne reconnois point pour amis ceux qui » n'aiment que de paroles.

ISMÉNE.

» Ah, ma sœur, ne me faites pas l'affront de » m'empêcher de mourir avec vous; souffrez que » j'appaise du moins par mon sang les mânes d'un » frere négligé.

ANTIGONE.

» Non: laissez moi le crime & le châtiment [1] ».

ISMÉNE.

En vous perdant, quel lien me sera doux?

ANTIGONE.

Vous vous adresserez à Créon: vous avez tant d'égards pour lui.

ISMÉNE.

Pourquoi m'accabler ainsi? Puisque cela ne peut vous être d'aucune utilité.

ANTIGONE.

C'est la douleur qui m'arrache ce trait de raillerie, s'il est vrai que je m'en permette.

ISMÊNE.

Mais dorénavant ne vous serai-je donc utile à rien?

1 Rotrou a traduit plus exactement. Ibid.

Non, non, ne prenez part à rien qui m'appartienne;
L'ouvrage fut tout mien; la mort est toute mienne.

ANTIGONE.

» Vivez ! Je ne vous envie point ce bonheur.

ISMÉNE.

» Malheureuſe, je vivrois, & vous mourez !

ANTIGONE.

» C'eſt le partage que nous avons choiſi l'une » & l'autre ; vous la vie, moi la mort.

ISMÉNE.

» Je vous l'avois prédit.

ANTIGONE.

» Votre prudence doit plaire en cette cour ; » & ma fermeté cherche aux enfers des appro- » bateurs [1].

ISMÉNE.

» Le crime nous eſt commun.

ANTIGONE.

» Non, encore une fois ; vivez. Pour moi, » depuis long-temps j'ai conſacré ma vie à la » gloire d'honorer ce que j'ai de plus cher ».

CRÉON.

Je vois que de ces deux filles, l'une a perdu la tête depuis peu, l'autre n'en a jamais eu.

1 Rotrou. Ibid.

ISMÉNE.

J'avois bien ſçeû prévoir le malheur qui vous preſſe.

ANTIGONE.

Et bien, vivez heureuſe avec votre ſageſſe.

ISMÉNE.

Non, ſeigneur, non, jamais les malheurs ne nous laiſſent intactes; ils affoibliſſent nos organes.

CRÉON.

Je n'en doute plus par rapport à vous, qui avez voulu partager les infortunes d'une rébelle.

ISMÉNE.

Qu'eſt-ce qui peut m'attacher ſans elle à cette vie ?

CRÉON.

Ceſſez de vous en occuper; vous ne pouvez plus compter ſur elle.

ISMÉNE.

Quoi! Vous ſacrifieriez l'épouſe deſtinée à votre fils ?

CRÉON.

Ne trouvera-t-il pas un autre parti ?

ISMÉNE.

Non : ni ſi bien aſſorti.

CRÉON.

Je hais l'union d'un fils avec une femme perverſe.

ANTIGONE.

O cher Hémon, que vous êtes vil aux yeux de votre pere !

CRÉON.

Votre préſence & cet entretien m'importunent.

ISMÉNE.

Êtes vous donc décidé à empêcher un si bel hyménée ?

CRÉON.

La mort y mettra un obstacle insurmontable [1].

ISMÉNE.

Je le vois : vous avez résolu la mort de ma sœur.

CRÉON.

Allons, finissons ces propos. Gardes, qu'on les emméne toutes deux : qu'on les veille avec soin. On ne doit plus leur laisser la liberté d'aller de côté & d'autre à leur gré. Les plus audacieux fuyent souvent aux approches du coup qui doit mettre fin à leurs jours.

1 Rotrou. Ibid.

ISMÉNE.

Voudriez vous ruiner une amitié si forte ?

CRÉON.

Forte, ou non, s'il l'épouse, il l'épousera morte.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, CRÉON.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

HEUREUX ceux dont la vie n'eſt pas en butte aux malheurs ! Une maiſon, pourſuivie par une cruelle deſtinée, eſt attaquée juſques dans ſes fondemens. Ainſi, lorſque les vents fougueux ſe précipitent avec fureur ſur la ſurface de la mer la plus profonde, le ciel s'obſcurcit, le fond de l'abyme eſt ébranlé, & les rivages répétent d'affreux mugiſſemens.

ANTISTROPHE I.

Nous voyons en effet tous les jours la famille des Labdacides crouler ſous de nouvelles infortunes. Elles ſe propagent du pere aux enfans. Quelque dieu eſt acharné à leur perte : il ne leur donne aucun relâche. De deux foibles rejettons qui nous reſtoient d'Œdipe, l'un eſt victime de ſa piété, l'autre de ſon aveugle ſenſibilité.

STROPHE II.

Quel mortel oſeroit ſe prévaloir de mettre des bornes à la puiſſance de Jupiter ? Jamais ſon œil

vigilant n'est fermé par ce sommeil éternel qui étend ses sombres voiles sur tous les êtres. Le temps infatigable ne lui porte aucune atteinte. Toujours plein de vigueur, il établit son trône au milieu de la lumiere éclatante de l'Olympe. Il a sous sa main le présent, le passé & l'avenir. Qu'on est loin, dans notre condition humaine, d'être ainsi exempt de toute infirmité!

ANTISTROPHE II.

Jouet de vaines espérances, l'homme se voit tantôt comblé & tantôt frustré dans ses vœux. Il se laisse souvent bercer par un fol espoir, au moment où il est près d'être englouti dans un précipice. C'est bien ici le lieu d'applaudir au célébre propos du sage. Le mal se présente sous la face du bien à celui que le destin conduit à sa perte; & il passe peu de momens sans gémir dans l'infortune.

Mais voici Hémon, le plus jeune de vos enfans. Il vient sans doute, rongé d'inquiétudes sur le sort d'Antigone, & cruellement attristé de ne pouvoir lui faire partager sa couche.

CRÉON.

Nous serons tout à l'heure dans le cas d'en parler mieux que par conjecture.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

CRÉON, HÉMON, LE CHŒUR.

CRÉON.

Ne dissimulez point, mon fils, la douleur qui vous presse au sujet de l'arrêt que j'ai porté contre l'objet de vos feux: j'imagine bien que, quelque chose que je fasse, je ne perdrai rien de mes droits sur votre cœur.

HÉMON.

Mon pere, je tiens tout de vous; je me fais un devoir de n'avouer d'autres sentimens que ceux que vous m'inspirez; & jamais l'amour ne me fera rien entreprendre contre votre volonté.

CRÉON.

Oui, mon fils, tout doit céder aux volontés d'un pere. Car on ne se propose, en ayant des enfans, que de s'associer des cœurs disposés à épouser nos goûts & nos haines. Peut on s'empêcher de dire que des enfans indociles soient le supplice de leurs parens & la joie de leurs enne-

mis ? Prenez garde, mon fils, que l'amour ne vous fascine les yeux, & n'obscurcisse en vous ces grands principes : sachez qu'il n'y a rien de plus insipide que les caresses d'une femme méchante & perverse. Car quel plus affreux fléau qu'un mauvais ami ? Rejettez donc cette femme rebelle, & qu'elle aille dans les enfers chercher une main digne d'elle. De tous les Thébains, elle est la seule qui ait osé se révolter ouvertement contre mes ordres. Je l'ai juré ; je ne veux pas me démentir ; elle payera de sa vie [1]. Elle aura beau réclamer son origine qui remonte jusqu'à Jupiter. Des parens qui se déshonorent, méritent moins d'égards que des étrangers. Il n'y a de vrais parens que ceux qui, par leur honnêteté, ont un titre à l'estime des concitoyens. Je ne ferai jamais aucun cas de quiconque, ne respectant aucune autorité,

1 Rotrou a imité cet endroit.

CRÉON.

Aussi, par la raison de la seule naissance,
N'attendrai-je pas moins de votre obéissance :
Ce que prise un bon pere, est prisé d'un bon fils,
Ils ont mesmes amis & mesmes ennemis ;
Mais le pere d'un fils, à ses desseins contraire,
S'est formé de soy mesme un mortel adversaire ;
Il s'entretient la guerre, & nourrit un poison,
Doux à ses ennemis, funeste à sa maison,
Il ne faut pas, Hémon, que l'amour d'une femme
Jusqu'à ce point nous gaigne & nous aveugle l'ame,

brave les loix, ou veut en donner à ses chefs. Il convient que chacun paye le tribut d'une obéissance aveugle envers ses supérieurs, même dans les moindres choses, qu'elles soient justes, ou qu'elles ne le soient pas. On peut employer avec confiance un sujet soumis, soit en sous-ordre, soit à la tête de l'état; & on le verra déployer avec intelligence ses talens au milieu des camps. Mais l'insubordination est le pire de tous les maux. Elle bouleverse les villes, anéantit des familles entieres, & est au milieu d'un combat, le plus puissant motif de découragement. La subordination est au contraire le bien le plus précieux pour des sujets. Tels sont les principes d'après lesquels un chef doit se conduire; jamais il ne doit plier sous le joug d'une femme. S'il ne peut s'exempter de quelques foi-

Qu'alors que le mal presse on n'en puisse guérir,
Et que nous nous perdions afin de l'acquérir.
L'intérêt de mon fils trop justement me touche,
Pour souffrir qu'il reçoive un serpent en sa couche:
Une mauvaise femme est un méchant amy,
Que veillant on doit craindre, & bien plus endormy;
Et quiconque, à sa foy, jour & nuit se hazarde,
Se met entre les mains d'une mauvaise garde:
Cette seule rébelle, entre tous mes subjets,
Censure mes édicts, attaque mes projets,
Et trace des chemins à toute la province,
Pour le mespris des loyx & la honte du prince.

blesses, on pourra lui pardonner de se laisser entraîner par le torrent de ceux de son sexe, dès qu'il n'aura point à rougir de recevoir la loi de quelques femmes.

LE CHŒUR.

Si notre jugement n'est point affoibli par l'âge, vos principes nous paroissent de la plus grande sagesse.

HÉMON.

« Mon pere, la prudence est un don des dieux, » & le plus grand sans doute, qu'ils ayent dé» parti aux hommes. Il ne m'appartient pas de » contredire les décisions d'un pere; & il se trou» vera assez de courtisans pour les approuver ». Mais il est du devoir d'un fils de vous prévenir de ce qui circule & se pratique à votre sujet, & de ce qu'on désapprouve en vous. Chacun redoute votre présence, & ne voudroit pas vous dire des choses désagréables. « Toutefois j'en» tends les bruits secrets, & ne puis vous céler » que tout Thébes pleure Antigone, comme » digne d'un tout autre sort que celui où elle » se voit condamnée ». Quoi! disent les Thébains, une sœur portée par sa piété à honorer de la sépulture le corps de son propre frere, mort percé de coups, & qui n'a pas souffert qu'il devînt la proie des chiens ou de quelque oiseau, ne mériteroit pas plutôt une couronne que des

ſupplices? Voilà, à peu près, ce que l'on ſe dit tout bas. Pour moi, mon pere, qui n'ai rien plus à cœur que de vous voir un régne glorieux & doux, « (car qu'y a-t-il de plus déſirable pour » la gloire des fils, que la gloire d'un pere, & pour » un pere que celle de ſes enfans?) » je vous conjure de ne pas vous obſtiner à croire que votre avis ſoit le ſeul bon & juſte. Souvent celui qui ſe vante de penſer, de parler & de réfléchir mieux que les autres, a paru bien dénué à ceux qui l'ont examiné de près. Un homme, un ſage même n'a point à rougir d'apprendre tous les jours de nouvelles choſes, & de ne mettre aucune opiniâtreté en rien [1]. L'arbre qui ſe prête à l'effort du torrent ſe conſerve intact, tandis que celui qui

1 Rotrou n'a pas pouſſé plus loin l'imitation de ce diſcours d'Hémon, plein de la plus forte éloquence. Je ne ſçais pourquoi le P. Brumoy dit que tout ce diſcours eſt traduit par le poëte françois; au reſte voici la ſuite des vers cités dans l'extrait. Ibid. act. IV. ſc. VI.

HÉMON.

Seul, je vous dirai donc, que le commun murmure
Accuſe votre arreſt d'offenſer la nature!
Qu'auſſi l'on n'attend pas de voſtre paſſion
L'injuſte chaſtiment d'une bonne action:
Antigone, dit-on, prit une honneſte audace,
Que le Roy punira de la ſeule menace.
Ce qu'elle a fait eſt juſte; &, dans tous les eſprits,
Hors celui de Créon, ſon crime aura du prix:
C'eſt à peu près, monſieur, ce que je viens d'entendre,
Et ce que mon devoir m'oblige à vous apprendre:

ne peut plier & céder un inſtant, eſt renverſé & entraîné avec ſes racines ; & le pilote qui ſe roidit contre le flot, eſt bientôt réduit à voguer ſur quelque frêle débris de ſon vaiſſeau. Modérez donc votre reſſentiment, & rentrez en vous même. Si je peux croire qu'à mon âge le jugement ſoit formé, je penſe que les grandes lumieres doivent ſuppléer au défaut d'expérience : &, ſi la choſe eſt ainſi, quoiqu'elle ſoit un peu rare, il eſt beau de ſe rendre à des conſeils éclairés [1].

LE CHŒUR.

O prince, il eſt juſte que vous ayez égard aux diſcours de votre fils, s'ils ſont conformes à la raiſon. Vous, Hémon, vous ne pouvez vous diſpenſer d'en faire autant à l'égard de ceux de votre pere : or vous paroiſſez tous les deux avoir été inſpiré par la ſageſſe même.

Déférez quelque choſe au ſentiment commun,
Le plus ſçavant ſe trompe, & deux yeux ſont plus qu'un ;
Un changement d'avis, quand la raiſon en preſſe,
N'eſt pas une action contraire à la ſageſſe :
Ne voir que par ſon ſens eſt le propre des dieux,
Comme il l'eſt des mortels de voir par beaucoup d'yeux.

1 J'ai ſuivi ici l'interprétation très claire & très naturelle de cet endroit, par M. Dupuis. Ce ſavant académicien ſuppoſe la phraſe elliptique ; &, pour la completter, voici la conſtruction qu'il propoſe : εἰ δ' οὖν τοῦτο ταύτῃ ῥέπει (φιλεῖ γὰρ τοῦτο μὴ ταύτῃ ῥέπειν) καλὸν τὸ μανθάνειν, &c.

CRÉON.

CRÉON.

Il ſera dit qu'à l'âge avancé où je ſuis, je prendrai des leçons d'un enfant [1] ?

HÉMON.

Si la raiſon les approuve, elle ſeule, en pareil cas, bien autrement que l'âge, mérite quelque attention [2].

CRÉON.

La raiſon veut que j'honore un rébelle ?

HÉMON.

Non. Tout homme qui paſſe pour tel ne mérite aucune diſtinction.

CRÉON.

Antigone pourroit-elle ſe défendre d'une ſemblable inculpation ?

HÉMON.

Les Thébains n'en doutent pas.

CRÉON.

Sans doute que je vais apprendre d'eux à régner?

HÉMON.

Permettez : cette réflexion ne cadre pas avec votre âge.

1 Rotrou. Ibid.

O conſeil! O priere & ridicule & folle !
Que j'apprenne ſi vieil d'une ſi jeune école !

2 Rotrou. Ibid.

Ne regardez pas l'âge, & peſez la raiſon.

CRÉON.

Il faut donc que je ne me regarde plus pour rien ici ?

HÉMON.

On n'eſt rien où l'on veut être ſeul.

CRÉON.

Un roi ne ſera rien dans ſes états ?

HÉMON.

Ils ſeront bientôt abandonnés, s'il régne en deſpote.

CRÉON.

Le voilà gouverné par ſon fol amour.

HÉMON.

C'eſt donc vous que j'aime : car votre ſeul intérêt me touche [1].

CRÉON.

O le plus coupable des fils! Il conteſte contre ſon pere !

HÉMON.

Je vous vois près de vous ſouiller.

CRÉON.

C'eſt me ſouiller que de ſoutenir mes droits.

1 Rotrou traduit littéralement cet endroit.

CRÉON.

La folle paſſion qui poſſéde ton ame,
Te fait inſolemment parler pour une femme ;
Et, de ſon intérêt, te rend ainſi jaloux.

HÉMON.

Vous ſeriez femme donc ; car je parle pour vous.

HÉMON.

Oui, s'ils privent les dieux de l'honneur qu'on leur doit [1].

CRÉON.

Esprit pervers ! Vil esclave d'une femme !

HÉMON.

Vous ne me trouverez néanmoins jamais coupable d'aucune bassesse.

CRÉON.

N'es tu pas livré tout entier à soutenir les intérêts d'une femme ?

HÉMON.

Je parle pour les dieux des enfers, pour vous & pour moi.

CRÉON.

Jamais tu n'uniras ton sort au sien, dans cette vie.

HÉMON.

Elle mourra donc ? Eh bien, elle ne mourra pas seule.

CRÉON.

Es tu assez osé que d'en venir aux menaces ?

HÉMON.

Est-ce menacer que de contrarier des idées destituées de tout fondement ?

1 C'est le vers de Rotrou. On ne pouvoit traduire ni plus heureusement, ni plus fidèlement la phrase grecque.

CRÉON.

Tu ne parleras pas ainsi impunément, jeune étourdi.

HÉMON.

Si vous n'étiez mon pere, je vous reprocherois ici d'abjurer toute raison.

CRÉON.

Cœur efféminé, ne perce pas le mien par tes propos outrageants.

HÉMON.

Voulez vous avoir seul droit de parler, & ne rien entendre?

CRÉON.

Oui, je le veux: & je jure par l'Olympe, que tu recueilleras le fruit de tes outrages. *Aux soldats.* Qu'on améne ici cet objet de ma haine, & qu'on l'égorge à ses yeux [1].

1 Rotrou a traduit tout ce dialogue.

CRÉON.

Vil esclave de femme, esprit lâche & débile.

HÉMON.

Je n'ay fait action ny lâche, ny servile.

CRÉON.

Parler pour une fille est ton plus digne employ.

HÉMON.

Je parle pour les dieux, & pour vous & pour moy.

CRÉON.

N'espere pas enfin l'épouser jamais vive.

HÉMON.

Elle ne mourra pas qu'un autre ne la suive.

HÉMON.

Ne vous flattez pas que jamais cela se passe en ma présence. Elle ne périra point à mes côtés; &, dès ce moment, vous me voyez pour la derniere fois. Cherchez des courtisans, si vous pouvez en trouver, à qui vous fassiez goûter votre délire [1].

CRÉON.

M'oses tu menacer ?

HÉMON.

Je n'avancerois rien,
Envers qui ny ne veut ny ne peut faire bien.

CRÉON.

Ce fol, à m'outrager, encore persévere.

HÉMON.

Je vous dirois bien pis, si vous n'étiez mon pere.

CRÉON.

Va; cœur efféminé; va, lâche, sorts d'icy.

HÉMON.

Vous voulez donc parler sans que l'on parle aussi.

CRÉON.

Oüy, traistre, je le veux; & bientôt le salaire
De ta présomption va t'apprendre à te taire,
Et ne chérir pas tant ce qui m'est odieux.
Soldats, amenez la : qu'on l'égorge à ses yeux.

1 Ces derniers mots d'Hémon à son pere sont traduits par Rotrou, & se trouvent dans l'extrait du P. Brumoy, pag. 192 de ce volume.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, CRÉON.

LE CHŒUR.

SEIGNEUR, votre fils s'eſt retiré, la rage dans les yeux, & le déſeſpoir dans le cœur.

CRÉON.

Laiſſez le : eût-il plus de reſſource que l'humanité n'en comporte, il ne réuſſira pas à ſouſtraire les deux princeſſes au ſupplice.

LE CHŒUR.

Êtes vous donc diſpoſé à les faire périr toutes deux?

CRÉON.

Votre obſervation eſt juſte : je ne ſévirai pas contre celle qui n'a point approché le cadavre.

LE CHŒUR.

Quel genre de mort préparez vous à la coupable?

CRÉON.

Je la ferai conduire dans un lieu déſert; & là, je la ferai renfermer vivante dans une grotte taillée dans le roc. On ne lui donnera de pain que ce qu'il en faut pour écarter toute accuſation d'impiété. Elle pourra librement adreſſer ſes vœux à Pluton, le ſeul des dieux qu'elle honore; « elle » en obtiendra peut-être le privilége de ne pas » mourir : ou bien elle apprendra combien il lui » ſert de peu d'honorer les divinités infernales ».

SCÈNE III.

LE CHŒUR seul.

STROPHE.

Amour, ô amour, par-tout tu fais sentir ton empire ! Tu donnes de la grace aux atours d'une jeune femme [1], tu animes ses tendres attraits [2], tu régnes sur les mers ; tu régnes sous le chaume :

1 Je me suis également écarté ici & du P. Brumoy & de M. Dupuis : ni l'un ni l'autre ne me paroissent avoir saisi le vrai sens de Sophocle : en voici les raisons dans cette note de M. Vauvilliers : je ne ferai que la traduire. Le texte porte : ὃς ἐν κτήμασι πίπτεις. Grotius lit : ὃς ἐν ὄμμασιν ἵπτῃ. Héath lit : ὃς ἐν γλήνεσι πίπτεις. Mais il ne faut rien changer. κτήματα désigne toute espéce de mobilier. Homere, Iliad. iii. 93. s'en sert en ce sens :

Κτήμαθ' ἑλὼν εὖ πάντα, γυναῖκά τε, οἴκαδ' ἀγέσθω.

En fuyant de la maison de Ménélaüs, Hélène ne s'étoit certainement pas chargée de ses trésors, mais plutôt de ses vêtemens précieux, de ses colliers, de ses bracelets & autres choses de cette espéce. Et quoi de plus agréable que de peindre l'amour enjolivant les accoutrements d'une jeune femme, & reposant sur ses joues ? D'ailleurs, πίπτειν ἐν signifient ÊTRE DANS UN LIEU, Y RÉSIDER, Y DEMEURER. Euripide s'en sert pour dire que Junon est dans la couche de Jupiter. Hel. 1102. Cette note est un peu longue ; mais elle prouve combien il faut être en garde contre la fureur de changer le texte d'un auteur.

2 Grec : Tu reposes sur ses tendres joues. C'est ce qu'Horace a rendu. Carmin. iv. od. xiii. 6.

Ille virentis &
Doctæ psallere chiæ
Pulchris excubat in genis.

mortels ou immortels, tout ſubit ton joug & partage tes fureurs.

ANTISTROPHE.

« Tu précipites les juſtes dans le crime » : & c'eſt toi qui viens d'exciter un affreux démêlé entre le pere & le fils : & même le ſévere magiſtrat, qui fait tout plier ſous ſes loix, ne réſiſte pas au charme ſéducteur de deux yeux brillants du plus beau feu dans un jour d'hyménée. C'eſt ainſi que Vénus, avec ſa ſeule beauté, ſe joue de ce qui paroîtroit le plus fait pour lui réſiſter.

Hélas! Dans ce moment même où il ſeroit le moins permis de donner des larmes à Antigone, ſa beauté nous en arrache, avec le regret de la voir réduite à n'avoir qu'un tombeau pour couche nuptiale.

SCÈNE IV.

ANTIGONE, conduite par des gardes, LE CHŒUR.

ANTIGONE.

STROPHE I.

« Citoyens de Thébes, jettez les yeux ſur une » princeſſe déplorable qui ſuit la derniere route où » aboutiſſent les mortels, & qui voit le ſoleil pour » ne le plus revoir. La nuit éternelle qui entraîne » tout, me conduit toute vive aux bords de l'A- » chéron. C'eſt là l'hymen qui m'eſt préparé. Car, » hélas, ſon flambeau ne s'eſt point allumé pour » moi ».

LE CHŒUR.

La gloire & l'honneur vous accompagnent dans la ſombre retraite des morts. Ce ne ſera ni la maladie, ni quelque poignard meurtrier qui vous y feront deſcendre : mais c'eſt le parti que vous avez pris vous même ; & vous êtes la ſeule qui ayez eu ce courage !

ANTISTROPHE I.

ANTIGONE.

Combien de fois n'ai-je pas oui raconter les

malheurs de Niobé cette Phrygienne, infortunée fille de Tantale, qui, telle qu'un lierre fortement adhérent à la pierre, fut changée en rocher ſur le mont Sipyle: on dit que de ſon front, toujours couvert de neige, l'eau, découlant comme un torrent de larmes, l'inonde ſans diſcontinuer. Hélas! Que mon ſort paroît ſemblable au ſien.

LE CHŒUR.

Avec cette différence cependant que ſa divine origine lui donnoit le rang de déeſſe: nous autres au contraire, tous tant que nous ſommes, iſſus de foibles mortels, n'avons rien qui ne nous rappelle notre triſte condition. Or n'eſt-il pas flatteur pour vous d'emporter dans l'autre monde l'idée d'avoir aſſimilé votre ſort à celui des dieux dans l'une & l'autre vie?

STROPHE II.

ANTIGONE.

Oh, malheureuſe! Je ſuis un objet de dériſion! Hélas! Au nom des dieux de la patrie, différez de m'accabler de vos outrages, juſqu'après ma mort. O Thébes, ô illuſtres Thébains, ô ſource de Dircé, & vous, forêts voiſines, « ſoyez témoins » de la loi barbare qui me précipite, dirai-je dans » une priſon ou dans un tombeau, parmi les morts » ou les vivans, ou plutôt hors du commerce des » uns & des autres, ſans être pleurée par ceux qui » me ſont les plus chers »!

LE CHŒUR.

O princeſſe, vous ſubiſſez l'arrêt le plus ſévere, pour avoir trop écouté votre ardeur. Sans doute que c'eſt une ſuite des calamités attachées à votre maiſon.

ANTISTROPHE. II.

ANTIGONE.

« Quelle plaie aîgriſſez vous, cruels, en me » remettant ſous les yeux le deſtin des Labda- » cides! O furies, ſpectatrices de l'hymen de ma » mere! O affreux hymen! De quel ſang ſuis-je » iſſue, & à quel ſort étois-je réſervée! Frere mal- » heureux, devenu époux ſous d'horribles hoſpices, » c'eſt vous, qui, tout mort que vous êtes, m'en- » traînez toute vivante au tombeau ».

LE CHŒUR.

Les devoirs que la piété nous impoſe ſont ſacrés, j'en conviens: mais jamais on ne doit ſe révolter contre l'autorité de ceux qui nous gouvernent. Une ardeur trop imprudente vous perd en ce moment.

ANTIGONE.

Plus de conſolation, plus d'amis, plus d'époux: je vais donc être enſevelie dans une affreuſe grotte! Je ne jouirai donc plus du bienfait de la lumiere, & perſonne ne gémira ſur mon malheureux ſort!

SCÈNE V.

Les mêmes, CRÉON.

CRÉON aux gardes.

IGNOREZ vous donc que jamais on ne finiroit, s'il falloit écouter tous les regrets que la nature exprime aux approches de la mort? Retarderez vous encore à l'emmener très promptement, & à la renfermer ſeule dans ſa grotte, comme je vous l'ai recommandé: ſoit qu'elle vive ou qu'elle meure, il faut qu'elle reſte privée du commerce des vivans. Quant à nous, ce genre de mort nous met à l'abri de toute ſouillure.

ANTIGONE.

« O ſépulchre, ô caverne, ô lit nuptial, tu ſeras » donc ma demeure éternelle! Je vais retrouver » les miens aux enfers. Proſerpine les a preſque » tous enlevés. DE CE SANG DÉPLORABLE JE » MOURRAI LA DERNIERE ET LA PLUS MISÉRABLE. » Obligée de périr à la fleur de l'âge, je me con- » ſole dans l'eſpoir que ma préſence ſera pré- » cieuſe à Œdipe, à Jocaſte & ſur tout à mon » frere. Chers morts, c'eſt à ces mains que vous » devez les honneurs funébres que vous avez re- » çus. Et toi, Polynice, tu ſçais que mon trépas

» est le prix de ma tendresse pour toi. Mais enfin » mon cœur est satisfait, & mon crime m'est glo» rieux. Les cœurs généreux me rendront cette » justice ». Si j'eusse été mere, si j'eusse été épouse, je n'aurois pas pris sur moi de braver une loi publique au péril de ma vie. La perte d'un époux & d'un fils, est une chose réparable; mais celle d'un frere ne peut se réparer pour moi, qui ai eu le malheur de perdre mon pere & ma mere [1]. « C'est donc pour un devoir si juste, que Créon » me condamne à périr abandonnée de ceux » mêmes qui me devroient le tribut de leurs » larmes ». Je descends toute vivante dans le séjour des morts, sans avoir été admise ni à aucune couche nuptiale, ni aux solemnités de l'hyménée, ni aux soins du mariage, ni à la délicieuse fonction d'élever des enfans, ni au commerce de l'amitié. « Grands dieux! Quelle de vos loix ai-je

1 Voyez ce sentiment parfaitement développé dans le XIIe chap. du traité de Plutarque sur l'AMITIÉ FRATERNELLE, t. II. DES ŒUVRES MORALES, pag. 17. Voyez sur ce même endroit l'observation des savans éditeurs de la nouvelle édition de cet ouvrage, donnée chez M. Cussac. On ajoutera seulement ici, que Robert le Roux nous a donné un semblable exemple d'amitié pour son frere Henry, renfermé au mont Saint-Michel. Comme on lui reprochoit la complaisance qu'il eut d'envoyer un tonneau de vin au prisonnier, qui manquoit d'eau: Quoi, répliqua-t-il, la querelle que nous avons avec mon frere est elle assez importante, pour devoir nous faire souhaiter qu'il meure de soif? Nous pouvons, dans la suite, avoir besoin d'un frere: mais où en trouverons nous un autre, quand nous aurons perdu celui ci?

» donc violée? Mais pourquoi tourner mes regards » vers les dieux? Quel ſecours puis-je en attendre? » C'eſt ma piété même qui m'attire le ſupplice deſ- » tiné aux impies. Que dis-je? Si ma mort eſt un » arrêt du ciel, j'y ſouſcris; ſi j'ai péché, je par- » donne, & je me ſoumets à la peine. Mais, ſi la » loi eſt injuſte, puiſſent ceux qui l'ont portée, » n'éprouver d'autres maux que ceux dont ils » m'accablent aujourd'hui ».

LE CHŒUR.

La voila encore agitée & tourmentée par les mêmes tranſports!

CRÉON.

C'eſt une raiſon de plus, pour que je donne ſujet aux gardes de ſe repentir d'avoir tant tardé à exécuter mes ordres.

ANTIGONE.

Ah, malheureux! j'entends pour moi l'ordre de la mort.

CRÉON.

Je ne viens point vous conſoler & vous apprendre que mes premiers ordres reſteront ſans exécution.

ANTIGONE.

O Thebes, ſejour de ceux qui m'ont donné la naiſſance! O dieux de ma patrie! C'en eſt donc fait; on m'entraîne; plus de raiſons de différer. O chefs de ce pays, voyez au moins pour la der-

niere fois la ſeule princeſſe qui vous reſte, les traitemens qu'elle éprouve, & les perſonnes qui la ménagent ſi peu, parce qu'elle a trop écouté les ſentimens d'un bon cœur.

INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

TELLE a été la triſte fin de Danaë : elle fut d'abord privée de la lumiere du jour & renfermée dans une tour d'airain, enſuite dans un tombeau ; iſſue cependant du plus noble ſang, elle avoit reçu dans ſon ſein, ſous la forme d'une pluie d'or, le fruit du tendre amour que Jupiter lui portoit. Mais rien ne réſiſte à la dure fatalité, ni les ſaiſons, ni les bataillons, ni les fortifications, ni la cavité reſonnante des noirs vaiſſeaux.

ANTISTROPHE I.

L'impétueux fils de Dryas, cet ancien roi des Edones [1] n'a-t-il pas contraint Bacchus, par des propos mordans, à le faire renfermer au milieu d'un mur épais ? C'eſt-là qu'il put donner un libre cours à ſa fureur de parler, & au torrent de ſon bouillant caractére. C'eſt-là qu'il apprit à ſes dépens que ſon fiel avoit diſtillé des traits ma-

1 Peuple de la Thrace.

lins contre un dieu. En effet il troubloit ſon culte en jettant du ridicule ſur les Bacchantes, ſur le feu ſacré entretenu en l'honneur de Bacchus, & ſur les chœurs des muſes [1].

STROPHE. II.

Quel ſpectacle horrible ne s'eſt-il pas offert autrefois près des rochers Cyanés, où la mer ſe partage en deux bras, ſur les rivages mêmes du Boſphore & du Salmydeſſe ? Le dieu Mars honoré dans ces lieux a vu les deux fils de Phinée, reduits à la cécité par une cruauté exécrable. Leur mere, dépouillant tout ſentiment, s'eſt armée, non pas d'une épée, mais de ſa navette, dont elle a enfoncé la pointe ainſi que ſes doigts dans le globe de leurs yeux.

ANTISTROPHE. II.

Ces infortunés, fruit d'un funeſte hymen, donnoient encore des larmes au triſte ſort de leur mere. Cette femme, iſſue des anciens Erechtides, fille de Borée, vîte à la courſe à l'égal du meilleur courſier, fut obligée de ſe confiner dans des antres écartés, où elle étoit expoſée à toutes les injures de l'air de ſon pays. C'eſt ainſi que, malgré ſes prérogatives, elle paya longuement le tribut qu'elle devoit aux deſtins vengeurs.

1 Voyez dans la nouvelle édition de Plutarque, que j'ai déjà citée, l'excellent traité DU TROP PARLER, t. XIV. pag. 61. & les régles à obſerver dans l'USAGE DE LA RAILLERIE, t. XVIII. pag. 80.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

TIRÉSIAS, CRÉON, LE CHŒUR.

TIRÉSIAS.

THÉBAINS, nous nous présentons deux devant vous ; parceque l'un de nous est guidé par les yeux de l'autre. Les aveugles n'ont pas d'autre moyen de faire du chemin.

CRÉON.

Quel motif vous amene, respectable Tirésias ?

TIRÉSIAS.

Je vais vous le déclarer : comptez sur la vérité de mes oracles.

CRÉON.

Jusqu'à présent je m'en suis fait un devoir.

TIRÉSIAS.

C'est ce qui vous a élevé au trône.

CRÉON.

Je conviens que c'est le fruit de vos sages conseils.

TIRÉSIAS.

Mais dans le moment critique où vous vous trouvez, cette déférence vous ſera plus utile que jamais.

CRÉON.

O dieux, quelle frayeur m'excite ce langage! Qu'y a-t-il?

TIRÉSIAS.

Vous allez le ſçavoir: je veux vous expoſer en détail tout ce que mon art m'a offert aujourd'hui d'étrange. J'étois aſſis dans un lieu très propre aux augures, lorſque tout à coup j'entends des cris horribles & inexplicables, pouſſés par des oiſeaux qui, dans leur fureur, s'acharnoient à ſe déchirer les uns & les autres avec leurs ſerres enſanglantées. J'en ai jugé par le bruit non équivoque de leurs ailes. L'effroi m'a fait auſſitôt porter mon attention ſur les autels où le feu conſumoit les victimes: mais elles brûloient ſans rendre de lumière: les entrailles ſe diſſipoient en fumée, les reſtes de la victime ſe reduiſoient en cendres, & tout diſparoiſſoit, en rendant une vapeur & une fumée épaiſſe. Ces particularités ſur leſquelles je me regle pour dévoiler le myſtere de ces augures, je les tiens de mon guide. Il me dirige, tandis que je dirige les autres. C'eſt votre arrêt qui attire tous ces préſages funeſtes ſur cette ville. On trouve

partout des lambeaux du cadavre de l'infortuné fils d'Œdipe, ſur les autels, auprès des foyers. Les dieux dédaignent nos vœux, nos ſacrifices, & la flamme de nos victimes. Les oiſeaux, abbreuvés de ſang humain, n'annoncent rien que de ſiniſtre. Mon fils, peſez mûrement ce que je vais vous dire. Les erreurs ſont l'appanage de l'humanité; & l'on ne peut ſe former une idée déſavantageuſe de celui qui ne s'entête pas, & qui repare ſes fautes dès qu'on les lui fait appercevoir. L'opiniâtreté eſt le comble de la ſottiſe. Ceſſez d'en vouloir à un mort & de le pourſuivre. Quelle gloire de lutter contre un cadavre? Tels ſont les avis que mon attachement vous devoit. Je ſouhaite que vous connoiſſiez tout le prix des conſeils marqués au ſceau de la véritable utilité [1].

[1] Rotrou a beaucoup mis du ſien dans la maniere dont Tiréſias raconte les circonſtances de ce funeſte augure. Mais il n'intéreſſe pas moins. Il finit ainſi, act. v. ſc. v.

Enfin tout n'eſt qu'horreur & que confuſion,
Et tout, Créon, & tout, à voſtre occaſion :
De vous, qui renverſez les loix de la nature,
Qui, barbare aux défuncts, niez la ſépulture :
De vous, qui, vrai Cerbere, oſtant ce droict aux corps,
Empêchez le paſſage en l'empire des morts,
Qui, cruel, attaquez qui ne ſe peut défendre,
Et commandez un mal que vous devriez reprendre :
Satisfaites les dieux par votre amandement,
Et ſçachez-moi bon gré de cet enſeignement.

CRÉON.

O vieillard, tout ce que vous êtes de devins, n'avez que moi en vue. Je suis pour vous, ce qu'est le but à ceux qui veulent se rendre habile dans l'art de tirer des flèches. Le vôtre ne me laisse aucun relâche, & depuis long-temps je suis le jouet de la vénalité à laquelle il se prostitue [1]. Mais faites vous donner, si vous voulez, tout l'ambre de Sarde, tout l'or du Gange, vous ne m'obligerez pas à rendre les honneurs de la sépulture à Polynice: je ne m'y prêterois même pas, quand l'aigle de Jupiter porteroit, aux pieds de son trône, des lambeaux de ce cadavre dont elle viendroit de faire sa proie. Non, non, les dieux n'ont point à redouter de profanation de la part des mortels. Hélas! Combien, ô vieillard Tirésias, ne voit on pas de gens, d'ailleurs fort habiles, être honteusement avili, pour avoir, par l'appas du gain, dit avec art des choses qui n'auroient dû jamais être révélées.

1 Rotrou. Ibid.

Sur tout autre, tousjours vostre art me persécute,
Vous m'entreprenez seul, seul, je vous suis en butte;
Il faut bien que cet art sainct & sacré qu'il est,
Parmy sa pureté mesle quelque intérêt:
Car le ciel laisse agir l'ordre de la nature,
Et n'a pas toujours l'œil sur une créature.

TIRÉSIAS.

Hélas! Qui peut sçavoir? Qui confesse?

CRÉON.

Qu'entendez vous par ces questions vagues?

TIRÉSIAS.

Combien la sagesse est préférable à tous les trésors.

CRÉON.

Et combien, à mon avis, c'est un grand malheur d'en être privé.

TIRÉSIAS.

C'est là cependant votre triste position.

CRÉON.

Je ne repliquerai pas aux injures d'un devin.

TIRÉSIAS.

C'est vous qui les avez provoquées, en me reprochant d'être l'organe du mensonge.

CRÉON.

Tout prophête aime l'argent.

TIRÉSIAS.

C'est le propre des tyrans de s'enrichir de gains illicites.

CRÉON.

Sçais tu que ces propos s'adressent à ton roi.

TIRÉSIAS.

Je le ſçais : c'eſt à moi qu'il doit de gouverner avec quelque ſageſſe.

CRÉON.

Je conviens de ton habileté : mais tu ſuis le parti de l'iniquité.

TIRÉSIAS.

Vous me forcerez de vous révéler des ſecrets que je gardois au fond de mon cœur.

CRÉON.

Révéle les, pourvu que l'amour de l'argent ne te faſſe point parler.

TIRÉSIAS.

Vous allez en juger.

CRÉON.

Sçache, au reſte, que tu ne changeras point ma façon de penſer [1].

[1] Ce dialogue eſt très bien rendu par Rotrou.

CRÉON.

Je n'outragerai point un miniſtre des dieux.

TYRESIE.

Vous m'outragez aſſez, m'accuſant d'avarice?

CRÉON.

Peu de gens de voſtre art ſont exempt de ce vice.

TYRESIE.

Et les tyrans encor bien mieux, & que moy.

TIRÉSIAS.

Apprenez qu'avant que le soleil ait fait un grand nombre de revolutions, la mort d'un fils, sorti de votre sang, « vengera Polynice & Antigone, » l'une cruellement enfermée dans un tombeau, & » l'autre injustement privé de l'honneur du sépul- » cre. Triste effet de votre violence, & d'une im- » piété que les dieux détestent ! Déja les Furies » vengeresses des devoirs violés, sont prêtes à vous » tourmenter, & à vous précipiter dans les mêmes » maux. Jugez à présent si c'est l'intérêt qui me délie » la langue ». Votre cour retentira bientôt des cris confus des hommes & des femmes. Vous verrez s'élever contre vous toutes les villes, dont les autels & les foyers ont été souillés par les lambeaux infectes qu'emportoient avec eux les chiens, les bêtes féroces & les oiseaux. Voilà les traits inévitables, (vous m'y avez contraint,) que je vous

CLÉODAMAS.

Aveugle, sçavez vous que vous parlez au roy ?

TYRESIE.

Puisque je l'ai fait tel, j'ay droit de le cognoistre.
Plus aveugle est que moy, tel qui ne croit pas l'estre.

CRÉON.

C'est bien vous emporter pour un esprit si sain.

TYRESIE.

Enfin, je diray plus que je n'avois dessein.

laiſſe dans mon indignation. à ſon guide. « Allons, » enfant, conduis moi hors de ce palais ». Qu'il exhale ſa fureur contre de plus jeunes que moi: je lui laiſſe d'ailleurs aſſez d'inſtruction pour apprendre à réprimer ſa langue & à devenir ſage [1].

[1] Rotrou a rendu avec préciſion & force cet endroit:

CRÉON.

Parlez, car il importe au gain de voſtre vie.

TIRESIE.

Bien plus votre intérêt que le mien m'y convie :
Et vous l'allez apprendre avant que le ſoleil
Laiſſe en notre horiſon la nuit & le ſommeil,
Vous verrez des effets du malheureux augure,
Qui m'a ſi clairement marqué voſtre adventure :
Le frere mort, privé des honneurs du cercueil,
La ſœur vive enterrée, & tout le peuple en dueil,
Appellent d'une voix, qui ne ſera pas vaine,
La juſtice du ciel ſur l'injuſtice humaine :
La mort de votre fils, ce prince aimé de tous,
Sera le premier fléau qui tombera ſur vous :
D'effroyables remors, mégéres éternelles,
Inviſibles bourreaux des ames criminelles,
Vous perſécuteront juſqu'aux derniers abois;
Et, s'il faut mettre hors tout ce que je prévois,
Un bras victorieux, que votre crime attire,
Vous va bientôt ravir & la vie & l'empire :
Mais qu'en vous ce diſcours n'excite aucun ſouci;
Et croyez que le gain me fait parler ainſi.
Marche, enfant, je lui laiſſe en ce triſte préſage
Aſſez d'inſtruction pour en devenir ſage.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, CRÉON.

LE CHŒUR.

SEIGNEUR, quelles affreuſes prédictions! Et par ſurcroît de malheur, depuis que la ſucceſſion des années, blanchit ces cheveux, noirs autrefois, nous n'avons jamais oui dire que l'événement ait démenti ſes oracles.

CRÉON.

J'en ai aſſez fait l'expérience moi même. J'en demeure interdit. Il eſt dur de plier. Mais, à quelles calamités, l'opiniâtreté ne nous expoſe-t-elle pas!

LE CHŒUR.

O Créon, fils de Ménécée, voici l'ocaſion de ne rien faire qui ne ſoit dicté par la prudence.

CRÉON.

Parlez; je ſuivrai vos avis: que faut-il faire?

LE CHŒUR.

Allez; faites délivrer Antigone & inhumer Polynice.

CRÉON.

C'eſt là votre avis, vous voulez que je m'y rende?

LE CHŒUR.

Et ſans délai : la vengeance des dieux n'en connoît pas contre ceux qu'elle pourſuit.

CRÉON.

Hélas ! que j'ai de répugnance à changer ! je ne puis cependant m'en diſpenſer. Y auroit il de la raiſon à vouloir tenir contre la néceſſité [1].

LE CHŒUR.

Donnez donc vous même les mains à tout cela ; n'en chargez perſonne.

CRÉON.

J'y vole maintenant. *à ceux de ſa ſuite.* Que tous ceux de ma ſuite ſe réuniſſent & ſe hâtent d'aller avec des hâches, à la grotte où Antigone eſt renfermée : j'y vais moi même, & veux qu'elle

1 Rotrou, ibid. ſc. VI.

CLÉODAMAS.

C'eſt à vous d'en réſoudre, avec voſtre ſageſſe :

CRÉON.

Je ſuivray vos advis ; mais toſt, le beſoin preſſe.

EPHYTE.

Traitez le ſang d'Œdipe avec plus de douceur ;
Mettez le frere en terre, & tirez en la ſœur.

CLÉODAMAS.

Sire, à trop conſulter l'occaſion ſe paſſe,
Le ciel touche parfois auſſitoſt qu'il menace.

recouvre en ma présence la liberté dont je l'avois privée : car je vois qu'il est bien préférable de se conformer aux loix anciennes que d'en établir de nouvelles.

INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O DIEU, honoré sous mille noms divers ; qui faites la gloire de la fille de Cadmus ! Illustre rejetton du maître du tonnerre ! Dieu protecteur de l'Italie, & des fêtes d'Eleusis, célébrées au milieu des campagnes ! O Bacchus, fixé près des Bacchantes, à Thébes, sur les bords du limpide Isméne, & près des dents fécondes du dragon.

ANTISTROPHE I.

La fumée des victimes s'éléve jusqu'à vous sur le double mont, lieu fréquenté par les nymphes Coryciennes [1], arrosé par les eaux de Castalie. Les échos du mont Nyssa, fertile en lierre, & les côteaux couverts de vignes verdoyantes, répétent au loin les regrets des Bacchantes, lorsque vous vous retirez à Thebes.

1 Les Bacchantes, ainsi appellées du nom d'une grotte, ou de celui d'une ville.

STROPHE II.

Ville, qui vous est plus chere qu'aucune autre ; ainsi qu'elle le fut à votre mere Séméle, victime de la foudre. Daignez accourir, (puisque toute cette ville est exposée au plus grand desastre). Franchissez les vallons du parnasse, ou les flots mugissants du détroit.

ANTISTROPHE II.

Vous enfin qui conduisez la troupe des Bacchantes armées de torches, & qui présidez à leurs concerts nocturnes, fils de Jupiter, paroissez avec vos prètresses, les Thyades de Naxos : elles qui vous honorent la nuit dans des chœurs agités de fureur, & ne reconnoissent que vous pour chef.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER DU PALAIS, LE CHŒUR.

L'OFFICIER.

O CITOYENS d'un lieu cher à Cadmus & à Amphion, la vie de l'homme, quelque longue qu'elle soit, n'offre qu'un tissu de contentemens & de peines! De douceurs en supplices, la fortune proméne à son gré le riche & le pauvre, & les mortels n'ont aucun moyen de connoître ce que le sort leur prépare. Aurions nous pu nous défendre de porter envie au sort de Créon? Il a purgé sa patrie des brigands qui l'infestoient, il s'y est fait aimer par la sagesse de son administration, enfin il étoit pere de la plus brillante jeunesse. Mais voilà que tout ce bonheur est éclipsé; car une fois qu'on ne peut plus goûter les plaisirs, ce n'est point vivre en homme, c'est vivre en machine animée. Ayez des richesses, éblouissez par votre luxe, si vous voulez: tout cela n'est qu'ombre & fumée, dès que la joie & les plaisirs s'en séparent.

LE CHŒUR.

Qu'allez vous encore nous apprendre de triste pour la maison de notre roi ?

L'OFFICIER.

Ils ne sont plus...! Et ceux qui leur survivent, en sont la cause.

LE CHŒUR.

Mais qui donc est mort ? Quel est le meurtrier? Parlez.

L'OFFICIER.

Hémon est sans vie, & l'a perdue de sa propre main ou de celle des siens [1].

LE CHŒUR.

Voulez vous dire qu'il s'est donné le coup mortel, ou qu'il l'a reçu de son pere ?

L'OFFICIER.

Désespéré de l'ordre de Créon contre les jours d'Antigone, il s'est tué lui même.

1 J'ai suivi l'interprétation de M. Vauvilliers. Il prouve par des exemples que αὐτόχειρ ne signifie pas toujours, CELUI QUI S'EST TUÉ DE SA PROPRE MAIN, & qu'il signifie aussi, CELUI QUI PERD LA VIE DE SA MAIN OU DE LA MAIN DES SIENS. Cette interprétation rend alors la répartie du chœur fort à propos : ce qui ne seroit ni dans le sens adopté par le scholiaste, qui en concluoit qu'il falloit supprimer la réplique du chœur, ni dans celui adopté par M. Dupuis, qui a supprimé la traduction du mot αὐτόχειρ, en y suppléant toutefois par une suspension ingénieuse : HÉMON N'EST PLUS. LES MAINS MEURTRIERES....

LE CHŒUR.

L'Oracle, hélas, ne se trouve que trop véritable!

L'OFFICIER.

Dans cette conjoncture, il faut pourvoir à d'autres choses.

LE CHŒUR.

Mais voici l'infortunée femme de Créon, la malheureuse Eurydice. Est-ce le hazard, ou les bruits qu'elle aura peut-être entendus au sujet de son fils, qui l'amenent ici?

SCÈNE II.

Les mêmes, EURIDICE,
qui entend la fin de ce que dit le Chœur.

EURYDICE.

O CHERS citoyens, je n'ai qu'une idée confuse de ce qui le regarde: j'en viens d'apprendre quelque chose en sortant pour aller au temple de Pallas. Mais à peine y suis-je entrée que j'entends clairement le recit de mes malheurs domestiques, & je tombe aussitôt sans connoissance entre les bras de mes femmes. Je ne me rappelle plus la nature de ces propos: répétez les moi. Hélas! je ne suis que trop faite à de pareils recits.

L'OFFICIER.

Je vais, reine chérie, vous raconter, ſans le moindre déguiſement tout ce qui s'eſt paſſé ſous mes yeux : à quoi bon vous flatter par des diſcours ſi faciles à démentir ? Car la vérité perce toujours. Je me ſuis tranſporté à la ſuite de Créon, au milieu de la plaine où étoit encore le corps de Polynice, déchiré par les chiens : là, nous avons d'abord ſupplié Pluton & la déeſſe honorée dans les carrefours, de ſe montrer propices & de ſuſpendre les effets de leur vengeance ; puis nous avons répandu des libations ſur les reſtes du corps, qui a été conſumé par un feu de branches vertes nouvellement coupées, & nous lui avons élevé un tombeau tout à côté : nous nous ſommes enſuite hâtés d'aller à la grotte infernale où Antigone n'avoit que la pierre nue pour tout lit nuptial. Mais, hélas ! les cris affreux de quelque infortuné, ſe font entendre très diſtinctement à un de nous qui, ſur le champ, le dit à Créon. Ces cris, devenus plus ſenſibles à meſure que le roi s'approchoit, il s'écrie avec douleur : O infortuné que je ſuis ! Mes ſoupçons ſeroient-ils vrais ? Suis-je donc dans la circonſtance la plus critique de ma vie ? « Ah, c'eſt » mon fils que j'entends ; courez, volez, entrez » dans la grotte : raſſurez moi ſur ce funeſte » doute », & voyez ſi ce n'eſt point la voix d'Hémon

d'Hémon que j'entends, ou si les dieux se plaisent à me jetter dans cette erreur? Nous obéissons; &, pleins d'inquiétude nous pénétrons dans l'antre. « Nous y trouvons Antigone attachée à » un nœud fatal qu'elle avoit formé de ses voiles. » Hémon la tenoit embrassée, & poussoit des cris » lamentables sur la mort de son amante, sur la » barbarie de son pere, & sur un si cruel hyménée. Le roi arrive, le voit & lui crie: Malheureux, que vas tu faire? Quel est ton dessein? » Quelle fatalité t'entraîne à ta perte? Sors, mon » fils; sors de ce tombeau? C'est ton pere qui t'en » conjure. Mais Hémon, lui jettant un regard terrible, dédaigne ses prieres; pour toute réponse, » il tire son épée, & s'avance. Le roi fuit; Hémon tourne tout son courroux sur lui même, » se perce; &, embrassant Antigone, il rend entre » ses bras un torrent de sang avec la vie. Ainsi » l'amant & l'amante ont-ils été réunis sous les » auspices de Pluton. Exemple terrible des suites » funestes que traîne après soi l'injuste courroux » des rois ».

SCÈNE III.

LE CHŒUR, L'OFFICIER.

LE CHŒUR.

Mais que penser de ceci? La reine vient de se retirer, sans donner rien à augurer de ses desseins.

L'OFFICIER.

J'en suis également fort étonné : j'ose cependant croire que, voulant épargner au public le spectacle de sa douleur, elle est rentrée dans l'intérieur de son palais pour y pleurer avec les femmes de sa suite, le triste sort de son fils. On ne peut la soupçonner capable d'aucune imprudence.

LE CHŒUR.

Je ne sçais : un silence morne n'annonce rien que de sinistre : au contraire l'explosion de la douleur est sans suite.

L'OFFICIER.

Vous avez raison. Son silence est trop marqué. Je cours à son appartement, m'assûrer si elle ne médite pas quelque noir projet.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR *seul.*

MAIS voilà le roi qui arrive, portant dans ses mains le sujet de son deuil. Malheur, qu'il ne peut (s'il est permis de le dire,) reprocher à d'autres qu'à lui même!

SCÈNE V.

LE CHŒUR, CRÉON.

CRÉON.

O FUNESTE & mortelle erreur d'un esprit préoccupé! O vous qui voyez un pere meurtrier de ses enfans!... Arrêt barbare!... Mon fils, mon fils! A la fleur de votre âge, hélas, hélas, vous périssez! Vous cessez d'exister avec une jeune & tendre épouse! Mon opiniâtreté est seule la cause de ces malheurs!

LE CHŒUR.

Hélas! Que vous avez ouvert tard les yeux à la lumière!

CRÉON.

Ce n'eſt que trop vrai. Je ſuis forcé d'en convenir ; un deſtin cruel à réſervé pour moi cet horrible crime & m'a précipité dans cet abîme de maux! Malheureux que je ſuis! Tout mon bonheur eſt évanoui. Voilà cependant, infortunés mortels, le fruit de vos peines !

SCÈNE VI.

Les mêmes, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

O PRINCE, dans le triſte état où vous êtes, les cendres de votre fils dans votre main, pourriez vous croire que d'autres malheurs vous attendent dans votre palais ?

CRÉON.

« Hé, que puis-je voir de plus affreux ? »

L'ESCLAVE.

La mort de la reine, mere de celui que vous regrettez ſi fort ! Elle vient de ſe percer !

CRÉON.

» O Pluton, ô enfers, quel charme goûtez » vous à tourmenter un malheureux ?.... Que » dis tu ? Que viens tu m'apprendre » ?.....

LE CHŒUR.

Hélas, hélas, viens tu accabler de nouveau un homme hors de lui même ?

CRÉON.

Parles : que m'annonces tu ? Quoi ! Ah, ah ! Qu'une mere s'est immolée de regret de n'avoir plus de fils.

L'ESCLAVE.

« Vous pouvez le voir de vos yeux. Regardez. » (il la montre dans le fonds du théâtre.)

CRÉON.

» Ah, falloit-il me réserver cet horrible spec-» tacle ? Quel sort m'attend encore ? Je tiens le » corps d'un fils, & je vois celui de sa mere éga-» lement privé de la vie ! O mon fils ! O chère » épouse !

L'ESCLAVE.

» C'est vers cet autel qu'elle vient de se frap-» per », & d'éteindre l'éclat de ses beaux yeux « après avoir pleuré son premier époux Mégarée, » & le triste hymen de son fils Hémon. Pour » vous, elle vous accable d'imprécations comme » un parricide ».

CRÉON.

Ah, ah ! « Tout mon sang se glace. Amis, » que ne me percez vous ? » Infortuné ! Hélas ! « Hélas ! Quel déluge de maux a fondu sur moi !

L'ESCLAVE.

» A en croire la reine, vous êtes seul la source » de tous ces maux.

CRÉON.

» Comment a-t-elle péri ?

L'ESCLAVE.

» Par le poignard qu'elle a plongé dans son » sein, dès qu'elle a sçu la mort de son fils ».

CRÉON.

Ah, barbare, jamais ces horreurs ne pourront être imputées qu'à moi seul ! « C'est moi, chère » Euridice ; oui, c'est moi qui t'ai immolée ! Al» lons, amis, exterminez moi, conduisez moi » à la mort. Je ne suis qu'une ombre & qu'un » fantôme ».

LE CHŒUR.

Ce seroit un grand avantage pour vous, (s'il en est dans les malheurs) : car de tous les maux, les plus courts sont les moins funestes.

CRÉON.

Que la mort vienne donc, oui, qu'elle vienne terminer ma carrière. Quelle vienne, dis-je, & qu'elle se hâte de me mettre pour toujours hors d'état d'ouvrir les yeux à la lumiere.

L'ESCLAVE.

Laissons l'avenir : occupons nous du présent on doit penser d'abord aux devoirs du moment.

CRÉON.

Mais je ne soupire qu'après la mort, & ne veux qu'elle.

L'ESCLAVE.

Cessez de former des vœux inutiles. Aucun mortel ne peut échapper aux maux qui lui sont destinés.

CRÉON.

Eloignez-moi au moins, éloignez moi promptement; moi, qui ai porté la mort dans le sein de mon fils, & de mon épouse infortunée! Je n'ose lever les yeux; je ne sçais où cacher mon opprobre. Le destin inévitable a jetté tout mon être dans un labyrinthe de malheurs.

SCÈNE DERNIERE.

LE CHŒUR seul.

La prudence est le gage le plus assuré du bonheur. Jamais on ne doit se permettre de manquer de respect envers la divinité. Un repentir tardif, fruit des grands crimes, est le dernier supplice dont le ciel punit l'orgueil des souverains.

Fin des Tragédies de Sophocle.

RÉFLEXIONS
SUR L'ANTIGONE
DE SOPHOCLE.

Cette pièce de Sophocle, est bien propre à confirmer l'idée que nous avons cherché à donner de ce grand tragique, dans les réflexions sur l'Œdipe a Colone : t. iii. p. 442 & suiv. Si les circonstances qui, au milieu de mes occupations, m'ont déterminé à travailler à cette partie du Théatre des Grecs [1], me l'eussent permis, j'aurois placé l'Antigone, à la suite des deux Œdipes dans le même volume. On eût pu faire d'un seul coup d'œil une comparaison utile, & voir avec quel art un homme de génie sçait manier le même sujet & en tirer parti pour le présenter sous toutes les formes, propres à exciter les plus beaux & les plus nobles sentimens. L'orgueil,

1 Mon travail, dans cette nouvelle édition, commence à la page 111 du iiie volume, & s'étend jusqu'à ces Réflexions. Je ne reconnois & n'avoue que ce qui est compris dans ce qui complette le iiie vol. depuis cette page 111, & dans le commencement du ive, jusqu'à la fin de ces Réflexions inclusivement.

cette passion affreuse, fait le fonds de ces trois pieces. Sophocle n'en a tracé le plan que d'après la forte conviction où il étoit des suites funestes & déplorables de ce fléau de l'humanité : il s'est proposé d'exciter à la terreur & à la pitié, par des scénes puisées dans le cœur humain, en menant cette passion, depuis sa naissance jusqu'à son dernier période.

Dans ŒDIPE ROI, on voit ce prince avec de grandes qualités, fait pour captiver les cœurs, ouvrir le sien aux premieres impressions de l'orgueil, puis se prêter aux insinuations de l'impiété, se porter à d'affreuses imprécations, enfin au dernier désespoir. Dans ŒDIPE A COLONE, cet orgueil, parvenu à son comble, traîne l'infortuné Œdipe jusqu'au tombeau, d'où il en exhale les restes, qu'il fait passer dans le sein de ses enfans. Les passions fortes & portées à l'excès se communiquent avec cet ascendant impérieux qui en fait remarquer la source, par une ressemblance marquée dans les progrès & dans les suites. De là on voit dans ANTIGONE tous les enfans d'Œdipe, guidés par cet horrible orgueil, périr misérablement sous les vains prétextes d'honneur, de religion & de piété.

Ce simple apperçu sur le sujet de ces trois piéces, doit faire apprécier l'art de Sophocle. Pénétré de la nature & des effets de la passion qu'il

veut peindre, il a sçu remplir son plan, avec ce ton de vérité, qui attache infiniment, & feroit supposer qu'on lit un fait avéré & connu. C'est un des traits de la grande différence qui se trouve entre Sophocle & la plupart de nos tragiques modernes : ceux-ci en effet ne réussissent souvent pas à nous intéresser lorsqu'ils mettent en action les faits les plus touchants & les plus frappants de l'histoire. Ainsi cette traduction entiere du THÉATRE DES GRECS, offre au moins l'avantage que peut offrir une histoire ou un roman. On ne peut, sous ce point de vue, en contester l'utilité. Je conçois qu'une imitation parfaite, ou une traduction qui rendroit la chaleur & les beautés poétiques de l'original, auroit un mérite de plus. Je ne puis me flatter d'avoir atteint à ce but; je ne me le suis même pas proposé, bien éloigné de me croire dans le cas d'y réussir. Je me suis donc uniquement borné à étendre le plan du P. Brumoy, c'est à dire à rendre le sens du poëte & la marche de ses moyens jusques dans les plus petits détails. Les extraits de ce célébre littérateur, souvent trop circonscrits, laissent à désirer quantité de choses dans ce genre, qui rendront toujours précieuse l'entreprise faite pour le suppléer, & elle ne peut manquer d'être accueillie du public, si l'on ne s'écarte pas de la maniere de cet auteur. Persuadé

de cette vérité, non seulement j'ai conservé en entier, dans ma traduction, les morceaux traduits par cette main habile, mais j'ai suivi pas à pas ses extraits, qui m'ont presque toujours fourni le vrai sens des endroits qui ne le sont pas : j'en emprunte même souvent l'expression : ensorte qu'on pourroit dire que ma traduction ne seroit qu'un développement ou une extension des extraits du P. Brumoy : & c'est à cela seul qu'elle devra l'avantage de pouvoir être comparée aux autres traductions des poëtes tragiques de l'ancienne Grèce.

On retrouve dans l'ANTIGONE le même ton de mœurs, de style & de costumes que dans les autres productions de Sophocle. Cette piécé me paroît cependant un peu plus nourrie de maximes & de sentences. Il y en a même en profusion, & quelques unes de déplacées, telles entr'autres celles que Sophocle met dans la bouche de cet officier (act. v. sc. I.) qui vient annoncer la mort d'Antigone & d'Hémon. Mais, à ce léger défaut près, l'ANTIGONE est une pièce excellente. Tout y est vraisemblable, naturel; le style en est sage & plein de chaleur. Rien de recherché, rien de guindé.

Jugez du génie de Sophocle, comparé avec la plupart de nos tragiques modernes, par ce seul trait. Hémon, voyant qu'il ne pouvoit fléchir son

pere en faveur d'Antigone, se retire, & va se renfermer dans la grotte où sa jeune amante étoit condamnée à périr. Sophocle se tait sur la manière dont Hémon exprime la douleur qu'il ressent du refus de Créon, & la résolution qu'il prend de périr avec Antigone. Il est difficile de rendre ces grands effets. Le pinceau du peintre ne peut atteindre qu'avec grande peine à nous représenter les foudres, les tonerres, les explosions des volcans, enfin les déchiremens de la nature. Un poëte sans goût croit au contraire que c'est là le moment de faire briller son imagination & son génie. Il se fait une gloire de lutter contre la difficulté ; &, pour entreprendre au dessus de ses forces, on le voit se perdre & se mettre hors d'haleine au milieu du tourbillon qu'il s'efforce en vain d'offrir aux yeux de ses spectateurs. C'est ce qui arrive journellement aux auteurs peu nourris de la lecture des anciens. C'est le défaut dans lequel Rotrou n'a pas manqué de tomber. Il fait parler ainsi Hémon, près du corps d'Antigone :

Beau corps, sacré débris du chef-d'œuvre des cieux,
Beau reste d'Antigone, ouvrez encor les yeux :
Jeune soleil d'amour, esteint en ton aurore,
Bel astre, honore moi d'un seul regard encore,
Avant que je te suive en la nuit du tombeau :
Tu crains, tu crains de voir le fils de ton bourreau.

Le cœur, plus que l'oreille, eſt ſourd à ma priere ;
Ton amour s'eſt eſteint avecques ta lumiere ;
C'eſt en vain qu'aux enfers je vais ſuivre tes pas :
Tes mânes offenſés ne m'y ſouffriroient pas :
Autant que tu m'aymois, tu me ſeras contraire ;
Tu puniras le fils des cruautés du pere ;
Je n'avance à mourir, non plus qu'à différer,
Et, ny vivant, ny mort, je n'ay plus qu'eſpérer.

Quoi de plus froid, de plus ridicule & de plus déplacé ! Voilà néanmoins les fautes où l'on tombera continuellement, quand on ne fera pas une étude particuliere des modéles qu'une longue ſuite de ſiécles ſe ſont tranſmis comme un dépôt précieux.

Mais ſi Sophocle a ſçu dans cette circonſtance uſer d'un ſilence vraiment éloquent, & qui couvre de ridicule le verbiage de ſon moderne imitateur, avouons, à la gloire de notre littérature, que Corneille eſt bien ſupérieur à Sophocle, lorſqu'il fait parler Cornélie (dans POMPÉE, act. V.) Cette Romaine paroît, ainſi que Créon, ſur le théâtre tenant dans ſa main une petite urne qui renferme les cendres de Pompée. Elle eſt bien loin de s'écrier ſur ſon malheur & de ſe répandre en vaines exclamations, comme Créon. O vous, dit-elle, (act. V. ſc. V.)

O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſte du grand Pompée, écoutez ſa moitié :

N'attendez point de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes ;
Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Ainsi Cornélie cherche dans sa douleur même un remède à ses maux. Voilà le génie! Créon au contraire est, dans la même situation, maigre, pauvre & dénué de ressources. Il s'abandonne à sa douleur. Il est vrai qu'il est la principalle cause des calamités qu'il éprouve ; il n'a point à venger le sang répandu par des mains ennemies. Il ne lui restoit par conséquent d'autre parti que de s'immoler lui même à sa douleur dans un morne silence. On ne peut trop faire de ces comparaisons, qui font briller les beaux morceaux du théâtre des Grecs & des François : deux Nations qui se ressemblent si fort sous quantité de points de vues.

FIN.

TRAGÉDIES
D'EURIPIDE,

TRADUITES PAR LE P. BRUMOY,

ET PAR M. PREVOST,

De l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

AVIS

AVIS AU LECTEUR.

On n'a point encore en françois de traduction complette des TRAGÉDIES d'EURIPIDE. Le P. Brumoy n'en a traduit que quatre, qu'on donne ici sans y faire de changement. M. Prevost publia la traduction D'ORESTE en 1778, & en 1782 les trois premiers volumes de la traduction complette des TRAGÉDIES D'EURIPIDE [1]. Devenu seul éditeur de cette partie du THÉATRE DES GRECS, il présente ici sa traduction, avec tous les changemens qu'il a jugés convenables au plan général de l'ouvrage du P. Brumoy, & à celui de cette édition en particulier. Il a sur-tout eû en vue dans ces changemens de se rapprocher de l'auteur Grec, même au prix de quelques sacrifices, parcequ'il a cru que le lecteur ayant sous les yeux de simples extraits de la plupart de ces tragédies, écrits avec liberté, exigeroit avant tout l'exactitude dans une traduction faite

1 En 1778 M. Belin de la Ballu fit paroître la traduction de la tragédie d'HÉCUBE, & faisoit espérer celle de quelques autres tragédies; mais je crois cet estimable littérateur occupé d'un autre projet fait pour intéresser également les gens de lettres & les naturalistes.

pour leur être comparée. M. Prevoſt a joint à cette traduction un ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE, & des notes ſur toute la partie du THÉATRE DES GRECS, qui eſt conſacrée à ce poëte. Ces notes, comme celles des éditeurs D'ESCHYLE & de SOPHOCLE, ſont diſtinguées par des chiffres de celles qui appartiennent au P. Brumoy.

AVERTISSEMENT[1].

« EURIPIDE, dit Ariſtote, quoique d'ailleurs peu exact & peu châtié dans la conduite & la diſpoſition de ſes ſujets, paroît pourtant le plus tragique de tous les poëtes ». Voilà en peu de mots le caractere de ce poëte, & cela ſuffit pour ſe rappeler ce que nous avons dit dans les DISCOURS PRÉLIMINAIRES. L'air négligé d'Euripide a une ſorte de grace qui peut balancer la régularité de Sophocle. Sans y regarder de fort près, on trouvera dans le premier certains défaut que le ſecond évitoit avec ſoin. Mais on ne peut s'empêcher de les pardonner, en faveur du ſentiment de pitié & de terreur dont l'ame ſe ſent agitée. C'eſt qu'Euripide donnoit beaucoup plus à la nature qu'à l'art, & ſuivoit, plus en compoſant, les mouvemens de ſon cœur que ceux de ſon eſprit. Auſſi eſt-il bien difficile à repréſenter dans une traduction ſupportable. Pour peu qu'on manque d'atrapper cette langueur élégante qui eſt l'ame de ſon ſtyle, on court riſque de devenir plattement languiſſant. C'eſt ainſi que Racine traduit dans

[1] Cet avertiſſement eſt du P. Brumoy.

une langue étrangere, rougiroit de se voir si différent de lui même, & refuseroit de se reconnoître. On rend aisément des pensées vives, un style serré, nerveux, & plein de feu; mais non des graces tendres & négligées, un style diffus & soutenu par la seule naïveté. Euripide écrivoit suivant la situation où se trouvoit son esprit. Or il étoit naturellement mélancholique, philosophe & ennemi de la joie. Son humeur moins vive que douce, son cœur sensible, & son caractere un peu chagrin & porté à la plainte, ont passé jusques dans ses écrits. Il n'avoit pas en effet de grands sujets de joie, & l'on prétend qu'il en trouva quelques uns de mécontentement dans deux femmes * qu'il épousa l'une après l'autre. L'on dit encore †, que dans un voyage qu'il fit il perdit une épouse chérie, deux fils & une fille, qui avoient mangé des champignons mauvais ou mal apprêtés [1]; & qu'il fit à ce sujet une épigramme dont voici le sens. « O soleil, qui

* MANUEL MOSCHOP.

† Athen. DEIPNOS. l. 2.

1 Ce n'étoit pas sa femme ni ses fils. Voici les expressions d'Athénée : « Eparchide rapporte que le poëte Euripide, fit un voyage à » l'île d'Icare, & qu'une certaine femme, qui étoit à la campagne » avec ses deux enfans, (deux fils adultes & une jeune fille) ayant » mangé des champignons vénéneux, & ayant été suffoquée avec ses » enfans, il fit ces vers : O soleil, &c. » Cette épigramme ou ins-

» parcours l'immenſité des cieux, vis tu ja-» mais une pareille calamité ! Quoi, une » mere, ſes deux fils & ſa fille, enlevés du » même coup à mes yeux » ! Dans ce ſtyle ſimple, pathétique, affectueux & plaintif, il eſt aiſé de le reconnoître. Il ſe peint toujours lui même. On a pû le voir dans les quatre piéces entiérement traduites, & on le verra de même dans les quatorze ſuivantes [1], qui ſont expoſées encore plus au long que celles de Sophocle. Il n'a fallu traduire que ce qui pouvoit & devoit être raiſonnablement traduit, & je me flatte que le lecteur ne perdra rien du reſte; qu'il retrouvera tout Euripide; & qu'il me ſçaura gré d'une méthode tantôt directe, tantôt indirecte, ſans laquelle j'oſe avancer qu'il eût été impoſſible de préſenter aux François le THÉATRE DES GRECS [2].

cription mortuaire ne paroît pas digne d'être citée à côté des autres ouvrages d'Euripide. L'invocation au ſoleil, pris à témoin du crime de Médée, au ſixieme acte de la tragédie de ce nom, eſt bien plus touchante & plus ſublime.

1 Quinze, en comptant le CYCLOPE.

2 L'obligation qu'on s'eſt impoſée de réimprimer ſans le moindre changement le texte du P. Brumoy, impoſe en même temps celle de le réfuter quelquefois. Peut être au moment où écrivoit ce judicieux appréciateur des beautés antiques, le public ne pouvoit-il en ſupporter l'éclat : trop accoutumé à juger les ouvrages dramatiques ſur des modéles plus récens, ce public pouſſoit à l'excès la crainte de voir violer

Si l'on vouloit lire les piéces dans l'ordre naturel des sujets plus ou moins anciens, voilà le rang où il faudroit les placer.

ION.

LES BACCHANTES.

MÉDÉE.

HIPPOLYTE.

ALCESTE.

les convenances qu'il y remarquoit : la simplicité du plan, la nudité des caracteres, cette forme sévere qui distingue les chefs-d'œuvres du théâtre grec, sembloit choquer sa délicatesse ; & on est surpris plus d'une fois de voir un homme de goût tel que le P. Brumoy, justifier avec défiance des traits qui, d'un commun aveu, doivent être offerts à l'admiration. Le retour fréquent des mêmes objets, en faisant sentir la nécessité de varier la scène, a excité la curiosité sur tout ce qui est étranger à nos mœurs ; la lecture plus répandue des ouvrages écrits dans des langues étrangères, a rendu peut être le goût moins exclusif, les lumieres de la philosophie ont donné aux esprits plus d'étendue & de hardiesse, enfin le temps & la méditation, ces deux arbitres de l'opinion, ont travaillé pendant un demi siécle à ramener insensiblement à cette heureuse simplicité, dont les plus grands maîtres de la scène Françoise avoient été contraints de s'écarter pour ne point blesser leurs contemporains. Je pense donc que le public de l'Athènes moderne est assez fort pour goûter ce qui fit l'admiration d'Athènes ancienne ; & que, s'il ne trouve point dans Euripide entier des beautés qui le dédommagent de quelques défauts, il doit s'en prendre à la foiblesse du traducteur, plus qu'à la différence des temps. A la vérité ce poëte a des graces naturelles qu'il est difficile de conserver, autant que d'imiter. « Jeune poëte, dit une épigramme Grecque, crain de marcher sur les traces d'Euripide. Le chemin semble doux & facile au premier abord ; mais dès qu'on s'y engage, on le trouve plus âpre & plus escarpé qu'un rocher ».

HERCULE FURIEUX.

LES PHÉNICIENNES.

LES SUPPLIANTES.

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

RHÉSUS.

LES TROYENNES.

HÉCUBE.

LES HÉRACLIDES.

ÉLECTRE.

ORESTE.

ANDROMAQUE.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

HÉLÈNE [1].

1 TABLE de ces mêmes tragédies, selon l'ordre des temps où elles ont été représentées pour la premiere fois.

MÉDÉE, représentée dans l'olympiade LXXXVIIe, la premiere année.
HIPPOLYTE, dans la même olympiade ; la quatrieme année.
LES SUPPLIANTES, olympiade XC^e, la deuxieme année.
LES TROYENNES, dans l'olympiade XC^e, la quatrieme année.
ALCESTE, HÉLÈNE, } représentées avant la troisieme année de la XCI^e olympiade.
ANDROMAQUE,
LES PHÉNICIENNES, dans l'olympiade XCII^e, la premiere année.
ORESTE, dans la même olympiade, la quatrieme année.
IPHIGÉNIE EN AULIDE, LES BACCHANTES, } dans l'olympiade XCIII^e, la quatrieme année.
Les autres piéces sont d'une date incertaine.

Euripide avoit composé soixante-quinze tragédies. On ne parle point ici du CYCLOPE, pour les raisons qu'on a dites ailleurs [1].

1 Le P. Brumoy avoit d'abord eû intention d'exclure le CYCLOPE de sa collection. Il se détermina ensuite à en donner un extrait à la fin du dernier volume. On a réparé ce léger désordre en mettant le CYCLOPE à la suite des tragédies d'Euripide. Cette place a paru plus convenable que celle qu'occupe ce drame satyrique dans les éditions Grecques, parce que c'est un ouvrage d'une nature particulière, & qui a donné lieu au P. Brumoy de composer un DISCOURS fort intéressant, qui devoit être séparé des tragédies, avec lesquelles il n'a pas de rapport.

EURIPIDE

T.IV.P.333.



Marechal del. 1786 — V. Langlois jeu. Sculp.

ESSAI SUR LA VIE
ET
SUR LES OUVRAGES
D'EURIPIDE.

« QUELLE fut la mere d'Euripide, dit un an-
» cien auteur, & quel fut le pere de Démo-
» ſthène ? C'eſt ce qu'on ignoroit même de
» leur temps. Le réſultat des recherches de
» la plupart des ſavans critiques, eſt que l'une
» étoit vendeuſe d'herbes, & l'autre mar-
» chand de couteaux [1] ». A bien d'autres égards on peut dire que la Vie d'Euripide eſt pleine d'incertitude : on y trouve cependant quelques faits probables, qui ſe lient aſſez naturellement, & peuvent jeter de l'intérêt ſur la lecture de ſes ouvrages ; ce ſont ceux que nous allons recueillir.

On rapporte qu'Euripide naquit le même jour & la même année où fut donnée la bataille de Salamine : il eſt plus vraiſemblable

1 VALÈRE MAXIME. III. 4.

que ce fut à pareil jour, mais cinq ou six ans plutôt. Ce n'eſt donc pas, comme le veulent les étymologiſtes, cette raiſon là qui lui fit donner le nom d'EURIPIDE [1], nom d'ailleurs aſſez commun chez les Grecs avant & après l'époque de la naiſſance de notre poëte. Celle de la bataille de Salamine eſt, comme on ſçait, la premiere année de la LXXV[e] olympiade, le vingtieme jour du mois BOEDROMION, qui répond à notre mois de ſeptembre.

Euripide étoit citoyen d'Athènes, & il paroît qu'à ce titre il appartenoit au bourg de Phlya, mais on croit qu'il naquit à Salamine, où Mnéſarque ſon pere, & ſa mere Clito s'étoient réfugiés pour ſe dérober aux malheurs de la guerre, peut être auſſi pour éviter quelque pourſuite particuliere : car on dit que Mnéſarque, qui étoit un cabaretier Béotien, avoit été condamné, dans ſa patrie, à la peine des banqueroutiers; c'étoit une peine infamante, qui conſiſtoit à s'aſſeoir dans la place publique, & à jeter un boiſſeau par deſſus ſa tête. Clito étoit d'une naiſſance aſſez

1 Parce que le combat ſe donna ſur l'EURIPE. — Il y eut un autre Euripide, aſſez long-temps après le poëte de ce nom, qui fut l'un des quarante tyrans d'Athènes. Il donna ſon nom au coup de dé qui amenoit le nombre quarante : on appelloit ce coup là EURIPIDE.

distinguée, mais elle fut réduite, sans doute, par des revers de fortune, à exercer une profession peu assortie à son premier état, & qui a fourni quelques plaisanteries à Aristophane : ce poëte l'accusoit de vendre des herbes sauvages au lieu de légumes, & ne laissoit échapper aucune occasion de jeter du ridicule sur Euripide, en rappelant l'obscurité de sa naissance.

Cependant deux circonstances semblent indiquer qu'elle fut plus relevée. On interrogea les dieux sur sa destinée ; l'oracle répondit : « Tu auras un fils, ô Mnésarque, » que tous les hommes honoreront : il ac» querra une gloire brillante, & jouira de » la douce récompense des couronnes sa» crées ». On lit aussi qu'Euripide fut choisi pour servir le vin aux jeunes garçons chargés d'exécuter les danses religieuses dans une fête solemnelle : cette fonction étoit ordinairement remplie par les fils des citoyens les plus distingués. Mais, soit qu'Euripide eût ou n'eût pas des parens connus, il se chargea du soin de se faire connoître ; & il est sans doute plus honorable de ne devoir son illustration qu'à soi-même, que de la tenir de ses ancêtres.

Mnésarque, trompé par le sens de l'oracle,

qui promettoit des couronnes au jeune Euripide, ou plutôt déterminé par quelque motif que nous ignorons, crut son fils appelé à triompher aux jeux des athlétes. Il se hâta de l'envoyer combattre à ceux d'Olympie, si fameux dans l'antiquité, & illustrés par les chants de Pindare; mais sa jeunesse le fit exclure du concours: il fut couronné à Athènes aux jeux Théséens & aux jeux Eleusiniens.

Il est heureux que cette victoire n'ait pas égaré son amour propre, & que l'instinct du génie ait été plus puissant que l'empire des circonstances. Nous ne sçavons point précisément à quelle époque de sa vie il abandonna la vocation à laquelle son pere l'avoit destiné, mais il paroît que la peinture fut le premier des beaux-arts auquel il s'appliqua. On peut croire que ce ne fut pas sans succès, puisqu'on conserva long-temps ses tableaux à Mégare, où on les montroit aux curieux; & lorsque dans la suite il se livra à la poésie, il excella dans l'art de peindre en vers, & d'offrir à l'esprit des images vraies & touchantes. Il semble être l'auteur d'une idée que Timanthe s'appropria en la transportant sur la toile; dans sa tragédie d'IPHIGÉNIE, au moment du sacrifice, il jette un voile

ſur le viſage d'Agamemnon [1]. Sa lecture peut inſtruire ceux qui cultivent les arts; les écrivains qui ont fait ſur l'art des anciens Grecs les recherches les plus heureuſes, ſemblent citer Euripide avec une ſorte de préférence [2]. La poéſie eſt ſœur de la peinture. Les artiſtes dans ces deux genres obſervent également la nature, pour l'imiter & pour l'embellir. Socrate aimoit la nature, & vivoit avec les artiſtes; il fut ſculpteur dans ſon enfance, & dans ſa vieilleſſe il s'amuſoit à mettre en vers les fables d'Eſope. Plus les beaux-arts ſont rapprochés, plus leurs progrès ſont sûrs & rapides; mais un ſeul homme ne peut exceller que dans un ſeul genre: la poéſie devoit fixer le choix d'Euripide.

Il ne commença ſes premiers travaux dramatiques ni auſſitôt, ni auſſi tard que les témoignages oppoſés d'Aulu-gèle & de Suidas le feroient croire. Les calculs de celui ci donnent à Euripide quarante-neuf ans lorſ-

1 IPHIGÉNIE EN AULIDE, v. 1550. Au reſte ce voile ou PÉPLOS, étoit une partie de l'habillement ordinaire. Les Grecs s'en couvroient le viſage dans le deuil & dans extrême affliction.

2 Winckelman, HIST. DE L'ART, T. I. pag. 244, 282, 353; T. II. pag. 101, &c. Dans la belle DISSERTATION SUR NIOBÉ. Florence, 1777. l'action d'une jeune fille qui embraſſe la robe de ſa mere, rappelle une expreſſion familiere à Euripide. TROAD. V. 745. HÉRACL. V. 48. HERC. FUR. V. 972.

qu'il fit repréſenter ſa premiere tragédie [1], celui là au contraire, dit qu'il n'avoit alors que dix-huit ans. Cette derniere aſſertion ne peut ſe concilier avec les diverſes occupations de ſa jeuneſſe, & la premiere offriroit un phénomène ſi rare, qu'on ne peut l'admettre aiſément. Il eſt donc bien probable que ce fut dans la vigueur de l'âge qu'Euripide reconnut ſon talent, & qu'il ne commença à travailler pour le théâtre qu'après s'être formé ſous des maîtres dignes d'un tel diſciple.

L'un de ces maîtres fut Prodicus. Ce ſophiſte, qui n'étoit pas exempt des défauts des autres ſophiſtes, excelloit du moins dans l'art dont ces charlatans faiſoient gloire, & qui leur attiroit l'admiration du peuple d'Athènes; l'art de ſéduire par les preſtiges de l'éloquence, & de donner au menſonge les couleurs de la vérité. On payoit chacune de ſes leçons depuis cinq juſqu'à cinquante drachmes, égales à peu près à nos livres actuelles [2]; ce qui, pour le dire en paſſant, ſembleroit indiquer qu'Euripide étoit aſſez

1 Il fit, ſelon Suidas, repréſenter des tragédies pendant vingt-ſix ans, & mourut âgé de ſoixante-quinze. Ses dernieres tragédies étant de l'année de ſa mort, on voit qu'il a commencé à quarante-neuf ans, mais cela ne s'accorde point d'ailleurs avec d'autres circonſtances.

2 Le drachme valoit environ ſeize ſols tournois, à cinquante-deux livres le marc.

favorisé des biens de la fortune, à moins que son mérite ne l'eût dispensé de se soumettre au tarif ordinaire. On disoit en proverbe, PLUS SAGE, PLUS SAVANT QUE PRODICUS: l'éloquence, dont il donna des leçons à Euripide, étoit sans doute trop mêlée dans son école des subtilités de la dialectique; mais le génie du disciple sçût corriger l'abus de l'art & en suivre les vrais principes. Il n'est peut être aucun tragique, dont les harangues, envisagées à part & comparées à celles des orateurs les plus illustres, puissent mieux soutenir le parallele.

Son maître de philosophie, fut le fameux Anaxagore, un des derniers philosophes de la secte ionique. Cette école de philosophie, qui remonte à Thalès de Milet, l'un des sept sages de la Grèce, s'étoit toujours distinguée par son application aux sciences réelles & à l'étude de la nature: on la nomma la secte des PHYSICIENS. Anaxagore fut un de ses plus illustres sectateurs & s'acquit dans la Grèce une grande célébrité. Cette récompense des talens, souvent leur devient funeste: quelques opinions singulieres fournirent un prétexte à l'envie, sur tout sa hardiesse à soutenir que le soleil est une masse de feu, plus grande que le Péloponnèse: Ana-

xagore fut accusé d'impiété, banni, persécuté; & l'on assure qu'Euripide, plein d'admiration pour son génie, mais effrayé par son exemple, se sépara des philosophes, sans abjurer la philosophie qu'il fit monter sur le théâtre; il ne manqua du moins aucune occasion de témoigner sa reconnoissance envers son maître, & ne craignit point de montrer qu'il restoit attaché à ses principes. Il composa une tragédie intitulée MÉLANIPPE, qui parut destinée à relever, par des allusions frappantes, la gloire d'Anaxagore, & à orner des graces de la poësie les dogmes de sa philosophie. Il y a même un passage dans la tragédie de MÉDÉE, où il semble reprocher aux Athéniens le jugement porté contre ce philosophe[1], & si nous faisions ici, d'après les ouvrages d'Euripide, l'analyse de ses opinions, nous verrions qu'elles étoient intimement liées à celles d'Anaxagore; sur les objets dont celui ci s'étoit le plus occupé.

Nous y retrouverions aussi les dogmes d'une philosophie plus saine & plus faite pour être mise au théâtre, je veux parler de celle de Socrate. En effet quoique la physique ancienne, par là même qu'elle étoit moins exacte, se prêtât avec plus de complaisance

1 M. Mérian a confirmé cette conjecture. MÉM. DE BERLIN. 1776.

aux jeux de l'imagination, on ne peut s'empêcher de convenir qu'elle étoit étrangere à la poësie, & sur-tout à la poësie dramatique. C'est un grand défaut de porter sur la scène, des réflexions trop étendues sur des objets abstraits & réservés à la méditation des sages. La philosophie morale au contraire est née au sein de la société; les liaisons des hommes, leurs rapports, leurs devoirs, voilà l'objet de ses recherches; en peignant les scènes de la vie sociale, on est presque forcé d'enseigner cette philosophie; elle est le résultat de toutes nos actions, la matiere de nos réflexions habituelles, le sujet perpétuel de nos entretiens. Euripide eut l'avantage d'être non le disciple, mais l'ami de ce sage qui renonça le premier aux vaines spéculations des sophistes pour étudier son propre cœur, qui fit descendre la philosophie sur la terre, & fut un des plus illustres martyrs de la vertu qu'il s'efforçoit d'inculquer moins encore par ses discours que par son exemple. Euripide étoit plus âgé que lui, mais Socrate ayant tourné de bonne heure ses méditations vers l'objet qu'il jugeoit seul digne de l'application d'un homme raisonnable, contribua sans doute à perfectionner les principes du poëte; on prétend même qu'il se servit quelquefois du

nom de celui-ci, pour publier ses propres ouvrages à peu près comme à Rome, Scipion se servit du nom de Térence : mais cela n'est pas vraisemblable, soit parce que Socrate n'étoit pas poëte au jugement de ses plus grands admirateurs & en particulier de Platon, soit parceque des sacrifices de ce genre, ne peuvent point être soupçonnés sur des raisons légères : les plus fortes qu'on puisse alléguer ici, sont quelques épigrammes hazardées par des poëtes comiques. L'un annonce les PHRYGIENS d'Euripide, en y mêlant le nom de Socrate d'une maniere ambigüe ; l'autre fait dire à Euripide même qu'il a droit de parler d'une maniere tranchante, parceque Socrate est son garant [1]. On peut conclure de ces insinuations & des liaisons qui eurent lieu entre Socrate & Euripide, que le philosophe, malgré sa jeunesse, fut quelquefois le conseil du poëte & le censeur de ses ouvrages ; & cette circonstance, qui fait honneur à l'un & à l'autre, me semble donner du prix à leurs communs travaux.

Il est certain qu'ils s'admiroient réciproquement. Socrate n'alloit presque au spec-

1. On doit encore moins croire ces poëtes, lorsqu'ils accusent Euripide de se faire aider par le comédien Céphisophon, dans la composition de ses chœurs lyriques.

tacle, que pour entendre les tragédies nouvelles d'Euripide, dont il estimoit, dit Elien, les vers sentencieux, propres à exciter l'amour de la vertu. Euripide ne fut point intimidé par une cabale puissante qu'il vit se former contre Socrate; &, quoiqu'il soit mort avant lui & qu'il n'ait pû, comme on l'a crû, faire allusion à son supplice dans sa tragédie de PALAMÉDE, ses autres piéces offrent des traits qu'on ne peut s'empêcher d'appliquer à ce philosophe, & qui font preuve de l'estime qu'il lui témoignoit hautement [1].

L'amitié qui les unissoit n'empêchoit pas qu'ils ne différassent à bien des égards. Euripide, doué d'une imagination poëtique, se livroit avec enthousiasme à ces systêmes vastes & hardis, que leurs auteurs semblent n'envelopper d'un nuage, que pour en cacher la profondeur. Socrate, plus sage dans sa marche, vouloit ramener les sciences aux applications sociales, & aux usages de la vie ordinaire; il s'efforçoit de contenir les desirs & la curiosité de l'homme dans le cercle étroit qui mesure la foible portée de sa vue & celle de ses besoins. Un philosophe qui vécut un demi siécle avant Socrate, avoit

1 ORESTE, v. 917. RHÉSUS, v. 948, ont paru offrir de telles allusions.

caché dans le temple de Diane, les écrits où il exposoit son systême [1], afin qu'ils devinssent plus respectables à la postérité, & qu'étant retrouvés après une longue suite d'années, ils parussent des livres sacrés; il se flattoit ainsi d'aller à l'immortalité d'un vol moins rapide, mais sûr; & il comptoit avec assez de raison, à ce qu'il semble, sur la sottise des hommes pour établir sa renommée. C'est HÉRACLITE LE TÉNÉBREUX, que les anciens citent rarement sans parler de sa tristesse, & de l'obscurité de son style. L'admiration d'Euripide pour ce philosophe trompa ses précautions orgueilleuses; il pénétra dans le Temple de Diane, & révéla cette doctrine qu'il trouva sublime. On raconte, à ce sujet, qu'ayant remis à Socrate un de ces ouvrages qui faisoient l'objet de son admiration, le philosophe le lut & le rendit, en disant avec cette simplicité qui étoit dans son caractére: « Ce que j'en puis comprendre est bon, & » sans doute il en est de même de ce que je » n'y comprends pas; mais, pour pénétrer dans » cet abîme, il faut un plongeur de Délos ».

Si Euripide se trompoit dans le jugement qu'il portoit de ce philosophe, on voit du moins qu'il cherchoit à s'instruire à la fois

[1] MÉM. DE L'ACAD. DES BELLES-LETTRES. T. XXXII.

par le commerce des sages & par la lecture de leurs écrits ; qu'il poussoit ce desir jusqu'à la passion, & qu'il ne négligeoit rien pour se procurer des secours aussi rares de son temps, qu'au nôtre ils sont abondans & faciles. Il avoit formé une bibliothéque qu'Athénée compte au nombre des plus belles de l'antiquité ; & il semble qu'Aristophane y fait allusion, lorsque, dans sa comédie des GRENOUILLES, Eschyle permet à Euripide de se mettre lui & ses livres dans la balance destinée à peser leurs mérites [1].

Entré dans la carrière du théâtre avec tous les moyens que l'étude & la méditation peuvent fournir au génie, Euripide marcha avec honneur sur les traces d'Eschyle & de Sophocle. Le premier n'étoit plus, le second devint l'ami d'Euripide en qui d'abord il n'avoit vû qu'un rival. On a lieu d'être étonné de la fécondité des anciens auteurs dramatiques ; Euripide publia au moins soixante-quinze piéces de théâtre : il ne fut couronné que cinq fois (ou quinze, suivant un autre auteur) mais peut être par plusieurs pièces réunies. La premiere de ces victoires, eut lieu à la quarante-troisieme année de son âge, & la dernière après sa mort. Il avoit fait aussi quelques ouvrages d'un autre

[1] Ran. v. 456.

genre, entr'autres une hymne sur la défaite des Athéniens en Sicile, & une ode sur les victoires d'Alcibiade aux jeux olympiques. Il ne nous reste de lui, que dix-neuf tragédies entieres, dont l'une est un drame satyrique, & divers fragmens de ses autres ouvrages; en réunissant ceux de Sophocle, d'Eschyle & d'Aristophane, que le temps a respectés, on n'a pas un recueil beaucoup plus considérable. Mais une chose assez singuliere, c'est que la plupart des tragédies d'Euripide, furent l'ouvrage de sa vieillesse. On peut, jusqu'à un certain point, lui comparer à cet égard, Sophocle parmi les anciens, & Voltaire parmi les modernes; on a remarqué que ce dernier, à l'âge de quarante-cinq ans, avoit passé la moitié de sa vie, & n'avoit pas fait la cinquiéme partie de ses ouvrages; mais il y a cette différence entre Euripide & Voltaire, que les dernieres tragédies d'Euripide sont peut-être les plus belles & les plus touchantes, au lieu que le poëte françois semble s'être ressenti davantage des atteintes de la vieillesse.

Euripide passa à Athènes, le période le plus brillant de sa vie; cette ville qu'un poëte grec appelle assez heureusement LA GRÈCE DE LA GRÈCE, étoit la véritable patrie des arts & du génie, attachés constamment aux

lieux où on leur prodigue la gloire. Cependant les talens n'y étoient point à l'abri des traits de l'envie, moins encore des atteintes du ridicule. Cette arme si redoutable chez un peuple à la fois délicat & frivole, étoit celle des poëtes comiques; & ils s'en servoient avec adresse, pour se venger des succès de leurs rivaux. Aristophane l'employa souvent contre Euripide, & même avec acharnement; car on peut dire qu'il le poursuivit jusqu'au fond des enfers [1]. Les liaisons de Socrate & d'Euripide lui firent aiguiser ses traits; & l'on remarque aisément qu'il confond ces deux amis dans sa haine. On a beaucoup exagéré cette haine; on ne peut point dire avec justesse que Socrate en ait été la victime: Aristophane ne cherchoit qu'à s'égayer aux dépens d'un philosophe qu'il confondoit avec les sophistes, & dont la simplicité même prêtoit à la plaisanterie; & comme Euripide avoit des rapports avec lui, le poëte railleur les saisissoit avec finesse, & s'en moquoit avec gaîté.

On croit qu'Euripide donna lieu à des railleries d'un autre genre par le malheur qu'il eut d'être uni à une femme infidelle; elle se nommoit Choerine, & ses intrigues avec le

1 Dans la comédie DES GRENOUILLES.

comédien Céphisophon forcèrent Euripide à la répudier, quoiqu'il eût trois fils de ce mariage [1]. Il en contracta un second & ne fut pas plus heureux dans son choix. On lit ailleurs qu'il avoit épousé ces deux femmes à la fois, en vertu d'une loi nouvelle qui autorisoit cet usage : il ne tarda pas à en éprouver tous les inconvéniens qu'il a peints vivement lui-même par la bouche d'Hermione & du chœur dans sa tragédie d'ANDROMAQUE. Il paroît que ses chagrins domestiques aigrirent son humeur, & lui inspirèrent une sorte de haine contre un sexe dont il avoit peut-être trop fait dépendre son bonheur. Ce sentiment, à quelque cause qu'on l'impute, dépare quelquefois ses ouvrages par des réflexions contre les femmes, également injustes & déplacées.

Les railleries mordantes & redoublées d'Aristophane & des autres poëtes comiques, furent, à ce qu'on dit, une des raisons qui détacherent Euripide du séjour d'Athènes. Archélaüs, roi de Macédoine, l'appela à sa cour, où il cherchoit à rassembler les hommes les plus célébres par leurs talens ; le poëte, âgé alors de plus de soixante-dix ans, se rendit à cette invitation d'un prince digne de protéger les lettres : les républicains lui en firent un re-

1 Mnésiloque, Mnésarchide & Euripide.

proche, & oppoſoient à ſa facilité le conſtant refus de Socrate, qui s'excuſa, en diſant à ce même prince: « Je n'ai rien à échanger contre » tes bienfaits ». Dès qu'Euripide fut en Macédoine, tous les honneurs lui furent prodigués. Il y remplit une place importante ou du moins il obtint des titres & des diſtinctions moins propres peut-être à flatter ſa vanité, qu'à faire remarquer ſon mérite. Il montra dans ſa conduite avec le roi, beaucoup de modération & de délicateſſe: on cite deux vers qu'il lui adreſſa ſans doute pour s'excuſer de quelque préſent d'uſage. « O roi, je ne fais pas de » préſens à ceux qui ſont plus riches que moi, » de peur d'être accuſé de folie, ou d'avoir » l'air de demander en donnant ». Archélaüs fut frappé de ſon déſintéreſſement: un courtiſan lui demandoit une coupe d'or; le roi la fit porter à Euripide, en diſant au premier: » Vous êtes digne de demander; il eſt digne » de recevoir ». La tragédie d'ARCHÉLAUS, qu'Euripide avoit faite, pouvoit contenir des alluſions flatteuſes pour le roi de Macédoine; mais celui-ci n'en étoit pas le héros, quoiqu'il eût deſiré de l'être & qu'il eût même demandé à Euripide de choiſir quelqu'événement de ſa vie pour en faire le ſujet d'une tragédie; le poëte s'en excuſa en diſant: « Qu'il

» prioit les dieux que la vie d'Archélaüs n'of-
» frît aucun évènement tragique ».

Euripide passa en Macédoine les dernières années de sa vie, & mourut d'une maniere tragique. Il fut déchiré par des chiens ou par des femmes irritées : on varie sur les circonstances de cet évènement ; mais, comme on dit qu'il fut l'effet de la jalousie de deux poëtes, on seroit tenté de soupçonner qu'il n'a été imaginé que pour peindre les morsures de l'envie. Je remarquerai à cette occasion qu'il y a peut-être des allusions allégoriques, dans toutes ces histoires de morts singulières attribuées aux poëtes & aux hommes illustres de l'antiquité. Orphée fut déchiré par des femmes, Homère mourut de faim, Diogène fut étouffé par un polype crud qu'il avala imprudemment, Dracon fut accablé sous le poids des robes & des bonnets de ceux qui l'applaudissoient au théâtre, Eschyle fut écrasé par une tortue, Sophocle étranglé par un raisin verd, Anacréon par un pepin de raisin, enfin Euripide admirateur d'Héraclite fut, comme lui, déchiré par des chiens [1].

On dit que Sophocle, lorsqu'il apprit la

[1] Convenons néanmoins que cette mort d'Euripide n'est point si étrange. Combien peu s'en est-il fallu qu'un des plus grands écrivains de notre siécle n'ait été renversé sans vie par un de ces dangereux &c.

mort de son rival, voulut que ses acteurs prissent le deuil; & que lui même parut sur la scène en habits lugubres. S'il survécut à Euripide, il mourut du moins fort peu de temps après lui, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Euripide en avoit vécu environ soixante-dix-sept.

La douleur d'Archélaüs ne fut pas moins éclatante. On assure qu'il se fit raser la tête, comme c'étoit l'usage dans le deuil, & qu'il ordonna de magnifiques funérailles; les cendres d'Euripide furent réclamées par ses compatriotes. Athènes envia à la Macédoine l'honneur de lui ériger un tombeau; mais Archélaüs se refusa à cette demande, & le fit ensévelir à Pella, capitale de la Macédoine, située dans la Piérie, province fameuse par la protection des Muses; c'est à quoi fait allusion cette épitaphe grecque :

EURIPIDE, LA PARQUE T'A SAISI SANS ÉGARD POUR LES LARMES QU'ELLE A FAIT RÉPANDRE, ET DES CHIENS, SEMBLABLES À DES LOUPS DÉVORANS, ONT FAIT DE TON CORPS UN HORRIBLE FESTIN; CHANTRE MÉLODIEUX DE LA SCÈNE, ORNEMENT D'A-

inutiles animaux qui n'étoit pas destiné à la garde d'un temple, mais à précéder le carosse d'un simple particulier, non dans une forêt, mais au sein d'une ville policée.

THÈNES, QUI SÇUS DONNER A LA SAGESSE TOUT LE CHARME DES ILLUSIONS TRAGIQUES, C'EST A PELLA QUE TU VIENS CHERCHER UN TOMBEAU, AFIN QUE, DÈS LONG-TEMPS DÉVOUÉ AU SERVICE DES NYMPHES PIERIDES, TU HABITES TOUJOURS AUPRÈS D'ELLES.

On remarqua, comme un ſigne de la protection des dieux, que ce tombeau fut frappé de la foudre. Les Athéniens érigèrent un cénotaphe [1].

Euripide joignoit les avantages extérieurs à ceux dont fait jouir l'eſprit & le génie. Ses traits annonçoient la force ; ſa phyſionomie, à en juger par un buſte antique, étoit noble, ſérieuſe & prononcée. Elle portoit l'empreinte de ſon eſprit naturellement grave & profond, aimant le grand & le ſublime, quoique réglé dans ſes écarts, & toujours ennemi de l'obſcurité & de l'enflure. Ce qu'on raconte du muſicien Timothée, dont il releva le courage après un début malheureux, & à qui il donna des eſpérances juſtifiées par le

1 Je n'ai rien dit dans ce précis de deux voyages d'Euripide, l'un à l'île d'Icare, l'autre en Egypte, de ſon entretien avec Laïs, de l'oracle de Chéréphon, & d'autres pareilles anecdotes, parce qu'elles m'ont paru manquer d'intérêt ou de vraiſemblance. On trouvera quelques traits dans ce que je vais dire du caractere & des ouvrages d'Euripide.

ſuccès, fait à la fois l'éloge de ſon goût & de ſon cœur. On ſent, en liſant Euripide, que ſon âme eſt douce & ſenſible; elle répand ſur tous ſes écrits un intérêt qui ſe fait ſentir mieux qu'on ne peut l'exprimer. Ces écrits nous offrent des preuves de ſa reconnoiſſance envers ceux qui l'avoient inſtruit, de ſon attachement à ſes amis & à ſa patrie. Nous avons vû que ſa conduite avec Archélaüs fut ſage autant que noble & déſintéreſſée; l'amour de la médiocrité, l'indifférence pour la fortune perce également dans ſes ouvrages; on l'a cependant accuſé d'avarice; car on a prétendu qu'il reçut cinq talens des Corinthiens pour repréſenter Médée parricide; le motif des Corinthiens étoit, dit-on, de diſculper leurs ancêtres, véritables auteurs du meurtre de ſes enfans : mais ce conte eſt fort ridicule & c'eſt avec plaiſir qu'on reconnoît qu'il s'accorde mal avec les ſentimens d'Euripide; car, quoique le mérite de ſes tragédies puiſſe être indépendant de celui de ſa perſonne, on lit cependant avec plus d'intérêt les ouvrages d'un auteur qu'on eſtime.

Pour bien apprécier les ſiens, il ne faut point perdre de vue les ſages réflexions du P. Brumoy ſur la néceſſité de ſe tranſporter

aux temps & aux lieux où ils furent composés : c'est une attention indispensable pour bien juger le fond & la forme de ces productions du génie, qu'on ne peut mieux comparer qu'aux ruines d'un temple auguste : pour en connoître les beautés, il faut les remettre en place. Sans répéter ce qui a été dit à cet égard dans la premiere partie de cet ouvrage, je me contenterai de remarquer qu'il est des circonstances qui échappent à notre attention, par le penchant que nous avons à transporter sur nos théâtres des tragédies qui y sont étrangères, plutôt qu'à nous transporter nous mêmes, par la pensée, aux anciens théâtres de la Gréce. Il faudroit que nous pussions juger de ces représentations anciennes, autrement que par des descriptions. Les spectacles, qui de nos jours font les plaisirs des nations policées, ne peuvent point nous en donner une idée juste : qu'on substitue à nos sales étroites & mesquines ; un amphithéâtre de marbre, capable de contenir plus de vingt-mille personnes, orné d'urnes & de statues, & d'une noble architecture ; à l'air étouffé & méphitique qu'on y respire, l'air pur d'un ciel découvert ; aux vapeurs infectes qui offensent également les organes & l'imagination, une rosée de doux

parfums, qui, jailliſſant du portique dont l'édifice étoit couronné, & des ſtatues où elle couloit par mille canaux inviſibles, venoit tout à la fois répandre une douce fraîcheur, & flatter les ſens; qu'on ſe tranſporte au milieu de ce peuple aimable & ſenſible, ou qu'on raſſemble en auſſi grand nombre un peuple qui lui reſſemble par ſes graces, ſon goût & ſa frivolité; qu'on faſſe diſparoître de ſes plaiſirs la gêne & la contrainte, & qu'on y ſubſtitue la liberté républicaine; plutôt que de la contraindre, qu'elle s'emporte à la licence; & l'on aura du théâtre d'Athènes une image, imparfaite ſans doute, mais pourtant aſſez reſſemblante. On comprendra ſans peine l'enthouſiaſme des ſpectateurs & l'émulation des poëtes, excitée par des prix & des honneurs publics, plus glorieux que ceux dont on couronnoit les athlétes & que Cicéron compare à la pompe des triomphateurs.

Je ne répéte point ce qu'on a dit avant moi avec aſſez de détail ſur les préjugés & les coutumes des Athéniens qu'il faut ſans ceſſe avoir préſents à l'eſprit pour bien entendre leurs auteurs tragiques: je ne crois pas même néceſſaire de rappeler les circonſtances qui ont influé ſur l'art dramatique des

Grecs, & le point où il avoit été porté au temps d'Euripide. Ce poëte fleurit dans le période le plus brillant des beaux arts [1]; mais la perfection est un point où il semble que l'art ne peut se fixer qu'un instant; à peine l'atteint-il qu'il commence à décheoir. Euripide, contemporain de Sophocle, perdit peut-être de vue quelques uns des principes que le génie de celui-ci sembloit avoir consacrés: c'est avec raison, sans doute, qu'on a dit dans le DISCOURS SUR L'OBJET ET L'ART DE LA TRAGÉDIE GRECQUE [2], qu'il sembla faire revenir la tragédie sur ses pas en annonçant son premier personnage sans aucun art; dans ce même discours on a eu l'équité de remarquer que l'exposition d'Iphigénie, l'une des plus belles du théâtre, fait voir qu'Euripide avoit sçû quelquefois profiter des exemples de ses prédécesseurs. Mais ce qui causera peut-être quelque surprise, c'est que cette même tragédie d'IPHIGÉNIE EN AULIDE, dont le sujet s'annonce & se développe d'une manière si intéressante & si naturelle, étoit probablement précédée d'un prologue où les événemens de l'avant scène & de l'action tragique même étoient racontés en détail. Une

1 C'est ainsi du moins qu'en juge Winckelmann.

2 Par M. de Rochefort, t. I. pag. 263.

autre

autre tragédie fort inférieure, mais dont l'exposition est assez claire, RHÉSUS, a perdu de même un prologue dont il paroît que le lecteur peut se passer pour l'intelligence de la piéce. Il en seroit précisément de même du prologue d'HÉCUBE & de celui de quelques autres tragédies, s'ils venoient à se perdre : elles demeureroient intelligibles sans le secours de cette exposition qu'on pourroit appeler méchanique & qui, dans ces pièces là, est suivie d'une seconde exposition véritablement dramatique. Il conviendroit peut-être de distinguer deux espèces de prologues : l'un est dans la tragédie, il fait partie de la pièce ; l'autre en est dehors, il n'est pas la premiere scène, mais une espèce d'extrait brillant & fidelle, un ornement, une décoration qui peut en être détachée sans désordonner l'édifice. Pour justifier cette distinction, je ferai remarquer que ces prologues sont souvent mis dans la bouche d'un personnage qui ne reparoît plus sur la scène ; irrégularité sans exemple en d'autres occasions [1] : une transition plus ou moins naturelle amène, il est vrai, la scène qui suit le prologue, mais il ne lui est pas uni toujours par

1 Il est question d'une longue scène & d'un personnage important, & non d'un hérault ou d'un esclave.

cette liaiſon néceſſaire ou convenable qu'exige Ariſtote, & qu'Euripide n'a point violée en d'autres cas. Dans les PHÉNICIENNES, par exemple, pourquoi le Vieillard & Antigone prennent-ils la place de Jocaſte ? Je penſe donc que le prologue dans l'origine, ne faiſoit point partie de la pièce; toutes les fois qu'on peut l'en détacher ainſi, je crois qu'il ne ſçauroit lui nuire, & qu'ayant été compoſé à part, il doit être jugé de même. Ce n'eſt point faute de ſçavoir faire connoître un acteur ſans le nommer, que le poëte fait décliner ſon nom à ce premier perſonnage: ſi c'étoit là ce qui l'y oblige, d'où vient qu'il auroit l'adreſſe de faire connoître tous les autres perſonnages ſans cela ? Car il faut bien remarquer que l'acteur du prologue eſt le ſeul qui en uſe de la ſorte: & ſi les critiques ſe ſont exprimés quelquefois de manière à faire croire le contraire, ils ont fait une grande injuſtice à un grand écrivain, & l'ont accuſé d'une ſimplicité peu digne de ſon génie.

Mais pourquoi, dira-t-on, faire uſage d'un tel hors d'œuvre ? Au lieu d'augmenter l'intérêt, n'eſt-ce pas l'affoiblir ? En expoſant non ſeulement l'avant-ſcène, mais quelquefois une partie de l'action tragique, ne détruiſoit-on pas l'illuſion, & n'émouſſoit-on

pas l'aiguillon de la curiofité ? S'il eft vrai qu'on ne fente point toutes les beautés d'un ouvrage à la premiere lecture, ou d'une tragédie à la premiere repréfentation ; s'il faut l'étudier pour en jouir ; fi les extraits & les critiques de nos ouvrages périodiques aiguifent la curiofité au lieu d'en émouffer la pointe; fi le dénouement d'une intrigue, dont nos yeux ont été vingt fois témoins, nous trouve encore difpofés à la fenfibilité, pourvû qu'il foit amené avec cet art fi bien connu de Racine, ne peut-il donc point arriver qu'un prologue qui contient l'extrait anticipé de la piéce, n'ôte point à celle-ci l'attrait qui nous attache à fa lecture ? — Mais Sophocle s'eft paffé de ce moyen. — Il eft vrai : & je penfe en effet qu'Euripide en avoit befoin plus que Sophocle, plus que Racine : je dis feulement que fi Racine avoit écrit en vers auffi beaux que ceux de PHÉDRE ET HIPPOLYTE, un prologue plus long que le récit de Théramène, on l'entendroit avec plaifir en quelque lieu qu'on le récitât, & qu'après l'avoir oüi, on fuivroit avec le même intérêt le développement de l'action & des caracteres qu'offre cette œuvre tragique, quoiqu'on pût les prévoir après un tel difcours.

Jusques-là donc j'excuserois, je louerois même, avec la plupart des anciens critiques, cet usage introduit, ou du moins autorisé par Euripide [1]. Mais, de même que les abrégés ont nui quelquefois à la science, en faisant négliger les ouvrages plus étendus & plus profonds, ainsi l'usage des prologues a rendu l'auteur & les spectateurs moins difficiles sur le développement de l'exposition dramatique : celle-ci est devenue plus superficielle à mesure que l'exposition du prologue a acquis de l'étendue, & que l'empire de l'habitude en a consacré les abus. Si nous avions sous les yeux tous les ouvrages d'Euripide, nous pourrions prononcer avec plus d'assurance; nous y trouverions sans doute des exemples d'expositions heureuses, qui confirmeroient l'observation qu'a fait naître celle d'IPHIGÉNIE, & nous verrions mieux les raisons qui lui ont fait négliger les autres. Peut être cette négligence, qu'on lui reproche avec quelque justice, pourroit lui

1 L'usage des prologues déchargeroit l'exposition dramatique d'une multitude de circonstances que le poëte est obligé d'y insérer au prix de l'intérêt & de la vraisemblance. Par là même, cet usage donneroit la facilité de mettre sur la scène des sujets très dramatiques, qui en sont écartés par la difficulté de l'exposition. C'est une réflexion qui m'est fournie par un homme de goût & qui confirme celles que je viens de soumettre au jugement du lecteur.

ſervir d'excuſe ; peut être les ſpectateurs, plus nombreux, moins tranquilles ou moins éclairés, avoient-ils beſoin du ſecours que le poëte offroit à leur attention diſtraite, à leur mémoire chancelante : il paroît cependant que l'inconvénient de ces prologues n'a point échappé à Ariſtophane, qui fait dire à Euripide, en s'applaudiſſant avec une affectation ridicule : « Le premier acteur que je fais » paroître explique toute l'intrigue de ma » piéce [1] ». Si donc on ne pouvoit imputer ces expoſitions vicieuſes ni à défaut de génie, ni à excès de complaiſance, c'eût été de la part d'Euripide ou négligence ou ſyſtême. C'étoit peut être l'un & l'autre ; & l'on s'en convaincra, je penſe, en examinant ſes ouvrages avec une impartiale ſévérité. On y reconoîtra par-tout une grande affectation de clarté ; ſon ſtyle & la conduite de ſes piéces ſont en général ſimples & naturels. Ce n'eſt pas ſeulement en le comparant avec Eſchyle qu'on le jugera de la ſorte, mais même en lui oppoſant Sophocle. Il paroît donc avoir eû ſur-tout en vue d'éviter l'obſcurité ; & ce principe, tout bon qu'il eſt, a pu l'entraîner trop loin : il ſemble d'ailleurs avoir mis plus de prix aux beautés de détail

1 ARISTOPH. RAN. V. 977.

qu'à la perfection de l'ensemble ; soit qu'il fût réellement persuadé que ce sont ces beautés de détail qui font le succès & le principal mérite d'un ouvrage dramatique, soit que son génie fût moins fait pour concevoir l'ensemble, & suivre avec exactitude le développement d'une action, que pour en peindre avec chaleur les circonstances les plus touchantes ; soit plutôt que, travaillant avec trop de rapidité ou de négligence, il ne pût méditer ses plans avec maturité ou les suivre avec rigueur.

Ceci ne contredit qu'en apparence un mot d'Euripide, assez remarquable, que l'antiquité nous a conservé. Il racontoit en présence du poëte Alcestis, « Qu'il avoit mis trois » jours entiers à faire trois vers. — Et moi, » dit Alcestis, en trois jours, j'en ferois cent. » — Oui, reprit Euripide, mais vos cent vers » dureront trois jours, & les trois que j'ai » faits vivront cent siécles. » En effet qui ne sçait que les beaux vers exigent un long travail ? Et j'oserai demander encore qui doit être plus frappé, du moins parmi les modernes, des beautés des vers d'Euripide que celui qui, depuis bien des années, les a médités constamment & a fait si souvent de vains efforts pour les transporter dans sa

langue ? Je n'ai donc point prétendu dire que les vers d'Euripide manquent de soin ; mais ce soin même qu'il donnoit à ses vers (faits pour devenir en naissant, non des proverbes, mais des maximes ou des sentimens); ce soin le détournoit peut-être de celui qu'il auroit dû donner aux plans de ses tragédies. Je concilierois plus difficilement mon assertion avec celle de Dion Chrysostome, qui trouve les ouvrages d'Euripide écrits avec tant de soin, « qu'il ne lui échappe rien d'incorrect, ni rien » d'invraisemblable ». Il y a beaucoup d'exagération dans cet éloge. Lorsque je vois un poëte plein de génie, négliger souvent ses expositions, & quelquefois ses dénouemens ; recourir sans nécessité à des épisodes, à des doubles intrigues, se montrer enfin dans la fabrique de ses piéces ; très inégal & très différent de lui même, je dois le soupçonner de travailler vîte, ou d'attacher trop peu d'importance à cette partie de son travail. Justifions, en peu de mots, ces assertions.

Je dis d'abord que le génie d'Euripide étoit assez puissant pour prévenir de pareils reproches ; que sa foiblesse n'a pas besoin de notre indulgence. Celui qui a tracé le plan de PHÉDRE & D'IPHIGÉNIE, auxquels Racine n'a ajouté presque rien, si ce n'est des épisodes

qui n'en font pas le mérite, celui là, dis-je, a des titres à l'admiration qui rendent ses fautes impardonnables. Quel poëte a traité le sujet de MÉDÉE d'une maniere aussi tragique qu'Euripide ? Qui a sçu, comme lui, sans y mêler des spectacles atroces ou dégoûtants, faire croître l'horreur de scène en scène, faire gronder en quelque sorte le tonnerre dans le lointain, en laissant pendant un acte entier Médée invisible aux spectateurs, pousser des cris pleins de menaces, pour donner ensuite d'autant plus de violence à ses transports, qui, semblables aux éclats de la foudre, portent enfin de toutes parts la désolation & l'épouvante ? A ces incomparables beautés, qu'on oppose le dessein de quelques autres tragédies du même poëte. Dans HÉCUBE, on trouvera une mere qui, long-temps occupée de la douleur de voir immoler sa fille, finit par se venger d'un crime étranger à ce sacrifice. Dans les TROYENNES, une mere privée de tous les objets de son amour, offre un tableau plein de force & de vérité; mais cet art de préparer le cœur aux sentimens tendres, cet art si bien senti dans MÉDÉE & dans IPHIGÉNIE, est ici négligé ; Polyxène est, en quelque sorte, oubliée, Cassandre à peine a disparu

qu'Hécube se livre à d'autres soins. Après les premiers élans de sa douleur (dont l'expression est à la vérité de la plus touchante tendresse & de la plus grande magnificence); après ces premiers élans, elle passe presque subitement aux nouveaux sentimens dont Andromaque vient l'occuper. ELECTRE encore, qui s'ouvre par une scène champêtre pleine de charme & de douceur, est, il faut l'avouer, d'une contexture bien foible, si on la compare avec l'ELECTRE de Sophocle. Je n'en dirai pas davantage pour appuyer ma conjecture, de peur d'anticiper sur la lecture de notre poëte, & sur les réflexions qu'elle fera naître.

Il en est une qui s'offrira souvent au lecteur, & que n'ont point manqué de faire tous les critiques d'Euripide. On reconnoît trop dans sa poésie le philosophe & le moraliste. Lorsque les maximes générales sont pleines de vérité, & dictées par le sentiment profond qui doit remplir celui qui parle, elles ont le double avantage d'instruire & de plaire; c'est un ressort utile & puissant qu'un auteur tragique auroit bien tort de s'interdire : ce sont les vers sentencieux qui volent de bouche en bouche, qu'on retient & qu'on applaudit. Ce n'est pas le talent d'un homme

médiocre de réunir en un faisceau de lumiere les traits épars de plusieurs vérités, de rajeunir de vieilles maximes ou d'en faire goûter de nouvelles; mais on peut condamner l'abus de ce talent; &, à cet égard, Euripide mérite quelques reproches: non seulement il usoit trop de vers sentencieux, mais il péchoit quelquefois contre la convenance, soit en détachant ces vers du sujet, en les plaçant avec trop peu de choix, & sans que la situation du personnage les fît paroître nécessaires, soit en prêtant à des hommes ordinaires, & même à des femmes, un langage philosophique, qui paroît étranger dans leur bouche. On verra un exemple de cette inattention dans la tragédie d'HÉCUBE; & la critique que fait Aristote d'un discours de Mélanippe [1] me paroît avoir le même objet. Cependant ce philosophe donne à Euripide le nom de poëte SENTENCIEUX plutôt comme une louange que comme une satyre: c'étoit le goût de l'antiquité, sans doute plus que le nôtre; car elle honora Euripide du titre de PHILOSOPHE DU THÉATRE; & il n'est pas douteux que l'admiration des spectateurs pour les connoissances & les maximes qui le lui firent donner, ne l'ait encouragé à les pro-

[1] ARISTOTE, Poët. XV.

diguer sur la scène. La douceur de ses vers & la sensibilité profonde qui regne dans tous ses ouvrages demandent grace pour un défaut qui tient peut-être jusqu'à un certain point à ces qualités mêmes*.

Le style d'Euripide a le mérite essentiel de la clarté; il est naturel & facile. Les vices de notre prononciation n'empêchent point que nous n'y retrouvions encore cette grace & cette douceur qui charmoient les Athéniens: cependant ce style éprouva quelques critiques, si du moins nous en jugeons par les parodies d'Aristophane. Sa comédie des GRENOUILLES offre, à cet égard, des détails assez curieux. Le poëte suppose qu'Eschyle & Euripide se rencontrent aux enfers après leur mort, & qu'ils se disputent la prééminence devant Bacchus, prêt à emmener avec lui le meilleur poëte. Le génie des deux concurrens est caractérisé par le chœur, il annonce Eschyle comme un taureau furieux qui va entrer dans l'arène en mugissant; ses mots,

* On remarquera qu'à Rome (& peut-être ailleurs) les gens de goût ont trouvé ce même défaut dans leurs tragiques du dernier âge, je veux dire dans ceux qui ont précédé la décadence de l'art. Quintilien, après avoir recommandé à quelques égards la lecture des anciens auteurs dramatiques Latins, ajoute: « La conduite des pièces est aussi chez eux » plus soignée qu'on ne la trouvera dans la plupart des auteurs nou- » veaux; ceux-ci ont cru que toute la force de leurs ouvrages étoit » dans les sentences » [illegible]

composés, unis entr'eux par des liens de fer, paroîtront montés sur de superbes coursiers; son souffle sera celui d'un géant. Euripide cependant aiguise ses défenses; il se prépare à disséquer les phrases de son adversaire; sa langue s'exerce à tordre & lancer des vers avec adresse; il se prépare lui-même à dire tant de choses subtiles qu'il en va perdre haleine. Après les premieres injures & les reproches que les combattans s'adressent mutuellement sur le choix de leurs sujets, sur leurs prologues, sur leurs chœurs, Eschyle demeure convaincu d'obscurité, Euripide de recherche, de subtilité, d'affectation philosophique. Dans trois vers qu'il disséque, il trouve au moins douze fautes : ses dieux sont l'air subtil dont il se nourrit, la volubilité de la langue, la finesse de la pensée, l'organe par lequel les anciens caractérisoient à la fois l'ironie, la critique & la délicatesse du goût[1]; ses plaintifs monologues, ses maximes hardies ou singulieres sont livrés à la plaisanterie. Le poëte comique paroît sur-tout s'appliquer à tourner en ridicule la simplicité de ses expressions, la popularité & la bassesse de ses personnages. C'est peut-être le sens d'un mot de Sophocle, rapporté par Aristote : « Je peins les hommes

[1] Les narines. « Nares olfactoriæ, emunctæ nares, nasus aduncus »

» tels qu'ils doivent être; Euripide les peint » tels qu'ils ſont ». Peut-être cependant ce mot a-t-il un ſens plus profond. Enfin Bacchus pèſe trois fois dans ſa balance un vers d'Eſchyle contre un vers d'Euripide, trois fois celui-ci ſe trouve léger. Bacchus en donne des raiſons frivoles; mais le poëte, par cette allégorie, accuſe manifeſtement Euripide d'avoir ôté au vers tragique ce poids, cette dignité, cette force, cette magnificence qu'Eſchyle avoit ſçu lui communiquer. Euripide en effet deſcendoit quelquefois de la hauteur du cothurne; il ſe rapprochoit de la maniere de parler la plus ſimple & la plus populaire; ou plutôt il reſpectoit trop la raiſon pour la ſacrifier jamais à la pompe du langage; d'ailleurs il ſentoit que la nature aime à ſe plaindre avec douceur. C'eſt Euripide qu'Horace a en vue, lorſqu'il dit que la tragédie prend ſouvent un ton ſimple pour exprimer la douleur. Car le poëte Latin cite, à cette occaſion, TÉLÉPHE & PÉLÉE, tels qu'Euripide les avoit peints dans deux tragédies, dont ces héros lui avoient fourni le ſujet [1]. Mais ce mérite qui ſe fait ſentir à la lecture, parut un défaut ſur

1 Hor. Art. Poët. « Telephus & Peleus cum pauper & exul, &c. » Le ſcholiaſte d'Ariſtophane au v. 919 des NUÉES, dit expreſſément que dans le TÉLÉPHE d'Euripide, ce héros paroiſſoit ſur la ſcene pauvre & exilé.

un théâtre où les grands mots pouvoient imposer quelquefois à des juges populaires.

Malgré cette attention qu'Euripide donnoit à la clarté de la diction, & à la justesse du raisonnement, il ne faut pas croire qu'il négligeât le nombre & l'harmonie : il donna même à cet égard dans une sorte d'excès de délicatesse : il paroît qu'on lui reprochoit cette espéce de monotonie qui est l'effet du retour trop fréquent des périodes d'une même coupe & d'une cadence trop recherchée ; ce défaut paroît tenir à la sensibilité de l'organe, à l'attention trop scrupuleuse d'éviter ce qui peut déplaire à l'oreille : on pourroit le comparer à celui d'un écrivain en prose, dont les périodes trop étudiées, tombent trop souvent dans la mesure des vers. Dans le combat dont je viens de rendre compte, Eschyle s'engage (& il tient parole) à terminer par le même hémistiche, toutes les périodes par lesquelles commencent les prologues d'Euripide. Il faut se rappeler que l'enjambement, qui est un vice dans notre poésie, est une beauté des vers Grecs. C'étoit une parodie très adroite, de placer ainsi à la suite des périodes les plus harmonieuses, un hémistiche burlesque, que le peuple ne manquoit pas de se rappeler toutes les fois qu'on jouoit la

même tragédie, & qui pouvoit aisément y jeter du ridicule. C'est ainsi qu'une saillie du parterre a fait chanceler plus d'une fois de belles tragédies.

Je ne m'appliquerai point à opposer aux défauts d'Euripide les qualités qui le placent au nombre des plus grands poëtes tragiques, ni à accumuler les citations en sa faveur; mais je ne crois pas sans intérêt de mettre ici sous les yeux du lecteur le jugement de trois auteurs anciens propres à éclairer le nôtre.

Aristote fait voir, dans sa POÉTIQUE, que les tragédies où l'on passe du bonheur à l'infortune sont les plus touchantes. Il justifie Euripide du reproche qu'on lui faisoit d'avoir souvent employé de tels dénouemens : puis il ajoute, peut-être en ayant en vue cette circonstance particuliere : « Quoiqu'à d'autres » égards, il péche dans la conduite de ses » piéces, Euripide paroît néanmoins le plus » tragique des poëtes [1] ».

Ailleurs ce philosophe, ayant remarqué que le style où l'art ne paroît pas, est d'autant plus propre à persuader qu'on s'en défie moins, compare ce style à la voix du comédien Théodore, laquelle sembloit être celle du personnage qu'il jouoit : puis il ajoute : « On

1 ARISTOTE, Poét. XIII.

» se cache avec grace lorsqu'on sçait faire » usage en écrivant des expressions de la con» versation familière. C'est le talent d'Euri» pide, & il est le premier qui l'ait possédé[1] ».

Longin, dans le chapitre de son TRAITÉ DU SUBLIME où il parle des images poétiques, cite ces vers qu'Euripide met dans la bouche d'Oreste en proie aux furies: « Ma » mere, je t'en conjure, n'anime pas contre » moi ces femmes aux yeux sanglans, héris» sées de vipères. Les voilà, les voilà qui s'é» lancent près de moi[2] ». Et celui-ci: « Dieux! » Elle est prête à m'égorger. Où fuir[3] »? — « Ici, dit Longin, le poëte a vu lui-même » les furies[4] & cette image qui l'a frappé, il a » forcé ses auditeurs à la voir presque comme » lui. Aussi Euripide s'applique-t-il sur-tout à » peindre avec des couleurs tragiques ces deux

1 Aristot. RHETOR. III. 2.

2 ORESTE, v. 255.

3 IPHIGÉNIE EN TAURIDE, v. 291. Je soupçonne que Longin, citant de mémoire, a substitué, sans le vouloir, ce vers de l'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, au vers 260 de l'ORESTE qui lui ressemble.

4 J'ai suivi l'édition de Z. Pearce, comme la plus exacte. Ailleurs, on lit: « Ici le poëte n'a pas vu lui-même les furies ». La négation énerve le sens. Et celui que j'ai suivi est confirmé par le reproche que Longin fait peu après aux orateurs de son temps, « Comme les tragiques, ils » voient les furies ». C'est l'expression qu'il emploie en rappelant ce même passage de l'ORESTE d'Euripide.

» affections

» affections de l'ame, les fureurs & l'amour [1].
» Il est toujours heureux dans le tableau de
» ces mouvemens, & je ne sçais s'il en est
» d'autres qu'il rende avec autant de force.
» Cependant il ne manque point d'audace
» pour s'élever à d'autres images : n'étant pas
» grand lui-même, il a souvent obligé son
» génie à devenir grand & tragique ; &, en
» toute occasion, s'il s'offre un objet sublime,
» aussi-tôt comme le lion d'Homère : — « De
» sa queue il bat des deux côtés ses flancs & sa
» croupe, & s'anime lui-même au combat ».
Longin en donne un exemple tiré du PHAÉTON d'Euripide : puis il ajoute : « Ne diriez-vous
» pas que l'ame du poëte est montée avec lui
» dans le char du soleil ? que, livrée aux mêmes
» dangers, elle vole avec ses coursiers ? car, si
» elle n'étoit en proie au même mouvement
» qui emporte ce char dans les espaces cé-
» lestes, elle ne s'en fût point formé un tel
» tableau..... Et lorsqu'Eschyle s'élève auda-
» cieusement aux images les plus héroïques,...
» hazardant quelquefois des idées encore in-
» formes, & comme crues & hérissées ; alors
» même Euripide, plein d'une noble émula-
» tion, ne craint point de s'offrir aux mêmes
» périls ». Le rhéteur Grec cite ici un vers

1 Les amours.

d'Eſchyle : « Euripide, ajoute-t-il, a rendu la
» même penſée autrement & avec plus de
» douceur ». Le paralléle de ces expreſſions
Grecques ne ſeroit pas aſſez ſenſible dans
une traduction.

Quintilien s'exprime ainſi au ſujet des trois
tragiques Grecs : « Eſchyle le premier fit pa-
» roître des tragédies : ſublime, grave, pom-
» peux juſqu'à l'excès : mais brut & peu ſoi-
» gné dans la plupart de ſes ouvrages. Auſſi
» les Athéniens permirent-ils aux poëtes d'un
» âge poſtérieur de faire concourir aux prix
» ſes piéces corrigées, & pluſieurs furent cou-
» ronnées de la ſorte [1].

« Sophocle & Euripide, qui le ſuivirent
» dans cette carrière, y jetèrent bien plus
» d'éclat. C'eſt une queſtion ſouvent agitée
» de ſçavoir lequel des deux eſt le meilleur
» poëte dans la maniere d'écrire que chacun
» d'eux a préférée. Je ne chercherai point à
» la réſoudre, parce qu'elle eſt étrangère à
» l'objet qui m'occupe. Mais il n'eſt perſonne
» qui n'avoue que, pour ceux qui veulent ſe
» former à l'éloquence, Euripide eſt infini-

1 C'eſt ainſi que les Anglois ont ſouvent corrigé Shakeſpear, & que les François devroient peut-être ſouffrir qu'on corrigeât le grand Corneille. Au reſte, cette aſſertion & tout ce que Quintilien dit d'Eſchyle a paru hazardé à un très bon juge. Voyez t. I, p. 283.

» ment plus utile. En effet, ses discours se » rapprochent davantage du genre oratoire; » (& c'est aussi ce que blâment en lui ceux » à qui la gravité, le cothurne & l'accent de » Sophocle paroissent plus sublimes) : il est » nourri de sentences, il est presque l'égal des » sages dans la science qui leur est propre. » Pour haranguer & pour répondre, il peut » se comparer aux orateurs les plus éloquens » du barreau. Admirable dans les passions de » tout genre, il n'a point d'égal dans celles » qui ont pour objet la pitié. Ménandre, » ajoute Quintilien, l'admiroit singulièrement, » ainsi qu'il le dit lui-même, & a suivi ses » traces, quoique dans une carrière diffé- » rente [1] ».

Ce jugement de Quintilien s'accorde avec celui de Démosthène. On dit que cet orateur copia de sa propre main les tragédies d'Euripide, & qu'il prit des leçons de déclamation des comédiens formés par ce poëte. Cicéron lisoit la MÉDÉE d'Euripide, lorsqu'il fut atteint par ceux qui le cherchoient pour le faire mourir. Alexandre le grand, & le philosophe Crantor étoient au nombre des admirateurs d'Euripide : celui-ci avoit fré-

[1] Quintil. INST. ORAT. X. I.

quemment à la bouche ce vers de sa tragédie de BELLÉROPHON : « Hélas!.. Mais pour» quoi gémir... Je souffre des maux insépa» rables de l'humanité ».

A Athènes les ouvrages d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide étoient confiés à la garde publique, & déposés dans les archives, par une loi expresse. Plutarque dit qu'un officier public étoit chargé de les lire au peuple, & qu'il étoit défendu aux comédiens de les jouer, apparemment sans une permission expresse [1]. Ce décret, proposé par Lycurgue fils de Lycophron, portoit qu'on érigeroit à ces trois poëtes des statues d'airain. Celle d'Euripide fut placée au théatre [2].

Il paroît même qu'Euripide fut nourri aux dépens du public, ou qu'il s'en fallut peu qu'il n'obtînt cet honneur réservé à ceux qui avoient bien mérité de la patrie [3]. Ses ouvrages ne furent pas inutiles aux Athéniens. On dit qu'ils les offrirent au roi Ptolémée, qui, flatté de ce présent, leur accorda en retour des facilités pour exporter du bled de l'Egypte. Tandis qu'Euripide vivoit encore, plusieurs de ses concitoyens vinrent le re-

1 Plutarque, MOR. p. 841.

2 Pausan. ATTIC. f. 18.

3 Eusèb. PRÆP. EVANG. V. 33. Schol. Aristoph. ad RAN. v. 975. coll.

mercier de leur avoir sauvé la vie & de les avoir délivrés de l'esclavage. Car, après que l'armée Athénienne eut été taillée en piéces sous les murs de Syracuse, plusieurs Siciliens, admirateurs passionnés des vers de ce poëte, accordèrent la liberté à ceux qui purent leur enseigner les plus beaux morceaux de ses tragédies : quelques uns de ces Athéniens infortunés trouvèrent, en les récitant, un moyen de pourvoir à leur subsistance après cette défaite, qui les avoit laissés sans ressource & sans asyle. Plutarque ajoute qu'un navire de Caunus, poursuivi par des corsaires, n'obtint un asyle chez les Siciliens, que lorsqu'on eut appris qu'il portoit des Athéniens qui pouvoient réciter des vers du même poëte. Ces anecdotes, vraies ou fabuleuses, rappellent le prix que la Grèce attachoit aux productions des ses poëtes, & semblent prouver son respect pour la mémoire d'Euripide. Les louanges des poëtes comiques pouvoient n'être pas sérieuses. Diphile l'appelle un POETE D'OR, Philémon exprime ainsi ses regrets :

Au royaume des morts, si l'on vit, si l'on sent,
Pour revoir Euripide, ah ! mourons promptement.

Finissons par quelques réflexions liées à la vie d'un poëte philosophe & propres

à terminer l'esquisse de son caractère.

Quoique la situation des personnages tragiques détermine nécessairement leurs discours, on y démêle cependant les pensées & les sentimens de l'auteur : il est des traits caractéristiques qui, sous le masque du héros, font reconnoître l'ame du poëte.

N'est-ce pas à de pareils traits qu'on juge que Crébillon, par exemple, avoit des sentimens qui tenoient de la fierté républicaine ? que Voltaire étoit fortement affecté des malheurs qu'entraînent le fanatisme & l'intolérance ? Sophocle & lui ne semblent-ils pas s'irriter de la confiance du peuple aux prêtres du paganisme, lorsqu'ils s'écrient l'un & l'autre, dans Œdipe.

> Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
> Notre crédulité fait toute leur science.

Et, pour sortir du cercle des tragiques Grecs & François, ne reconnoît-on pas les sentimens de Rowe, dans ces vers de sa tragédie de Tamerlan, adressés aux persécuteurs : « Subjuguer l'ame indépendante par sa » nature, rendre une seule raison capable de » frapper également tous les cœurs. Nul pou- » voir n'y sçauroit prétendre, à moins que les » esprits ne fussent tous pareils ; ces esprits

» qui ne diffèrent pas moins entr'eux que les
» figures ».

Quel que soit le personnage qui parle, si l'opinion qu'il exprime fait partie d'un système fameux, on a lieu de croire que le poëte en a eû connoissance, & qu'il y fait quelqu'allusion. Des maximes souvent répétées, & avec une sorte d'affectation, appartiennent vraisemblablement au poëte. Cette affectation est plus marquée, si la sentence n'est pas commandée par la nécessité de la situation, & si l'auteur paroît l'avoir cherchée. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de probabilité, lorsque le sentiment dont il s'agit est exprimé avec beaucoup de force & de chaleur; car il est rare qu'on rende les idées d'autrui avec autant de vivacité qu'on peint les siennes. Ce qui est placé dans la bouche des héros que le poëte veut faire admirer, est ordinairement sa propre opinion. Je dis ordinairement, parce que quelquefois des raisons d'un autre ordre exigent que l'auteur conforme les paroles de son héros à l'opinion de la multitude. Euripide avoit commencé sa MÉLANIPPE par ce vers impie aux yeux des payens: « Jupiter, quel-
» que soit celui qui porte ce nom, (car je
» ne le connois que pour en avoir ouï parler) ».

Il fut obligé de le changer, & il le fit ainsi : « Jupiter (ainsi nommé avec vérité) fut père » d'Hellé [1] ».

Il est des circonstances qui peuvent jeter du jour sur les opinions du poëte. Les écrits de Voltaire, par exemple, d'un genre différent de ses tragédies, serviront à apprécier les maximes de celles-ci. La vie d'un auteur, le temps où il a vécu, les usages reçus dans sa patrie doivent aussi diriger notre jugement. Chez les Grecs, par exemple, le chœur étant le plus ancien personnage de la tragédie, & représentant les plus honnêtes gens du peuple, exprimoit aussi fréquemment les sentimens de l'auteur. Souvent même les poëtes comiques, dans cette partie des chants du chœur qu'on appeloit PARABASE, s'adressoient en leur propre nom à l'assemblée des spectateurs. Euripide, par une imitation blâmable d'un usage fait pour détruire l'illusion, parla quelquefois au lieu du chœur ; &, dans un intermède de sa tragédie de DANAÉ (de laquelle il nous reste un assez long fragment)

1 Amyot a traduit chacun de ces vers par deux décasyllabes.

O Jupiter, car de toi rien, sinon
Je ne connois seulement que le nom.

O Jupiter, combien, en vérité,
Ce nom convient à ta divinité.

il s'oublia même au point de faire parler au masculin les femmes qui le chantoient. Cette inattention pouvoit être d'assez petite conséquence; mais ce qui ne l'étoit pas, c'étoit de troubler, par une transposition soudaine, l'ordre & la marche de sa piéce. Aussi cet auteur a-t-il mérité le reproche que lui fait Aristote de n'avoir pas lié les chœurs au sujet de ses tragédies avec autant d'art que Sophocle, quoiqu'à cet égard même il fût, à ce qu'il paroît, supérieur à la plupart des poëtes contemporains [1]. Ce défaut, qui a un rapport sensible avec ceux que nous avons remarqués, étoit l'effet de deux causes presque contraires, l'enthousiasme & la raison; c'étoit à la fois un luxe de philosophie & de poësie : l'auteur s'abandonnoit à l'abondance de ses pensées; il oublioit quelquefois ses personnages, & c'est-là aussi que l'on peut mieux le reconnoître.

Ces réflexions ont quelqu'importance, ap-

1 « Il faut, dit Aristote, envisager le chœur comme l'un des acteurs, & qu'il soit une partie du tout, & qu'il contribue à la marche de la piéce, non pas comme dans les tragédies d'Euripide, mais comme dans celles de Sophocle. Quant aux autres poëtes, les paroles qu'ils donnent au chœur n'appartiennent pas plus au sujet qu'à toute autre tragédie ». Aristot. Poét. XVIII. Depuis ces mots : « Quant aux autres poëtes.... » Le sens est douteux, & suppose une correction proposée par Heinsius.

pliquées aux poëtes Grecs ; car sur le théâtre d'Athènes les auteurs devoient répondre de leurs maximes. Leurs tragédies avoient toujours un but moral & religieux. Un vers d'HIPPOLYTE, où ce jeune héros paroît mépriser le serment qu'il respecte pourtant au fond de l'ame, suffit pour attirer à Euripide une accusation d'impiété. Cette accusation lui fut intentée juridiquement par un citoyen nommé Hygiénon, & Euripide réclama une jurisdiction particulièrement affectée au théâtre. On ne sçait point quelle fut l'issue de ce singulier procès ; mais il est probable que le poëte fut jugé innocent.

L'expression même d'ENSEIGNER, que les Athéniens employoient dans le sens de METTRE AU THÉATRE, rappeloit aux poëtes le devoir qui leur étoit imposé. Euripide sentoit assez l'importance de cet emploi pour ne point céder inconsidérément aux caprices de la multitude. On prétendoit un jour le forcer à changer un mot qui avoit déplu, & les spectateurs mécontens sembloient vouloir se venger sur la piéce de l'indocilité de l'auteur. Euripide s'avança sur le théâtre, & dit : « Athéniens, quand on » joue mes tragédies, ce n'est pas vous qui » êtes mes maîtres, c'est moi qui vous EN-

» SEIGNE ». Une autre fois, ayant mis IXION ſur la ſcène, il rendit ce perſonnage ſi odieux, qu'on lui en fit un reproche. « Son-» gez, dit Euripide, qu'avant de le laiſſer ſor-» tir, je l'ai enchaîné ſur la roue ». Sénéque raconte quelque choſe de ſemblable touchant la tragédie de BELLÉROPHON, dans laquelle ſe trouvoient ces expreſſions qu'il nous a tranſmiſes en latin, & dont l'original ne ſub-ſiſte qu'en partie : « Laiſſe-moi le nom de » méchant, pourvû que j'aie celui de riche. » Nous demandons tous : Eſt-il riche? Nul ne » demande : Eſt-il bon? Quel eſt votre bien? » voilà ce qu'on veut ſçavoir, & non pour-» quoi, ni d'où vous l'avez. L'homme par-» tout eſt eſtimé au prix de ce qu'il poſſéde. » Demandes-tu l'objet dont la poſſeſſion nous » couvre de honte? Rien [1]. Je veux ou vivre » riche .... ou, pauvre, ... mourir. Mourir en » travaillant à croître ſes richeſſes, c'eſt éprou-» ver une mort heureuſe. Or [2]! bien ſuprême » des mortels! Non, la tendreſſe d'une mère, la » piété d'un fils, l'affection d'un père n'ont point » tant de douceurs que tu en fais éprouver à

1 Je crois ce concetti du traducteur latin, & non de l'auteur Grec.

2 A ces mots : « Or! bien ſuprême, &c. » commence la traduction immédiate du fragment original.

» ceux qui te gardent dans leurs maiſons. Si les » yeux de Vénus brillent d'un tel éclat, il ne » faut plus s'étonner qu'elle nourriſſe tant » d'amours ». A ces mots, dit Sénéque, le peuple ſe lève, & veut que l'auteur & la piéce expient ces funeſtes maximes. Euripide paroît alors ſur le théâtre, & vient demander aux ſpectateurs d'attendre le dénouement, & de juger de ſes ſentimens par la fin de ſon héros. Le ſupplice du criminel pouvoit ſeul garantir le poëte de l'indignation que le crime avoit excitée.

HÉCUBE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

APRÈS la priſe de Troie, les Grecs ſe retirerent dans la Cherſonnèſe Thracienne * où régnoit Polymeſtor. Ils y avoient conduit Hécube avec les principales dames Troyennes, qu'ils avoient partagées entre eux en qualité de captives. Là, comme ils rendoient de nouveaux honneurs funèbres à Achille, dont le corps étoit inhumé dans les champs Phrygiens, l'ombre de ce héros s'apparut à eux ſur le tombeau vuide qu'on lui avoit dreſſé, & déclara à l'armée Grecque, que, ſi elle vouloit ſortir heureuſement de la Cherſonnèſe, il falloit lui donner Polixène, fille d'Hécube & de Priam, comme un prix qui lui étoit dû, &, qu'il s'étoit réſervé. Cette jeune princeſſe lui avoit été promiſe, dans une trève, par le roi Priam; & comme il étoit ſur le point de tenir ſa promeſſe, Paris & Déiphobus avoient tué Achille. Les Grecs déterminés à ſatisfaire les mânes de ce vainqueur de Troie, lui ſacrifierent Polyxène, malgré les cris d'une mère au déſeſpoir, & d'autant plus

* Cherſonnèſe Thracienne, preſqu'iſle de la Thrace qu'environnent l'Helleſpont, la mer Egée & le golfe du Mélas.

malheureuse que Polymestor de son côté, par une perfidie inouie, avoit fait mourir Polydore, fils d'Hécube. Priam, avant les derniers malheurs de Troie, avoit confié au roi Thracien cet enfant, avec de nombreux trésors, pour servir un jour de ressource à sa patrie & à sa maison désolée. Ilion étant devenu la proie des Grecs, Polymestor oublia son allié; &, l'avarice l'emportant sur la fidélité, il se défit du petit prince, pour jouir impunément des trésors.

* Hunc Polydorum auri quondàm cum pondere magno
Infelix Priamus furtìm mandârat alendum
Threicio regi, cùm jàm diffideret armis
Dardaniæ: cingique urbem obsidione videret.
Ille, ut opes fractæ Teucrum & fortuna recessit,
Res Agamemnonias victriciaque arma secutus,
Fas omne abrumpit, Polydorum obtruncat, & auro
Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames!

Le double malheur d'Hécube, devenue captive & privée d'enfans, joint à la vengeance qu'elle tire de Polymestor, fait l'intrigue & le dénouement de cette tragédie, dont les personnages sont, l'ombre de Polydore, Hécube, un chœur de Troyennes captives, Polyxène, Ulysse, Talthybius, une femme d'Hécube, Agamemnon & Polymestor.

* Virg. Æneid. l. 3. v. 44.

ACTE PREMIER.

L'ombre de Polydore ſort de terre [1], & arrive à l'entrée de la maiſon d'Hécube, lieu de la ſcène. Cette ombre fait ce qu'Ariſtote appelle le prologue. Il eſt bon de ſe rappeler, une fois pour toutes, qu'Euripide y fait moins de façons que Sophocle. Celui-ci trouve toujours le ſecret de faire entendre ſon ſujet ſans parler aux ſpectateurs. Mais Euripide n'a pas connu ou voulu ſuivre cette fineſſe de l'art. Il a cru qu'il concilieroit plus aiſément l'attention d'une nombreuſe aſſemblée, & que ſes ſujets ſeroient mieux entendus, plus nets & moins embarraſſés, s'il les expoſoit nuëment & ſans voile. Il l'a preſque toujours fait par le moyen de ſes prologues ; choſe ſur laquelle certains commentateurs l'ont extrêmement loué comme d'une rare invention ; louange fade d'un vrai défaut. La netteté de l'expoſition peut s'accorder avec la vraiſemblance, ſans qu'il ſoit néceſſaire de dire : « Je ſuis Polydore » & vous verrez ceci & cela » ; quoiqu'il ſoit vrai de dire auſſi avec Deſpréaux, du perſonnage qui parle le premier :

* J'aimerois encor mieux qu'il déclinât ſon nom,
Et dit : Je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon,

1 Elle eſt depuis trois jours errante dans les airs; mais, comme on le verra, les ombres paroiſſoient toujours ſortir de terre.

* Deſpréaux, Art. Poét. ch. 3.

Que d'aller, par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le ſujet n'eſt jamais aſſez tôt expliqué.

C'eſt donc ici Polydore, ou plutôt ſon ombre, qui expoſe le ſujet avec un très-grand détail. Il raconte la manière dont Priam le confia à Polymeſtor avec des tréſors de réſerve, en cas de malheur pour Troie. Il développe la perfidie & l'avarice du roi de Thrace, qui l'a tué & fait jeter dans la mer depuis trois jours qu'Hécube eſt arrivée dans la Cherſonnèſe [1]. Il n'oublie pas de parler du ſacrifice de Polixéne qu'exige l'ombre d'Achille. En un mot, il met l'action théâtrale au point où elle doit commencer, en déclarant ce qui la précéde. Mais, ce qui eſt moins ſupportable, c'eſt qu'il prévient les ſpectateurs ſur les principaux évènemens qu'ils verront. Il voit enfin paroître Hécube, & il ſe retire en s'écriant : « Ah!

1 La maniere dont le P. Brumoy expoſe ce fait ne me paroît pas entièrement d'accord avec le texte. L'ombre erre depuis trois jours, elle eſt SUSPENDUE dans les airs, ἀιωρούμενος. Ce mot ne peut pas ſignifier MORT : tout au plus pourroit-il indiquer le ſupplice d'un homme qui demeure ſuſpendu à un gibet; mais Polydore n'étoit pas mort de cette manière. Voyez les vers 717, 782. D'ailleurs il eſt naturel que l'ombre erre dans la Thrace depuis qu'Hécube y eſt arrivée : il n'y a au contraire aucune raiſon pour que ce ſoit l'époque du meurtre. Il eſt bien vrai que le corps étant reconnoiſſable, il ne pouvoit y avoir beaucoup plus de trois jours qu'il avoit été jeté à la mer; & c'eſt ſans doute cette obſervation qui a déterminé le jugement du P. Brumoy, toujours très-attentif à ces ſortes de convenances.

» mère infortunée, qui avez passé du trône à la captivité, quelle je vous vois aujourd'hui, & quelle » je vous vis autrefois ! Un dieu ennemi égale vos » malheurs à votre félicité passée ».

Hécube non plus reine, mais prisonnière de guerre, & courbée sous le poids des années & de son infortune, se fait conduire par des femmes au palais de Polymestor. « O lumière ! ô nuit, (s'écrie-t-elle) quels songes m'ont agitée » ! Elle parle de ceux qu'elle a eus la nuit derniere au sujet de son fils Polydore & de sa fille Polyxène. Elle raconte le dernier aux Troyennes qui l'accompagnent. Elle a vu une biche qu'un loup furieux arrachoit de ses genoux. Elle a vu le spectre d'Achille qui demandoit en présent une Troyenne. « Dieux ! écartez de ma fille ce triste » présage [1] ».

Une des femmes du chœur, captive comme les autres, ne confirme que trop la vérité de ce songe. Elle apprend qu'en effet, sur les demandes d'Achille, les Grecs assemblés ont délibéré qu'Agamemnon, qui avoit eû en partage Cassandre, vouloit refuser la demande inhumaine d'Achille ; que les fils de Thésée convenoient qu'il falloit du

1 Elle ne dit pas : J'AI VU LE SPECTRE. Le P. Brumoy présente ceci comme la suite du songe ; mais il paroît plutôt que c'est un souvenir. Les femmes du chœur supposent que l'apparition du spectre n'étoit pas inconnue à Hécube.

ſang ; mais celui de Caſſandre & non de Polyxène ; qu'enfin le troiſieme avis étoit de ſatisfaire l'ombre d'Achille ſans reſtriction [1] ; que juſques-là toute l'aſſemblée avoit été partagée : mais qu'Ulyſſe, par une adroite inſinuation, avoit fait pencher la balance pour les derniers, & qu'il alloit venir chercher Polyxène pour la conduire à l'autel. Le chœur conſeille à Hécube d'implorer Agamemnon & les Dieux. C'eſt le ſeul parti qui lui reſte à prendre.

La déplorable reine fait éclater ici une douleur difficile à repréſenter. Elle eſt mère, c'eſt l'*unique* bien que lui ait laiſſé la fortune, & l'on veut lui enlever ce ſeul bien que les dieux avoient épargné. Hors d'elle même elle court çà & là. Elle appelle ſa fille à grands cris. Polyxène entend ces cris, & ſort de ſon appartement, qu'on ſuppoſe voiſin [2]. Hécube a de la peine à s'exprimer. C'eſt une mère déſeſpérée ; ſorte de peinture où excelle Euripide. Enfin, la triſte vérité lui échappe. « Les » Grecs, ma fille, ont réſolu ta mort ». Polyxène,

1 On ne peut ſe diſpenſer d'obſerver ici qu'il n'eſt point queſtion de trois avis dans l'original. Les fils de Théſée vouloient immoler Polyxène & non Caſſandre qui n'étoit déſignée par aucune circonſtance. Voyez la traduction.

2 Elle ſort de la tente des captives. Je ſuis encore obligé de renvoyer à ma traduction & au détail que j'ai donné ſur le lieu de la ſcène, dans l'examen de cette tragédie.

à cette nouvelle, ne plaint que ſa mère, & compte pour rien de mourir. Cette ſcène eſt courte & vivement touchée.

ACTE II.

Ulyſſe arrive. Le ſujet de ſa venue a été aſſez annoncé ; ce qui rend la ſcene très intéreſſante. Il ſuppoſe qu'Hécube eſt déjà inſtruite de ce qu'on exige d'elle. Il l'exhorte ſimplement à céder à ſon infortune. Après un premier éclat de douleur, tel qu'on peut ſe l'imaginer dans une mère, c'eſt-à-dire, très naturel, (c'eſt le caractère d'Euripide) Hécube demande à Ulyſſe un moment d'entretien. « Vous ſouvient-il, dit-elle, du temps où vous » fûtes ſurpris à Troie ſous le déguiſement d'un » eſpion. Hélène vous reconnut & me le dit. Vos » pleurs me touchèrent. Je vous dérobai à une » mort certaine & que vous méritiez ». Ulyſſe convient de tout cela : adreſſe bien grande dans le poëte, qui nous peint le génie d'Ulyſſe tel qu'il nous eſt connu. Orateur habile, il ſembloit d'abord entrer dans les raiſons de ſon adverſaire. Mais ce n'étoit enſuite que pour faire valoir les ſiennes avec plus de force. Hécube conclut : « Quoi ! » vous convenez de ce que je viens de dire ! N'êtes- » vous donc pas le plus ingrat de tous les mortels, » vous qui condamnez ma fille à la mort ? Pour- » quoi faut-il enſanglanter les tombeaux de ceux

» qui ne sont plus ? S'il faut du sang, c'est Hélène » & non ma fille qu'on doit immoler. Hélène » n'a-t-elle pas perdu Achille ?.... Écoutez, ajoute-» t-elle, ce que j'exige de vous. Je vous ai vu à » mes pieds en qualité de suppliant. Vous me » voyez suppliante à mon tour. Je tombe à vos » genoux & je demande pour toute reconnoissance » la grace que je vous accordai la première. Hélas! » ne me ravissez point ma fille. N'a-t-on pas assez » répandu de sang ? c'est mon unique trésor : avec » elle j'oublie mes peines ; elle me tient lieu » de Troie, de sceptre, d'appui, de tout ce que » j'ai perdu. Sied-il à des vainqueurs d'abuser » de la victoire ? Non, non, les heureux ne doi-» vent pas se flatter d'un bonheur durable. Je fus » heureuse, & qui suis-je aujourd'hui ? Un seul » jour m'a ravi toute ma félicité. Cher prince, » respectez ma vieillesse. Ayez pitié d'une mere. » Allez, allez aux Grecs, & représentez-leur com-» bien il leur seroit honteux d'égorger, dans l'asyle » des autels, des femmes que leur fureur même » a épargnées dans l'horreur des combats. Vos » lois sur cet asyle sacré ne sont-elles pas égales » pour les personnes libres ? Daignez parler : » & votre rang fera plus encore que votre élo-» quence ».

Les Troyennes sont justement touchées de cette harangue ; mais Ulysse est bien moins sensible,

« O Hécube, répond-il, prêtez l'oreille à ma voix ; » que votre courroux n'empoisonne pas d'inno- » centes paroles. Je suis prêt, n'en doutez point, » de vous sauver vous-même, comme vous me » sauvâtes. Je fais gloire de le publier. Mais je ne » désavouerai pas non plus ce que j'ai dit au conseil » assemblé. Un des plus grands héros de l'armée » demande Polyxène ; il faut la lui donner. C'est » l'opprobre des états, de souffrir que le brave » & le lâche soient confondus par un partage égal. » Achille, j'en conviens, nous a paru mériter une » distinction ; il est mort en héros pour la patrie. » Quelle honte seroit-ce d'avoir vaincu par lui, » & de l'oublier après le trépas ? Qu'arriveroit- » il, dites-moi, s'il s'agissoit d'assembler de nou- » veau la Gréce pour une seconde expédition ? Que » diroit-on, si l'on voyoit les morts déshonorés ? » Ne préféreroit-on pas le soin de ses jours aux » dangers inévitables de la guerre ? Pour moi, » content de peu, tandis que je vis, je n'ai d'au- » tre ambition que celle de voir mon tombeau » honoré ». (Grande raison chez les Grecs ; aussi respectoit-on extrêmement les dernieres volontés des mourans ou de ceux qu'on croyoit voir dans les apparitions). « Si vous vous plaignez d'un de- » voir si funeste pour vous ; songez que nous avons » parmi nous des femmes & des vieillards aussi à » plaindre que vous-même. Hé, combien d'époux

» de nos Grecques sont ensevelis dans la poussière » de Troie ! Supportez courageusement cette in» fortune. Pour nous, si nous faisons mal d'ho» norer la bravoure après le trépas, nous consen» tons qu'on blâme nos lumières. Aussi-bien les » Troyens ignorent-ils l'idée qu'on doit avoir des » amis fidelles, & des illustres morts. L'estime que » nous en faisons est ce qui rend la Grèce floris» sante : & c'est le défaut de ce discernement qui » vous accable de peines conformes à vos juge» mens peu équitables ».

Hécube se voyant rebutée, se tourne vers Polyxène qui est présente. « O, ma fille, vous le » voyez, on rejette mes vœux. C'est à vous d'es» sayer si vous aurez plus de pouvoir qu'une mere. » Employez pour votre vie ce que la douleur a » de plus tendre. Prosternée aux pieds de ce prince » inexorable, tâchez d'exciter dans son cœur quel» que mouvement de pitié. Saisissez son foible. Il » est père ».

Polyxène jette un regard modeste, mais assuré, sur Ulysse, & lui parle ainsi. « Je le vois, Ulysse, » vous cachez votre main, vous détournez le » visage ». (C'étoit pour empêcher qu'on ne lui touchât la main & le menton, coutume des supplians). « Vous redoutez mes prières ; ne craignez » rien : vous n'entendrez de moi ni vœux *, ni

* Grec : « Vous n'entendrez point mon Jupiter Suppliant », façon de parler grecque.

» ſoupirs : je vous ſuis. On veut que je meure, & » je brûle de mourir. Non, je ne flétrirai point ma » gloire par une lâche crainte de la mort. Hé, » pourquoi chérirois-je la vie ? Fille de roi, deſ- » tinée à des rois, dans l'eſpérance d'un hymen » auſſi doux qu'illuſtre, reine au milieu d'une » cour de Troyennes; ſemblable enfin aux déeſſes, » hors l'immortalité, je me vois aujourd'hui » eſclave. Ce nom ſeul me fait aimer le trépas. » Réduite d'ailleurs à devenir peut-être le prix » d'un maître cruel qui daignera m'acheter, ver- » rois-je la ſœur d'un Hector réſervée aux derniers » emplois des plus vils eſclaves ». Le poëte fait le détail de ces emplois; cuire le pain, balayer, faire de la toile; détail qui, en nous faiſant regarder en pitié les ſiécles paſſés, ne doit pourtant pas nous faire ſoupçonner le poëte d'avoir dit une impertinence à ſes ſpectateurs. Polyxène continue: « Jugée digne d'avoir des rois pour époux, je de- » viendrois l'épouſe d'un miſérable acheté à prix » d'argent. Non, non, je mourrai libre, & j'em- » porterai ma gloire aux enfers. Allons, Ulyſſe, » conduiſez moi, immolez moi, je ne vois plus » d'autre bonheur ici bas pour Polyxène! Et vous, » madame, n'employez ni paroles, ni efforts pour » rompre ce deſſein. Laiſſez moi mourir plutôt » que de m'expoſer à des outrages indignes de » mon rang. Un cœur qui n'eſt pas fait aux cala-

» mités peur bien les supporter ; mais il lui en » coûte trop pour s'y faire, & la mort lui est plus » avantageuse qu'une vie qu'il traîneroit dans le » déshonneur ».

Le chœur admire la noblesse des sentimens que fait éclater Polyxène. « Hélas, répond Hécube, » que de douleur va suivre de si nobles sentimens »! Puis, se tournant vers Ulysse. « Prince, si vous » voulez faire un don agréable au fils de Pélée, » sans vous couvrir d'opprobre, c'est moi & non » ma fille qu'il faut immoler. Menez Hécube à » son tombeau. Percez mon sein de mille coups. » C'est moi qui ai donné le jour à Pâris, à celui » qui a fait mourir Achille ».

ULYSSE.

C'est Polyxène & non pas vous que demandent ses mânes.

HÉCUBE.

Hé bien, joignez moi à ma fille. Ce seront deux victimes pour une.

ULYSSE.

C'est déjà trop de Polyxène, sans y joindre Hécube. Que ne pouvons-nous épargner l'une & l'autre !

HÉCUBE.

Non, vous dis-je, il le faut. Vous serez forcé de nous réunir.

ULYSSE.

Hé, qui m'y forcera? Je ne connois point de maître en ces lieux.

HÉCUBE.

Ce sera moi. Plus attachée à Polyxène que le lierre à l'arbre, je ne la quitte point.

ULYSSE.

Madame, prenez des conseils plus salutaires.

HÉCUBE.

Je n'écoute plus rien. Je ne livrerai point ma fille.

ULYSSE.

Et moi, je ne puis la laisser dans vos bras.

POLYXÈNE.

Ecoutez moi l'une & l'autre. Ulysse, n'aigrissez point une mère désespérée. Vous, ô ma mère, cédez à des vainqueurs. Epargnez vous l'affront de me voir traîner avec violence. (Le grec dit plus.) Permettez que votre fille vous embrasse pour la dernière fois, & que pour la dernière fois elle vous appelle du doux nom de mère; ô ma mère, je m'en vais au tombeau.

HÉCUBE.

Et je vivrai pour l'esclavage!

POLYXÈNE.

Je ne verrai point cet hymen si justement attendu!

HÉCUBE.

O fille malheureuſe ! O plus malheureuſe mère !

POLYXÈNE.

Je vais donc être ſéparée de vous, & reléguée dans les enfers.

HÉCUBE.

Que ferai-je, hélas, pour terminer cette cruelle vie ?

POLYXÈNE.

Fille de roi, je vais mourir eſclave !

HÉCUBE.

Et moi, après avoir vu périr ma nombreuſe poſtérité * !

POLYXÈNE.

Que dirai-je en votre nom à votre fils Hector & à Priam votre époux ?

HÉCUBE.

Dites-leur que je ſuis arrivée au comble des maux.

Polyxène & Hécube continuent ainſi un moment l'expreſſion de leur douleur telle que la dicte la nature. La première fait les derniers adieux à ſa mère, à Caſſandre ſa ſœur, & à ſon frère Polydore, l'un & l'autre abſens. A l'égard de Polydore, Hécube, par un preſſentiment naturel, dit qu'elle ignore s'il vit encore ; & Poly-

* Grec : Cinquante enfans.

xène la rassure. Il ne faut pas être surpris qu'Hécube, quoiqu'arrivée depuis trois jours dans la Chersonnèse de Thrace, ignore le sort de Polydore. Le roi Polymestor est supposé absent & à l'extrêmité de son royaume, comme nous le verrons dans la suite. Ainsi Hécube croit avec apparence que son fils est avec lui [1]. Enfin, Polyxène dit à Ulysse. « Enlevez moi & me voilez la tête » (comme aux victimes) car je sens que les pleurs » d'une mère m'attendrissent, & que ma vue la » consume de douleur. O lumière ! je puis du » moins prononcer ce nom, car je ne jouis plus » de la chose, sinon dans l'intervalle où je me » trouve entre le glaive & le tombeau d'Achille, » adieu ». Hécube sent qu'elle se pâme. Elle appelle sa fille, lui tend les bras, fait d'inutiles efforts, & tombe évanouie entre les mains des femmes, tandis qu'Ulysse emmène Polyxène. Si l'on trouve de la cruauté dans ces sacrifices, il faut se placer du moins dans la situation où étoient les Grecs, à qui la superstition & la politique les rendoient comme nécessaires. Sans cela on ne peut justifier le personnage d'Ulysse.

1 Hécube ignore à la vérité l'absence de Polymestor, car elle l'envoie chercher par une femme; mais il n'y a pas lieu d'être surpris qu'une captive n'eût point pu envoyer vers lui sans l'aveu des Grecs. Et la plus grande crainte d'Hécube étoit sans doute de donner lieu aux Grecs de soupçonner l'existence de cet enfant ignoré, & de leur faire découvrir sa retraite.

Le chœur chante les ſtrophes ordinaires pour exprimer ſes regrets. Elles roulent ſur la triſte ſervitude que les dames Troyennes enviſagent avec plus d'horreur depuis l'enlévement de Polyxène. Ces ſtrophes ſont des plaintes très éloquentes, excitées par un retour que la nature fait faire aux malheureux ſur eux-mêmes à la vue des malheurs d'autrui. Hécube reſte toujours livrée à ſa douleur & couchée par terre.

ACTE III.

Talthybius, officier d'Agamemnon [1], vient la trouver de la part de ce roi. Il demande au chœur où elle peut être, & on la lui montre dans l'état où ſa profonde douleur l'a réduite, preſque ſans mouvement, & enveloppée dans ſes voiles. Frappé à la vue d'un ſpectacle ſi touchant, il s'écrie : « O Jupiter, que penſer des dieux ! s'intéreſſent-ils en effet aux mortels ? Eſt-on mal fondé à croire que ſatisfaits d'être heureux ils abandonnent le reſte au hazard ? Quoi ! c'eſt-là cette reine des riches Phrygiens ! cette épouſe de l'heureux Priam ! Et ſon royaume eſt renverſé ! & je la vois elle-même réduite à l'eſclavage, accablée d'ennuis & d'années, privée d'enfans, & couchée dans la pouſſière » ! Sen-

[1] Il ſe nomme lui-même LE SERVITEUR DES GRECS. C'étoit un héraut public, & par là même aux ordres du chef.

timens impies : le ſyſtême de la fatalité répandu dans le peuple faiſoit ſouffrir ces diſcours populaires, comme l'effet d'un premier mouvement que le cœur déſavouoit.

On exhorte Hécube à ſe lever. Elle ne ſe réveille de ſon accablement que pour demander qui vient encore inſulter à ſa douleur. Talthybius lui dit qu'il eſt envoyé vers elle par Agamemnon. « Ah, » dit Hécube, vient-on me chercher pour m'im- » moler ? Allons : me voici prête : conduiſez moi. » Non, répond le héraut, c'eſt pour rendre les derniers devoirs à votre fille déja immolée ». Cette affreuſe nouvelle replonge Hécube dans l'abyme de la triſteſſe. « Comment avez-vous pû l'im- » moler, cruels que vous êtes » ! Elle veut pourtant ſçavoir un détail ſi triſte pour une mère. Je ne ſçais ſi cela nous paroîtroit aujourd'hui naturel, quelque tempéramment qu'y ait apporté le poëte. Car Hécube craint ſur-tout qu'on n'ait immolé ſa fille beaucoup moins aux mânes d'Achylle, qu'à la politique & à la haine des Grecs. Talthybius fait donc ſon récit à la manière d'Énée,

Infandum, regina, jubes renovare dolorem, &c.

« Vous exigez de moi un renouvellement de » douleur. Ce funeſte ſpectacle m'a coûté aſſez » de larmes. Faut-il en verſer encore ? Toute » l'armée étoit aſſemblée autour du tombeau

» d'Achille, où se devoit faire le sacrifice. Le fils *
» de ce héros prend la main de Polyxène, & la fait
» monter sur le tombeau. J'étois proche, aussi-bien
» qu'une troupe de jeunes Grecs choisis pour tenir
» la victime. Le fils d'Achille prend la coupe d'or,
» & fait des libations aux mânes de son père. Il
» me fait signe d'imposer à l'assemblée un religieux
» silence. J'obéis; tout se tait. Alors il s'écrie:
» O fils de Pélée, ô mon père, recevez ces liba-
» tions qui évoquent les ombres. Venez vous ras-
» sasier du pur sang de cette victime que nous
» vous livrons toute l'armée & moi. Mais soyez-
» nous favorable. Détachez nos vaisseaux du port,
» & donnez-nous un heureux retour dans nos
» patries. Il dit, & toute l'armée s'unit à ses vœux.
» Il tire aussi-tôt le couteau sacré, & il ordonne à
» ceux qui environnoient la victime de la saisir.
» Arrêtez, dit-elle, ô Grecs. Vous qui avez ravagé
» ma terre natale, sçachez que je meurs volontai-
» rement. Qu'on ne m'approche pas. Je vais me
» livrer au coup fatal. Laissez moi mourir libre, au
» nom des dieux. Reine, je rougirois de paroître
» aux enfers en qualité d'esclave. L'assemblée s'é-
» meut; Agamemnon lui-même commande qu'on
» cesse de retenir Polyxène. Elle l'entend &, se
» voyant libre, elle déchire ses vêtemens, décou-
» vre son sein, fléchit le genou, & tient ce dis-

* Néoptolème.

» cours capable d'attendrir des rochers : Jeune » prince, voici mon ſein & ma tête. Choiſis : » frappe : me voilà prête. Le fils d'Achille tout » éperdu & ſans trop ſçavoir ce qu'il veut ou ne » veut pas, détourne les yeux : il balance. Il frappe. » Incontinent des ruiſſeaux de ſang coulent ».

Elle tombe, & tombant range ſes vêtemens,
Dernier trait de pudeur en ces derniers momens*.

Ces deux vers de la Fontaine, qui expriment la mort de Thisbé, ſont la plus fidelle traduction du paſſage d'Euripide. Talthybius ajoute que l'aſſemblée, remplie d'admiration & de pitié pour Polyxène, s'eſt miſe à lui dreſſer un bûcher, & à faire, comme de concert, des préſens pour la pompe funèbre. Cette nouvelle ſemble diſſiper l'horreur dont Hécube étoit ſaiſie en apprenant la mort de ſa fille. Elle prononce même une petite tirade de morale ſur la nobleſſe des ſentimens qui ſe conſerve toujours, même dans l'adverſité. « Eſt-ce » à l'éducation; eſt-ce à la naiſſance, dit-elle, qu'on » doit ces ſentimens? &c ». Puis elle s'apperçoit qu'elle moraliſe un peu hors de propos. Elle a raiſon : mais les Grecs étoient fous de ſentences & de morale. Ils en vouloient par-tout. « Allez, » dit Hécube à Talthybius, & dites aux Grecs qu'ils » écartent de la victime la foule du peuple ». Elle ordonne auſſi à une de ſes femmes d'aller puiſer

* La Fontaine, FILLES DE MINÉE.

de l'eau ſur les bords de la mer pour laver le corps de Polyxène; &, comme les derniers devoirs étoient infiniment précieux chez les anciens, elle ſonge comment elle pourra les rendre à ſa fille avec quelque décence, & d'où elle pourra tirer le reſte des dons funéraires qu'on devoit mettre dans les tombeaux, ſuivant l'uſage *. Elle ſe réſout à prier les dames Troyennes, ſes compagnes de captivité, de lui donner le peu de bijoux d'or & d'habits qu'elles auront pu dérober à la rapacité des vainqueurs. Cela lui donne lieu de jeter un ſoupir ſur ſon opulence paſſée, qu'elle compare avec ſa diſette préſente : tandis qu'elle eſt en humeur de morale, elle conclut que les honneurs & les richeſſes ne ſont que vanité pure, & que celui-là ſeul eſt heureux qui donne le moins de priſe aux revers. Le chœur continue la morale en trois ſtrophes [1].

ACTE IV.

La femme qu'Hécube avoit envoyée à la mer pour y puiſer de l'eau, revient annoncer de nou-

* Voyez IPHIGÉNIE EN AULIDE, tom. VII. & ALCESTE, tom. VI.

1 Le défaut que parodie le P. Brumoy dans cet extrait eſt réel ; cependant il eſt rendu plus ſenſible par les expreſſions triviales qu'il a ſans doute employées à deſſein, telles que « une tirade de morale, » en humeur de morale, &c ». L'équité veut qu'on juge l'auteur ſur ſes propres expreſſions, ou du moins ſur ſes expreſſions traduites, & non extraites & parodiées, même par un homme de goût.

veaux

veaux malheurs. Hécube ſort de ſon appartement; & cette femme, qui apporte un cadavre voilé, l'appelle la plus infortunée des humains. Hécube croit qu'on lui envoie le corps de Polyxène; & cette erreur cauſe une ſuſpenſion qui intéreſſe. On la détrompe. « Seroit-ce donc Caſſandre, dit-» elle? Non, dit la ſuivante ». Auſſi-tôt elle découvre le corps. Il ſe trouve que c'eſt celui de Polydore, qu'Hécube reconnoît. Sa douleur n'a plus de bornes. C'eſt une fureur véritable. Auſſi la meſure des vers change-t-elle; & il y a apparence que le reſte de cette ſcène étoit en partie chanté, ou du moins accompagné d'inſtrumens pour animer les acteurs, comme on le voit dans pluſieurs autres tragédies Grecques, où les ſcènes extrêmement paſſionnées ſont parſemées de ſtrophes, ainſi que les intermèdes des actes.

La ſuivante dit qu'elle a trouvé le corps de Polydore ſur le bord de la mer qui l'avoit rejeté de ſon ſein. Hécube ſe ſouvient alors du ſonge qu'elle a eu la nuit précédente. Elle ne doute plus que Polymeſtor n'ait fait périr ſon fils pour s'emparer des tréſors de Troie. Le chœur, intéreſſé dans toute cette ſcène, voit paroître Agamemnon, & ſe tait.

Ce roi vient prier Hécube d'enſevelir au plus tôt Polyxène, & il s'étonne de ſon délai. C'étoit le devoir d'une mère ou du plus proche parent.

Agamemnon, en ſe détournant, apperçoit le cadavre. Il reconnoît à l'habillement que c'eſt un Troyen qu'on a tué. Hécube à part balance ſi elle ſe jettera aux pieds d'Agamemnon, pour le ſupplier de prendre en main ſes intérêts contre la violence de Polymeſtor; un reſte de fierté de reine, & la crainte d'un refus la font balancer. L'humanité du roi, la ſoif de la vengeance, & l'intérêt d'un fils, ſi cruellement maſſacré, l'emportent. Elle tombe aux genoux du roi de Mycènes. « Que demandez-vous, dit-il? La liberté? » Elle vous eſt accordée ». Il pouvoit la lui donner comme chef de l'armée Grecque. « Non, répond » Hécube, la captivité me ſera douce, dût-elle » durer autant que ma vie, pourvû que je ſois » vengée. Vous voyez ce cadavre. C'eſt mon fils ». Elle lui raconte l'hiſtoire de Polydore, & la trahiſon de Polymeſtor. L'unique faveur qu'elle demande, c'eſt qu'on lui aide à ſe venger de ce roi perfide qui a violé les droits les plus ſacrés de l'hoſpitalité & de l'amitié pour ſatisfaire ſon avarice. Agamemnon paroît balancer. « Vous reculez, » dit-elle; ah, reine infortunée, j'aurai perdu mes » vœux & ma vengeance »! Il y a encore ici une de ces ſentences ſi chères aux Grecs, & ſi ſoigneuſement remarquées par les commentateurs. « Hé, » pourquoi cultiver tant les autres arts, & ne pas » employer tous ſes ſoins à trouver l'art d'ob-

» tenir tout par la persuasion » ? Il est vrai qu'à cette sentence près, qui ne seroit pas de notre goût, Hécube emploie tout ce que la nature peut suggérer de plus passionné pour toucher son vainqueur. C'est une captive, autrefois reine, qui le supplie : c'est une mère dont on a égorgé impunément les enfans ; c'est contre un traitre qu'elle implore la justice d'un ennemi généreux. Les hommes, les dieux & le corps qu'elle lui montre la demandent pour elle. Troie encore fumante se présente à son souvenir, comme dans l'ANDROMAQUE de Racine, qui a suivi ces images & imité ce morceau.

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez ;
J'ai vu mon père mort, & nos murs embrâsés.
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné dans la poussière ;
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! &c. *

La scène entière de Racine est précisément la même que celle d'Euripide. Même embarras, même situation d'Hécube & d'Andromaque ; même ardeur dans chacune de fléchir, l'une Agamemnon, l'autre Pyrrhus. Enfin, pour dernier effort, Hécube dompte sa plus vive répugnance, & remontre à Agamemnon que Cassandre est sa captive, & son épouse [1]. C'est par ce tendre nom, qui coûte si

* Racine, ANDROMAQUE, act. III. sc. VI.

1 Son amante. Il est vrai qu'Hécube dit à Agamemnon que Polydore

cher à la fille & à la mère, qu'Hécube tâche de l'ébranler. Elle voudroit que tout dans elle prît la parole, ses mains, sa démarche, ses cheveux blancs, & que, par autant de voix éloquentes, tout exprimât la vivacité de sa douleur.

Agamemnon l'écoute en silence & d'un air rêveur. Ému d'une compassion noble, il ne peut lui refuser son secours contre Polymestor. Mais une crainte politique l'inquiéte. Il voudroit ne paroître pas immoler ce prince à l'amour de Cassandre. Qu'en diroit la Grèce assemblée? Polymestor est son allié: Polydore est censé ennemi. Les sentimens d'une mère ne passent point dans les cœurs d'une armée, & les intérêts de l'une sont bien différens de ceux de l'autre. En un mot, il ne veut point s'attirer l'indignation des Grecs. « Hélas, s'écrie Hécube, personne n'est donc libre, » si les rois ne le sont pas! L'homme est donc » esclave des richesses ou de l'éclat! De vains » égards pour une multitude insensée ou pour » de chimériques lois étouffent donc l'humanité » & les mœurs! Hé bien, ajoute-t-elle, si vous ne » craignez que les bruits de la Grèce, je vous » délivre de cette crainte. Je ne vous prie plus » de servir ma vengeance. Soyez en seulement le » dépositaire: gardez mon secret; & si, durant l'ef-

est son beau frère, afin de le toucher; & de relever par cette expression une alliance moins honorable.

» fort que je médite, il arrive quelque émeute, » arrêtez-en le cours, ſans paroître agir en ma » faveur. Du reſte, laiſſez-moi le ſoin de me ven- » ger. Hé, comment vous vengerez-vous, dit Aga- » memnon? Par des femmes, répond-elle. Faites » ſeulement que celle-ci (c'eſt une d'entr'elles) » puiſſe traverſer le camp en ſûreté ». Elle lui donne ordre auſſi-tôt d'aller de ſa part prier Polymeſtor de venir la trouver pour un intérêt commun. A l'égard de la cérémonie funèbre, elle la diffère après ſa vengeance.

Agamemnon entre dans ſes deſſeins, & ſe retire en terminant l'acte, qui eſt ſuivi de l'intermède chanté par le chœur. Il roule ſur le ſaccagement de Troie & ſur l'eſclavage des Troyennes. Il y a des ſtrophes admirables; mais elles perdroient à être ſéparées.

ACTE V.

Polymeſtor, ancien ami de Priam & d'Hécube, prend ici ce perſonnage, parce qu'il croit ſon crime enſeveli dans les flots avec Polydore. Il ſalue Hécube, plaint ſon ſort, s'excuſe ſur ſon délai à la voir depuis trois jours qu'elle eſt arrivée dans ſes états. Mais des affaires d'état le retenoient dans le fond de la Thrace; & il ſe rendoit vers elle, lorſqu'il a rencontré la perſonne qui venoit le chercher de la part d'Hécube. Cette

princesse feint d'ignorer sa perfidie. « Je rougis, » dit-elle, de lever les yeux sur vous étant ce que » j'ai été ». Elle joint à cette honte naturelle une raison qui doit paroître bien étrange pour notre siècle. C'est qu'il n'est pas permis à une femme de regarder un homme en face. « Que voulez-vous » de moi, dit le roi » ? Hécube lui fait entendre qu'elle a un secret important à lui confier, aussi-bien qu'à ses enfans. Polymestor fait écarter sa suite, & jure qu'il est disposé à tout faire en faveur des amis malheureux. Hécube commence par lui demander si Polydore vit ? « Oui, répond » le parjure, & du moins vous n'êtes pas mal- » heureuse en ce point ».

HÉCUBE.

Se souvient-il toujours d'une mère ?

POLYMESTOR.

Il vouloit venir secrettement vers vous.

HÉCUBE.

Et les trésors qu'on vous avoit confiés ?

POLYMESTOR.

Ils sont en sûreté dans mon palais.

HÉCUBE.

Continuez d'en être fidelle dépositaire.

C'est ainsi que cet entretien est conduit. Polymestor, curieux de sçavoir le secret dont on l'a flatté, veut écarter ses enfans. « Non, dit Hécube, » il faut qu'ils soient présens ». Elle parle de nou-

veaux tréſors cachés, dit-elle, ſous un marbre noir dans les débris du temple de Minerve à Troie, & dont il faut que les enfans de Polymeſtor ſoient inſtruits en cas que leur pere vînt à mourir. Elle parle, de plus, de quelque argent qu'elle a ſauvé dans ſa fuite, & qu'elle feint de vouloir lui confier. Sur cet appas ſéduiſant, il entre dans l'appartement où les Troyennes l'attendent, & la reine, en l'introduiſant, lui dit ces paroles ambigües : « Entrez, faites ce qui convient; puis vous » retournerez avec vos enfans au lieu où vous avez » laiſſé mon fils ».

Le chœur, témoin de ce piége tendu au roi Thracien, en attend l'iſſue, qui ne tarde guères; car peu après qu'il eſt entré l'on entend des cris. « Ah, l'on me perce les yeux » ! En effet, toutes les femmes ſe jettent ſur lui avec des fuſeaux ou des aiguilles, & l'aveuglent, tandis qu'Hécube tue les deux enfans de ſon perfide allié. Ce mouvement, qui ne ſe voit point, eſt exprimé très-vivement & en fort peu de mots, en partie par le chœur, & en partie par des voix qu'on entend avec le bruit. Hécube ſort : à l'inſtant le palais s'ouvre : on voit les corps des enfans de Polymeſtor étendus; & lui-même, devenu furieux, court çà & là, ſans tenir de route aſſurée. Il pourſuit en vain les femmes qui l'ont aſſaſſiné. Il appelle à ſon ſecours les Grecs, les Atrides & toute l'armée. Ce ſont là

de ces ſituations que nos vers alexandrins ne peuvent exprimer. Le changement de verſification que les Grecs ſe permettoient, rendent ces ſortes de jeux naturels, vifs & incapables d'aucune traduction ſupportable.

Agamemnon accourt aux cris de Polymeſtor. Il feint d'être étonné de ce bruit, comme s'il en ignoroit la cauſe. Polymeſtor qu'il trouve dans le même état où l'on a vu Œdipe dans Sophocle, lui dit : » Vous voyez l'état où je ſuis. » C'eſt Hécube & ſes compagnes qui m'ont traité » ainſi ». Agamemnon, continuant de feindre, appelle Hécube, qui ſe préſente fièrement & qui jouit de ſa vengeance. Polymeſtor veut ſe jeter ſur elle ; choſe qui nous choqueroit extrêmement, quoiqu'exprimée d'une manière tragique. Agamemnon, en grand roi dont l'autorité s'étend ſur ſes alliés mêmes, arrête ſa fureur : il ſe fait l'arbitre d'un différend ſi extraordinaire. Il veut entendre les raiſons de part & d'autre, & les peſer en juge ſouverain. Polymeſtor y conſent, & parle le premier. « Il s'agit de Polydore le » dernier gage de l'hymen d'Hécube. Priam qui » commençoit à craindre pour Troie, me le con- » fia, & je conviens que je l'ai fait mourir. Mais » jugez de mes raiſons. Sa mort étoit un coup » d'état pour les Grecs & pour moi. J'appréhen- » dai, je l'avoue, que cet enfant ne recueillît

» un jour les débris de Troie; qu'il ne tirât de
» ses cendres ce royaume dangereux; que les
» Grecs irrités ne fissent une seconde expédition
» fatale à la Thrace; & qu'ils ne revinssent en-
» velopper mes états dans les ruines d'une secon-
» de Troie que j'aurois ressuscitée. Hécube a
» sçu la mort de son fils. Elle m'a conduit dans le
» piége, sous prétexte de m'indiquer je ne sçais
» quels trésors imaginaires. Elle m'attire seul
» dans le fond de ce palais. A peine étois-je
» assis que je me vois environné de femmes qui,
» feignant d'admirer l'éclat de mes vêtemens,
» & mon javelot, me désarment & me dé-
» pouillent. Les autres prennent mes enfans,
» les caressent & se les donnent de main en
» main pour les écarter loin de moi. Tout-à-
» coup, les inhumaines, passant des caresses à
» la fureur, font briller des poignards cachés
» sous leurs robes; & immolent mes enfans à
» mes yeux. Celles qui m'amusoient me sai-
» sissent les pieds & les mains, & m'arrêtent
» par les cheveux, malgré mes efforts pour se-
» courir mes fils. Contraint de céder au nom-
» bre, je deviens moi-même l'objet de leur bar-
» barie. Elles me percent les yeux à coups
» d'aiguilles, & s'enfuyent incontinent. Livré à
» moi-même & à mon désespoir, je les pour-
» suis à mon tour, je brise, je renverse tout ce

» qui s'oppose à moi. Mais en vain. Voilà ce » que votre intérêt & le meurtre de votre en» nemi m'attire de honte & d'horreur ». Il finit en maudissant les femmes à peu près comme Sganarelle *. « Oui, je rassemble aujourd'hui » sur ce sexe toutes les maledictions faites & à » faire. La mer ni la terre n'ont rien produit » de si détestable, &c. » Le merveilleux est que le chœur qui est composé de femmes, relève sérieusement cette dernière boutade d'un furieux en disant, « Qu'il a tort d'en croire sa fureur » contre toutes les femmes, & qu'il en *est* de » vertueuses, s'il y en a grand nombre de mau» vaises ». C'est Euripide qui parle, poëte, (comme on l'a remarqué, & comme on le verra de plus en plus) aussi peu galant dans ses poësies que Racine son imitateur éternel affectoit de l'être.

Hécube commence son plaidoyé par une sentence sur l'éloquence. Elle trouve horrible que les hommes s'en fassent un art pour servir l'injustice. Puis se tournant vers Polymestor: « De » quel front, dit-elle, osez-vous dire que c'est » en faveur d'Agamemnon & des Grecs que » vous avez tué mon fils? Non, non, des bar» bares † ne peuvent lier de véritable société

* Molière, ÉCOLE DES MARIS, scène dernière.

† Ce trait fait sans doute allusion à quelque infidélité des barbares alliés avec les Grecs durant la guerre du Peloponnèse.

» avec les Grecs. Mais quelle faveur espériez-
» vous d'eux ? Les nœuds du sang ou le désir
» de leur alliance vous ont peut-être porté à
» ce crime. La crainte de leur vengeance vous
» a peut-être alarmé. Qui croyez-vous persua-
» der par de pareils prétextes ? Avouez-le ; c'est
» votre avarice qui m'a ravi mon fils. Si c'est
» l'intérêt d'Agamemnon qui a guidé vos coups,
» falloit-il attendre si tard ? Pourquoi ne lui
» avez-vous pas sacrifié Polydore, ou pourquoi
» ne l'avez-vous pas livré aux Grecs, tandis que
» Troie subsistoit, que Priam vivoit encore, &
» que la lance d'Hector étoit encore formidable ?
» Deviez-vous attendre que mes états fussent
» renversés & Troie réduite en cendres, pour
» immoler un enfant qui étoit entre vos mains
» sur la foi de l'hospitalité ? Levons tous les
» voiles dont vous tâchez de couvrir la noir-
» ceur de cet attentat. Vous étiez ami des Grecs,
» dites-vous : je le veux : cet or que vous avouez
» n'être pas à vous, il falloit donc le distribuer
» à des guerriers épuisés, & éloignés de leur patrie.
» Mais, loin de leur en faire part, vous le gardez
» en secret dans votre Palais. Quelle gloire eût-ce
» été pour vous de me rendre mon fils, conservé
» par les soins de l'amitié, & de me le rendre dans
» un tems qui distingue les vrais amis par une
» fidélité indépendante de la fortune ! Quel appui

» n'eussiez-vous pas trouvé dans Polydore, si, de-
» venu heureux par vos soins, il vous eût vu à
» son tour dans l'adversité! Il auroit été pour vous
» une ressource, un trésor plus solide que ceux qui
» vous ont ébloui. Malheureux, où en êtes-vous
» réduit? Vous ne gagnez point Agamemnon, vous
» perdez les trésors usurpés, vos enfans & la lu-
» mière du jour. Pour vous, Agamemnon; j'ose
» le déclarer, si vous soutenez Polymestor, vous
» serez l'appui d'un coupable, qui a violé la foi
» publique, & foulé aux pieds les lois les plus
» sacrées; vous passerez pour le défenseur des at-
» tentats & des forfaits. Je me tais pour ne pa-
» roître pas faire la loi à mes maîtres ».

Après une réflexion du chœur sur la force de la vérité qui seule fait le nerf de l'éloquence, Agamemnon parle en juge, & prononce avec beaucoup de dignité, mais en peu de mots, contre Polymestor dont il a découvert l'artifice. Ainsi la vengeance d'Hécube est autorisée & le crime puni. Polymestor confondu lance des imprécations contre Hécube & Agamemnon, imprécations qui doivent avoir leur effet. A l'une il prédit qu'elle sera changée en chienne furieuse, & précipitée dans la mer, ce que la fable justifie : à l'autre, que Cassandre sera égorgée par Clytemnestre, & que lui-même ne sera pas épargné par sa barbare épouse. L'évènement le montra dans la suite. La supersti-

tion des anciens leur faiſoit regarder avec frayeur & comme des préſages terribles ces ſortes de malédictions ſorties de la bouche des malheureux.

C'eſt pourquoi Agamemnon, quoi qu'il paroiſſe les mépriſer, fait enlever Polymeſtor, & le condamne à être relégué dans une iſle déſerte. Cependant le vent favorable ſouffle, la flotte ſe diſpoſe à ſortir du port, & la piéce finit.

Eraſme l'a traduite en vers Latins comme une des plus belles ; & Lodovico Dolce l'a miſe en vers Italiens, juſqu'à imiter la meſure des grands & des petits vers, Comme ils n'y ont rien changé du tout, nous n'en dirons pas davantage. L'édition Italienne a été faite à Veniſe en 1568. Il eſt inutile encore d'obſerver la duplicité d'action, qui eſt viſible, & les endroits qui choquent évidemment nos mœurs. Le tragique ſingulier de ce poëme efface tout cela dans l'eſprit de ceux qui ne ſont pas prévenus contre les anciens ; mais je doute qu'il pût ſe ſoutenir dans une traduction ſuivie & entière.

PERSONNAGES.

L'OMBRE DE POLYDORE fils de Priam.
HÉCUBE, veuve de Priam.
POLYXÈNE, fille d'Hécube.
POLYMESTOR, roi de Thrace.
AGAMEMNON.
ULYSSE.
TALTHYBIUS, héraut des Grecs.
UNE FEMME OU ESCLAVE de la suite d'Hécube.
TROYENNES CAPTIVES, de la suite d'Hécube.
LE CHŒUR, composé de Troyennes captives.

La scène est dans la Chersonnèse de Thrace, près de la mer, dans le camp des Grecs, à l'entrée de la tente des Troyennes captives.

HÉCUBE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

L'OMBRE DE POLYDORE seule.

J'AI quitté la retraite des morts, & les portes du sombre empire où Pluton regne loin des dieux. Je suis Polydore, né d'Hécube, fille de Cissée : Priam fut mon père. Quand la capitale de la Phrygie fut menacée, craignant de la voir tomber sous le fer des Grecs, il m'envoya secrétement hors des confins de la Troade, chez Polymestor de Thrace, son hôte, qui cultive les plaines fertiles de la Chersonnèse & tient sous son sceptre ce peuple ami des fiers coursiers. En me confiant à ses soins, mon père lui remit en secret beaucoup d'or, afin que si les murs d'Ilion devoient tomber, ceux de ses en-

fans qui vivroient encore ne fussent pas dans le besoin. J'étois le dernier des enfans de Priam, & c'est pour cela qu'il m'éloigna de Troie. Je n'étois pas en état de soutenir le poids d'une armure, ni de porter une lance de mon jeune bras. Aussi long-temps que l'empire Phrygien subsista & que les remparts de Troie demeurèrent inébranlables, aussi long-temps qu'Hector mon frère put signaler son courage, élevé par les soins de l'hôte de mon frère, je croissois dans son palais, ainsi qu'un tendre rejetton. Mais, dès que Troie, dès qu'Hector ne fut plus, quand les foyers de mes aïeux eurent été renversés & que Priam lui-même fut tombé aux pieds des saints autels [1], immolé par la main du sanguinaire fils d'Achille; l'hôte & l'ami de mon père me massacra sans pitié & jeta mon cadavre dans les flots, pour jouir en paix de mes trésors. Triste jouet des vagues agitées, je demeure étendu sur le rivage, sans obtenir ni larmes ni sépulture. Maintenant j'abandonne mon corps pour m'attacher à Hécube, mère tendre & chérie: déjà trois jours se sont écoulés depuis que je me suis élevé dans les airs; c'est le

1 « Aux pieds des saints autels, ou du saint autel ». Littéralement: » De l'autel bâti par un dieu, ou bien, élevé aux dieux par les » Troyens ». M. Belin croit que ce mot exprime que Priam avoit élevé cet autel de ses propres mains: cette conjecture est heureuse, & rappelle l'expression de Virgile: « Quas ipse sacraverat aras ».

temps

temps que cette infortunée mère, après avoir quitté Troie, a passé sur ce rivage de la Chersonnèse. Tous les Grecs, tranquilles sur ces bords, demeurent auprès de leurs vaisseaux immobiles; le fils de Pélée leur est apparu sur son tombeau, & retient ces guerriers prêts à retourner dans leur patrie. Il veut, pour prix de ses travaux, qu'on immole ma sœur Polyxène sur sa tombe. Il obtiendra sa demande; les Grecs qui chérissent sa mémoire, ne lui refuseront pas cette offrande, & le sort a marqué ce jour pour les funérailles de ma sœur. Ma mère aura aujourd'hui sous les yeux les corps de ses deux enfans: je paroîtrai poussé par les flots jusqu'aux pieds d'une esclave, afin d'obtenir la sépulture. Car j'ai demandé aux puissances infernales de trouver un tombeau, & d'être rendu aux mains de ma mère. Ainsi mes vœux seront accomplis, & je m'éloignerai de cette infortunée, qui gémit sous le poids des ans. — Hécube! — Elle traverse la tente d'Agamemnon [1], épouvantée par

1 La même que celle des captives. — J'explique dans l'examen de cette pièce le motif de l'arrivée & de la sortie de ce spectre. Je dois seulement mettre ici sous les yeux du lecteur la traduction littérale de ce passage, en suivant le sens le plus généralement adopté par les critiques. « Il faut m'éloigner de la vieille Hécube. Car elle porte ses » pas sous la tente d'Agamemnon ». Au lieu de ces mots: SOUS LA TENTE, plusieurs entendent, HORS DE LA TENTE; & c'est ainsi que j'ai traduit. Je me suis permis de séparer le nom d'HÉCUBE du reste de la phrase, quoique j'aie dessein dans toute cette traduction de res-

mon apparition. — O ma mère, sortie de la maison des rois, vous avez vu le jour de la servitude. Votre sort est cruel autant qu'il fut heureux autrefois; quelqu'un des dieux a résolu votre perte, & veut balancer par tant de malheurs vos prospérités passées. (L'ombre disparoît).

SCÈNE II.

HÉCUBE, sortant de la tente, suivie d'une troupe de Troyennes captives.

Guidez, chères amies, guidez mes pas hors de la tente[1]: Troyennes, soutenez la caducité de votre compagne d'esclavage, qui fut jadis votre reine. Prenez-moi; portez-moi; aidez-moi; soulevez ce corps affoibli; prenez ces mains défaillantes; & moi, en m'appuyant sur ce roseau mal-affermi, je tâcherai de hâter un

pecter scrupuleusement le texte des manuscrits : ce léger changement m'a paru presque nécessaire, & ne peut être fort blâmé. La liaison commune n'est point exigée par la construction. Voyez le vers 389. Ces exemples sont fréquents.

1 Hors de la tente des captives, qui est constamment désignée par le mot TENTE ou MAISON, employé d'une manière absolue, & sans aucune détermination particulière. L'expression grecque me paroît indiquer nécessairement qu'Hécube sort de cette tente. On peut lui comparer celle qu'emploie le chœur aux vers 303 & suivans des PHÉNICIENNES.

peu les mouvemens de mes membres débiles.

O foudres de Jupiter ! ô nuit ténébreuse ! pourquoi troubler mon repos, par ces terreurs, par ces fantômes ? O terre vénérable, mère des songes aux ailes noires ! J'écarte avec horreur ces visions nocturnes, ces songes effrayans qui m'alarment sur le sort de mon fils refugié en Thrace, & sur ma chère fille Polyxène. Visions effrayantes ! j'ai appris . . . . j'ai sçu . . . Dieux infernaux, sauvez mon fils . . . . mon fils, mon seul espoir ; l'ancre de ma maison [1], confié à la garde d'un ancien ami, au sein des frimats de la Thrace. — Quelque chose de nouveau se prépare, des accens lamentables vont succéder à nos pleurs. Non jamais mon âme égarée n'éprouva une telle horreur, un tel saisissement. Esprit divin d'Hélénus ou de Cassandre ! . . . . Troyennes, où sont-ils pour m'expliquer mes songes ? J'ai vu une biche tachetée, impitoyablement déchirée par la griffe sanguinaire d'un loup qui l'enlevoit à mes pieds avec violence. Nouvel objet d'effroi ; le spectre d'Achille a paru sur le sommet de son tombeau Il

[1] Il y a quelque rapport entre ce mouvement & celui de Mérope dans la tragédie de Voltaire, act. I. scène II.

Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes ?
Egisthe est-il vivant ? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé ?

demande, pour prix de la guerre, quelqu'une de nos infortunées Troyennes. O dieux, je vous en conjure, écartez ce malheur de dessus la tête de ma fille.

SCÈNE III.

LE CHŒUR, HÉCUBE & sa suite.

LE CHŒUR.

HÉCUBE, j'accours en hâte auprès de vous, & je suis sortie pour cela des tentes où le hazard du sort & l'ordre de nos maîtres ont fixé ma servitude, depuis que, chassée d'Ilion par l'épée des Grecs, je suis devenue leur triste captive. Je ne viens point soulager vos souffrances ; chargée du poids d'une nouvelle accablante, je suis pour vous un héraut de douleurs. On publie que l'assemblée entière des Grecs a résolu d'immoler votre fille aux mânes d'Achille. Vous sçavez que ce guerrier a paru sur sa tombe couvert d'une armure d'or ; il arrête les vaisseaux prêts à traverser les mers, & qui déjà livroient au vent leurs voiles déployées. Il s'écrie : « Quoi ! » vous partez, enfans de Danaüs, & vous laissez » mon tombeau sans offrande » [1] ? — Aussi-tôt l'o-

1 Littéralement : « Où allez-vous, laissant, &c. »

rage de la discorde gronde: deux avis contraires divisent l'armée des Grecs; les uns veulent qu'on fasse le cruel sacrifice; les autres ne le veulent point. Agamemnon, respectant les nœuds qui l'unissent à celle qu'anime un soufle divin [1], s'est montré plein de zèle pour vous; les fils de Thésée, ces deux rejetons d'Athènes, ont parlé l'un & l'autre, mais pour soutenir, par un commun avis, qu'il falloit couronner le tombeau du sang d'une jeune victime; disant qu'on ne devoit pas préférer la couche de Cassandre à la lance d'Achille [2]. La force des discours opposés sembloit tenir la victoire indécise, lorsqu'un orateur plein d'artifices, éloquent, flatteur, populaire, le fils de Laërte enfin, l'emporte & persuade à l'armée de ne pas rejeter la demande du plus vaillant des Grecs, pour épargner le sang d'une esclave, afin qu'aucun des morts qui habitent le royaume de Proserpine, ne pût dire que les Grecs avoient signalé leur départ de Troie par leur ingratitude envers les héros qui sont morts en combattant pour eux. Ulysse viendra bien-tôt lui-même arracher votre fille

1 Cassandre, fille d'Hécube, étoit aimée d'Agamemnon.

2 Ou moins littéralement: Qu'on ne devoit pas préférer l'amour qui unissoit Cassandre & Agamemnon à la valeur d'Achille, en ayant trop d'égard à la douleur qu'éprouveroit Cassandre & sa mère, si l'on immoloit Polyxène.

de votre ſein & l'enlever à vos débiles mains; courez aux temples, embraſſez les autels; jetez-vous aux pieds d'Agamemnon comme une ſuppliante; invoquez les dieux du ciel & des enfers. Car il faut que vos prières préviennent la perte de votre fille infortunée, ou qu'elle tombe ſous vos yeux comme une innocente victime, ſouillée de ſon propre ſang que vous verrez jaillir à grands flots de ſon ſein palpitant.

HÉCUBE.

Malheureuſe que je ſuis! quelles paroles, quels cris, quelles larmes peuvent ſuffire à ma douleur! Infortunée, qu'accablent à la fois & la triſte vieilleſſe & l'odieuſe, l'inſupportable ſervitude! Hélas, qui prendra ma défenſe? quelle famille? quelle patrie?.... L'infortuné vieillard n'eſt plus; mes fils ne ſont plus.... Suivrai-je cette route?.... quelle autre préférerai-je?... où irai-je? Où trouverai-je un dieu ou un génie ſecourable? Troyennes qui portiez avec vous la douleur... qui portiez la douleur dans mon ſein, vous m'avez frappée du coup de la mort: la lumière du jour n'a plus de charmes pour moi. Pieds chancelans, trainez vers cette tente [1] une infortunée qui ſuccombe au poids des années. O ma fille, ô fille d'une déplorable mère,

1 Vers la tente des captives dont Hécube vient de ſortir, & où elle a laiſſé Polyxène.

ſors, ſors de cette retraite. Entends la voix de ta mère: ô ma fille! apprends ce qu'on m'annonce & quels périls menacent tes jours.

SCÈNE IV.

POLYXÈNE, HÉCUBE, LE CHŒUR.

POLYXÈNE.

O MA mère, ma mère, pourquoi ces cris douloureux? Pourquoi me faire ainſi voler hors de la tente comme un oiſeau palpitant de frayeur?

HÉCUBE.

Ah, ma fille!

POLYXÈNE.

Pourquoi vos premières paroles ſont-elles pour moi d'un ſi mauvais augure?

HÉCUBE.

O que tes jours me cauſent d'alarmes!

POLYXÈNE.

Ah! parlez, ne me cachez rien. Je tremble.... je friſſonne.... ma mère, quel eſt le ſujet de vos pleurs?

HÉCUBE.

Ah, ma fille, ma chère fille !... Ah, malheureuse mère !

POLYXÈNE.

Qu'allez-vous m'annoncer ?

HÉCUBE.

Un commun sentiment porte les Grecs à t'immoler sur le tombeau du fils de Pélée.... O ma fille !

POLYXÈNE.

O ma mère ! que dites-vous ? & quels maux sont les nôtres ! Daignez, daignez me les expliquer.

HÉCUBE.

Je te répéte, ma fille, ces funestes paroles. On m'annonce que les Grecs ont prononcé l'arrêt de ta mort.

POLYXÈNE.

O mère malheureuse, condamnée à tant de souffrances, dont la vie est une suite de revers ! à quel outrage, à quelle inexprimable douleur vous expose la divinité qui vous persécute ! Hélas ! votre fille n'est plus pour vous : je ne pourrai plus, compagne de votre esclavage, partager les maux de votre vieillesse. Vous me verrez enlever d'entre vos mains tremblantes, telle qu'une tendre génisse nourrie sur les montagnes, pour être

égorgée ſous vos yeux & précipitée dans les ombres ſouterreines, où je trouverai parmi les morts un éternel repos. C'eſt vous ſeule, mère infortunée, qui m'arrachez ces plaintes, & qui faites couler mes pleurs ; pour moi, cette vie qui n'eſt qu'un tiſſu d'opprobre & de misère, cette vie ne me coûte point de larmes : mourir ſera pour moi un bienfait de la fortune.

LE CHŒUR.

Hécube, voilà Ulyſſe qui s'avance vers vous à pas précipités, il a quelque importante nouvelle à vous déclarer [1].

SCÈNE V.

Les mêmes, ULYSSE.

ULYSSE.

Madame, je penſe que vous êtes inſtruite des réſolutions de l'armée, & du décret qu'elle a porté ; cependant je dois vous le déclarer : les Grecs ont réſolu d'immoler votre fille Polyxène ſur le tertre élevé qui couvre le tombeau d'Achille : c'eſt à moi qu'ils ont confié le ſoin de conduire &

1 Le P. Brumoy termine ici le premier acte. Je dirai, dans l'examen, ce qui m'a engagé à préférer une autre diviſion.

d'accompagner la victime ; le fils d'Achille est celui qui doit présider au sacrifice, & qui est chargé de l'exécuter. Prenez donc un sage parti ; cédez sans violence, & ne me forcez pas d'en venir à de fâcheuses extrémités : connoissez notre force & votre foiblesse. Il est sage dans le malheur de régler ses sentimens sur sa fortune.

HÉCUBE.

Hélas ! hélas ! il s'ouvre, je le vois, ce funeste combat, fécond en gémissemens, source intarissable de larmes ! Ah, je ne suis point morte, lorsque j'aurois du mourir, & Jupiter alors ne m'a point fait périr ; il m'a nourrie, infortunée, afin que j'eusse sous les yeux des malheurs plus grands que mes premiers malheurs. Mais, s'il est permis aux esclaves d'interroger des hommes libres, sans aigreur, sans déchirer leur cœur par une cruelle morsure, il est juste que vous m'accordiez la parole, & que vous m'écoutiez, lorsque je vous adresserai de semblables questions.

ULYSSE.

J'y consens, interrogez-moi ; je ne vous envie point le temps que je puis vous accorder.

HÉCUBE.

Vous souvient-il du jour où vous vintes dans nos murs épier les Troyens, déguisé sous de mauvais vêtemens, le visage souillé des larmes de sang qui couloient de vos yeux ?

ULYSSE.

Il m'en ſouvient : l'impreſſion que ce jour a faite ſur moi n'eſt pas une trace légère.

HÉCUBE.

Hélène vous reconnut ; elle s'en ouvrit à moi ſeule.

ULYSSE.

Je ſçais à quel danger je me vis expoſé.

HÉCUBE.

N'embraſſiez-vous pas mes genoux dans la poſture la plus humble ?

ULYSSE.

Oui ; ma main mourante s'attachoit à vos vêtemens.

HÉCUBE.

Ne vous ſauvai-je pas la vie ? Ne favoriſai-je pas votre fuite ?

ULYSSE.

Il eſt vrai ; c'eſt à vous que je dois de jouir de la lumière du jour.

HÉCUBE.

Que me diſiez-vous en ce moment où je vous avois en ma puiſſance ?

ULYSSE.

Je vous tenois les diſcours que m'inſpiroit le déſir de me dérober à la mort.

HÉCUBE.

Ne vous rendez-vous donc point coupable, en

ce jour, par les conſeils que vous donnez contre moi ? Vous qui avez éprouvé de ma part le traitement que vous venez de dire, & qui, loin de me faire en retour quelque bien, me faites au contraire tout le mal qui dépend de vous. Qu'ingrate eſt votre race, ô vous tous qui recherchez les honneurs que le peuple décerne à ſes orateurs ! Plût-au-ciel ne vous point connoître, ô vous, qui vous mettez peu en peine de nuire à vos amis, pourvû que vous diſiez des choſes qui plaiſent à la multitude ! Mais encore, quel prétexte les Grecs peuvent-ils alléguer pour prononcer contre ma fille un arrêt ſanguinaire ? Eſt-ce la néceſſité qui les force à faire couler le ſang humain ſur un monument que devroit plutôt arroſer le ſang des hécatombes ? Ou bien Achille, voulant faire mourir ſes meurtriers, pourſuit-il avec juſtice le ſang de Polyxène ? Mais jamais Polyxène ne lui fit aucun mal. C'eſt Hélène qu'il doit exiger que l'on immole ſur ſon tombeau ; c'eſt elle qui l'a fait périr ; c'eſt elle qui l'a conduit devant Troie. Mais, s'il faut qu'une captive ſoit dévouée à la mort, une captive qui ſurpaſſe les autres en beauté, ce n'eſt pas nous que l'arrêt condamne : la fille de Tyndare [1] ſurpaſſe la mienne en attraits, & ſes torts ne ſont pas moindres que les nôtres. Juſqu'ici c'eſt la juſtice que j'ai fait combattre pour moi : mais ce qu'il faut

1 Hélène.

à votre tour me rendre enfin, lorſque je viens vous le redemander, ne refuſez point de l'entendre. Vous tombiez à mes genoux, vous touchiez, dites-vous, mes mains & ce viſage où la vieilleſſe eſt empreinte. C'eſt moi maintenant qui touche vos mains, votre viſage; je vous redemande la grace qu'alors je vous accordois. Ulyſſe, je ſuis votre ſuppliante; ô Grecs, n'arrachez point ma fille d'entre mes bras; n'attentez pas à ſa vie; c'eſt aſſez de ceux qui ſont morts. Par elle je ſuis heureuſe, & j'oublie toutes mes infortunes; elle ſeule eſt pour moi tout ce que j'ai perdu: c'eſt ma conſolation, ma patrie, ma nourrice, mon bâton de vieilleſſe, le guide de mes pas [1]. Ceux qui ont en main le pouvoir doivent craindre d'en abuſer;

1 Traduction de M. de la Harpe.

Hécube eſt à vos pieds, Hécube eſt mère, Hélas!
Hélas! n'arrachez point ma fille de mes bras;
Ne verſez point ſon ſang: c'eſt aſſez de carnage:
Mes revers ſont affreux: ma fille les ſoulage,
Conſole mes vieux ans, adoucit mes douleurs,
Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.

2 On ſent qu'il ſeroit injuſte d'exiger qu'une traduction en vers conſervât tous les traits de l'original ſans les altérer. Ces images ſi naturelles & ſi touchantes qu'Hécube emploie pour exprimer ce que Polyxène eſt pour elle, M. de la Harpe n'a point oſé les reſpecter, ſans doute que la gêne de la poéſie ne lui en permettoit pas l'uſage. Il y a ſubſtitué, à l'exemple du P. Brumoy, une interjection qui, placée à la fin du vers, & répétée au commencement de celui qui ſuit, a de la grace & un accent pathétique, mais qui peut-être dit moins à l'imagination.

s'ils ſont heureux, qu'ils ne ſe flattent pas de jouir d'une conſtante proſpérité : moi-même je fus autrefois fortunée, & maintenant je ne le ſuis plus [1]. Tout mon bonheur, un jour me l'a ravi. Mais vous, dont je ſuis à la fois l'amie & la ſuppliante [2], reſpectez ces titres en moi ; prenez pitié d'une infortunée : retournez vers l'armée des Grecs ; repréſentez à ces guerriers que c'eſt une action odieuſe d'égorger aux pieds des autels des femmes que vous n'avez pas fait périr dans les premiers mouvemens de votre fureur, mais dont le ſort émut votre pitié. Une loi égale pour l'homme libre & pour l'eſclave, a prononcé parmi vous ſur l'effuſion du ſang ; & d'ailleurs votre autorité ſuffit pour perſuader, lors même que vos conſeils ne ſeroient pas bons en eux-mêmes : car un même diſcours venant d'un homme obſcur ou illuſtre, n'a point un même pouvoir [3].

1 Ou, comme l'entend le ſcholiaſte, « j'étois autrefois, maintenant » je ne ſuis plus ».

2 Littéralement : « Ô cher menton ».

3 Nous citerons, d'après M. Brunck, la traduction de ce paſſage en vers latins, par deux auteurs différens ; l'un fort ancien & l'autre très moderne. La première eſt d'Ennius, cité par Aulu-Gelle. XI. 4.

Hæc tu etſi perversè dices, facile Achivos flexeris ;
Nam quùm opulenti loquuntur pariter atque ignobiles,
Eadem dicta, eademque oratio æqua non æquè valet.

Grotius eſt l'auteur de la ſeconde.

Ut prava dicas, quæ tua eſt auctoritas.

LE CHŒUR.

Non, il n'est point de cœur si dur que des plaintes aussi touchantes ne pussent attendrir, à qui ces profonds gémissemens n'arrachassent des larmes.

ULYSSE.

Hécube, laissez-vous persuader; que la colère ne vous fasse pas voir un ennemi dans l'auteur d'un conseil utile. Je vous dois la vie; je suis prêt à sauver la vôtre; comptez sur cette assurance; mais ce que j'ai dit devant tous les Grecs, je ne le désavouerai point: maintenant que Troie est détruite, c'est un devoir pour nous d'offrir votre fille en sacrifice au premier de nos héros, puisqu'il l'exige. Plus d'une ville est ébranlée pour avoir laissé languir sans honneur l'homme brave & valeureux, confondu parmi les lâches. Achille est digne que nous l'honorions, madame; il est mort en héros pour le salut de la Grèce. Il nous feroit

Movebit animos. Nam viri prænobilis,
Et tenuis, idem sermo diversum valet.

Rapprochons de cette sentence sérieuse la même pensée exprimée par Sosie avec moins de gravité dans l'AMPHITRYON de Molière, act. II. sc. I.

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.

honteux, ſans doute, d'avoir joui de ſon amitié pendant ſa vie, & de l'abandonner mort. Et qu'eſpérer enſuite s'il faut aſſembler une nouvelle armée, marcher contre un nouvel ennemi? Combattron-snous alors, ou bien chérirons-nous la vie, quand nous verrons qu'on n'honore point celui qui n'eſt plus? Pour moi, vivant chaque jour exempt d'inquiétude, quelque peu que je poſſède, j'ai tout ce qui ſuffit à mes déſirs, mais j'ambitionne de voir les honneurs accumulés ſur mon tombeau; car cette récompenſe s'étend au loin dans le temps. Si vous dites que vous ſouffrez des maux dignes de compaſſion, écoutez à votre tour ceux qu'on peut leur oppoſer. Il eſt parmi nous des femmes courbées ſous le poids des ans, & non moins malheureuſes que vous, des vieillards infortunés, des épouſes privées de leurs vaillans époux, enſevelis ſous les cendres d'*Ilion*. Supportez votre ſort avec courage. Pour nous, ſi c'eſt à tort que nous penſons qu'il faut honorer un héros, nous porterons volontiers la peine de notre imprudence. Mais vous, peuples barbares, n'ayez point pour vos amis les ſentimens d'amis; n'admirez point ceux qui meurent d'une belle mort: afin que la Grèce proſpère, & que vous trouviez un ſort conforme à ces maximes.

LE CHŒUR.

Hélas, que toujours un eſclave eſt foible & malheureux!

malheureux ! Vaincu par la force, il supporte ce qu'on ne doit point supporter.

HÉCUBE.

O ma fille, mes discours se perdent dans les airs, & vainement je les ai prodigués pour prévenir ta mort. Éprouve toi-même si tu as plus de pouvoir que ta mère : hâte-toi ; que ta voix, semblable à celle de la plaintive Philomèle, emploie tous les accens les plus capables d'attendrir, afin de prévenir le triste sort qui te menace. Tombe en pleurs aux genoux d'Ulysse ; efforce-toi de le fléchir. Tu as un moyen de défense. Ulysse a des enfans ainsi que moi ; il sera touché de ton sort.

POLYXÈNE.

Je vous vois, Ulysse, cacher votre main droite sous vos vêtemens, & détourner votre visage de peur que ma main ne l'atteigne. Rassurez-vous ; vous n'avez point à craindre le dieu vengeur de mes supplications [1] : me voici prête à vous suivre ; je céde à la fois à la nécessité & au désir de la mort ; si j'avois d'autres sentimens, je me montrerois lâche & avare de mon sang : eh ! pourquoi faut-il que je vive, moi, qui eus pour père le roi de tous les Phrygiens ; tel fut le sort de ma naissance : nourrie ensuite des plus

1 Littéralement : « Vous avez échappé à mon Jupiter suppliant ». On se rappelle ici la coutume antique des supplians, de porter la main au menton ou à la barbe.

belles eſpérances, & deſtinée à devenir l'épouſe d'un monarque, je me ſuis vue recherchée par d'illuſtres rivaux qui ſe diſputoient la gloire de m'emmener au ſein de leurs foyers. Hélas! j'étois alors ſouveraine au milieu des femmes Troyennes, & diſtinguée entre les jeunes filles de mon âge, égale aux déeſſes en tout, hors l'immortalité, & maintenant je ſuis eſclave...... Ce nom ſeul me fait aimer la mort; ce nom auquel je ne ſuis point accoutumée. Enſuite quel ſeroit mon ſort? Je tomberois peut-être entre les mains d'un maître cruel qui achéteroit à prix d'argent la ſœur d'Hector & de tant de héros; qui, uſant du droit qu'il auroit acquis, me condamneroit à faire ſon pain, à balayer ſa maiſon, à conduire la navette ſur la toile, à trainer enfin dans la douleur & dans la baſſeſſe le reſte d'une vie languiſſante. Un eſclave acheté au hazard déshonorera ma couche qui fut l'objet de l'ambition des rois. Non, non, je ferme les yeux au ſein de la liberté, en livrant moi-même mon corps à Pluton. Menez donc à l'autel & frappez votre victime, ſeigneur; car il n'eſt plus d'eſpérance pour nous, & l'avenir ne m'offre point un meilleur ſort. Ma mère, ne vous oppoſez point à notre deſſein par vos diſcours ou par d'inutiles efforts. Conſeillez-moi plutôt de mourir, avant de me voir expoſée à des traite-

mens honteux, indignes de ma naiſſance. Hélas! le mortel qui n'a point goûté la coupe amère du malheur, porte, il eſt vrai, mais porte avec peine le joug auquel il faut plier ſa tête; la mort eſt pour lui bien plus heureuſe que la vie. Car vivre dans l'abaiſſement eſt un travail douloureux.

LE CHŒUR.

Une naiſſance illuſtre eſt un ſceau glorieux qui diſtingue du reſte des mortels celui qui s'en voit décoré. Et combien la nobleſſe a-t-elle plus d'éclat dans ceux qui s'en montrent dignes!

HÉCUBE.

Ma fille, les ſentimens que tu viens d'exprimer ſont généreux; mais ils ajoutent à ma douleur. Ah! s'il faut ſatisfaire à la haine du fils de Pélée; ſi vous voulez éviter tout reproche, ô Ulyſſe, n'immolez pas cette victime. Conduiſez-moi ſur le bucher d'Achille; frappez; n'épargnez pas mes jours: c'eſt moi qui ai donné la vie à Pâris qui perça de ſes traits le fils de Thétis.

ULYSSE.

Hécube, ce n'eſt pas votre ſang que demande l'ombre d'Achille; c'eſt celui de votre fille.

HÉCUBE.

Faites moi du moins périr avec elle. Que la

terre, que les mânes du mort se désaltèrent par une double libation de sang.

ULYSSE.

C'est assez du sacrifice de votre fille; nous n'y joindrons pas le vôtre; & plût-à-dieu que le sien ne fût pas nécessaire!

HÉCUBE.

Rien ne peut m'empêcher de suivre ma fille au tombeau.

ULYSSE.

Que dites-vous?... J'ignore qui peut ici me faire la loi.

HÉCUBE.

Comme le lierre s'attache au chêne, ainsi je serrerai ma fille dans mes bras.

ULYSSE.

Non, vous vous rendrez à de plus sages conseils.

HÉCUBE.

Non, jamais volontairement je ne me séparerai de ma fille.

ULYSSE.

Mais moi, je ne sortirai point sans l'emmener d'ici.

POLYXÈNE.

Croyez moi, ma mère. Et vous, fils de Laërte, épargnez une mère livrée à des transports trop légitimes. Infortunée, ne combattez point contre

ceux qui ont en main la puiſſance: voulez-vous tomber ſous mes yeux, meurtrir ce corps chargé d'années? voulez-vous renoncer aux égards qui vous ſont dus, & vous voir arracher d'entre mes jeunes bras [1]? Tel ſeroit votre ſort. Non, il n'eſt pas fait pour vous. Plutôt, ma tendre mère, tendez-moi cette main chérie; approchez votre joue de la mienne, ... hélas! pour la dernière fois .... Mes yeux ne reverront plus ces rayons, ce cercle brillant du ſoleil. Recevez mes derniers adieux, ô ma mère, ô vous qui m'avez portée dans votre ſein ... je deſcends au ſéjour des morts ....

HÉCUBE.

O ma fille! & moi je vis eſclave!

POLYXÈNE.

Sans avoir connu les douceurs de l'hymen, ſans mériter le nom d'épouſe.

HÉCUBE.

Ton ſort eſt digne de pitié; mais moi, quelle eſt mon infortune!

POLYXÈNE.

Je repoſerai dans le ſéjour des morts, ſéparée d'une tendre mère.

1 Ou comme on traduit communément: « Vous voir traîner par un » jeune bras ». Le ſens que j'ai préféré eſt dû à M. Dupuis.

HÉCUBE.

Hélas, que ferai-je ? où trouverai-je la fin d'une vie qui m'est à charge !

POLYXÈNE.

Je vais mourir esclave, moi, qui suis née d'un père libre ?

HÉCUBE.

Et moi, après m'être vu ravir cinquante enfans dont je fus mère.

POLYXÈNE.

Que dirai-je de votre part à Hector ? Que dirai-je à votre époux ?

HÉCUBE.

Dis leur que je suis la plus malheureuse de toutes les femmes.

POLYXÈNE.

O sein chéri qui nourris mon heureuse enfance !

HÉCUBE.

O ma fille ! ô mort cruelle & prématurée !

POLYXÈNE.

Adieu, ma mère ; chère Cassandre, adieu ; soyez heureuses [1].

HÉCUBE.

D'autres peuvent être heureuses : pour ta mère il n'est plus de bonheur.

1 Littéralement : « Réjouissez-vous ». C'est la salutation d'ADIEU chez les Grecs : elle donne souvent lieu à des allusions difficiles à exprimer dans une autre langue.

POLYXÈNE.

Adieu, cher Polydore, ô mon frère, qui habitez parmi les Thraces belliqueux.

HÉCUBE.

Hélas, s'il vit... Je flotte dans l'incertitude. De toutes parts l'infortune m'accable.

POLYXÈNE.

Il vit; il fermera vos mourantes paupières.

HÉCUBE.

Avant la mort, j'en ressens toutes les horreurs.

POLYXÈNE.

Couvrez ma tête d'un voile [1], Ulysse, conduisez-moi. Car, avant que d'être immolée, je sens, aux cris d'une mère, mon cœur se dissoudre & mourir, & je la fais mourir moi-même par mes gémissemens. O lumière! je puis encore invoquer ton nom; mais je ne jouirai plus de ta vue, si ce n'est dans ce court instant où je vais me placer entre le glaive & le tombeau d'Achille [2].

HÉCUBE.

O dieux! je me meurs; j'expire la première; la langueur de la mort se glisse dans tous mes membres. O ma fille, attache-toi à ta mère;

1 Grec: De mes vêtemens.

2 Polyxène vient d'être voilée par Ulysse, & va être dévoilée à l'instant du sacrifice.

tends-moi cette main; donne; ne me laiſſe pas ſeule, ſans enfans. — Je ſuis perdue, ô mes compagnes, .. Ainſi puiſſé-je voir périr cette perfide Lacédémonienne, Hélène, ſœur des Dioſcures; car c'eſt elle qui, par ſa funeſte beauté [1], a honteuſement renverſé Troie jadis ſi fortunée.

SCÈNE VI.

LE CHŒUR, HÉCUBE.

(Elle s'eſt laiſſé tomber à terre, & demeure abſorbée dans ſon affliction pendant le chant du chœur, qui occupe l'intervalle de temps néceſſaire au ſacrifice).

LE CHŒUR.

Vents qui soufflez ſur l'océan, & qui portez les vaiſſeaux rapides ſur les ondes enflées, où conduirez-vous mon infortune? Sous quel maître & en quels lieux irai-je ſervir? Sera-ce aux ports de la Doride, ou aux champs de la Theſſalie [2] où l'on dit que l'Apidanus, père des belles eaux, répand la fécondité?

Ou bien, malheureuſe captive, ſerai-je portée par l'effort des rames dans cette île qui vit la

1 Littéralement: « Par ſes beaux yeux ».

2 De la Phthiotide, province de la Theſſalie.

palme & le laurier ſortir pour la première fois du ſein de la terre & tendre leurs rameaux ſacrés à la belle Latone, pour couronner les fruits de ſes divins amours ? Unie aux filles de Délos, chanterai-je la déeſſe Diane, ſes traits & ſon carquois d'or ?

Irai-je dans la ville de Pallas ? Sur une robe couleur d'or, mon aiguille induſtrieuſe peindra-t-elle en fils nuancés le char brillant de Minerve, attelé de ſes courſiers fougueux ; ou la race des Titans, foudroyée par les traits enflammés du fils de Saturne ?

O mes enfans, ô mes aïeux, ô terre déſolée, devenue la proie des Grecs, & d'où s'élévent des tourbillons de fumée ! — Eſclave dans une terre étrangère, je laiſſe l'Aſie dans les fers de l'Europe ; j'échange la couche nuptiale contre la demeure ſombre des enfers.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

TALTHYBIUS, HÉCUBE, LE CHŒUR.

TALTHYBIUS.

TROYENNES, où pourrai-je trouver Hécube, l'ancienne reine d'Ilion ?

LE CHŒUR.

Talthybius, vous la voyez couchée à terre près de vous [1], & enveloppée dans ses vêtemens.

TALTHYBIUS.

O Jupiter, que dois-je croire? As-tu les yeux sur les mortels ; ou bien est-ce une opinion vaine & trompeuse de penser qu'il est des dieux ; & le hazard préside-t-il à tous les évènemens de la vie ? N'est-ce pas ici la reine de l'opulente Phrygie ? n'est-ce pas l'épouse du puissant Priam ? Et maintenant sa ville est ravagée ; esclave elle-même, accablée par l'âge, privée de ses enfans, elle est couchée à terre, & la poussière

1 Le grec exprime qu'elle avoit le dos sur la terre.

ſouille ſa tête infortunée. Hélas ! hélas ! ma vie eſt bien avancée ; mais puiſſe-t-elle m'être ravie, avant que la fortune la flétriſſe par d'humilians revers [1] ! Levez-vous, infortunée ; ſoulevez votre corps affoibli, votre tête blanchie par les ans.

HÉCUBE.

Qui es-tu, ô toi, qui veux relever mon corps abattu ? Pourquoi, qui que tu ſois, troubles-tu ma juſte douleur ?

TALTHYBIUS.

Je ſuis Talthybius, le héraut des Grecs, madame, & je viens par ordre d'Agamemnon qui vous mande auprès de lui.

HÉCUBE.

O mon ami, viens-tu m'annoncer que les Grecs ont réſolu de m'immoler auſſi ſur le tombeau d'Achille ? Que cette nouvelle me ſeroit douce ! Hâtons-nous, courons : vieillard, conduis mes pas.

TALTHYBIUS.

Je viens vous chercher, pour que vous rendiez les derniers devoirs à votre fille qui n'eſt plus. Ce ſont les deux Atrides & l'armée entière qui m'envoient.

1 Talthybius, déjà vieux, avoit peu de temps à ſouffrir, cependant il trouveroit même ce court intervalle inſupportable dans un tel abaiſſement. Ainſi la particule MAIS n'eſt pas oiſeuſe.

HÉCUBE.

Hélas que dis-tu ? Quoi, ce n'eſt point pour m'annoncer ma mort prochaine que tu viens vers moi, mais pour m'apporter la plus ſiniſtre nouvelle ? O ma fille, tu meurs arrachée des bras de ta mère, & je demeure pour toujours privée de toi : malheureuſe que je ſuis ! — Comment l'avez-vous immolée ? L'avez-vous du moins reſpectée ? ou, dans un tranſport de fureur, l'avez-vous maſſacrée ainſi qu'une ennemie ? Parle, vieillard, bien que tu n'aies rien que d'horrible à m'apprendre.

TALTHYBIUS.

Madame, vous voulez que mes larmes coulent une ſeconde fois ſur le ſort de votre fille ; car en vous racontant ſes malheurs, je ſens que mes yeux en vont répandre, comme ils en ont verſé près du tombeau, en la voyant périr.... Toute l'armée des Grecs étoit aſſemblée devant le tombeau, pour aſſiſter au ſacrifice. Le fils d'Achille, prenant la main de Polyxène, conduit cette jeune princeſſe ſur le ſommet du monument. J'étois auprès de lui. Des jeunes gens diſtingués & choiſis entre tous les Grecs, ſuivoient la victime, prêts à contenir ſes mouvemens. Le fils d'Achille, prenant en main une coupe d'or, fait des libations aux mânes de ſon père & m'ordonne, d'un ſigne, d'impoſer

silence à l'armée entière. Aussi-tôt je me léve du milieu de l'assemblée & je m'écrie : « Silen-» ce, ô Grecs ; que toute l'armée fasse silence. » Taisez-vous ; demeurez tranquilles ». Tout le monde reste immobile. Alors il prend la parole : « Fils de Pélée, ô mon père ! reçois ces liba-» tions propitiatoires, par lesquelles on évoque » les ombres. Viens te rassasier du sang pur de » cette jeune fille que nous t'offrons, l'armée & » moi. Deviens-nous propice désormais ; permets-» nous de détacher nos pouppes du rivage, de » livrer les voiles au vent & de revoir tous, par » un heureux retour, les lieux de notre naissance. Ainsi parle le fils d'Achille. Toute l'armée se joint à sa prière. Ensuite, portant la main sur son épée enrichie d'or, il la sort du foureau & fait signe à la troupe choisie des jeunes guerriers, de saisir la victime [1] ; mais elle n'a pas plutôt

[1] Ovide a imité ce morceau, au livre XII. des MÉTAMORPHOSES.

Utque Neoptolemum stantem ferrumque tenentem,
Utque suo vidit figentem lumina vultu ;
Utere jamdudum generoso sanguine, dixit.
Nulla mora est. Aut tu jugulo, vel pectore telum
Conde meo ; jugulumque simul, pectusque retexit.
Scilicet haud ulli servire Polyxena vellem. . . .

. . . .

Vos modo, ne stygios adeam non libera manes,
Este procul, si justa peto, tactuque viriles
Virgineo removete manus, acceptior illi

compris leur dessein, qu'elle leur adresse ce discours : « O Grecs, destructeurs de ma patrie ! » je meurs volontairement : que personne ne porte » les mains sur moi ; car je livrerai ma tête sans » frayeur. Mais, au nom des dieux, en m'im- » molant, souffrez que je meure libre : née reine, » je rougirois d'être appelée esclave chez les » morts ». Les peuples applaudissent avec un murmure pareil à celui des flots. Le roi Agamemnon ordonne aux jeunes Grecs de laisser libre Polyxène. Ceux-ci la laissent libre, dès qu'ils entendent la voix du chef qui a droit de leur commander. A peine votre fille a-t-elle

Quisquis is est, quem cæde meâ placare paratis
Liber erit sanguis . . . .

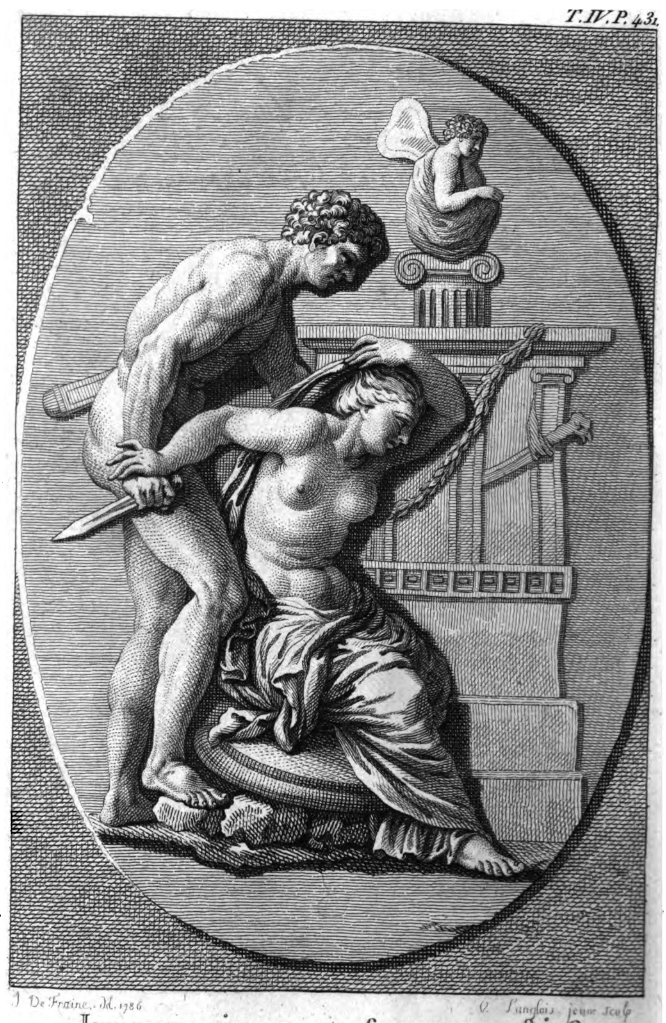
. . . .

Dixerat, & populus lacrymas, quas illa tenebat,
Non tenet. Ipse etiam flens, invitusque sacerdos
Præbita conjecto rupit præcordia ferro.
Illa super terram deflexo poplite labens,
Pertulit intrepidos ad fata novissima vultus.
Tunc quoque cura fuit partes velare tegendas,
Cùm caderet, castique decus servare pudoris.

M. de la Harpe, qui a traduit en vers plusieurs morceaux de cette tragédie, exprime ainsi l'image de Polyxène mourante :

Elle tombe à genoux. « Pyrrhus, frappe, dit-elle,
» Frappe, j'attends tes coups ». Il se trouble, il chancelle.
La victime à ses pieds, l'aspect de tant d'appas,
La pitié quelque temps semble arrêter son bras.

POLYXENE.



Jeune guerrier, veux tu frapper mon sein?
le voila qui s'offre à tes coups.

ouï ce discours, que, saisissant sa robe près de l'épaule, elle la déchire jusqu'au dessous de la poitrine [1] & découvre à nos yeux son sein & sa gorge sembables à celles d'une belle statue; ensuite, se laissant tomber à genoux sur la terre, elle fait entendre ces paroles lamentables [2]: « Jeune guerrier, veux-tu frapper mon sein? Le » voilà qui s'offre à tes coups. Veux-tu faire » tomber ma tête? Je la présente au tranchant » de ton glaive ». Le guerrier, ému de pitié, voulant & ne voulant pas tour-à-tour, frappe & fait pénétrer le fer au passage du soufle & de la voix [3]. Une source de sang jaillit au même

Mais Achille l'emporte en cette ame hautaine.
Il enfonce le fer au cœur de Polyxène,
Le retire fumant: le sang jaillit au loin.
Elle tombe expirante, & par un dernier soin,
Elle rassemble encor la force qui lui reste
Pour n'offrir aux regards qu'une chûte modeste.
Elle meurt.

Les artistes ont employé les mêmes traits: on en voit un bel exemple dans le recueil des pierres gravées de Stosch, p. 393. C'est aussi ce tableau qu'offre la figure jointe à cette tragédie, & qui est la copie d'une gravure antique.

1 Grec: Jusqu'au milieu du ventre, vers le nombril.

2 Lamentables. Peut-être devroit-on traduire, FORTES, FERMES, COURAGEUSES. Le mot grec a quelquefois ce sens, mais rarement, & je n'ai pas osé le hazarder.

3 Littéralement: « Coupe avec le fer le canaux du souffle »: SPIRITUS. Un commentateur grec prétend que cette expression désigne les artères. Son explication, quoique tirée de la physique ancienne, ne m'a pas paru admissible.

instant. Polyxène mourante prend soin encore de tomber avec décence, & de couvrir son corps de ses vêtemens, de peur que nos regards n'offensent sa pudeur. Dès qu'elle a rendu le dernier soupir, & succombé au coup mortel dont elle est atteinte, des soins divers occupent les Grecs; les uns couvrent son corps de feuillages; les autres apportent des branches de sapin & dressent un bucher. Mais, si quelqu'un paroît les mains vuides, il entend bien-tôt ce reproche: « Lâche, tu restes tranquille?.. Tu n'apportes » ni tapis, ni ornement pour la jeune princesse; » tu ne fais aucune offrande à cette *fille* géné» reuse & magnanime »? Voilà comment les Grecs parlent de votre fille qui n'est plus. Et je vois en vous à la fois la mère de la plus vertueuse des filles, & cependant la plus malheureuse des mères.

LE CHŒUR.

Ainsi l'ordre inflexible des dieux consomme la ruine de la maison de Priam & de mon infortunée patrie [1].

HÉCUBE.

O ma fille! Hélas, je ne sçais, parmi tant de maux qui m'accablent, auquel je dois fixer ma vue: si je touche une de ces plaies, l'autre ne

1 Littéralement : « La nécessité des dieux a fait s'accroître en » bouillonnant cette effrayante ruine contre les Priamides & ma patrie ».

me

me donne aucun relâche: à l'inſtant une nouvelle douleur me rappelle, & la peine ſuccéde à la peine. — L'image de ton infortune ſera toujours préſente à ma penſée, rien ne peut l'effacer ni mettre fin à mes gémiſſemens: mais tu as adouci l'excès de mon déſeſpoir par ton généreux courage. N'eſt-il pas étrange qu'un ſol ingrat puiſſe, par l'influence céleſte, produire de riches moiſſons; qu'un terrein fertile, s'il manque de cette influence, donne de mauvais fruits; & qu'au contraire, parmi les hommes, le méchant ne ſoit jamais que méchant; que le bon ſoit conſtamment bon; que, ſous l'influence des calamités, il ne corrompe jamais ſa nature; qu'il reſte toujours fertile en actions vertueuſes? Eſt-ce la naiſſance, eſt-ce l'éducation, qui mettent cette différence entre les hommes? Sans doute une éducation noble & ſage a le pouvoir d'enſeigner la vertu; celui qui connoît la vertu connoît le vice par la régle du beau qui le guide..... Mais mon eſprit s'égare en d'inutiles diſcours. Va, Talthybius, dis aux Grecs que perſonne ne touche au corps de ma fille, & que la foule s'en écarte; car, dans une innombrable armée, la multitude eſt ſans frein, & les marins indiſciplinés ſont plus impétueux que la flamme[1].

1 Littéralement. « La multitude ſans frein, l'anarchie nautique plus » forte que le feu ».

Le méchant à leurs yeux eſt celui qui refuſe de faire le mal. — Et toi, ancienne & fidelle eſclave, prends un vaſe & va puiſer de l'eau de la mer que tu apporteras en ces lieux: afin que, dans ces triſtes & derniers bains, je lave le corps d'une fille chérie, tout à la fois épouſe & ſans époux, vierge & privée du prix de la virginité [1]. Ah, comment lui rendrois-je des honneurs dignes d'elle? Hélas, que puis-je? Ce qui dépend de moi, je le fais. Je raſſemblerai quelques ornemens pour ſa tombe, en demandant aux captives qui m'aident de leurs ſoins [2] dans l'intérieur de cette tente, les foibles reſtes de leur fortune dérobés à l'avidité de leurs maîtres. — O ſuperbes palais, ô maiſon jadis floriſſante, ô Priam, ſouverain d'un riche & puiſſant empire, père d'une poſtérité brillante, & moi ſa malheureuſe mère! Comme nous ſommes tombés dans le néant, privés de tout ce qui jadis nous inſpiroit de la fierté! après cela, mortels, ſoyons enflés d'orgueil [3], l'un parce

1 La main de Polyxène étoit promiſe à Achille lorſque ce héros fut tué; enſorte qu'elle ne pouvoit être appellée ni du nom d'épouſe ni du nom de vierge. Outre cela elle étoit vierge, & devenoit l'épouſe de Pluton. L'expreſſion: « Privée du prix de la virginité » eſt de M. Belin.

2 Le mot grec ſignifie: « Des perſonnes qui aident » Une SUITE, &, dans un ſens plus particulier, les ſix aſſeſſeurs des trois premiers archontes d'Athènes.

3 Littéralement: « Enſuite nous ſommes enflés d'orgueil »

qu'il nage dans l'opulence, l'autre parce qu'il est appelé par ses concitoyens d'un nom qui exprime le respect [1]... Pur néant. En vain tant d'inquiets desseins, de glorieux discours : l'homme heureux est celui à qui le sort accorde chaque jour une vie tranquille & exempte de revers.

(Elle rentre dans la tente des captives en attendant le retour de l'esclave, afin de rassembler des ornemens pour la sépulture de Polyxène).

SCÈNE II.

LE CHŒUR, seul.

Mon sort fut décidé, ma perte fut inévitable quand Pâris fit tomber les pins des forêts de l'Ida pour voler sur les ondes enflées, brûlant de posséder Hélène, la plus belle des femmes qu'éclairent les rayons dorés du soleil.

Les afflictions & la fatalité plus puissante qu'elles forment une enceinte autour de moi. Des maux communs à tous, effet de la folle entreprise d'un seul [2], ont porté la destruction aux bords du Simoïs ; d'autres mains ont accompli notre infortune. Cette querelle qui s'éleva sur le mont

1 Timios. Ce titre à Athènes répondoit à peu près à celui de seigneur. Il signifie honoré & honorable.

2 De Pâris.

Ida entre trois immortelles, & dans laquelle un berger mortel a prononcé, s'est terminée par la guerre, par le carnage, par la ruine de ma maison.

Mais on entend gémir aussi, aux lieux où l'Eurotas roule ses belles eaux, la jeune Lacédémonienne, qui dans sa retraite donne un libre cours à ses larmes. Là aussi une mère à qui la mort a ravi ses enfans, porte sur sa tête blanchie par les ans une main qu'anime le désespoir; elle déchire son visage & teint ses ongles de son propre sang.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

UNE ESCLAVE de la suite d'Hécube,
LE CHŒUR.

(L'esclave est la même qu'Hécube a envoyée vers le rivage de la mer; elle apporte un corps enveloppé de voiles qui empêchent de le reconnoître).

L'ESCLAVE.

Troyennes, où est l'infortunée Hécube? Où est cette infortunée, qui triomphe par le malheur de tous les hommes, de toutes les femmes de l'univers, à qui personne ne disputera jamais cette funeste couronne?

LE CHŒUR.

Pourquoi, malheureuse, ces clameurs de mauvais augure ? Ne laisseras-tu point dormir les cris de douleur ?

L'ESCLAVE.

C'est à Hécube que j'apporte ce nouveau sujet de larmes ! Hélas, au milieu des maux il n'est pas facile aux mortels de n'employer que des paroles de bon augure.

LE CHŒUR.

La voilà qui s'avance hors de la tente; elle arrive à propos pour t'entendre.

SCÈNE II.

Les mêmes, HÉCUBE.

L'ESCLAVE.

O MON infortunée maîtresse, malheureuse plus que je ne puis dire ! Hélas ! vous n'êtes plus, vous fermez les yeux à la lumière, sans enfans, sans époux, proscrite, perdue, anéantie à jamais.

HÉCUBE.

Tu ne dis rien, hélas, qui soit nouveau pour moi ; tu rappelles sa misère à une infortunée qui ne l'a point oubliée.... Mais quoi ? M'apportes-

tu le corps de Polyxène? Hélas! on m'avoit dit que tous les Grecs s'empressoient de lui rendre les derniers devoirs.

L'ESCLAVE.

Dieux, elle ignore tout..... C'est Polyxène qu'elle pleure.... Elle ne sent point les nouveaux malheurs qui l'accablent.

HÉCUBE.

Ah, malheureuse que je suis! est-ce la tête sacrée de la prophétique Cassandre que tu apportes en ces lieux?

L'ESCLAVE.

Elle vit: mais vous ne pleurez point celui qui est mort. (découvrant le corps). Voyez son corps dépouillé: contemplez cet objet d'étonnement & d'horreur.

HÉCUBE.

O dieux,... c'est mon fils Polydore que je vois privé de vie.... oui, c'est mon fils à qui un habitant de la Thrace avoit ouvert un asyle.... Malheureuse, je succombe.... je me meurs.....

O mon fils, mon fils.... Hélas!... je me livre aux transports d'une juste douleur [1]. Oui,

1 Si le texte n'est point altéré, Hécube dit: « Je commence les » nomes (loix ou coutumes ou chants) bachiques ». JE COMMENCE, c'est un mot tiré des cérémonies sacrées. Il paroît donc qu'elle compare ses transports à ceux des bacchantes dans les saints mystères.

je connois enfin les maux que m'a faits une impitoyable furie.

L'ESCLAVE.

Infortunée, seriez-vous instruite du coup qui a fait périr votre fils ?

HÉCUBE.

Je vois des forfaits nouveaux, incroyables. Les malheurs font place à de nouveaux malheurs. Jamais un jour sans larmes & sans soupirs n'éclairera ma triste existence.

LE CHŒUR.

Infortunées, quelles étranges peines sommes-nous condamnées à souffrir !

HÉCUBE.

O mon fils ! fils d'une malheureuse mère ! par quelle mort m'es-tu ravi ? par quel destin ? par quelle main barbare ?

L'ESCLAVE.

Je l'ignore ; je l'ai trouvé sur le rivage de la mer.

HÉCUBE.

Rejeté par les flots, ou renversé par la lance sanguinaire ?

L'ESCLAVE.

Les flots de la mer l'avoient poussé sur le sable uni du rivage.

HÉCUBE.

Hélas ! .... Ah dieux ! ... mes ſonges & mes viſions s'expliquent. Le ſpectre aux ailes noires eſt encore préſent à ma penſée. C'eſt toi, mon fils, que cette viſion m'offroit privé de la lumière du jour.

LE CHŒUR.

Qui donc l'a fait périr ? Vos ſonges prophétiques éclairciſſent-ils ce funeſte myſtère ?

HÉCUBE.

Le féroce Thrace, l'ami, l'hôte de ma famille, à qui Priam, dans ſa vieilleſſe, le confia pour le dérober à la mort.

LE CHŒUR.

O dieux! que dites-vous ? Il l'a maſſacré pour poſſéder ſes tréſors ?

HÉCUBE.

Forfait abominable, dont aucun mot ne peut peindre l'horreur, qui ſurpaſſe tous les prodiges du crime ; atroce, impie, dont on ne peut ſupporter la penſée ! Où eſt la juſtice vengereſſe de l'hoſpitalité ? Monſtre exécrable entre tous les mortels, comment as-tu percé ce tendre ſein, déchiré d'un fer cruel ces membres palpitans & n'as-tu point ſenti ton cœur ému de compaſſion ?

LE CHŒUR.

O malheureuſe, comme le dieu qui vous per-

ſécute fait croître votre infortune au deſſus des maux des mortels ! — Mais je vois s'approcher Agamemnon notre maître ; . . . mes amies faiſons ſilence.

SCÈNE III.

Les mêmes, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

HÉCUBE, pourquoi tardez-vous à venir enfermer votre fille dans la tombe, après m'avoir demandé par Talthybius qu'aucun des Grecs ne touchât ſon corps ? Nous le laiſſons en conſéquence & craignons d'y porter les mains : mais vous, vous mettez à remplir ce devoir tant de lenteur que je ne puis retenir ma ſurpriſe, & je viens vous preſſer de partir ſans délai : car tout eſt bien diſpoſé d'ailleurs, ſi quelque choſe peut paroître bien dans ces cruelles conjonctures. — Mais que vois-je ? quel eſt ce Troyen dont le corps eſt étendu près de la tente [1] ? car les vêtemens qui le couvrent montrent aſſez qu'il n'eſt pas Grec.

1 « Près de la tente, & non dans la tente ». La même prépoſition eſt employée dans le même ſens, au troiſième vers de l'AIAX de Sophocle.

HÉCUBE (à part).

Malheureuſe [1], (car c'eſt moi-même qu'il faut ici que j'interroge) infortunée Hécube, que ferai-je ? Tomberai-je aux pieds d'Agamemnon, ou ſupporterai-je mes malheurs en ſilence ?

AGAMEMNON.

Pourquoi détournez-vous le viſage, & verſez-vous des pleurs ſans vous expliquer davantage ? Quel eſt ce jeune Troyen ?

HÉCUBE, (à part).

Mais ſi, m'enviſageant comme une eſclave & une ennemie, il me repouſſe loin de lui, je n'aurai fait qu'ajouter à ma douleur.

AGAMEMNON.

Je ne puis deviner vos penſées, lorſque vous refuſez de les expliquer.

HÉCUBBE. (à part).

Mais dois-je ſuppoſer qu'il me traite en ennemie ? Non, il ne me veut pas de mal.

AGAMEMNON.

Vous vous obſtinez à vous taire ? J'y conſens & moi-même je ne veux plus vous entendre.

1 MALHEUREUSE : ou MALHEUREUX ; car en grec le nom peut être pris ici dans les deux genres. Au maſculin il s'entendroit de Polydore ; & la traduction littérale feroit. « Malheureux ! (c'eſt moi-même que » je nomme en te nommant) Hécube ! Que ferai-je » ? — Dans le ſens que j'ai préféré, on peut ſuppoſer que cette phraſe inciſe ſert à lever l'équivoque du genre, & à déterminer clairement l'A PARTE

HÉCUBE. (à part).

Sans lui je ne sçaurois venger mon fils..... Pourquoi hésiter? Il faut oser.... que je réussisse ou que je ne réussisse point, (haut). Agamemnon, je vous supplie par vos genoux que j'embrasse, par votre visage, par votre droite fortunée...

AGAMEMNON.

Quel bien recherchez-vous avec tant d'ardeur? Demandez-vous que je mette votre vie en liberté? Il vous est facile de l'obtenir.

HÉCUBE.

Non, seigneur, que je sois vengée d'un perfide, & que ma vie entière soit livrée à l'esclavage.

AGAMEMNON.

Et quel est le service que vous attendez de moi?

HÉCUBE.

Aucun de ceux qui peuvent s'offrir à votre pensée, seigneur.... Vous voyez ce corps qui fait couler mes larmes.

AGAMEMNON.

Je le vois: j'ignore où vous en voulez venir.

HÉCUBE.

C'est moi qui suis sa mère,... c'est moi qui l'ai porté dans mon sein.

AGAMEMNON.

Quoi, infortunée, eſt-ce là un de vos fils?

HÉCUBE.

Ce n'eſt point un de ceux que Troie à vu périr.

AGAMEMNON.

Aviez-vous donc quelqu'autre fils ?

HÉCUBE.

Hélas, frivole eſpoir, celui qui eſt ſous vos yeux me reſtoit encore.

AGAMEMNON.

Où donc étoit-il lorſque Troie fut ſaccagée?

HÉCUBE.

Son père, tremblant pour ſes jours, l'avoit fait retirer ....

AGAMEMNON.

En quels climats, ainſi ſeul & ſéparé de ſes frères?

HÉCUBE.

Dans ces lieux mêmes où ſon corps privé de vie s'eſt offert à nos yeux.

AGAMEMNON.

Chez Polymeſtor qui regne ſur ces contrées?

HÉCUBE.

Priam lui envoya ſon fils chargé d'un funeſte tréſor.

AGAMEMNON.

Comment & par qui ſa vie a-t-elle été terminée ?

HÉCUBE.

Et par quel autre que par celui chez qui il habitoit ſous la foi de l'hoſpitalité ?

AGAMEMNON.

O mère infortunée!.... Vouloit-il ſe rendre maître de ſon or ?

HÉCUBE.

Il n'a point eu d'autre deſir, dès qu'il a ſçu la chûte de l'empire Phrygien.

AGAMEMNON.

Où avez-vous découvert ce corps, ou qui vous l'a apporté ?

HÉCUBE.

Cette eſclave l'a trouvé ſur le rivage de la mer.

AGAMEMNON.

L'y cherchoit-elle, ou étoit-elle occupée de quelqu'autre ſoin ?

HÉCUBE.

Elle étoit allé chercher de l'eau de la mer pour laver le corps de Polyxène.

AGAMEMNON.

Sans doute, après l'avoir tué, ſon hôte l'a précipité.

HÉCUBE.

Il l'a livré à la merci des flots, après avoir ainsi déchiré son sein.

AGAMEMNON.

Infortunée, il n'est donc aucun terme à vos peines !

HÉCUBE.

Je suis perdue, Agamemnon, & rien ne manque à ma ruine.

AGAMEMNON.

Hélas, quelle femme fut jamais accablée de tant de maux ?

HÉCUBE.

Eh, quelle autre que l'infortune elle-même ? — Mais, seigneur, apprenez enfin ce qui me fait me jeter à vos pieds. Si je vous parois souffrir des maux mérités, je les supporterai avec patience : si non ; soyez vous-même mon vengeur & punissez un hôte sacrilége qui, sans crainte des dieux du ciel & des enfers, a commis le plus odieux des forfaits. Il s'assit souvent à la même table avec moi ; il étoit le premier de nos amis par les liens de l'hospitalité ; tout ce que peut exiger l'amitié, il l'avoit obtenu de nous ; nos bons offices avoient prévenu les siens...... & c'est-lui qui tue mon fils ! Il le tue, & ne daigne pas lui accorder

la sépulture ; ... il l'abandonne à la merci des flots ! Je suis à la fois esclave & sans force, mais la force est aux dieux & à la loi qui règne sur leurs volontés. Car c'est par la loi que nous connoissons les dieux & que nous distinguons dans le cours de la vie les choses injustes de celles que la justice autorise. C'est vers vous que cette loi se retire : si vous souffrez qu'on la foule aux pieds, si ceux qui osent porter sur leurs hôtes une main sacrilége, ou ravir les biens qui sont sous la sauvegarde des dieux, ne portent point la peine de leurs crimes, il n'est plus de justice parmi les hommes. Mettez votre gloire à prévenir un tel reproche, seigneur ; ayez égard à ma prière, prenez pitié d'une infortunée : comme le peintre qui observe à quelque distance l'effet de son ouvrage, voyez & contemplez le tableau de mes peines. Je fus reine autrefois, maintenant je suis votre esclave ; je fus une mère fortunée, & je me vois dans la vieillesse sans enfans, sans patrie, abandonnée, la plus misérable des créatures. — Dieux ! vous cherchez à vous éloigner de moi : je vois trop que j'ai fait d'inutiles efforts. Ah, malheureuse que je suis ! Pourquoi, mortels, travailler sans relâche, faire de profondes recherches sur toutes les sciences qui s'offrent à notre étude, & ne point nous hâter avant tout d'ac-

quérir à grands frais l'éloquence persuasive [1], seule reine de l'univers, afin de fléchir les cœurs à notre gré & d'obtenir l'objet de nos désirs? Sur quoi pourrois-je maintenant fonder mon espérance [2]? De tant de fils dont j'étois mère, aucun ne me reste. Moi-même dans un honteux esclavage, hélas, je ne suis plus rien: & je découvre encore au loin la fumée qui s'élève en tourbillons des ruines de ma patrie. —C'est se livrer peut-être à de frivoles pensées que de vous rappeler ici votre amour; cependant je vous le rappellerai, seigneur. Ma fille partage votre lit, Cassandre, l'amie d'Apollon [3]. Comment montrerez-vous que son amour a pour vous des charmes? Comment obtiendra-t-elle un juste prix de sa tendresse, & comment pourrai-je moi-même recevoir d'elle un pareil retour [4]? (Car

1 Le mot grec répond au latin SUADELA. Quintilien l'exprime par le terme général ORATIO dans une phrase où il fait allusion à ce passage: « Illam: (ut aït non ignobilis tragicus) reginam rerum ora» tionem ». INSTIT. ORAT. I. fin.

2 Ou bien: « Comment encore quelqu'un pourroit-il espérer d'être » heureux »? Le génie de la langue grecque permet de prendre le sens particulier, comme j'ai fait. Si on préféroit le sens général, il faudroit suppléer une liaison. « Qui peut se flatter d'être heureux, puisque moi, » mère de tant de fils, &c ».

3 Littéralement: « La devineresse d'Apollon, que les Phrygiens » nomment Cassandre ».

4 Il seroit peut-être mieux de traduire ainsi: « Comment lui mon» trerez-vous un heureux avenir? Comment aura-t-elle quelque recon-

c'est

c'eſt de l'obſcurité qui couvre l'amour & ſes myſtères que brille aux yeux des mortels la plus vive reconnoiſſance).... Vous voyez ce corps inanimé: en prenant ſa défenſe, vous défendrez le frère de votre amante [1]. Je n'ajoute qu'un mot à ces triſtes paroles. O ſi, (par l'art d'un mortel [2] ou d'un dieu)... de ces bras, de ces mains, de ce front dépouillé, de ces pieds chancelans, pouvoient ſortir mille voix plaintives &, tandis que je tiens vos genoux embraſſés, faire rétentir à la fois leurs gémiſſemens douloureux, épuiſer pour vous émouvoir les plus touchans diſcours!...O mon maître!. ô lumière de la Grèce! laiſſez-vous fléchir, prêtez votre bras vengeur à une femme affoiblie par l'âge. Elle n'eſt rien:..qu'importe? Il eſt digne d'un grand cœur de ſervir la juſtice, d'accabler les méchans, en tout temps, en tout lieux, du poids de ſon courroux.

LE CHŒUR.

Spectacle étrange de la vie! Comme tous les évènemens ſe ſuccédent, comme des lois immuables ont réglé leur retour néceſſaire. Elles rendent amis ceux qui ſe haïſſent le plus, en-

» noiſſance de votre tendreſſe, & moi-même à cauſe d'elle »? J'ai ſuivi l'interprétation du ſcholiaſte.

1 Grec: Votre beau-frere.

2 Littéralement: « D'un Dédale ». Cet artiſte, ſuivant la fable, exécutoit des ſtatues mouvantes & parlantes.

nemis ceux qu'unissoit une mutuelle bienveillance [1].

AGAMEMNON.

Hécube, je suis touché de votre sort & de celui de votre fils, vos larmes & vos supplications m'attendrissent. Je voudrois pour les dieux mêmes & pour la justice que vous fussiez vengée d'un hôte sacrilége, ... s'il s'offre quelque moyen de vous satisfaire & que je ne paroisse point aux yeux de l'armée avoir immolé le roi des Thraces à mon amour pour Cassandre. Car il est pour moi quelque sujet de trouble & d'inquiétude. L'armée envisage ce roi comme son allié, celui qu'il a fait mourir comme son ennemi. Si celui-ci vous est cher, ce sentiment vous est particulier, l'armée ne le partage pas. Comptez donc sur mon zèle & sur mon ardeur à vous secourir & à favoriser vos desseins, mais n'attendez ni ce zèle, ni cette ardeur, s'il faut m'exposer aux accusations des Grecs.

HÉCUBE.

Ciel ! il n'est aucun mortel qui puisse se dire libre. Esclave des richesses ou de la fortune, soumis aux caprices de la multitude, ou aux ordres arbitraires des lois, l'homme dans sa conduite

1 Ou moins littéralement & en suivant une correction de Musgrave. « Étrange destinée des mortels ! Quel est le pouvoir du temps sur les » liaisons les plus intimes ? Il change en amis, &c ».

ne dépend jamais de lui-même. Mais puisque vous cédez à la frayeur & que vous abandonnez à la multitude le droit de régler vos actions, c'est à moi de vous affranchir de vos craintes: approuvez mes desseins, si j'en forme quelqu'un qui soit fatal au meurtrier; d'ailleurs n'agissez point avec moi: mais s'il s'élève quelque tumulte, si les Grecs accourent au secours du roi des Thraces lorsqu'il subira le châtiment qui lui est destiné, contenez-les, sans qu'il paroisse que ce soit pour me protéger. Du reste, soyez tranquille, je sçaurai terminer seule cette entreprise.

AGAMEMNON.

Et comment! Que pensez-vous faire? Armerez-vous d'un glaive votre débile main pour percer le cœur du barbare? Le ferez-vous périr par le poison? Quel secours espérez-vous? quelle main vous prêtera son ministère? Où trouverez-vous des amis?

HÉCUBE.

Cette tente recéle en son sein une troupe de Troyennes.

AGAMEMNON.

Parlez vous de ces captives qui composent le butin des Grecs?

HÉCUBE.

Avec elles je punirai mon lâche assassin.

AGAMEMNON.

Et comment des hommes seront-ils vaincus par des femmes ?

HÉCUBE.

Le nombre & l'artifice suppléent à la vaillance.

AGAMEMNON.

J'en conviens : mais des femmes !...

HÉCUBE.

Quoi ! des femmes n'ont-elles pas égorgé les fils d'Egyptus ? Des femmes n'ont-elles pas entièrement dépeuplé d'hommes Lemnos [1] ? Mais quel moyen dois-je préférer.... Laissez-moi, seigneur, le soin d'y songer. Permettez seulement que cette femme traverse l'armée en sureté. (à l'esclave). Toi, va vers le roi des Thraces, & dis lui : « Hécube, autrefois reine » d'Ilion, vous appelle, guidée par votre intérêt » autant que par le sien propre : amenez vos en- » fans ; il faut qu'ils entendent ce qu'elle veut » vous communiquer ». — Cependant, Agamemnon, différez la sépulture de l'infortunée Polyxène, afin que ces deux victimes unies par les

1 L'histoire des filles de Danaüs qui égorgèrent les fils d'Egyptus, est assez connue par la tragédie d'HYPERMNESTRE dont elle a fourni le sujet. — Les femmes de Lemnos, se croyant méprisées des hommes qui habitoient leur île, les égorgèrent tous à la fois. Et LES MALHEURS DE LEMNOS devinrent une espèce de proverbe.

nœuds de l'amitié fraternelle, ſoient conſumées par la même flamme & confiées au même tombeau, double objet des ſoins douloureux d'une malheureuſe mère.

AGAMEMNON

Vos déſirs ſeront ſatisfaits : ſi nos vaiſſeaux pouvoient quitter le rivage, il ne ſeroit pas en mon pouvoir de vous accorder ce nouveau délai ; mais les dieux n'ont point encore fait ſouffler les vents favorables ; il faut que nous les attendions afin d'obtenir une navigation douce & tranquille. Puiſſent vos projets avoir le ſuccès que vous eſpérez : car c'eſt l'intérêt commun de tous, de l'état & de chaque citoyen en particulier, que le méchant ſouffre la peine & que l'homme de bien ſoit heureux.

(Il ſort ; Hécube rentre dans la tente des captives pour préparer l'exécution de ſon projet & attendre l'arrivée de Polymeſtor).

SCÈNE IV.

LE CHŒUR *seul.*

AINSI donc désormais, ô ma patrie, ô Ilion, tu ne seras plus comptée au nombre des villes immortelles : tant est nombreuse & formidable cette nuée de Grecs qui t'a couverte de toutes parts & qui a porté le ravage dans ton sein. Tu as vu raser ta couronne de tours & la noire fumée souiller tes débris d'une tache honteuse & funeste : hélas, je n'entrerai plus dans tes murs.

C'est au milieu des ténébres de la nuit que fut frappé le coup qui m'a perdue ; à *l'heure* qui suit le repas du soir, *& lorsqu'un doux* sommeil commence à se répandre sur les paupières : après s'être livré aux chants & aux plaisirs de la fête, mon époux, dans son lit, jouissoit d'un repos tranquille. Le fer meurtrier étoit suspendu comme au sein de la paix : époux infortuné, il ne voyoit point la troupe ennemie sortir de ses vaisseaux & se répandre dans Ilion.

Et moi j'étois occupée à ranger ces boucles flottantes sous un diadême noué sur ma tête

avec grace: je consultois l'image fidelle [1] qu'un miroir d'or réfléchissoit à mes yeux, & dans le simple appareil de la nuit, je me disposois à entrer dans le lit pour me livrer au doux sommeil. Un bruit soudain se répand dans la ville, les murs & les remparts de Troie retentissent de ces cris guerriers: « Enfans des Grecs, qui » vous arrête? renversez les murs d'Ilion & ren- » trez chez vous en triomphe [2] ».

J'abandonne aussi-tôt ma couche chérie, couverte d'un voile léger, telle qu'une jeune Dorienne [3]. J'embrasse l'autel de Diane que je fatigue en vain de mes prières. Infortunée, mon époux périt sous mes yeux, ... on m'emmène au travers des vastes mers, loin de ma terre natale; mes tristes regards restent fixés sur cette terre chérie, tandis que le gouvernail détache le vaisseau du rivage & nous sépare à jamais d'Ilion.

1 « L'image fidelle », ou peut-être les rayons perpétuels, c'est-à-dire, lancés sans interruption: ou renfermés dans un espace circulaire, par allusion à la forme ronde des miroirs anciens. « D'un » miroir d'or ou doré »: Les miroirs des anciens Grecs étoient de métal. « Dans le simple appareil de la nuit »: Le mot grec paroît avoir ce sens, quoiqu'on puisse aussi traduire: « Et couchée sur le lit ».

2 Littéralement « Quand donc, quand, renversant le lieu d'observa- » tion de l'Ilienne »; (c'est-à-dire la citadelle de Minerve Troyenne) « irez-vous dans vos maisons »?

3 Il paroît que sous le nom de DORIENNES le chœur désigne ici les Lacédémoniennes qui étoient vêtues fort légérement, & ne portoient point la tunique ou vêtemens de dessous, comme les autres Grecques.

Enfin j'y renonce désespérée, dévouant à l'éternelle vengeance Hélène sœur des Dioſcures, & le berger du mont Ida, le funeſte Pâris: Hélène, qui m'a fait périr proſcrite du lieu de ma naiſſance, qui m'a bannie de ma maiſon par ſon hymen qui n'eſt pas un hymen, mais le fléau d'une furie. Puiſſe le vaſte océan refuſer de la ramener dans ſa patrie, puiſſe-t-elle ne rentrer jamais dans la maiſon de ſes pères !

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

POLYMESTOR, HÉCUBE, LE CHŒUR.

POLYMESTOR.

O PRIAM, le plus cher des hommes, & vous, Hécube, à qui j'ai voué la plus tendre affection, je fonds en larmes en vous voyant, en voyant votre ville en cendres, & cette fille infortunée que la mort vient de ravir à votre amour. Ah, il n'eſt rien d'aſſuré parmi les mortels, la gloire

& la prospérité ne sçauroient garantir des plus affreux revers. Les dieux se plaisent à bouleverser les fortunes avec fracas, afin que dans l'ignorance des destins nous tournions vers eux des regards d'adoration. — Mais à quoi bon de vaines lamentations qui ne peuvent soulager vos maux ? . . . Si vous vous êtes plainte de ne m'avoir point encore vu, cessez un injuste reproche : j'étois absent sur les confins de la Thrace, lorsque vous êtes arrivée en ces lieux. Et déjà à mon retour, je portois mes pas de ce côté pour me rendre auprès de vous, quand j'ai rencontré l'esclave chargée de vos ordres dont je viens apprendre l'objet de vous-même.

HÉCUBE.

Je n'ose vous envisager en face, Polymestor, dans l'excès de misère où je me vois réduite. Vous fûtes témoin de ma gloire : j'ai honte d'exposer à vos yeux mon infortune. Il me seroit impossible de fixer sur vous mes regards. Ne le prenez point en mauvaise part, Polymestor ; il suffiroit, pour m'excuser, des lois communes de la décence, qui défendent aux femmes de regarder un homme avec trop d'assurance [1].

POLYMESTOR.

Ce sentiment n'a rien qui m'étonne. — Mais apprenez-moi, je vous prie, en quoi je puis

1 Littéralement : « De regarder un homme en face ».

vous être utile. Pour quel ſujet me faiſiez-vous chercher ?

HÉCUBE.

J'ai un important ſecret à vous communiquer à vous & à vos enfans. Ordonnez aux gens de votre ſuite de s'éloigner de cette tente.

POLYMESTOR à ſes gardes.

Retirez-vous. (à Hécube.) Je puis demeurer ſeul ſans crainte. — Je ſuis ſûr de votre affection, & l'armée des Grecs eſt pleine de bienveillance pour moi. (Les gardes de Polymeſtor ſe retirent). Parlez maintenant & dites-moi quel ſervice un ami dans la proſpérité peut rendre à des amis malheureux. Vous me voyez prêt à faire tout ce que vous pouvez attendre de moi.

HÉCUBE.

Apprenez-moi d'abord ſi mon fils vit encore;... ce cher Polydore, que vous reçutes de mes mains & de celles de ſon père, pour le garder dans votre palais: enſuite je pourrai vous entretenir d'autres objets.

POLYMESTOR.

Il vit. A cet égard du moins la fortune vous a reſpectée.

HÉCUBE.

O mon cher Polymeſtor, que votre réponſe eſt agréable & digne de vous.

POLYMESTOR.

Que voulez-vous encore ſçavoir de moi?

HÉCUBE.

N'a-t-il point oublié ſa mère?

POLYMESTOR.

Loin de vous oublier, il demandoit avec ardeur de venir en ces lieux pour vous voir en ſecret.

HÉCUBE.

Et les tréſors ſont-ils en ſureté, ces tréſors qu'il vous apporta en venant de Troie?

POLYMESTOR.

Ils ſont en ſureté, je les garde dans mon palais.

HÉCUBE.

Gardez les avec ſoin, que les biens de vos proches n'excitent jamais vos deſirs [1].

POLYMESTOR.

Non, les biens que je poſſède ſuffiſent à mes deſirs.

HÉCUBE.

Sçavez-vous maintenant les choſes que j'ai à vous déclarer à vous & à vos enfans?

1 En grec le mot PROCHES peut ſignifier PROCHAIN OU AUTRUI. Mais Polymeſtor étoit gendre de Priam. Ces biens devoient donc être SACRÉS POUR LUI à plus d'un égard.

POLYMESTOR.

Je n'en ai point connoissance. Vous allez, je pense, vous expliquer plus clairement.

HÉCUBE.

Soit. Chéri, comme en ce jour vous l'êtes de moi [1].....

POLYMESTOR.

Que faut-il enfin que mes enfans & moi nous apprenions de vous ?

HÉCUBE.

Les antiques dépôts où sont enfouis les trésors de la maison de Priam.

POLYMESTOR.

C'est là ce que vous voulez faire sçavoir à votre fils ?

HÉCUBE.

Oui, c'est vous que j'ai choisi pour l'en instruire ; car je connois votre religieuse probité.

POLYMESTOR.

Pourquoi faut-il que mes enfans soient présens à cet entretien ?

HÉCUBE.

Si la mort venoit à vous surprendre, il me seroit utile d'avoir déposé mon secret dans leur sein.

1 On traduit d'ordinaire : « Que mon fils te soit cher comme tu es » cher à sa mère ». J'ai changé la ponctuation, & introduit une suspension dans le sens afin de mettre plus de liaison dans les idées.

POLYMESTOR.

Il eſt vrai; j'approuve votre prudence.

HÉCUBE.

Connoiſſez-vous à Troie le temple de Minerve ?

POLYMESTOR.

Eſt-ce là que votre or eſt caché ? A quel ſigne pourrai-je diſtinguer la place ?

HÉCUBE.

A une pierre noire qui s'élève au deſſus de la terre.

POLYMESTOR.

Avez-vous quelqu'autre choſe à me dire à ce ſujet ?

HÉCUBE.

Je voudrois mettre en ſûreté entre vos mains des effets précieux que j'ai emportés avec moi.

POLYMESTOR.

Où ſont-ils ? les portez-vous ſous vos vêtemens, ou les avez-vous cachés en quelqu'autre lieu [1] ?

HÉCUBE.

Ils ſont à couvert dans cette tente parmi des monceaux de dépouilles.

1 J'ai ſuivi ici MM. Walkenaer & Muſgrave. Il faudroit traduire, en ſuivant les éditions ordinaires : « Où voulez-vous les mettre en » ſûreté ? Les porter ſous ces vêtemens ou les cacher en quelqu'autre » lieu » ?

POLYMESTOR.

En quels lieux dites-vous ? cette enceinte n'eſt-elle pas celle de l'armée navale des Grecs ?

HÉCUBE.

Cette tente où je veux vous conduire eſt celle des femmes captives, & a été réſervée pour elles ſeules.

POLIMESTOR

Puis-je entrer avec confiance ? Ne rencontrerai-je aucun homme ?

HÉCUBE.

Aucun : nous ſeules habitons ces lieux. — *Entrez*, vous dis-je, car déjà les Grecs brûlent de détacher leurs vaiſſeaux du rivage pour s'éloigner de Troie, & revoir leurs foyers. Dès que vous aurez terminé ce qui vous reſte à faire pour me contenter, vous retournerez avec vos fils aux lieux, où, par vos ſoins, le mien a fixé ſa demeure.

(Hécube entre dans la tente des captives pour exécuter ſon deſſein. Polymeſtor la ſuit, afin de recevoir les effets précieux dont elle lui a dit qu'elle vouloit le faire dépoſitaire).

SCÈNE II.

LE CHŒUR seul.

Tu n'as point encore porté la peine de ton crime, mais peut-être elle est prête à t'atteindre. Tel qu'un homme précipité dans un océan sans rivage, tu seras exclu pour jamais des douces jouissances de la vie. Car celui contre qui s'unissent à la fois la justice & les dieux [1], ne peut échapper à la perte qui le menace. Une trompeuse espérance t'a fait entrer dans cette route qui te conduit au séjour de la mort : malheureux, une main étrangère aux combats va trancher le fil de tes jours.

1 Le crime de Polymestor le livroit à la fois à la justice humaine & à la vengeance céleste.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYMESTOR, HÉCUBE[1], LE CHŒUR. (D'abord partagé, ensuite réuni.)

POLYMESTOR. (dans l'intérieur de la tente des captives).

O CIEL!.. on m'arrache les yeux!

DEMI-CHŒUR.

Mes amies, entendez-vous les cris du roi de Thrace?

POLYMESTOR (dans la tente des captives).

O coups plus cruels encore!.... O mes enfans, déplorables victimes!

DEMI-CHŒUR.

Chères amies, ce qui vient de se passer dans l'intérieur de cette tente va faire éclater de nouvelles douleurs.

POLYMESTOR (dans la tente des captives).

Non, non, la fuite ne vous dérobera pas à

1 Polymestor & Hécube ne sortent de la tente qu'un peu après la fin de l'acte, comme je l'indique dans le cours de cette scène.

ma

ma fureur. Je ferai tomber sous mes coups redoublés la cloison qui vous sert d'asyle.

DEMI-CHŒUR.

Un trait pesant est lancé par sa main forcenée [1]. Voulez-vous que nous nous jetions dans la tente? Hécube & les Troyennes ont besoin de notre secours.

HÉCUBE (sortant de la tente des captives).

Frappe, n'épargne rien, brise les portes. Tes vains efforts ne te rendront pas la lumière que je t'ai ravie; ils ne rendront pas à tes fils la vie que je leur ai arrachée.

DEMI-CHŒUR.

Avez-vous en effet vaincu le roi des Thraces, ô reine d'Ilion, & votre hôte est-il en votre puissance? Vos actions répondent-elles à vos paroles?

HÉCUBE.

Vous allez le voir sortir de la tente, privé de la clarté du jour, marchant d'un pas égaré dans les ténèbres qui l'environnent. Vous allez voir les corps de ses deux fils que j'ai massacrés à l'aide de ces braves Troyennes [2]. Ma juste

1 Littéralement : « Voilà, de sa main pesante, un trait est lancé ». Sans doute on entendoit en cet instant le fracas de quelque masse pesante, lancée avec force contre la cloison de la tente.

2 Ces corps vont être exposés à la vue. Polymestor s'en approche à la fin de la scène, & dans la suivante Agamemnon les voit en entrant

vengeance est assouvie. — Il sort ; vous le voyez qui s'avance. Je m'éloigne & me dérobe aux flots impétueux de la fureur d'un barbare.

POLYMESTOR (*sortant de la tente*).

O malheureux ! où irai-je ? où m'arrêterai-je ? où aborderai-je, en m'aidant de mes mains pour ramper à terre sur leurs traces, ainsi que les féroces animaux qui habitent les montagnes ? Sera-ce de ce côté que je me tournerai, ou choisirai-je ce chemin opposé, dans l'ardeur où je suis de saisir ces Troyennes homicides qui m'ont perdu pour jamais ? Malheureuses ! *malheureuses* filles des Phrygiens ! Oh ! .... Oh ! ... Monstres maudits ! ... dans quelle retraite ont-elles fui tremblantes ? .. Soleil que ne peux-tu guérir cette plaie sanglante & me rendre ta douce clarté ! ... Ah .... Ah ... Paix, paix ... Je les entends qui marchent sourdement. Où m'élancerai-je plein de rage, pour me repaître d'os & de chairs, pour partager les festins des bêtes farouches, pour venger mon injure & expier mes tourmens par des tourmens pareils ? — Mais où vais-je ! Malheureux, où me laissé-je entraîner loin de mes enfans que j'abandonne sans défense à ces bacchantes infernales, pour

sur le théâtre. Comme rien n'indique que Polymestor ou les Troyennes les aient apportés sur le théâtre, il paroît que l'intérieur de la tente devient visible tout-à-coup.

qu'elles les déchirent & partagent aux chiens affamés ce repas cruel, ſanglant, homicide, ces membres diſperſés ſur les rochers. — Où m'arrêterai-je ? où me tournerai-je ? où irai-je (tel qu'un vaiſſeau, qui, à l'aide des cordages, change ſes voiles flexibles) pour m'élancer, gardien de mes enfans, ſur cette couche enſanglantée ?

LE CHŒUR.

O malheureux, que les maux qu'on vous fait ſouffrir ſont difficiles à ſupporter. Votre crime honteux éprouve un effrayant ſupplice de la part du dieu qui appeſantit ſa main ſur vous.

POLYMESTOR.

O Thraces, peuple vaillant, toujours prêt au combat, agitant la redoutable lance, domptant les fiers courſiers, poſſédé des fureurs de Mars ! .. O Grecs ! ô Atrides ! . . . . mes cris, mes cris perçans vous appellent. Venez, venez, accourez au nom des dieux . . . M'entend-on, ou perſonne ne daigne-t-il me ſecourir ? Qu'attendez-vous ? Hélas, des femmes m'ont fait périr, des femmes, des captives. Je ſouffre des maux trop cruels. O honte, ô déſeſpoir, de quel côté tournerai-je mes pas ? Où pourrai-je me tranſporter loin de ces lieux ? M'éléverai-je dans les airs juſqu'aux céleſtes lambris reſplendiſſans des feux lancés par l'œil enflammé de Sirius ou d'Orion, ou

me précipiterai-je dans les ſombres abymes que Pluton tient ſous ſon empire ?

LE CHŒUR.

Quand on ſouffre des maux qu'on ne peut ſupporter, il eſt pardonnable de ſe ſouſtraire à une vie infortunée.

SCÈNE II.

Les mêmes, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

J'ENTENDS tes cris & j'accours : tout le camp en retentit ; la fille plaintive des rochers répéte au loin tes gémiſſemens. Si nous ne ſçavions que les tours des Phrygiens ſont tombées ſous nos coups, ce bruit étrange nous eût remplis de frayeur.

POLYMESTOR.

O cher prince ; car c'eſt toi, Agamemnon, je reconnois les accens de ta voix ; tu peux juger par tes propres yeux du triſte état où je ſuis réduit.

AGAMEMNON.

O dieux ! Polymeſtor .... malheureux ! .... Sous quels coups as-tu ſuccombé ? qui t'a privé

de la lumière ? Qui a fait ruisseler le sang de tes yeux ? Qui a massacré tes enfans ? Dieux ! quel que soit ce mortel, une étrange fureur l'animoit contre toi & contre ceux à qui tu as donné le jour.

POLYMESTOR.

Hécube, aidée des autres captives, m'a fait périr .... périr, que dis-je ? elle a poussé plus loin la cruauté.

AGAMEMNON.

Que dis-tu ? (à Hécube) Quoi, vous êtes l'auteur de l'action dont on vous accuse ? Hécube, vous auriez commis un tel attentat ?

POLYMESTOR.

O dieux ! qu'as-tu dit ? Est-elle donc près de toi ? Parle, réponds, où est-elle ? que je la saisisse entre mes bras, que je la déchire, ... que je me baigne dans son sang.

AGAMEMNON (le retenant).

Malheureux, que vas-tu faire ?

POLYMESTOR.

Au nom des dieux, je t'en conjure, laisse-moi porter sur elle ce bras guidé par la fureur.

AGAMEMNON.

Arrête. Bannis de ton cœur ces sauvages pensées. Explique-toi, afin qu'après t'avoir entendu, & à son tour celle que tu accuses, je

prononce avec justice, & dis-moi quelle action t'a attiré un traitement si cruel.

POLYMESTOR.

Eh bien, je vais t'en instruire. Au nombre des enfans de Priam étoit Polydore, fils d'Hécube, & le plus jeune de tous ceux qu'elle avoit fait naître. Son père, prévoyant la chûte de l'empire Troyen, me l'avoit confié pour l'élever dans mon palais. Je l'ai fait périr : mais écoute mes raisons ; elles sont dictées par la sagesse & la prudence. J'ai craint que cet enfant, ton ennemi, échappé au carnage, ne rassemblât les restes de Troie & ne relevât ses murs ; que les Grecs instruits qu'un fils de Priam vivoit encore, ne conduisissent dans la Phrygie une nouvelle armée, & ne vinssent ensuite dévaster les campagnes de la Thrace ; que le malheur des Troyens ne réjaillît encore une fois sur leurs infortunés voisins. Hécube cependant ayant appris le sort funeste de son fils, a sçu m'attirer par ses artifices, en feignant de vouloir m'indiquer les lieux où étoient enfouis à Troie les trésors de la maison de Priam. Pour n'avoir aucun témoin de son crime, elle m'introduit seul avec mes enfans dans sa tente. Je me place en entrant au milieu d'un lit destiné à cet usage, & je plie les genoux pour m'asseoir : aussi-tôt une multitude de femmes Troyennes,

viennent s'asseoir vers moi comme vers un ami, & se placer à mes côtés sans quitter le fuseau qu'elles tenoient à la main [1]. Elles louent à l'envi ce manteau fait par des ouvriers d'Édonie [2]; & l'exposent aux rayons de l'astre du jour. D'autres observent d'un œil curieux mon javelot fait à la manière des Thraces, & me dépouillent du baudrier auquel il étoit suspendu [3]; les mères transportées bercent mes enfans dans leurs bras, afin de les écarter de leur père, en se les renvoyant l'une à l'autre. Tout-à-coup, le pourrez-vous croire? cessant leurs douces caresses, & tirant des poignards cachés sous leurs robes, elles percent mes malheureux fils; celles qui sont autour de moi, laissant éclater leur fureur, saisissent mes pieds & mes mains; &, lorsque, possédé du désir de secourir mes enfans, je lève la tête pour m'élancer vers eux, elles m'arrêtent par les cheveux: si je veux m'aider de mes mains, le nombre de mes ennemies rend tous

1 Le fuseau, ou plutôt la navette. Peut-être est-ce leurs agrafes que ce mot désigne.

2 L'Édonie étoit une province de la Macédoine, mais placée quelquefois dans la Thrace, dont elle étoit limitrophe.

3 Le vêtement dont ces femmes dépouillent Polymestor est exprimé par un terme plus général, qui rappelle cependant l'idée des plis que forme une ceinture; mais sans désigner expressément un baudrier, & sans dire que le javelot y fût suspendu: la liaison des idées m'a paru déterminer ce sens.

mes efforts impuissans. Puis, joignant à ces cruautés une cruauté plus recherchée, elles frappent enfin le dernier coup : saisissant leurs agraffes [1], & les enfonçant sans pitié dans ces yeux en proie à la douleur, elles les percent & font ruisseler le sang. Aussi-tôt elles s'échappent & fuient de tous côtés dans la tente. Furieux, je m'élance tel qu'un [2] tigre altéré de sang, je poursuis ces monstres [3] homicides ; je sonde toutes les cloisons, semblable à un chasseur acharné, ... je frappe, je brise, je renverse. — Voilà, prince, à quoi m'a réduit le désir de mériter ton amitié, en faisant périr ton ennemi. Sans me répandre en longs discours, je rassemblerai en un mot tout le mal qu'on a pu dire ou qu'on dira jamais des femmes : ni la mer ni la terre ne nourrissent dans leur sein une race si odieuse ; celui qui leur est uni par une *chaîne éternelle*, a pu l'apprendre.

LE CHŒUR.

Contiens tes transports furieux, & n'enveloppe pas toutes les femmes dans tes injurieuses accusations. S'il en est de méchantes, il en est

1 Peut-être ce mot désigne-t-il métaphoriquement les pointes des navettes que les Troyennes tenoient à la main.

2 Littéralement : Tel qu'une bête farouche.

3 Littéralement : Ces chiennes souillées de sang.

aussi beaucoup, que leurs vertus mettent au-dessus de tout reproche.

HÉCUBE.

Agamemnon, plût-au-ciel que, parmi les hommes, les paroles n'eussent jamais plus de force que les actions; que celui qui a fait des choses honnêtes ne dît rien que de convenable, & que le méchant au contraire ne pût tenir que des discours foibles & lâches; qu'on ne vît jamais l'injustice embellie par les prestiges de l'éloquence. Ceux qui font leur étude de cet art funeste, portent le nom de sages; mais, loin d'être sages jusqu'à la fin, ils périssent misérablement, aucun n'échappe à la peine. C'est vous, seigneur, que cette réflexion doit prévenir. C'est à lui maintenant que je m'adresse; c'est lui que je veux confondre. (à Polymestor) Comment oses-tu dire que c'est pour éviter aux Grecs un double travail, & pour servir Agamemnon, que tu as fait périr mon fils? Mais, avant tout, monstre, jamais une race barbare ne fut liée aux Grecs par l'amitié; jamais elle ne sçauroit l'être. Et quelle est donc la faveur que tu recherchois par cet excès de zèle? Étoit-ce un hymen projeté? ou bien le sang t'unissoit-il aux Grecs? ... quel intérêt enfin t'animoit? craignois tu que, traversant une seconde fois les mers, ils ne vinssent dans tes états moissonner

les épis dont la terre ſe couvre? — A qui penſes-tu faire croire de tels menſonges? Parle vrai : c'eſt ſon or, c'eſt ton inſatiable cupidité qui a fait périr mon fils. Si non, réponds à mes queſtions. Pourquoi, tandis que Troie proſpéroit, que ſes tours protégeoient ſon enceinte, que Priam étoit vivant & la lance d'Hector floriſſante, alors, dis-je, pourquoi, voulant ſervir Agamemnon, n'immolas-tu pas cet enfant nourri dans ton palais, ou ne le livras-tu pas vivant aux mains des Grecs? Et pourquoi faut-il que ce ſoit quand nous avons perdu l'exiſtence, quand la fumée annonce la ruine de nos murs, que tu égorges un hôte malheureux qui s'étoit retiré à l'ombre de tes foyers... Achève d'entendre les preuves de ta ſcélérateſſe. Si tu étois l'ami des Grecs, que n'employois-tu cet or, qui, de ton propre aveu, *ne t'appartenoit pas*, à ſoulager des guerriers épuiſés & depuis long-temps éloignés de leur patrie? Mais que dis-je? à préſent encore tu crains de t'en deſſaiſir; *tu t'obſtines à le garder dans ton palais. Si* mon fils eût trouvé en toi un père & un défenſeur, tu te ſerois couvert de gloire; car c'eſt dans l'infortune que les amis ſe font connoître: la proſpérité, n'en manque jamais. Mais ſi tu avois été dans le beſoin & mon fils dans la proſpérité, il eût été pour toi un précieux tréſor. Maintenant

tu es à jamais privé de ſon amitié, & la jouiſſance de ſon or n'eſt plus pour toi; tes enfans ne ſont plus, & toi-même, voilà ton ſort.

Je reviens à vous, Agamemnon; ſi vous ſecourez mon ennemi, vous paroîtrez partager ſon crime; car vous protégerez un hôte qui n'eſt ni pieux, ni fidéle à ceux auxquels il devoit ſa foi, ni juſte ni religieux: & nous ſerons forcés de dire que le mal réjouit un cœur tel que le vôtre. Mais je n'outrage point mes maîtres.

LE CHŒUR.

O comme les bonnes cauſes inſpirent ceux qui les défendent!

AGAMEMNON.

Il eſt douloureux pour moi de prononcer dans cette affaire étrangère & malheureuſe: mais je le dois; &, après m'être chargé de ce ſoin, je ne puis plus m'en dépouiller avec honneur. Sçache donc que, ſuivant moi, ce n'eſt ni pour m'obliger, ni pour ſervir les Grecs, que tu as fait périr ton hôte infortuné, mais pour t'emparer de ſes tréſors. Ce que tu dis d'ailleurs t'eſt dicté par ta cruelle ſituation. Peut-être parmi vous le meurtre d'un hôte n'a rien d'étrange; mais, chez les Grecs, c'eſt un crime abominable. Si je ne te jugeois point coupable, éviterois-je un juſte reproche? Non ſans doute. Tu n'as point frémi de commettre le forfait: ſçache ſupporter la vengeance.

POLYMESTOR.

O dieux ! Vaincu, je le vois, par une femme, par une esclave, je suis livré au supplice par celle qui l'a mérité plus que moi.

AGAMEMNON[1].

Tu l'as mérité par ton crime.

POLYMESTOR.

O mes enfans ! ô lumière qui m'est ravie...! Ah, malheureux !

HÉCUBE.

Tu pleures tes enfans :... crois-tu que le mien ne me coute point de larmes ?

POLYMESTOR.

Perfide, tu m'insultes; tu te ris de mon infortune.

HÉCUBE.

Je suis vengée ; & tu veux que je me contienne ?

POLYMESTOR.

Ces transports cesseront quand les eaux de la mer....

HÉCUBE.

Hélas, me porteront-elles aux rivages de la Grèce[2] ?

1 Ou HÉCUBE, selon Musgrave.

2 Hécube est inquiéte de ces prédictions funestes. Une opinion qui eut peut-être sa source dans un sentiment d'humanité, rendit respectables aux anciens peuples les mortels privés de la vue. On crut

POLYMESTOR.

...T'engloutiront dans leurs abymes; & que du haut des cordages tu tomberas dans les flots.

HÉCUBE.

Quel eſt celui qui doit m'y précipiter?

POLYMESTOR.

Toi-même, dans ta fureur, tu monteras au mât du navire.

HÉCUBE.

Mon foible corps ſera-t-il donc ſoutenu par des aîles, ou comment pourra-t-il s'élever de la ſorte?

POLYMESTOR.

Tu perdras la forme humaine, & tu ſeras changée en une chienne furieuſe, aux yeux étincelans de rage.

HÉCUBE.

Comment prétends-tu connoître le changement qui doit ſe faire en moi?

POLYMESTOR.

Bacchus, l'oracle des Thraces, l'a déclaré.

que la lumière intérieure devoit, comme le dit Milton, briller en eux d'un éclat plus pur. Thamyris, Tiréſias, Phinée étoient aveugles. Cependant Hécube s'informe d'où Polymeſtor avoit appris le ſort qui la menaçoit. Et, comme Polymeſtor attribue ſes oracles à un dieu, cette circonſtance leur donne un nouveau poids. Il faut bien des raiſons pour excuſer tous ces détails qu'on ne ſe permettroit pas aujourd'hui.

HÉCUBE.

Et jamais il ne t'annonça les maux auxquels tu es en proie ?

POLYMESTOR.

S'il l'eût fait, tu ne m'aurois pas perdu par tes artifices.

HÉCUBE.

Mourrai-je alors, ou achéverai-je ma vie aux lieux témoins de ce dernier malheur ?

POLYMESTOR.

Tu mourras ; & le lieu de ta ſépulture prendra un nom nouveau.

HÉCUBE.

De ma forme nouvelle, ou de laquelle de mes afflictions ?

POLYMESTOR.

On l'appellera CYNOSSÊME, *ou le monument* d'une infortunée changée en chienne : il ſervira de ſignal aux nautonniers [1].

HÉCUBE.

Que m'importe ? — Je ſuis vengée.

1 CYNOSSÊME étoit un promontoire de la Troade ſur l'Helleſpont. Il y en avoit un de même nom dans l'Étolie. Ce mot ſignifie MONUMENT DE LA CHIENNE.

Les Grecs, excédés des plaintes & de la fureur d'Hécube, la firent périr en l'accablant de pierres. Quand on voulut enlever ces pierres de deſſus ſon corps on la trouva changée en chienne. Servius & Tzetzès croient que les Grecs n'ont imaginé cette fable que pour déſigner les

POLYMESTOR.

Ta fille Caſſandre ſera la proie de la mort.

HÉCUBE.

Loin de moi cet affreux préſage.... Ah, puiſſe ſon horreur retomber ſur ta tête !

POLYMESTOR.

Une jalouſe ſurveillante, l'épouſe de ſon amant, la fera mourir.

HÉCUBE.

Fille de Tyndare, loin de vous une pareille fureur.

POLYMESTOR.

Bientôt ſa hache homicide ſe tournera ſur ſon époux.

AGAMEMNON.

Malheureux, quel délire t'égare? Crains qu'un juſte courroux....

POLYMESTOR.

Frappe.... Mais ſçache qu'un bain fatal t'attend à Argos.

outrages, les cris, les abolemens de cette reine infortunée. Dans Ovide les Thraces lapident Hécube pour venger leur roi:

At at hæc miſſum rauco cum murmure ſaxum
Morſibus inſequitur, rictuque ad verba parato
Latravit, conata loqui: locus extat, & ex re
Nomen habet.

METAMORPH. XIII.

AGAMEMNON.

Gardes, ſaiſiſſez ce furieux; entraînez-le loin de ma préſence.

POLYMESTOR.

Mes paroles te ſont dures à entendre.

AGAMEMNON.

Qu'on lui ferme la bouche.

POLYMESTOR.

Je le veux. J'ai tout dit.

AGAMEMNON.

Qu'on le jette ſur le rivage de quelqu'île ſauvage & déſerte, & qu'il expie à loiſir ſon *audace* & ſon inſolence. Et vous, infortunée *Hécube*, allez mettre au tombeau les corps de vos deux enfans. — Troyennes, il *eſt* temps de vous rendre aux tentes de vos maîtres: je vois s'élever un vent favorable à notre départ; puiſſe-t-il nous porter heureuſement dans notre patrie; *puiſſions-nous*, après tant de travaux, retrouver nos familles heureuſes & floriſſantes!

LE CHŒUR.

Allez au port, chères amies, allez aux tentes de vos maîtres pour vous ſoumettre aux travaux de l'eſclavage: il faut céder à la dure néceſſité.

FIN.

EXAMEN

EXAMEN DE LA TRAGÉDIE D'HÉCUBE.

POUR fixer avec précision le lieu de la scène, il faut distinguer le pays, le site & la place[1]. Le pays, ou le lieu géographique est ici la Chersonnèse de Thrace ; on a cru qu'Euripide avoit transporté la scène dans la Troade, en parlant du tombeau d'Achille & en employant quelques expressions générales qui se rapportent au départ de Troie[2] ; il est vrai que, suivant la tradition mythologique, le tombeau d'Achille étoit dans la Troade ; mais les poëtes changent quelquefois ces traditions ; & d'ailleurs, comme l'observe un commentateur Grec, on peut supposer que le monument dont il est question dans la pièce étoit un tombeau vide, un cénotaphe, tel qu'on en érigeoit souvent à l'honneur des héros : les expressions rélatives au dé-

1 γῆν, χώραν, τόπον.

2 Acte I, sc. III. & acte IV. sc. I. à la fin.

part de Troie me paroissent indiquer seulement que les Grecs se préparoient à s'éloigner de cette ville pour retourner dans leur patrie ; ce qui est conforme à leur position, en les supposant dans la Chersonnèse. Il n'y a donc pas lieu de douter que cette presqu'île de la Thrace ne soit le lieu constant de la scène. Le site offre un camp, c'est celui des Grecs, & à ce second égard encore, il n'y a point d'équivoque.

La scène étoit toujours en plein air, je ne crois pas du moins que le théâtre Grec offre des exemples du contraire ; & dans un *lieu découvert* il eût été difficile de représenter l'intérieur des appartemens sur la partie avancée de la scène, de manière à faire illusion. La place n'est donc pas ici l'intérieur, mais l'entrée extérieure de la tente des Troyennes captives. Au fond est la porte du milieu par où Hécube, premier & principal personnage, entre pour paroître sur la scène : à droite est la porte des acteurs secondaires : à gauche est une simple décoration ou une troisiéme entrée pour les acteurs du troisiéme ordre. C'est par l'une ou l'autre de ces deux entrées qu'on voit paroître successivement le chœur, Ulysse, Talthybius, Agamemnon, Polymestor, en un mot tous les acteurs qui ne sont point censés habiter avec Hécube, & qui viennent du rivage ou du camp. C'est

par là que Polyxène sort avec Ulysse, que la femme esclave sort & rentre avec le corps de Polydore.

Les Troyennes captives de la suite d'Hécube sont, à ce qu'il paroît, dans une tente qui appartenoit à Agamemnon, ou qui étoit sous son inspection immédiate [1]. C'étoit le butin commun confié à la garde du chef, ainsi que d'autres dépouilles entassées dans la même tente & dont Hécube parle à Polymestor [2]. Au lieu que le chœur étoit composé de femmes déjà partagées & tirées au sort, comme c'étoit la coutume. Il paroit cependant qu'elles n'ont pas encore été livrées à leurs maîtres, car elles se sont réunies aisément pour se rendre auprès d'Hécube, & elles-mêmes ignorent quels maîtres elles iront servir [3]. Il sembleroit, par quelques expressions d'Hécube, qu'elle étoit esclave d'Agamemnon & cela expliqueroit encore pourquoi elle habitoit la tente de ce roi, mais cette supposition ne s'accorde pas avec la tradition qui

1 L'ombre dit en voyant sortir Hécube. « Je la vois sortir de la » tente d'Agamemnon ». Littéralement : « Traverser de son pied, ou » transporter son pied au-dessous de la tente d'Agamemnon » ; c'est-à-dire s'avancer du fond vers l'entrée pour sortir. D'autres, à la vérité, l'expliquent autrement, ainsi que je l'ai dit dans la note sur ce passage.

2 Acte IV. sc. 2.

3 Peut-être aussi, dans cette incertitude, supposent-elles qu'elles seront vendues à d'autres maîtres. Voyez la sc. VI. de l'acte I. & la III[e]. scène du même acte, au commencement.

donne Ulysse pour maître à la reine d'Ilion ; tradition suivie par Euripide même dans la tragédie des TROYENNES [1]. D'ailleurs si Hécube, sa fille & sa suite avoient appartenu à Agamemnon, si elles avoient eu un maître particulier, Polyxène n'auroit pas été sacrifiée sans exciter des réclamations dont il seroit question dans la pièce. C'est donc comme chef de l'armée qu'Agamemnon reçoit le titre de maître d'Hécube. Cette reine, Polyxène & les autres captives qui habitent la même tente n'ont point encore été tirées au sort & sont peut-être réservées pour être distribuées à ceux qui tiennent le premier rang parmi les Grecs [2].

L'ombre de Polydore probablement ne venoit sur la scène par aucune des entrées dont nous venons de parler, mais par celle qui étoit réservée aux ombres, & qu'on nommoit LES DÉGRÉS OU L'ÉCHELLE DE CHARON : car quoique, d'après son propre récit, ce spectre soit errant depuis trois jours dans les airs, s'il étoit sorti de la tente, ou descendu par quelque machine, il auroit paru

1 Ovide ne l'a point oubliée :

. . . . Victor Ulysses
Esse suam nollet, nisi quod tamen Hectora partu
Ediderat, dominum matri vix repperit Hector.

2 On voit une distinction pareille dans la tragédie des TROYENNES. La disposition de cette tragédie jette du jour sur celle d'HÉCUBE.

un homme ou dieu & non un mort; c'eût été aux yeux des ſpectateurs, accoutumés à de certains uſages conſacrés, un contre-ſens qui les eût bleſſés & qui eût pû rendre équivoque la nature de ce perſonnage. Le motif qui l'a amené eſt ſans doute le déſir d'obtenir la ſépulture: & le moyen qu'il emploie eſt d'apparoître à Hécube pendant la nuit. Il ne craint donc pas de l'effrayer, & ne s'éloigne pas parce qu'elle vient, mais plutôt parce que le jour qui paroît le fait fuir: auſſi ne dit-il pas, JE ME RETIRE; mais, JE ME RETIRERAI, ce que j'entends du temps où il aura obtenu l'objet de ſes déſirs.

Le motif qui engage Hécube à ſortir de la tente des captives eſt, je crois, l'effroi dont elle eſt remplie; elle cherche le jour, elle veut raconter au ſoleil les ſonges de la nuit, ſuivant l'uſage des anciens Grecs; enfin, peut-être cherche-t-elle Hélénus & Caſſandre pour qu'ils lui en expliquent le ſens.

J'ajoute encore un mot ſur le lieu de la ſcène. Juſqu'au milieu de la première ſcène du cinquième acte on ne voit point l'intérieur de la tente. Il ſe découvre alors aux yeux des ſpectateurs, comme je l'ai fait obſerver dans une note. Ce n'étoit pas en ouvrant ſimplement une porte que, ſur des théâtres auſſi vaſtes, on pouvoit produire cet effet. Les Grecs employoient dans

ces cas-là une machine nommée EXOSTRE OU ENCYCLÊME; c'étoient des tréteaux soutenus par une roue tournante sur un pivot, laquelle offroit, par une demi révolution, le spectacle de l'intérieur & le découvroit en plein aux yeux des spectateurs. Comme, dans la scène que je viens de citer, Polymestor fait effort pour abattre les cloisons, peut-être ces cloisons paroissoient-elles crouler, ce qui auroit rendu plus naturel le changement subit de décoration.

Apres ces explications que je n'ai pas crues inutiles pour bien juger de la pièce, je dois justifier la division des actes que j'ai suivie & qui choquera par la disproportion qu'elle met entre ces cinq parties de la tragédie. Les Grecs n'exprimoient pas cette division par un seul nom comme nous le faisons à l'exemple des Latins. On a expliqué ailleurs, d'après la POÉTIQUE d'Aristote, quelles étoient les diverses parties de la tragédie grecque, & on a pu remarquer qu'elles étoient toutes rélatives à l'arrivée, au départ & aux chants lyriques du chœur. Il seroit donc plus sage, plus intéressant, plus antique de chercher ces parties-là dans les tragédies grecques, & de les présenter dans une traduction telles qu'on pourroit les y démêler. Mais c'est ce que ne comporte pas le plan de cet ouvrage : les lecteurs, accoutumés aux actes des tragédies mo-

dernes, aiment à les retrouver dans celles des Grecs ; ils se souviennent d'ailleurs du précepte d'Horace, & ne peuvent se passer d'en faire l'application ; l'action même sembleroit souffrir de la continuité d'une représentation non-interrompue, enfin il y a quelqu'avantage & peu d'inconvénient à marquer ces points de repos ; mais, comme ils ne sont pas indiqués par le poëte, ni par les éditeurs Grecs les plus judicieux, il faut, pour les placer à propos, se faire à cet égard quelques principes, & je vais indiquer ceux dont je ne m'écarterai pas.

Un acte est une partie de la tragédie, séparée du reste de ce poëme par ce qu'on nomme un entr'acte. Et un entr'acte est un intervalle de temps pendant lequel l'action n'avance point sur la scène, mais pendant lequel aussi elle avance hors de la scène & loin des yeux du spectateur. Ces intervalles n'ont pas seulement pour but de ménager l'attention, mais aussi de donner de la vraisemblance à la rapidité des évènemens. Toutes les fois donc que dans une tragédie les personnages n'agissent point sur la scène, qu'ils n'y paroissent point ou qu'ils y sont plongés dans une entière inaction, telle que le sommeil & l'évanouissement, on peut dire qu'il y a entr'acte ; du moins si pendant ce temps l'action marche derrière la scène, & que les acteurs en

y reparoiſſant ne ſe retrouvent pas au même point où ils étoient en la quittant. On ſçait aſſez que les modernes rempliſſent ces intervalles d'entr'actes par de la muſique inſtrumentale, & les anciens le plus ſouvent par de la muſique vocale, dont les paroles étoient vraiment lyriques & chantées par le chœur. Le caractère diſtinctif de ces odes qui forment l'entr'acte eſt donc de pouvoir être ôtées de la pièce ſans nuire à ſa clarté. Car quoiqu'elles doivent rouler ſur le ſujet de la tragédie, elles n'en ſont pas partie, par cela même qu'elles ne ſont que *la* ſéparation ou la limite de deux parties ou de deux actes. Si l'on juge d'aprés ces principes les diviſions des actes que j'indique, je ne crains point qu'on les déſapprouve, & ſi la diſproportion des actes eſt un défaut, on l'imputera au poète & non à celui qui n'a *fait* que *la* ſuivre & la déſigner. C'eſt pour éviter de revenir ſur cet objet, que je fais remarquer dans la traduction même de la pièce, à quelle action inviſible eſt deſtiné chaque entr'acte, lorſqu'il peut y avoir quelqu'obſcurité à cet égard.

J'ai dit dans l'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE que ce poète avoit négligé quelquefois l'intrigue de ſes pièces: celle-ci fournit l'exemple d'une double action qui nuit à l'intérêt du ſujet; mais ce défaut eſt racheté par des beautés

de détail & de ſituation qui le font preſque pardonner. On n'a peut-être pas défini aſſez clairement l'action théâtrale ou l'unité d'action oppoſée au défaut dont je parle. En effet, à prendre les mots dans leur ſens propre & vulgaire, il n'y a aucune tragédie où l'on ne trouve une multitude d'actions diverſes, puiſqu'une ſeule eſt achevée dans un inſtant indiviſible. Mais on accorde au poëte une ſorte de latitude, ou plutôt les termes d'ACTION & d'UNITÉ ont dans la poétique une valeur particulière & technique, qui donne quelque priſe à la diſcuſſion & dont il n'eſt pas facile de marquer l'exacte limite. Voici tout ce qu'en dit Ariſtote, à qui l'on ſe voit obligé de recourir toutes les fois qu'on veut ſonder les principes d'un art dont il s'eſt occupé. « La fable (d'une » tragédie) eſt une, non comme le penſent quel» ques perſonnes, lorſqu'elle ne roule que ſur un » ſeul homme. Car de même que, de pluſieurs » choſes qui arrivent à un ſeul homme, on ne » peut faire un ſeul évènement; de même auſſi, » de pluſieurs actions que fait un ſeul homme, » on ne peut en faire une ſeule action ». Ici le philoſophe cite des exemples. « De même » donc, continue-t-il, que dans les autres arts » imitateurs, l'imitation eſt une lorſque ſon objet » eſt un; ainſi faut-il que la fable qui eſt l'imita» tion d'une action, ait pour objet quelqu'action

» qui ſoit une & en même temps entière, & que » les parties des faits qui la compoſent ſoient liées » de manière que quelqu'une étant déplacée ou » enlevée, le ſujet entier ſoit changé & troublé. » Car ce qui peut indifféremment être ajouté » ou ſouſtrait, ne répand aucune clarté, & n'eſt » point véritablement une partie ».

Cette dernière remarque offre une régle sûre pour juger de l'action tragique; elle contient, dans ſa briéveté, le vrai & manifeſte caractère de l'unité métaphyſique, & ſatisfait pleinement au but du philoſophe qui l'a tracée, mais elle manque de développement; &, en offrant la propriété définitive d'un ſujet traité correctement, elle ne paroît pas cependant pénétrer dans la nature de l'action même dont ce ſujet eſt l'imitation: d'où il arrive que les défauts contraires à cette qualité, échapent plus aiſément à la critique. Qu'une intrigue ſoit mêlée de deux actions combinées, confondues & entrelaſſées tellement qu'on ait peine à la définir, ou que dans un premier acte l'action faſſe peu de progrès, enſorte que les ſuivans puiſſent s'en ſéparer & demeurer intelligibles; l'application de la régle d'Ariſtote devient très-délicate ou fautive, quelque sûre & évidente que cette régle ſoit en elle-même. Elle paroît donc manquer, non de juſteſſe, mais d'étendue. Sa préciſion même & ſa rigueur ont

jeté quelqu'obſcurité ſur un principe d'ailleurs fort ſimple, & qui repoſe immédiatement ſur les notions élémentaires. Et il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſqu'il n'eſt rien moins que facile de convaincre une tragédie du vice d'une double action.

Cependant tout ce qui peut éclairer l'objet eſt raſſemblé par Ariſtote; car d'abord il exige que l'action qui fait le ſujet d'une tragédie ſoit entière & d'une certaine étendue. Il explique qu'il faut qu'elle ait un commencement, un milieu & une fin; que ſa durée ſoit réglée ſur la nature même du ſujet; que toutes choſes égales, tant que le ſujet demeure clair, le plus étendu eſt le plus beau.

Il diviſe en outre l'action en ſimple & implexe. Celle-ci a lieu lorſqu'il y a péripétie [1] ou reconnoiſſance. Il diſtingue enfin les deux parties eſſentielles de l'action tragique. « Tout ce qui eſt hors de » l'action, dit-il, & ſouvent une partie de ce qui » s'y trouve compris [2] forme le nœud: le reſte eſt » le dénouement. Je veux dire que le nœud eſt » tout ce qui eſt compris depuis le commencement » juſqu'au point précis où commence la révolution

1 On ſçait que la péripétie eſt le changement ſubit du bonheur au malheur, ou du malheur au bonheur.

2 Ce qui a précédé le moment où commence l'action tragique & une partie de cette action même.

» de fortune [1] : & le dénouement ce qui eſt com-
» pris dès le commencement de cette révolution
» jusqu'à la fin de la pièce ».

Voilà ce que fournit Ariſtote ſur la définition de l'action tragique. Il en réſulte que cette action n'eſt point une pour être l'œuvre d'un ſeul homme ; qu'elle doit être d'une certaine étendue, entière ou complettement exécutée, ſans qu'aucune de ſes parties puiſſe être enlevée ou déplacée, enfin qu'elle doit avoir un nœud & un dénouement. Cette dernière condition jette du jour ſur la queſtion qui nous occupe ; elle touche à la nature de l'action, & fournit un moyen de rendre plus claire & d'une application plus sûre, la règle dont nous devons faire l'eſſai.

C'eſt l'unité d'objet qui conſtitue l'unité de l'action dramatique : cet objet eſt de vaincre un obſtacle. Le terme d'ENTREPRISE conviendroit mieux que celui d'action, au ſujet de pluſieurs tragédies, des plus parfaites, de toutes celles peut-être dont la conduite eſt admirée. Une grande entrepriſe eſt un deſſein d'une exécution difficile, & dont on vient à bout par des moyens ſupérieurs à ceux qui ſont à la portée du vulgaire. Ajax veut laver ſa honte, Oreſte ... ſauver ſa vie, Médée ... ſe venger, Phèdre ... ſauver ſon honneur.

1 Littéralement : « D'où il change au bonheur ».

— Mais pour ne pas introduire une dénomination nouvelle ; bornons-nous à dire qu'une action tragique est celle qui offre assez d'importance, assez d'obstacles, assez d'étendue pour donner lieu pendant sa durée à la perplexité de ceux qui en sont témoins. Et comme la perplexité suppose le doute, disons encore qu'il faut qu'on trouve en tout sujet tragique une question dont la réponse termine la pièce. On voit suivre de cette définition l'observation d'Aristote sur l'étendue de l'action : elle est un mérite, toutes choses égales : elle prolonge l'état de perplexité, elle rend le doute plus vrai, plus soutenu, elle rend davantage les ressorts de l'attention & de l'intérêt. Mais, dira-t-on, cette définition laisse indécise la durée de cette perplexité ? — Ici se présente à l'esprit la régle des douze ou des vingt-quatre heures prescrite par les modernes, indiquée par Aristote. — Soit qu'on l'admette dans toute sa rigueur, ou qu'on se permette de l'adoucir, on sent que la durée du doute ou de la perplexité doit être fixée sur la durée qu'on prescrit à l'action. On fera sans doute une seconde objection contre la définition de l'action tragique, telle que je viens de la proposer. Une question, dira-t-on, peut, sous une forme unique en apparence, comprendre une multitude de questions ; & par conséquent la définition que j'ai donnée ne prévient point la dif-

plicité du sujet. Ne pourroit-on pas demander, par exemple : « Comment Hécube sortira-t-elle » de ses infortunes » ? ou bien, « Hécube entre» prend de remplir les devoirs de la tendresse » maternelle, comment s'en acquittera-t-elle » ? J'avoue qu'en effet je ne vois point d'autre moyen de distinguer une telle question, évidemment composée de celle qui est une & propre à la tragédie, que d'employer la régle d'Aristote. Répondez à la question d'après la fable tragique, & voyez si votre réponse est formée de parties qu'on puisse enlever ou transporter. La préparation que j'ai indiquée n'avoit pour but que de faire reconnoître d'un coup-d'œil les parties sur lesquelles il faut faire une telle épreuve : mais elle a de plus l'avantage de développer la nature de l'action définie ; & c'est par là qu'elle met en état de poser avec plus de promptitude la vraie question sur laquelle roule la tragédie, & d'en séparer les accessoires. On pourroit développer, d'après le même principe, les autres régles de la poëtique tragique ; mais c'est ce dont il n'est pas question ici ; nous ne parlons que de l'unité.

Toutes les fois qu'on pourra résoudre à une seule question le sujet d'une tragédie, ou que les parties de la réponse ne pourront point être déplacées, nous dirons que l'action est une. Si

le contraire a lieu, nous dirons qu'elle est ou double ou épisodique. L'action est parfaitement une dans PHILOCTÈTE. « Ulysse entreprend de » ramener Philoctète au siége de Troie; réussira-» t-il »? Dans toute la piéce il n'y a pas un mot qui ne serve à résoudre cette question, & à l'instant qu'elle est résolue, l'action finit. L'action est une dans l'IPHIGÉNIE EN AULIDE d'Euripide.... mais ne multiplions pas les exemples. Si la tragédie suppose deux questions à peu près d'égal intérêt, de même étendue, & du moins tellement séparées que chacune puisse se résoudre à part & indépendamment de l'autre, nous déclarerons l'action double; & les deux actions peuvent être ou successives ou simultanées. Si l'une des deux questions est liée à l'autre de manière cependant qu'elle puisse se résoudre sans celle-ci, si elle lui est tout-à-fait subordonnée pour l'importance & pour l'étendue, cette action plus foible ou moins développée, prend le nom d'épisode; & nous nommons épisodiques les actions de cette espèce. Ces mots, tirés de la langue grecque, sont employés par Aristote à-peu-près de la même manière : il y a cependant une nuance entre le sens antique & l'acception moderne. ÉPISODE, chez les Grecs, signifioit à-peu-près ce que nous exprimons par le mot d'ACTE [1] : de là vient que, suivant Aristote,

1 Je dis à-peu-près, car j'ai déjà remarqué que le mot d'ACTE est plus [illegible]

les pièces épiſodiques ſont celles où les actes ou épiſodes ſe ſuccédent ſans liaiſon néceſſaire ou du moins naturelle, ce ſont des tragédies dont l'action eſt double ou plus que double : on pourroit l'appeler multiple, & comparer de telles pièces à ce qu'on nomme des FRAGMENS, à un de nos plus brillans ſpectacles. Du moins il paroît que c'étoit quelquefois par complaiſance pour les comédiens, que les auteurs adoptoient cette forme; plus ſouvent ſans doute ils la trouvoient ſans la chercher.

Eſt-ce un mérite que l'unité ? A-t-elle un prix fondé ſur la nature ou ſur la convention ? C'eſt une ſeconde queſtion qui ne peut reſter indéciſe lorſqu'on veut apprécier un ouvrage dramatique. Cette queſtion touche aux principes des beaux-arts ; & c'eſt dire aſſez qu'elle ne peut être traitée ici avec une juſte étendue : mais il ne ſera pas inutile d'indiquer les principes qui dirigeroient la réponſe qu'on y pourroit faire. Dans le cours des évènemens de la vie, ceux qui fixent l'attention, ceux qui intéreſſent, ceux qui touchent ſont préciſément ceux qui occupent d'une ſeule queſtion importante. L'eſprit humain ſe livre avec empreſſement à la contemplation d'un grand évènement qui l'abſorbe & le détourne de toute autre penſée. Les peuples barbares même aiment les jeux & les combats où il s'agit de décider de

l'évènement

l'évènement de la victoire ; la populace barbare, au sein de la civilisation, voit d'un œil curieux les dogues & les taureaux se disputer un sanglant triomphe; les hommes oisifs & tranquilles suivent avec inquiétude les mouvemens de deux armées prêtes à décider du sort des états qu'elles protégent. Si quelqu'autre objet nous distrait ou nous préoccupe, nous nous livrons avec moins d'enthousiasme à l'intérêt que de telles questions nous inspirent. Il en est de même au spectacle. Premièrement une question trop vîte décidée n'a pas le temps de nous émouvoir : ce n'est pas en frappant de grands coups, mais par de petits coups souvent répétés qu'on ébranle les organes & qu'on exalte l'imagination. Ensuite le cœur ne se prête pas facilement à des ébranlemens violens pour des objets divers au même instant, ou après de courts intervalles ; il aime exercer quelque temps son activité sur les mêmes objets, & ne les pas perdre si-tôt de vue ; après s'en être occupé, il ne les quitte qu'à regret : on ne lit point deux romans à la fois, on ne veut pas même qu'ils se succédent sans intervalle ; une petite pièce paroît insipide, ou déplaît, elle trouble nos jouissances après une tragédie dont on est vivement affecté. Enfin la mesure de notre attention est bornée : répandue sur un certain nombre d'objets, ce qu'elle gagne en surface, elle le perd en profondeur ;

diſtraite, affoiblie, chancelante, elle ne porte plus au cœur ces vives émotions qui ſeules peuvent le charmer & ſatisfaire ſa ſenſibilité.

Voilà ſans doute pourquoi l'unité d'action eſt un des premiers mérites d'une pièce tragique, & la double action ou la violation directe de cette unité, un des défauts les plus répréhenſibles : l'action épiſodique eſt plus ou moins vicieuſe ſelon qu'elle ſe rapproche davantage de l'un ou l'autre de ces deux extrêmes. Un épiſode peut être d'une grande beauté, il peut remplir heureuſement le vîde de l'action principale ; mais il eſt prouvé par l'expérience que les pièces dont l'action eſt une, aux termes que je viens de dire, ſont celles qui produiſent le plus grand effet. Leur forme eſt d'un ſtyle plus ſimple, plus auguſte, plus ſévère, & l'on tient compte à l'auteur, même des beautés qu'il a ſacrifiées.

Si j'ai parlé de l'unité d'action avec quelqu'étendue, & d'une manière un peu plus générale que ne ſembleroit l'exiger l'examen de cette piéce, je dirai qu'ayant à condamner quelquefois l'auteur que je traduis, je n'ai pas cru devoir le faire légèrement, & que d'ailleurs je n'aurai point fait perdre au lecteur le temps qu'il aura mis à parcourir ces réflexions, ſi elles ont pu l'engager à en faire de plus profondes ſur un ſujet qui demande d'être médité. Revenons à HÉCUBE.

L'auteur en donnant ce titre à sa pièce semble vouloir prévenir le reproche d'avoir violé l'unité d'action : mais, quoique tout y soit relatif à Hécube, il n'en est pas moins certain qu'elle offre deux entreprises ou deux actions tragiques. La première est établie par cette question : « Hécube entreprend » de prévenir le sacrifice de Polyxène. Y réussira-» t-elle » ? La seconde : « Hécube entreprend de se » venger de Polymestor : en viendra-t-elle à bout » ? Et, en employant la régle d'Aristote, ce qu'on fait avec sûreté après avoir ainsi simplifié le sujet, ne pourroit-on pas enlever l'une de ces actions sans nuire à l'autre ? les transposer sans que le sujet devînt inintelligible ? A cet égard, abandonnons notre auteur à la critique. Ce défaut en a nécessairement entraîné un autre ; c'est que chacune de ces actions manque de développement. On voudroit que le sort de Polyxène se décidât moins promptement ; que la protection d'Agamemnon donnât lieu à quelqu'incident, introduisît quelque mouvement dans la pièce, donnât des craintes & des espérances, fît entrevoir des révolutions, la rendît plus implexe [1] & plus pathétique. D'un autre côté, il semble que, si la vengeance d'Hécube trouvoit un peu plus d'obstacle, si la résistance d'Agamemnon avoit besoin, pour être vaincue, de l'intercession de Cassandre, si Polymestor entroit dans quelque

1 Suivant l'ancienne acception de ce mot.

défiance, si on le plaçoit dans des situations qui découvrissent un cœur en proie aux remords, il semble, dis-je, qu'en introduisant ainsi plus de suspension dans le dénouement de l'action, on eût ému plus puissamment ; mais aussi c'eût été, comme on voit, la matière de deux tragédies.

Telle qu'elle est, cette pièce a néanmoins un grand mérite, celui de présenter avec beaucoup de force & de vérité les transports de l'amour maternel, & les fureurs de la vengeance. Si les sentences y sont trop prodiguées, comme on l'a remarqué dès long-temps [1], il faut observer que l'âge d'Hécube les rend un peu plus pardonnables. Les caractères de Polyxène, d'Ulysse & d'Agamemnon sont tracés avec beaucoup de force & de vérité. La noblesse du discours de Polyxène, sa fierté, sa pudeur, tout retrace l'image de sa naissance, de son sexe & de son âge. Ovide en a exprimé quelques traits. Et Virgile semble avoir eu les yeux sur le prologue, ou sur le discours de Polymestor, lorsqu'il a embelli son poëme de l'épisode de Polydore. Les chœurs qui servent d'intermédes s'éloignent un peu du sujet, mais ils sont brillans de poésie & peuvent être comparés aux chefs-d'œuvres du genre lyrique.

Le prologue est un de ceux qu'on pourroit détacher de la piéce sans lui nuire : il remplit par

1 Theo. Progymnasm. C. I. p. 4.

conſéquent le but primitif de cette eſpèce d'introduction [1]. Les deux ſcènes qui ſuivent, même ſans changement, & mieux encore avec quelques changemens légers, ſeroient une expoſition ſuffiſante. Celle d'Hécube & de Polyxène diſpoſe le cœur à la ſenſibilité, & donne lieu de prévoir les orages que doit faire naître la ſéparation cruelle d'une mère & d'une fille ſi tendrement unies. Cette ſéparation ſe fait ſans violer les bienſéances ; Hécube, en oppoſant la réſiſtance néceſſaire pour l'expreſſion de ſes tranſports maternels, n'oublie point la dignité de ſon rang & de ſon âge : c'eſt une adreſſe remarquable de l'avoir engagée à cette retenue par ſa tendreſſe pour Polyxène, qui ſeule pouvoit en cette occaſion avoir un tel empire ſur ſa douleur. Le moyen qu'elle emploie pour toucher Ulyſſe eſt blâmé, comme invraiſemblable, par un critique Grec : dans Homère [2], Hélène reconnoît Ulyſſe, mais elle lui garde un ſecret inviolable ; comment ſuppoſer en effet que la reine d'Ilion fût devenue complice de ſon ennemi ? Cependant comme un ancien ſervice rendu à cet ennemi donne lieu à de grands mouvemens d'éloquence, on ſe prête à cette ſuppoſition ſans la juger à la rigueur. Il en eſt de même du ré-

1 Voyez l'ESSAI SUR LA VIE ET SES OUVRAGES D'EURIPIDE, p. 337.

2 ODYSSÉE, l. IV.

cit de Talthybius, qui eſt long dans la ſituation où ſe trouve Hécube, mais l'art exige quelques ſacrifices, & ne veut point toujours pour juge une raiſon ſévère. Ce récit donne lieu aux plaintes les plus touchantes. Celles que fait naître le ſort de Polydore ſont d'une autre nature. C'eſt un coup plus frappant, plus inattendu : les cris d'Hécube ſont plus coupés, plus violens. L'A PARTE qui ſuit l'entrée d'Agamemnon eſt très-naturel & d'un grand effet : les Grecs faiſoient rarement uſage de ce moyen, auquel ils ſubſtituoient d'ordinaire des phraſes à double ſens, comme on en voit un exemple au moment où Hécube introduit Polymeſtor dans la tente. La compaſſion d'Agamemnon, ſes ménagemens politiques, le jugement plein de gravité & de juſtice qu'il prononce, ſont des traits qui caractériſent heureuſement le roi des Grecs, & qui étoient néceſſaires à la marche & au développement de l'action, puiſqu'il étoit invraiſemblable qu'Hécube agît ſans que ce chef en eût connoiſſance, & impoſſible qu'il prît parti ſans faire échouer ſes projets ou leur en ſubſtituer d'autres plus foibles & moins tragiques. La hardieſſe des cris mis dans la bouche de Polymeſtor eſt preſqu'inſupportable dans notre langue & dans nos mœurs : on devient froid, quelqu'expreſſion qu'on choiſiſſe

pour les exprimer. Il faut presqu'une phrase pour chaque mot dans les épithétes guerrières que ce roi donne à son peuple :

Ἀι, ἂι, ἰὼ Θρῄκης
Λογχοφόρον, ἔνοπλον,
Εὔιππον, Ἀρεϊκάτοχον γένος.

On pourroit reprocher à ce personnage d'être trop vicieux pour intéresser la pitié ; mais, comme je l'ai insinué tout à l'heure, je pense que si l'action avoit eu plus d'étendue, le développement du caractère l'auroit rendu moins odieux. Il est remarquable que dans le petit nombre de tragédies Grecques que nous possédons, on trouve plusieurs personnages d'hommes aveugles, & au moins trois dans Euripide, auxquels on arrache les yeux dans le temps de l'action tragique : tandis que, sur notre théâtre, rien n'est plus rare ou plus inoui qu'un tel spectacle.

Je ne dis rien ici de cet esprit de vengeance, de ces sacrifices humains, de ces usages relatifs à l'hospitalité, dont il est sans cesse question dans cette pièce, & qui rappellent les vices & les vertus des temps héroïques ; je n'en pourrois parler qu'avec quelqu'étendue pour le faire d'une manière utile, & ces détails pourroient paroître déplacés : mais on doit observer que la punition de Polymestor offre un spectacle très moral. Quant

au ſacrifice de Polyxène, s'il avoit aux yeux des Athéniens quelque moralité, c'eſt ſans doute celle que préſente Ulyſſe, je veux dire qu'on ne doit rien refuſer aux héros qui ſont morts pour leur patrie. Toute la pièce offre le ſpectacle des revers de fortune auxquels les rois ſont expoſés comme le reſte des hommes, & le poëte ne perd pas d'occaſion de rappeler les réflexions que ce ſpectacle fait naître.

M. de Châteaubrun a traité le ſujet de Polyxène dans le dernier acte de ſa tragédie des TROYENNES; mais il n'a point imité l'auteur Grec. Je rendrai compte de ſon plan à la ſuite des TROYENNES d'Euripide.

FIN.

NOTE ſur le perſonnage déſigné dans le THÉATRE GREC par le nom de NOURRICE [1].

DANS le nombre des tragédies grecques qui ſont parvenues entières juſqu'à nous, je n'en trouve que cinq où les NOURRICES jouent un rôle.

Dans les anciennes éditions de l'AGAMEMNON d'Eſchyle, la NOURRICE eſt miſe au nombre des perſonnages; mais c'eſt une erreur qui doit ſon origine à la confuſion qui régnoit dans les anciens manuſcrits & dans les premières éditions où cette pièce ſe trouvoit réunie avec les CHOEPHORES, ſans aucune diſtinction & ſous un même titre, comme l'obſerve Stanley. Dans cette dernière pièce, je veux dire les CHOEPHORES, la NOURRICE d'Oreſte exprime avec beaucoup de tendreſſe ſon affection pour ce prince, dont elle ſoigna les jeunes ans.

Outre le gouverneur d'Oreſte, que Sophocle introduit dans la tragédie d'ÉLECTRE, ſous le nom de PŒDAGOGOS TROPHEUS, ou GOUVERNEUR NOURRICIER, ſes TRACHINIENNES nous offrent la NOURRICE de Déjanire.

La NOURRICE de Phèdre dans l'HIPPOLYTE d'Euripide, & celle de Médée dans la pièce qui porte ce nom, jouent

1 Comme Euripide a ſouvent employé ce perſonnage, j'ai cru convenable de joindre cette note à la ſuite de la première tragédie de ce poëte & dans une place qui devoit reſter ſans emploi.

un rôle important. L'ANDROMAQUE offre un personnage semblable, non dans les éditions ordinaires, mais dans les manuscrits & dans l'édition de M. Brunck [1].

Dans toutes ces tragédies, il faut donner à ce mot NOURRICE, τροφὸς, le sens qu'il avoit dans l'antiquité; il signifioit la GOUVERNANTE, LA CONFIDENTE DE LA REINE, une espèce de femme d'honneur, prise dans l'ordre des esclaves; c'étoit elle qui avoit fait l'éducation de la princesse dès son plus bas âge, & elle lui restoit attachée, à-peu-près comme les nourrices des Grecques modernes, qu'elles appellent PARAMANA, seconde mère, & qui ne quittent point la maison de leur FILLE DE LAIT. Les Latins employoient dans le même sens le mot NUTRIX; les NOURRICES de Bacchus qui furent rajeunies par les enchantemens de Médée, n'étoient pas, sans doute, celles qui l'avoient allaité [2]. Pour exprimer l'idée que nous attachons au mot NOURRICE, les Grecs employoient le mot de τιτθὴ, & les Romains celui de MATER LACTANS. Ainsi ces NOURRICES qui jouent un si grand rôle dans l'antiquité, ne prouvent pas que les mères se dispensassent du soin que leur a confié la nature; on voit au contraire dans les tragédies grecques, aussi bien que dans les autres ouvrages des anciens, des expressions qui supposent que l'idée de mère & de nourrice n'étoit jamais séparée. Les mères pleurent leurs enfans, qu'elles ont portés dans leurs

1 Ces trois tragédies se trouveront réunies dans le sixième volume de cette édition.

A la tête du fragment de la DANAÉ d'Euripide, on trouve une liste de personnages, au nombre desquels est une NOURRICE.

2 Juvenes nutricibus annos, &c. Ovide, MÉTAMORPH. VII.

flancs & nourris de leur sein. [1] Polyxène s'écrie, en s'adressant à sa mère :

Ὦ τέρνα, μασοί θ' οἵ μ' ἐθρέψαθ' ἡδέως.

O sein chéri qui nourris mon heureuse enfance!

Les Romains, après les temps de la république, s'éloignèrent de cette coutume primitive, qui tient à la pureté & à la simplicité des mœurs. Le luxe & la dépravation qui régnèrent sous les empereurs, introduisirent l'usage des nourrices, contre lequel Favorin s'élève avec tant d'éloquence.

M. Guys (Lettres sur la Grèce, Tom. I. lettre v.) pense autrement; il s'autorise de la coutume reçue chez les Grecques modernes, qui refusent d'allaiter leurs enfans pour conserver leur beauté, leur sein, leur santé même; & il paroît persuadé que les NOURRICES introduites dans les tragédies grecques, sous le nom de τροφοὶ, étoient de véritables nourrices, & qu'elles avoient allaité les princesses dont elles étoient devenues les confidentes.

A l'opinion de ce voyageur sçavant & bon observateur on peut opposer le témoignage de Julius Pollux, de Suidas & d'Ammonius. « La nourrice (τροφὸς) d'une jeune épouse, » dit le premier, s'appelle τιθήνη, & celle qui allaite s'appelle » τιτθὴ ». Mais, dans la suite, on confondit quelquefois ces mots là; c'est ce qu'indique une remarque de Suidas. Ammonius s'exprime ainsi dans ses SYNONYMES. Τιτθὴ, est CELLE QUI ALLAITE; τροφὸς & τιθήνη, CELLE QUI PREND SUR ELLE LES AUTRES SOINS, ET QUI LES CONTINUE APRÈS LE TEMPS DE L'ALLAITEMENT [2]: il résulte de là que les

1 Phœn. v. 1443. Troad. v. 759, & al. pass.

2 Le mot de τιτθὴ est même une onomatopée; c'est celle qui donne à téter.

NOURRICES introduites sur la scène grecque, n'avoient point usurpé le privilége de la maternité, mais qu'elles avoient suivi les princesses dès leur bas âge, qu'elles avoient soigné leur enfance, & dirigé leur jeunesse; ce qui suffisoit bien pour qu'elles leur fussent tendrement attachées.

La belle dissertation de Favorin, rapportée par Aulu-Gèle & que j'ai citée, est relative aux mœurs de ses contemporains, & non à celles de l'ancienne Grèce. On sçait que ce philosophe vivoit au temps d'Adrien, & qu'il s'étonnoit de trois choses, qu'étant Gaulois, il grécisât, qu'étant eunuque, il fût soupçonné d'adultère, & qu'étant odieux à l'empereur, il fût encore en vie.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin du Tome quatrième.

NOTE.

A la page 340, ligne dernière, il faut suppléer quelques mots qui ont été omis à l'impression. Voici comment la phrase doit être lue :

« Peut-être cette négligence, qu'on lui reproche avec » justice, est-elle due à quelque circonstance particulière » qui pourroit lui servir d'excuse ».

Et, à la page 343, ligne antépénultieme, il faut lire : « Les plans de PHÉDRE & d'IPHIGÉNIE ».

De l'Imprimerie de LOTTIN *l'aîné*, & de LOTTIN *de S.-Germain*, Imprimeurs Ordinaires de la Ville, 1786.





